

A watercolor illustration featuring a blue bird on the left and a large red flower on the right. The bird is rendered in shades of blue and black, with its beak pointing towards the flower. The flower is a vibrant red with dark outlines. The background is a mix of yellow, green, and white washes.

Besavida

l'embrasseur de vie

roman

lois jammes

Besavida

l'embrasseur de vie

roman

lois jammes



© la cigogne
Penmarc'h, Bretagne
première édition février 2016
seconde édition décembre 2020
mise en page et encres par l'auteur
jammeslois@gmail.com

la vie heureuse est celle
qui est en accord avec
sa propre nature

Sénèque

PRÉFACE

S'ouvrir aux autres, s'ouvrir à soi.

Lois arrive dans la salle de l'école des écrivains. Nos yeux se rencontrent, nos oreilles s'ouvrent et les mots commencent à s'échanger. Montrant un dictionnaire, petit lexique de la langue française où se regroupent de nombreux mots prenant des chemins aussi divers que variés, il explique qu'il aime écrire, ça et là des définitions sur ce qui l'entourent, sur la correspondance entre sa pensée et la réalité, sur la perception de l'histoire, sur la sauvegarde de la langue bretonne et sur ses recherches incessantes vers la connaissance. Il raconte un bout de son vécu, de son passé professionnel... et là, son regard se porte sur l'océan tel l'oiseau migrateur. Et là, son pays d'adoption apparaît, plein de ses couleurs, plein de son histoire... Lois se tourne à nouveau vers moi et me lance : « J'aimerais écrire mon histoire sans que cela soit mon histoire ». S'appuyant sur des faits réels, il se lance dans l'écriture d'un récit où sa plume nous emmène dans ce lien à l'humain qui dans toutes les sociétés finit par créer le sens de nos quêtes. Il redécouvre au fil de son avancée des personnes aptes à devenir des personnages. Et là, il choisit le Roman. Mettre au service de son histoire, son imagi-

naire. Faire écho à toute une parcelle de vie par la création de lieux, de situations, d'événements et de nouveaux personnages. Ouvrir par l'écriture pour que chacun y prenne sa part.

Tout au long de cette aventure, Lois se transforme. Il perçoit l'auteur qui est en lui, l'écrivain de demain. Il entre dans la transmission en nous offrant ce livre.

Longue route à toi Lois.

«Besavida»

Michel Suzzarini

PROLOGUE

— comment va le monde avec toi aujourd’hui ?

Le breton est une langue imagée, chaleureuse, on s’y sent bien dedans. Chez elle un bâtard est un enfant de la lune, on y peint des mensonges, une civière devient caravelle... et bien que maintes fois blessée, décriée, elle s’invite dans le français local, le colore,

— hier soir le voisin avait envoyé son accordéon avec lui, du goût il y a eu à la fête !

Un vrai voyageur ne sera pas étonné de retrouver une certaine universalité là où d’autres ne verront que des régionalismes dépassés. Richesse du monde unie par sa diversité. Que l’on vive entre la mer, les dunes et les rochers ou dans la forêt amazonienne, que l’on crève de chaleur sous les tropiques ou que l’on gèle sur les hauts plateaux andins, que l’on soit du Nord ou du Sud, on s’aperçoit que les gens réagissent en fonction de leur environnement et qu’ils recherchent tous la même chose : vivre heureux et en paix. Les Russes aiment aussi leurs enfants, chantait Sting.

Même quête mais réponses différentes, sources de l’incroyable diversité de notre planète.

En se posant au bar-bazar du port, en laissant son regard dériver et caresser les objets hétéroclites accrochés en désordre, il est facile de s'enfoncer dans la rêverie, là où les souvenirs remontent, bulles aléatoires crevant l'interface entre rêve et réalité, entre inconscient et conscient.

— salut, *mignon* ! tu bayes aux corneilles ?

Le rêveur sursauta en sentant sur son épaule la main fraîche de la jolie rousse qui venait d'entrer,

— Morgan, ma fée ! tu as laissé tes korrigans sur le quai ?

— exactement ! ils avaient envie de libérer quelques poissons pris dans les filets des chalutiers. Tu sais, la nature, ils connaissent mieux que nous. Et toi, où étais-tu parti ?

— dans une autre vie, mon amie, une autre vie qui possède aussi ses korrigans... La mer y est verte, les rochers y sont immenses et enneigés, et moi je suis un oiseau qui les survole, un albatros, ou une cigogne peut-être, en quête...

PREMIÈRE PARTIE

I

La rencontre

Lea dansait avec un balai en guise de cavalier, fraîche et belle dans la fleur de ses dix-huit ans, comme toutes les filles qui dansaient en couple autour d'elle pour fêter la fin d'un séminaire de catéchistes. Les rires fusaient sous le toit de tuiles coloniales ventruées, entre lesquelles s'immisçaient quelques rayons de soleil qui bariolaient les visages de taches de lumière. Il faisait déjà très chaud dehors, et dedans l'ardeur de la danse soulevant la poussière du sol en terre battue n'arrangeait rien.

Toujours avec son balai, elle aperçut une tête inconnue dans la pénombre, un grand jeune homme qui discutait avec le diacre Martin. Longiligne, vêtu d'un simple short et d'un maillot, il avait un visage au nez proéminent typique d'un gringo, ainsi qu'une barbe courte.

— il est moche, pensa-t-elle, mis à part le roux de ses cheveux, on dirait un *marimono*.

Distraite par cette comparaison peu charitable avec un singe araignée, elle heurta sa voisine et trébucha, attirant

ainsi les yeux du garçon vers la bousculade. Il la remarqua immédiatement, subjugué par un quelque chose d'impalpable qui émanait de cette fille au balai et à la casquette rouge vissée sur la tête. Au signal musical, elle lâcha le manche de bois pour trouver un cavalier, intercepta rapidement le regard du gringo toujours fixé sur elle, et lui prit la main pour l'entraîner d'autorité dans le cercle. D'habitude il refusait systématiquement ce genre d'invitation car il avait horreur de la danse, se sentant gauche et maladroit au point d'en être complexé, mais ne pas danser sous les tropiques revenait à ne pas vouloir nager dans l'océan et là, il était dans le bain.

— moi c'est Lea, et toi ?

— euh... Jack, je... je ne sais pas danser.

Elle s'en était évidemment rendue compte de suite et avait déjà ajusté son pas à cet autre balai,

— tiens, regarde mes pieds ! un, deux, un deux, c'est facile, laisse-toi aller je te guide.

Le ton était enjoué mais ferme et il s'efforça de suivre le rythme, heureux soudain qu'elle l'ait attiré dans la danse. Légèrement enivré par le parfum de sa peau mate café au lait qui lui chatouillait agréablement les narines, il la dévisagea : des gouttes de sueur perlaient à la racine de cheveux noirs et en bordure des ailes d'un nez charmant, les lèvres étaient bien dessinées, les yeux noisette rieurs et un rien intrépides. *Quelle superbe fille*, pensa-t-il en lui montant sur le pied,

— oh pardon !

— ça va, ça arrive à tout le monde, tu n'es pas d'ici ? je ne t'ai jamais vu.

— non, je suis Écossais et je ne suis en Bolivie que depuis six mois. Il faut me corriger si je fais des fautes en espagnol.

— et pourquoi es-tu venu à la fête ?

— j'ai été invité par Martin qui travaille pour l'évêque, comme moi.

— tu es prêtre ?

Le ton un peu déçu n'échappa point à Jack qui se mit à rire,

— non, je suis pilote, l'évêque a deux avionnettes dont je m'occupe, et toi ? tu es catéchiste ?

— je suis étudiante au collège nocturne, ça me permet de travailler dans une librairie pour aider ma famille, et cette année je passe mon bac ! Le dimanche, je vais avec le groupe des catéchistes dans les villages aux alentours pour *dire la messe* à la place des curés, ceux-là ils ont bien trop peur des moustiques ou de rater la bière et les chorizos du midi.

— c'est vrai, je mange avec eux et la bière ne manque jamais le dimanche.

— tu vis chez eux ?

— oui, dans leur quartier derrière la cathédrale, j'ai un contrat de travail pour quatre ans mais je ne suis pas payé. Ils m'ont offert le voyage aller-retour, l'hébergement et cent pesos d'argent de poche par mois, alors j'ai accepté aussitôt. Tu te rends compte ? connaître un nouveau pays, une autre langue, faire des heures de vol et...

La musique s'arrêta. Plus d'essence dans le petit générateur portatif qui ronronnait à l'extérieur du bâtiment, donc plus d'électricité pour le tourne-disque. Pendant que Martin cherchait le bidon pour remplir le réservoir, Jack demanda à Lea s'il pouvait accompagner le groupe de catéchiste le dimanche suivant,

— c'est juste pour connaître les villages, précisa-t-il.

Elle acquiesça en souriant,

— pourquoi pas? tu connaîtras aussi les moustiques alors, à sept heures sur la place!

Parti d'Europe par bateau, Jack était passé par le canal de Panama pour débarquer au port chilien d'Arica au bout de vingt-six jours de mer. Un petit train équipé d'une crémaillère avait escaladé vaillamment les flancs désertiques de la Cordillère Occidentale, un voyage de vingt-quatre heures pour couvrir les quatre cents kilomètres jusqu'à La Paz. En troisième classe, assis sur le plancher du wagon entre de gros sacs d'olives noires, l'Écossais avait souffert du froid et du mal des montagnes en passant la frontière bolivienne à plus de quatre mille mètres d'altitude. Le train avait continué sur le haut plateau aride de l'Altiplano, croisant des troupeaux de lamas placides, gardés par de jeunes bergers aux pommettes brûlées par le soleil comme les enfants Tibétains. bercé par le bruit des essieux, Jack avait eu du mal à ne pas somnoler malgré le dépaysement, seul le panorama grandiose de la ville nichée dans une cuvette au pied de géants enneigés l'avait ranimé. La Paz était pittoresque, mais déçu de la lenteur administrative pour régulariser ses papiers, il lui avait tardé d'entamer la dernière étape de son voyage.

Depuis l'aéroport international le plus haut du monde, il était arrivé à Trinidad dans un vieux DC-6 de la compagnie nationale Lloyd Aereo Boliviano. L'avion s'était faufile entre des sommets de plus de six mille mètres avant de plonger vers la plaine, se posant sur la piste en terre une heure et demie plus tard. En contraste frappant avec l'air sec et raréfié de La Paz, une étouffante chaleur chargée d'humidité avait submergé le jeune Écossais en franchissant la porte, tandis que le fuselage de l'avion encore froid ruisselait de condensation causée par l'air moite et

épais qui pénétrait lourdement les poumons.

Trinidad, fondée au dix-septième siècle par un jésuite un peu fou, n'était accessible que par bateau ou par avion. Deux chemins d'environ dix kilomètres prolongeaient les rues en terre pour rejoindre les berges du rio Ibaré. Rien d'autre à la ronde. Le gros bourg le plus proche se trouvait à deux cents kilomètres de cette préfecture du Beni, territoire grand comme la Grande Bretagne et ne contenant pas plus d'un habitant au kilomètre carré. De vastes espaces de savane naturelle parsemée de lambeaux de forêt et d'innombrables lacs étaient le domaine des animaux sauvages et du bétail, ressource autour de laquelle était organisée toute la société. Domaine des eaux aussi. Toutes les pluies déversées sur les Andes Orientales inondaient chaque année cet ancien bassin sédimentaire d'une altitude moyenne de cent cinquante mètres et plat comme une galette. L'eau n'en sortait que par un seul point, là où le rio Madeira réussissait à percer les collines brésiliennes pour rejoindre l'Amazone et se jeter enfin dans la mer, cinq mille kilomètres plus loin.

De l'eau et de la chaleur... Sous un soleil à la verticale deux fois par an, au sud de novembre à février et au nord le reste du temps, Jack avait cessé de chercher son ombre et s'était habitué en quelques mois à ce climat tropical et ses nouveaux repères.

À sept heures du matin, la place centrale était déjà très animée et le groupe des catéchistes attendait sur le parvis de la cathédrale, un édifice modeste aux deux tours de briques enduites de chaux et décorées de motifs gris insipides.

Lea fit un signe amical à Jack qui arrivait,

— salut ! je me demandais si tu allais venir. On se cotise pour payer un taxi jusqu'à la rivière, tu as un peso ?

— oui, voilà... désolé, j'ai failli ne pas me réveiller.

Tous montèrent à l'arrière d'une camionnette. L'air était tiède et par chance la pluie de la veille maintenait le chemin encore humide, rien n'est plus désagréable que la poussière de la saison sèche. Debout pour mieux humer l'air, ils jouèrent à qui apercevrait le premier un nandou, un cerf ou tout autre animal jusqu'à l'arrivée au petit port, une simple pente dégagée où étaient amarrées côte à côte quelques barges de bois à fond plat. Là, un jeune garçon les attendait avec une pirogue dans laquelle le groupe s'accommoda au mieux pour équilibrer la charge, tout en essayant entre les rires de ne pas faire chavirer la frêle embarcation. Ramant alors de toutes ses forces, le garçon traversa la rivière déjà grosse des premières pluies de la saison, puis longea la berge opposée afin de profiter des contre-courants.

Un dauphin d'eau douce en chasse souffla près d'un tourbillon avant de replonger. Jack aimait l'eau autant que l'air et il était enchanté de naviguer ainsi, sans bruit de moteur, sans traces humaines sur les berges, rien que la forêt, les oiseaux, et... Lea. Hanche contre hanche sur l'étroite planche qui servait de siège, ils ne pouvaient guère bouger tant l'eau était proche du bord de la pirogue. Il l'observa du coin de l'œil : elle était silencieuse et attentive au paysage qu'elle connaissait pourtant très bien, ses vêtements étaient les mêmes que ceux qu'elle portait à la danse, pantalon et veste ajustée sans manches, en toile légère imprimée de dessins floraux orange, verts et jaunes. Elle nota son regard,

— c'est moi qui les ai taillés et cousus avec la machine à coudre de ma mère.

— bravo ! ça te va bien, répondit le flatteur.

— tu as apporté une chemise à manches longues ? tu vas en avoir besoin en débarquant. Enfile-la maintenant, ce n'est plus très loin.

En effet une poignée de pirogues amarrées à un pieu apparut quelques minutes plus tard. Le rameur se faufila habilement entre celles-ci et la végétation de la rive, où les guettaient des nuées de moustiques dont le vrombissement suraigu devint vite très agaçant. Assaillis de toutes parts, ils s'empressèrent de boutonner manches et cols des chemises, et coururent casser de petites branches feuillues pour s'en servir de chasse-moustique, puis se mirent en marche vers la clairière où se regroupaient quelques maisons aux parois de canne. Toujours abondantes au bord des rivières, les cannes étaient une matière première gratuite qui repoussait très vite, il suffisait d'aller les couper. Les villageois attendaient les catéchistes, chacun d'eux ayant aussi à la main un bouquet de branchettes dont ils se tapotaient le visage, les bras ou les jambes à longueur de journée d'un geste machinal, jusqu'au répit de la nuit sous la moustiquaire.

Après avoir salué tout le monde et bu un peu de *chicha*, la boisson de maïs traditionnelle, les catéchistes se dirigèrent vers la maison de réunion afin de préparer la cérémonie tenant lieu de messe. Peu d'hommes franchirent le seuil, tandis que les femmes s'installaient avec leurs enfants sur des bancs placés contre les parois. Toutes sans exception regardaient le gringo barbu qui, gêné, se retira dans un coin et écouta Lea commencer un semblant de sermon après quelques lectures et des chants accompagnés à la guitare. *C'est elle la meneuse naturelle du groupe, pensa-t-il, aucun doute là-dessus, ça me plaît bien.*

L'office ne dura pas longtemps. Le geste suffisait pour ces gens à la foi innocente qui, maintenant, voulaient rétri-

buer la bonne volonté et l'effort de ces jeunes. Dans le dénuement et loin de tout, ils appréciaient de ne pas être oubliés, et la réciprocité faisant partie du don, il n'était pas question que les catéchistes repartent sans manger.

— tiens, Jack, prends, dit Lea en lui tendant une assiette émaillée contenant un morceau de manioc, une banane frite et un peu de viande de gibier.

— et eux, que vont-ils manger ?

— plus tard...

Lea dut répondre aux innombrables questions que lui posaient les femmes au sujet du gringo car elles n'osaient s'adresser directement à lui,

— il vient d'où ?

— c'est ton petit ami ?

— ce n'est pas un guérillero au moins ?

La guérilla durait toujours dans le pays, et dans l'esprit des gens les barbus y étaient automatiquement associés. Questions sans malice, mélange de curiosité et de politesse.

Par curiosité aussi, Jack découvrit son avant-bras qui ne tarda pas à être recouvert de moustiques assoiffés, et quand moins d'une minute plus tard il passa la main sur sa peau, elle était couverte de sang. Il resta pensif,

— comment des gens peuvent vivre continuellement dans des endroits pareils ? Facile pour les missionnaires d'envoyer ces jeunes à leur place, je comprends pourquoi mais ça ne les excuse pas pour autant.

Une fillette lui tendit timidement une cabosse de cacao fraîche. La partie comestible était une espèce de pâte blanche et gluante qui tapissait l'intérieur et recouvrait les fèves accrochées à une tige centrale. Elle lui montra comment suçoter les fèves qu'elle récupéra soigneuse-

ment car, une fois grillées et pétries en boule par sa mère, elle pourrait aller les vendre à la ville. Jack buvait souvent ce chocolat que les vendeuses du marché râpaient et cuisaient dans de l'eau avec un peu de cannelle et de clou de girofle, et qui lui rappelait celui de sa grand-mère.

Les catéchistes repartirent avec la pirogue, mais une fois à terre il leur fallut rentrer à pied car aucune camionnette n'attendait à l'embarcadère. Dix kilomètres sous le soleil, ce n'était pas grand-chose et le temps passe vite quand on discute, ce dont ne se privèrent pas Lea et Jack. À l'arrivée sur la place, celui-ci remercia sincèrement ses compagnons, cette promenade lui avait ouvert les yeux et valait bien de rater la bière et les chorizos du dimanche midi. Une petite lueur d'interrogation dans les yeux de Lea lui fit comprendre qu'elle aimerait sans doute le revoir et il lui proposa de l'accompagner pour rentrer chez elle mais elle déclina l'offre sans explications, suggérant de le retrouver au même endroit le lendemain soir après ses cours.

Instinctivement, la jeune fille avait refusé que Jack l'accompagne chez ses parents. Elle avait peur, peur que le teint de sa peau ou que la pauvreté de sa famille n'éloigne ce garçon étrange. Sachant parfaitement que les filles blanches ou riches étaient bien plus courtisées, pourquoi ce gringo qui n'aurait eu aucun mal à les approcher l'avait-il remarquée, elle que sa famille appelait *negrita*? que cherchait-il? Elle n'en avait aucune idée.

Son père, qu'elle aimait beaucoup, avait été régisseur d'une petite estancia où elle-même, ses frères et ses sœurs étaient nés. Le moment venu, leur mère s'était éloignée entre les buissons pour, littéralement, les mettre au monde. Heureuse sans qu'elle le sache, elle avait pas-

sé sa petite enfance entre des enfants comme elle, dans une vie simple et naturelle, où les dangers, la maladie, la mort même, étaient acceptés au même titre que les bons moments. Livrée à elle-même, elle était devenue bonne élève à l'école de la débrouillardise.

Mais son père voulait une autre école pour sa progéniture, celle où l'on apprend à lire et à écrire. Avec sa femme, ils n'avaient pas hésité à quitter le travail et la vie qu'ils aimaient pour s'installer à Trinidad. La chance leur avait souri et ils avaient été employés comme portiers de l'école où étaient inscrits leurs enfants.

Pour se loger, la directrice leur avait permis d'occuper une petite salle de classe et une partie du préau. À une extrémité, les flammes du foyer de la cuisine léchaient le cul noir des marmites et l'on s'asseyait à la table à côté, tandis qu'à l'autre bout, cachée par un vague paravent de tiges de canne, la moustiquaire du lit des parents montait la garde devant la porte de la salle, où s'entassaient quelques lits à partager entre les neuf enfants. Il fallait traverser la cour de récréation pour aller se laver : un mètre carré à ciel ouvert entouré de planches de palme, un seau et une *tutuma* – une calebasse – le tout à quelques pas des cabinets à deux caissons de bois. Spartiate mais suffisant. Les enfants de l'école n'étaient pas riches non plus et cette situation ne choquait personne, chez eux c'était pareil.

Lea, la plus foncée des enfants, continuait de se sentir libre et heureuse, même si elle et ses sœurs avaient dû participer très jeunes aux travaux domestiques : chercher de l'eau, laver le linge, cuisiner, repasser, faire les courses ou vendre des confiseries aux écoliers pendant les récréations... Leur frère aîné, chouchoté par sa mère car c'était un garçon, avait d'autres occupations plus dignes de son rang,

— *negra*, viens repasser ma chemise, je vais sortir!

— tu n'as qu'à le faire toi-même! il y a encore des braises pour le fer.

— *cunumi* insolente! s'emportait alors la mère, fais ce que dit ton frère ou tu vas tâter du ceinturon de ton père, c'est moi qui te le dis!

Lea repassait alors la chemise mais son frère lui rapportait souvent une petite douceur.

La nourriture manquait rarement car le père rentrait toujours chez lui avec un régime de bananes, un morceau de viande séchée, une poule ou tout autre trésor rapporté de ses chasses d'un nouveau genre, substitut de celles qu'il pratiquait à l'estancia et qui lui manquaient. Parfois, il ne revenait pas et Lea partait à sa recherche. Elle connaissait ses habitudes et il n'était pas difficile de le retrouver, le plus souvent au pied d'un des piliers du marché en train de cuver son alcool,

— papa, il faut rentrer, il fait déjà nuit.

— ah c'est toi, ma fille? je suis content de te voir, je... j'ai dû m'endormir...

— allez viens papa, je vais t'aider, je suis grande maintenant.

— j'ai un peu bu, hein? mais tant qu'il peut soutenir sa famille (rot sonore...) un homme peut se saouler de temps en temps, hein?

— oui, papa, mais pour l'instant c'est moi qui vais te soutenir car tu ne peux plus marcher droit.

Et l'ivrogne occasionnel et l'enfant rentraient tous les deux enlacés.

En s'inscrivant au collège nocturne, Lea avait vite observé l'attrait de ses compagnons pour les Blanches, surtout celles qui fréquentaient l'établissement des *bonnes sœurs*, le

plus huppé de la petite ville, celui où toutes les filles des grands rancheros étudiaient ou faisaient semblant. Au lieu de s'en morfondre, elle avait décidé d'assumer pleinement ce qu'elle était, une Indienne et fière de l'être, ce qui jusqu'à présent lui réussissait plutôt bien,

— pourquoi ce trouble en moi que je ne connaissais pas auparavant ? quel pouvoir a donc ce Jack sur moi ?

À la sortie des cours, vers dix heures du soir, elle retrouva Jack sur un banc comme prévu et s'assit à son côté.

— *geelatiinaaaa de pataaaa...*, brailla un jeune garçon qui traînait une boîte isolante, *geelatiinaaaa!*

— donne-m'en deux, lui demanda Jack.

Il tendit un verre à Lea et commença à piocher dans le sien à la petite cuiller. La mère du garçon avait fait bouillir toute la nuit des os de pattes de vache ou de porc pour en dissoudre les cartilages, et laissé la gélatine ainsi obtenue refroidir dans des verres avec un bâton de cannelle, une façon comme une autre d'obtenir un peu d'argent tous les jours. Le vendeur attendit patiemment que ses clients aient terminé, reprit verres et cuillers et continua son chemin,

— *geelatiinaaaa...*

Par sa douceur, la nuit tropicale se fait complice de la vie sociale. Bars et restaurants étaient bondés et la place centrale traversée en tous sens par les gens qui traînaient les pieds entre les fleurs de flamboyants jonchant les allées, mélange joyeux de couleurs, cris et rires au milieu des bruyantes pétarades du rite journalier de la ronde des motos : depuis le coucher du soleil, garçons et filles conduisaient lentement leurs engins autour de la place, elles minaudent, eux lançant des *piropos*, tout en s'évaluant du coin de l'œil. Les filles passant devant des

hommes sans recevoir ce genre de mots galants mêlés d'humour et d'esprit se seraient sérieusement demandé ce qui n'allait pas chez elles. Elles ne se gênaient pas non plus pour répondre sur le même ton.

— hola *hermosura*, je te croquerais volontiers comme une pomme bien fraîche...

Ce à quoi la belle pouvait riposter par un,

— encore faudrait-il qu'il te reste des dents !

ou,

— un vieux trognon peut toujours rêver !

ou encore,

— ma foi, si tu as des dents en or...

S'il n'en faisait pas lui-même, Jack apprit vite à apprécier ces réparties qui n'allaient pas plus loin et étaient rarement irrespectueuses.

— je n'ai pas de moto, dit Lea en voyant Jack absorbé par la ronde, je n'ai pas beaucoup de temps non plus sinon mes parents vont se demander ce que je fais et je crains le ceinturon de mon père.

Jack lui sourit,

— tu as le temps de prendre une glace au coin ?

— oui, mais après je devrai partir, je suis désolée.

Le café du coin appartenait à l'évêché ainsi que le cinéma voisin et Jack, en tant que pilote de l'évêque, y bénéficiait d'un tarif préférentiel. Une fois assis devant deux glaces d'*achachairú*, il se tourna vers Lea,

— explique-moi comment ça marche ton collègue nocturne.

— c'est simple, il y a beaucoup de jeunes dans le Beni et pas assez d'établissements scolaires, le même bâtiment est donc utilisé par un collègue le matin, un autre l'après-

midi et le mien le soir.

— mais c'est le même personnel ?

— non, les administrations, les profs et les noms des collègues sont différents, chacun ramasse ses affaires pour laisser la place au suivant.

— ça alors, je n'aurais jamais cru ça possible !

— ça marche pourtant bien. Jack, ça m'embête, mais il faut que j'y aille.

— je comprends, mais cette fois-ci je t'accompagne, on aura un peu plus de temps pour bavarder.

Lea ne sut que répondre à cette logique et acquiesça mollement sous l'effet d'une légère angoisse qui la décida à prendre les devants,

— ma famille est pauvre, tu sais.

— ah oui ? dit Jack, bien loin de s'imaginer ce qui la tourmentait, la mienne aussi, mes grands-parents étaient paysans et j'adorais passer les vacances chez eux avec mes cousins et cousines. Il n'y avait ni eau courante ni chauffage en hiver, alors on nous mettait à plusieurs dans le même lit où l'on disparaissait sous des édredons de plumes bien ventrus. Pourtant, ce sont les meilleurs souvenirs de mon enfance.

Lea avait du mal à croire que la pauvreté existait aussi en Europe, ce n'était pas ce qu'en laissaient paraître les journaux ni les rares films qu'elle avait vus. Elle se sentit en partie soulagée et écouta son nouvel ami jusqu'au porche de l'école où elle s'appuya contre la grande porte close,

— c'est ici, merci de m'avoir accompagnée.

Face à face, ils se regardèrent longuement dans les yeux..., puis Jack rompit le charme,

— à demain, tu veux bien ? murmura-t-il d'une voix

douce.

— je veux bien, dit-elle sur le même ton.

Il déposa alors un furtif baiser sur son front et partit en courant. Lea poussa la porte, émue et songeuse à la fois, une main posée sur le front comme si elle voulait retenir ce baiser.

Jack courait d'un pied léger, plein d'énergie soudaine. Arrivé au portail de l'évêché, celui-ci était déjà fermé et le mur d'enceinte mesurait au moins trois mètres de hauteur, obstacle rapidement évalué. *C'est bien la première fois que je vais mettre en pratique l'entraînement de mon service militaire*, pensa-t-il. Il sauta pour agripper le haut du mur du bout des doigts, se balançait latéralement pour y poser son pied et se hissa facilement sous le regard de quelques passants rigolards qui, le prenant pour un prêtre, n'étaient pas trop étonnés d'en voir un faire le mur.

Dans son lit, l'image de Lea ne le quitta plus jusqu'à ce qu'il s'endorme accompagné d'un singulier sentiment de plénitude.

À partir de ce soir-là, ils se rencontrèrent tous les jours. Jack attendait Lea à la sortie du collège sous les regards curieux de ses compagnons et un peu envieux de ses compagnes, les gringos avaient vraiment la cote auprès des filles. Oubliant ses peurs, Lea avait enfin présenté son petit ami à la famille qui bien sûr était déjà au courant, et Jack fut accepté d'emblée.

La coutume du chaperonnage le surprit quelque peu : mis à part le retour du collège et les conversations sous le porche, pas question d'emmener Lea ailleurs sans qu'elle ne soit accompagnée, la plupart du temps par la plus jeune des sœurs. Cette enfant de douze ans était enchantée de pouvoir aller ainsi se baigner à la rivière, lécher

goulûment un *picolé* de glace à l'eau colorée, ou voir un film mexicain en entier, quand le celluloïd ne fondait pas sous la chaleur intense des électrodes à charbon du projecteur. Elle trépignait déjà en pensant à la corrida du lendemain, jour de la fête du Beni,

— on ira au *jocheo de toros*, hein Jack? on ira, dis?

— je suis bien obligé si je veux y emmener aussi ta sœur! T'en fais pas, je préfère que tu viennes à la corrida plutôt qu'au ciné où il fait tout noir, répliqua-t-il en lançant un clin d'œil à Lea.

Le *jocheo de toros* était le clou de la fête. Les gens venaient de loin à travers la pampa pour y assister, les hommes surtout, qui travaillaient toute l'année avec du bétail semi-sauvage et y venaient pour montrer leur bravoure. Lea et Jack, collés l'un à l'autre et leurs bras enlacés dans le dos, étaient déjà perchés sur les hautes barrières du grand corral construit pour l'occasion. La foule s'agglutinait sous leurs pieds pour regarder entre les barres de bois, tandis que derrière eux les branches d'un vieil arbre pliaient sous le poids de spectateurs plus agiles.

— et pourquoi, demanda Jack à Lea, on appelle ça *jocheo* et non pas corrida?

— *jocheo*, c'est notre mot à nous. *Jochear* ça veut dire provoquer, autant les animaux que les personnes. Ici, on ne tue pas les taureaux et on ne les blesse pas non plus, on vient se mesurer à eux et montrer son adresse au public.

— alors je préfère ça aux vraies corridas qui ne m'ont jamais attiré! Et le tronc planté au milieu, on dirait un mât de cocagne?

— ça c'est le *palo encebado*, un mât de cocagne en effet. Tu vois en haut la perche avec des vêtements et des billets? n'importe qui peut essayer de monter les chercher mais le tronc a été enduit de suif, ça glisse bien et le taureau

attend dessous...

Des clameurs montèrent vers la droite, le premier taureau entra dans l'arène, un grand zébu blanc furieux de se voir enfermé et cherchant une issue dans une course chaotique. Aussitôt plusieurs hommes sautèrent du haut de la barrière pour le *jochéer*. Le taureau chargeait à droite et à gauche, le but étant de l'esquiver à temps. Un des hommes vola dans les airs, se releva vivement et rejoignit la barrière en boitant, un autre entra, ivre, la bouteille à la main. Jack s'en étonna,

— il a le droit ?

— tout est permis répondit Lea, c'est l'unique règle.

L'ivrogne fut vite empalé par une corne, valsa en l'air lui aussi mais ne se releva pas.

— celui-là est bon pour l'hôpital, continua-t-elle, s'il s'en sort il racontera ses exploits jusqu'à la fête suivante. Les gens disent qu'il faut au moins un mort pour que la fête soit bonne, je sais, c'est pas très malin, mais c'est comme ça qu'ils pensent.

On enleva quelques barres de bois et le taureau s'engouffra vers la sortie. Le propriétaire ne voulait pas que sa bête soit abîmée alors qu'elle venait de prendre de la valeur pour avoir jeté un homme à terre.

Pendant que les animaux se succédaient dans l'arène, trois petits futés escaladaient le *palo enceba'o*, grimpant peu à peu en neutralisant le suif avec de la terre ou de la cendre dont ils s'étaient emplis les poches. Tout en ovationnant les intrépides qui provoquaient le taureau, la foule ne quittait pas le trio des yeux pour autant afin de ne pas rater ce qui devait fatalement arriver. Le premier glissa, entraînant les deux autres qui pédalaient frénétiquement sur le tronc, tout en le serrant entre leurs bras comme qui n'aurait pas vu sa bien-aimée depuis

des mois. La foule s'écroulait de rire, le taureau, lui, attendait en bas. Une corne frôla les fesses du dernier qui cria et réussit à remonter ses compères d'un cran tant sa trouille était puissante. Dans la foule ce fut le délire, mais le taureau se désintéressa de ces clowns et partit encorner proie plus aisée.

Au plus fort de l'ambiance, une branche de l'arbre cassa et déversa sa grappe de spectateurs sur le sol. Les rires fusèrent de plus belle et personne ne se préoccupa de savoir s'il y avait des blessés, c'était la fête.

— Lea, dit Jack, attention, il arrive !

Le taureau trotta le long des barrières du corral pour essayer de s'enfuir, talonné par les hommes qui le conspuaient,

— reviens *carajo* ! *maricón* !

Arrivé sous leurs pieds, le taureau hocha violemment la tête et Jack releva vivement ses jambes pour éviter les cornes. Déséquilibré, il tomba en arrière, entraînant Lea et quelques autres avec lui. Leur chute fut amortie par le tapis compact des spectateurs au-dessous et ils se retrouvèrent sans mal sur le sol entre les jambes de ces derniers qui s'esclaffaient de rire.

— ouh là là, je m'en souviendrai de cette fête ! dit Jack en rigolant aussi, que d'émotions ! Lea, *bésame*, donne-moi un baiser pour me montrer que je ne rêve pas !

— tous les prétextes sont bons pour les Écossais, n'est-ce pas ? dit-elle les bras déjà autour de son cou.

II

L'évêque

L'évêque régnait en maître sur la communauté franciscaine espagnole blottie autour de la cathédrale. Tous ces prêtres *choisis pour servir Dieu* avaient été la fierté de leurs très catholiques parents. Reclus dans les séminaires au temps de la dictature de Franco, ils n'en étaient sortis que pour être expédiés sans préparation aucune dans ce pays tropical dont ils ne connaissaient rien. Nourris et logés toute leur vie, ils touchaient un petit salaire et avaient droit à un voyage annuel dans leur patrie, un job pépère en somme qu'ils rechignaient à lâcher pour laisser place au clergé local. Jack ne connaissait qu'un prêtre bolivien, le *padre* Juan, qui, peu accepté par les autres, jouait de la guitare et dansait avec les jeunes dans sa paroisse d'un quartier pauvre.

Ce dernier mis à part, Jack se rendit vite compte que les prêtres n'étaient certainement pas des êtres exceptionnels, encore moins des envoyés de Dieu comme le croyaient fermement les gens humbles de la région. Les curés profitaient sans vergogne de ce statut et tous ceux qui étaient seuls dans les villages en brousse avaient pris femme, clandestinement la plupart du temps. Comment résister quand tous les villageois se baignent nus le soir,

au bord de la rivière ? Que leur curé choisisse une femme parmi ses paroissiennes ne choquait pas les gens outre mesure, la sexualité chez eux était sans complexe et ils comprenaient les raisons et les pulsions, sinon du curé, du moins de l'homme.

L'évêque fit mieux et importa deux filles de son pays qui, innocentes, arrivèrent elles aussi pour servir l'Église. L'une d'elles accepta le mystère des chemins détournés que son créateur lui faisait prendre, l'autre se rebiffa. Elle fut aussitôt rejetée avec violence, tomba dans un état dépressif et renvoyée en Espagne. Jack essayait de comprendre. Il entendait tous les soirs quatre charmants bambins et leur mère venir donner le bonsoir au papa, le prêtre de la chambre voisine. *Au moins lui, il ne s'en cache pas, pensa-t-il, mais tout ça ne va guère me réconcilier avec la religion.*

Il était né en Écosse au sein d'une minorité catholique, la foi avait eu une part importante dans son enfance, mais pendant son adolescence il avait rencontré tant de contradictions dans l'Église et entre ses fidèles qu'il doutait déjà fortement avant d'arriver en Bolivie et avait cessé, comme on dit, de pratiquer. Le hasard l'ayant amené à travailler avec des missionnaires, il avait espéré avoir des réponses à ses interrogations et ses réflexions, cependant il n'en attendait pas de si brutales.

Mais Jack était venu en Bolivie pour l'aviation et non pour la religion. Les deux avionnettes de la congrégation avaient été financées par les fidèles d'Europe *pour les missions*, son travail consistait à ravitailler les différentes paroisses, les deux estancias de l'évêché, et surtout à emmener l'évêque qui aimait voler. Il fut ainsi de toutes les fêtes des villages du Beni, ce qui lui plaisait, mais remarqua vite que l'ecclésiastique s'entretenait davantage avec

les notables en buvant de la bière qu'avec la population. Le lendemain d'une de ces fêtes, un gros nuage d'orage approchait et Jack commit l'erreur de se laisser influencer par l'évêque qui voulait rentrer à tout prix. Dès le décollage, de violentes turbulences secouèrent le petit Cessna au point de faire perdre parfois le contrôle des commandes au pilote. Une fois sorti du guêpier, il se jura que plus jamais personne ne lui dirait que faire, fût-il le président de la république, et en informa illico son passager qui, le teint pâle, ne pipa mot.

Les vols devinrent plus fréquents et tous plus variés les uns que les autres. Jack s'en réjouissait, la routine ce n'était pas son truc, et plus la situation présentait un défi ou était simplement cocasse, plus il jubilait.

Les animaux n'aiment pas voler, ils deviennent nerveux dans un avion dont l'odeur et le bruit les effraient. Jack prit bien soin d'ajuster la ceinture de sécurité de son passager, un cochon vivant de cent quarante kilos, étendu sur le plancher du petit Cessna. *S'il se détache et va vers le compartiment arrière je serai dans un beau pétrin, l'avion deviendrait incontrôlable. Avec sa tête près de moi je pourrais peut-être le rassurer s'il s'affole ?*

Dans le village où il était venu prendre livraison du cochon pour une estancia de l'évêque, la seconde moitié de la piste était un terrain de football dont on avait enlevé les poteaux de buts pour la circonstance. L'animal resta calme malgré le rugissement du moteur au décollage et l'ascension abrupte pour sauter par-dessus un manguier. Les cochons ont-ils la même notion du temps que les humains ? Au bout de dix minutes, l'animal, trouvant sans doute le temps long, commença à s'agiter de plus en plus. Jack lui parla doucement pour le tranquilliser, heureux de

ne pas avoir d'autres passagers qui n'auraient pas manqué de raconter l'étrange comportement du pilote. Peine perdue. Se penchant un peu, il gratta la joue soyeuse du cochon du bout des ongles. Celui-ci grogna de satisfaction et se calma de nouveau... pour recommencer de plus belle trente secondes plus tard. Jack soupira,

— ah non ! je ne suis pas payé pour faire des câlins aux cochons, moi, ce n'est pas prévu dans les manuels de pilotage ! Allez, sois sympa, on arrive bientôt !

Il n'eut pourtant pas le choix et le cochon reçut sa séance de relaxation pendant une demi-heure, grognant doucement de temps en temps pour exprimer sa gratitude. Relâchement trop complet ou cahots de l'atterrissage ? Quand l'avion stoppa, un cadeau très odorant de trois kilos gisait à l'arrière de la cabine...

Les péons détachèrent la bête tout en se moquant gentiment du pilote en train de jeter de grands seaux d'eau directement dans l'habitacle, heureusement dépourvu d'habillage depuis longtemps.

— l'odeur du cochon, dit l'un d'eux en rigolant, y'a rien de plus coriace, vous en avez pour un bon mois, il va être content l'évêque !

Une jeune femme s'approcha,

— don Jack, il y a du riz et du *charque*, ça vous tente une assiette pendant que ça sèche ?

Jack était à l'aise avec ces gens. Riz et viande séchée étaient au menu trois fois par jour, cela ne le gênait pas et il sourit à la femme en approuvant vigoureusement de la tête.

Dans les deux estancias de l'évêché étaient réparties cinq mille têtes de bétail sur quelques milliers d'hectares de savane, une taille de propriété tout à fait normale dans la région où les animaux étaient simplement surveillés par

une poignée de cow-boys et leurs familles. Dans la plus grande des deux, celle où Jack avait apporté le cochon, l'évêque disposait d'une maison en brique avec l'eau courante et l'électricité fournie par un petit générateur à essence, alors que le personnel se contentait, comme partout, de cabanes de palme. À son arrivée au Beni en pleine saison sèche, l'Écossais avait participé à la construction en conduisant à travers la savane un camion chargé de matériaux. Parfois suivant des traces de chars à bœufs, parfois traversant des marais, lui et les quatre hommes qui l'accompagnaient avaient mis trois jours entiers pour parcourir à peine cent kilomètres.

Il comprit vite que l'évêque ne se comportait ni mieux ni pire que les autres grands propriétaires terriens, tous exploiters ou paternalistes, toujours préoccupés du prix du bétail, rarement du bien-être des employés.

La Bolivie possède le record mondial des révolutions depuis sa naissance en 1825. La plupart du temps, celles-ci n'étaient que des putsch entre généraux se battant pour le pouvoir à La Paz, raison pour laquelle le personnel de certaines ambassades recevaient une prime de révolution en supplément de la prime d'altitude habituelle. Les gens, eux, restaient stoïquement à la maison le temps que les balles ne sifflent plus, puis reprenaient leur vie quotidienne qui ne changeait en rien.

Le nouveau gouvernement du moment était une dictature militaire socialiste, et pour la première fois à Trinidad des manifestations étaient organisées par les étudiants de la petite université. La jeunesse défilait en demandant la justification des fortunes des riches, l'abolition des privilèges et la redistribution des terres. L'Église étant considérée riche et puissante, les manifestants scandaient des slogans du genre *où est l'argent de l'Église, où est l'argent du*

peuple?

Le temps des grands propriétaires terriens était-il révolu ? C'est dans ce climat politique incertain que le deuxième avion de l'évêque fut accidenté par un pilote bolivien, un homme surnommé par ses collègues *capitán fósforo* – capitaine allumette –, car il avait l'habitude de mettre le feu aux avions pour toucher l'assurance, bien que ce ne fut pas le cas cette fois-ci. Au même moment et par pure coïncidence, arriva d'Espagne un nouveau prêtre qui était aussi pilote.

Tous ces événements rendaient l'évêque nerveux, et quelque temps auparavant Jack avait subi une remontrance parce qu'il avait profité d'un vol à vide pour offrir un baptême de l'air à Lea. Pour une fois sans chaperon, elle avait bien apprécié l'expérience, et le pilote encore bien davantage.

L'atmosphère devenait tendue dans la congrégation.

— l'évêque veut te voir dans son bureau, dit un jour le secrétaire à Jack.

— dans son bureau ? c'est sérieux alors !

Lorsque Jack poussa la porte, il vit l'évêque en soutane violette, un grand crucifix en or sur la poitrine et la mitre sur le chef, tendant la main pour qu'il baise son anneau sertissant une énorme pierre, violette elle aussi.

— beurk ! pensa Jack, il sait pourtant que je n'assiste pas à ses messes, il cherche à m'impressionner ou quoi ? pas bon signe tout ça.

— assieds-toi, dit l'évêque en s'enfonçant dans le grand fauteuil derrière son bureau doré, voilà... j'irai droit au but. Vu les circonstances, j'ai décidé de te renvoyer en Europe, je ne pouvais pas prévoir l'accident du deuxième avion et le *padre Jesús* qui vient d'arriver est lui-même pilote, je n'ai donc plus besoin de tes services...

Jack écouta jusqu'au bout le blabla habituel d'un patron qui renvoie un employé. Il savait qu'il n'avait aucun pouvoir pour changer le cours des choses,

— je comprends et je suis d'accord pour terminer le contrat, par contre je pense rester par ici, le pays me plaît, je vous demanderai donc seulement l'argent du billet de retour.

À sa grande surprise, l'évêque refusa. Il exigeait son départ vers l'Europe et aucune explication ne lui fut donnée. Jack en chercha vainement une. *A-t-il peur que je parle, moi qui connais bien le fonctionnement de la communauté? ou alors, aurait-il des vues sur Lea, lui qui n'hésite pas à pêcher dans le vivier des catéchistes? en quoi ma présence peut-elle le gêner?*

L'entrevue tourna rapidement à l'aigre. L'évêque joua de son importance, Jack passa à l'ironie. L'évêque se fâcha, Jack se moqua. Ils terminèrent debout, les insultes fusant par-dessus le bureau. Le tout n'avait pas duré plus de quelques minutes, temps suffisant pour que la rupture soit consommée.

Sans argent, Jack ne pouvait pas s'en aller de la congrégation. Il ne mangeait plus à la table commune mais dans la cuisine avec les domestiques, ce qui lui convenait parfaitement. L'évêque ne lui parlait plus, lui refusant même le salut, occasion chaque fois de salutations moqueuses de la part de l'Écossais qui ne pouvait s'empêcher de savourer ce petit plaisir.

La situation durait depuis un mois et devenait pesante. Seules les rencontres de plus en plus intenses avec Lea sous le porche de l'école donnaient au pilote un peu de réconfort. Les vols lui manquaient, mais il avait beau faire le tour des hangars de l'aéroport tous les jours, il n'était pas encore assez connu dans le milieu, et le fait de ne pas

avoir de licence commerciale était un fort handicap.

Désappointé, il se distrait un moment en regardant atterrir les vieux avions de la seconde guerre mondiale, Douglas DC-3, Curtiss C-46, bombardiers Boeing B-17, B-25 et autres, transformés en avions cargo. Les gens appelaient *carniceros* ces appareils vétustes et mal équipés qui repartaient à l'aube chargés jusqu'à la gueule de viande pour ravitailler les mines de l'autre côté de la Cordillère Centrale. Il vit un jour le B-17 avaler les mille six cents mètres de piste en terre, frôler les barbelés, traverser un terrain de foot, arracher les branches d'un arbuste en rentrant les trains d'atterrissage, filer au ras des toits de tuiles tout en amorçant un léger virage afin d'éviter les tours de la cathédrale, et finalement disparaître dans le lointain vers les neiges des Andes.

On lui avait raconté l'histoire d'un de ces *carniceros* qui avait eut une panne de moteur en arrivant à La Paz. L'avion avait perdu de l'altitude et s'était retrouvé coincé, tournant en rond dans la cuvette de la ville. Dans l'ultime espoir de rejoindre l'aéroport si proche sur le plateau au-dessus de lui, le pilote avait donné l'ordre de jeter les cinq tonnes de viande qu'il transportait. Ce jour-là il avait plu des vaches sur la ville. Par chance personne n'avait été blessé quand les quartiers de viande s'étaient écrasés dans les rues ou sur les toits. Peine perdue... l'avion avait terminé son vol dans le lit du torrent qui traverse la cité et, chance encore, l'équipage s'en était tiré sain et sauf. Innombrables étaient les histoires de ce genre mais elles finissaient rarement aussi bien.

Ils ont des couilles ces pilotes, pensa Jack, qui aurait bien aimé naviguer un jour sur ce genre de machines avant qu'elles ne disparaissent.

Un petit avion Cessna s'était accidenté dans un marais. Il y resta la panse en l'air jusqu'à ce que, trois mois plus tard, un attelage de bœufs le tire de là jusqu'à la piste d'une estancia. Pas une seule route à deux cents kilomètres à la ronde. Aucun pilote ne voulant se risquer à ramener un tel débris, le propriétaire eut vent du gringo qui traînait entre les hangars. L'affaire fut vite conclue, Jack aurait fait n'importe quoi pour remettre ses fesses dans un avion.

Une avionnette l'emmena avec une équipe de mécanos. Sur place, ils retournèrent l'épave : une aile était complètement coupée en deux, les empennages et les volets déformés. L'hélice, peu tordue, fut redressée à l'œil avec une petite presse, le moteur fut vidé, lavé à l'essence et rempli d'huile neuve. Mais l'aile ? Jack se demandait bien comment le chef mécano allait s'y prendre. Celui-ci ordonna à ses aides de soutenir le tronçon coupé au plus près de son alignement d'origine, puis il prit deux grosses barres de fer profilées en L qu'il boulonna entre elles au-dessus et au-dessous du longeron central. Une tôle d'aluminium paracheva le travail et l'avion se retrouva avec l'aile en place, entourée d'un gros pansement d'un mètre de large qui en déformait complètement le profil. Jack n'en croyait pas ses yeux.

— veux-tu que je peigne une croix rouge dessus ? dit le chef mécano en s'esclaffant.

Jack observait minutieusement la réparation et ne répondit pas, sentant monter en lui une certaine appréhension à l'idée de voler une heure avec *ça*.

Les autres tôles furent redressées au mieux, les câbles retendus, le moteur essayé. Pas de vibrations, il avait l'air de tourner rond. L'heure du départ arriva.

— tu n'auras ni volets ni freins, donc ne te pose pas sur

une piste courte, l'avertit le mécano, le reste devrait tenir. — et bien sûr pas de radio, c'est charmant, répondit Jack en grimpant dans la cabine, allez, chao ! on se voit à Trinidad ou dans un autre marais.

Plaisanter chassait un peu l'incertitude du décollage. Comment l'appareil allait-il réagir en l'air avec une aile pareille ? Il regarda intensément l'herbe rase devant lui, laissant son inconscient appréhender la situation. S'il y avait urgence, les décisions seraient alors beaucoup plus précises. Les aides retinrent l'avion pendant la vérification du moteur et s'écartèrent au signal de Jack qui poussa à fond la manette des gaz. L'avion cahota, prit lentement de la vitesse, décolla dans les derniers mètres de la petite piste face aux marais, et s'inclina immédiatement et fortement à gauche, du côté du pansement. Le pilote dut tourner jusqu'en butée les commandes à l'opposé afin que les ailes restent horizontales.

— pas moyen de virer à droite donc, ça promet, dit-il à haute voix en essuyant la sueur perlant à son front.

Mais il était parti, le plus risqué était fait. À mi-vol, il remarqua les gros cumulus qui s'enflaient rapidement devant lui, pas question d'aller se mettre dans leurs turbulences. Jack se posa sur la longue piste d'une grosse hacienda et attendit patiemment la période de calme avant le coucher du soleil. Bien reçu par les employés toujours en quête de conversation et de nouvelles, il repartit avec un gros bloc de fromage et un petit boa vivant, cadeaux de la femme du régisseur. Il avait eu raison d'attendre car le reste du vol fut très doux.

Lorsqu'il arrêta le moteur face au hangar des mécanos, il fut stupéfait de voir leurs mines soulagées, quatre heures pour un vol qui aurait dû n'en durer qu'une, c'était beaucoup. Ils l'avaient déjà déclaré perdu après l'avoir

recherché en vain tout l'après-midi, mais l'avion était là, mission accomplie. Le mécano était fier de sa réparation de fortune et Jack avait acquis le respect de ses futurs collègues, du moins l'espérait-il.

Sa persévérance finit par payer. Une veuve voulait faire travailler l'avion de son mari, mort récemment d'un coup de révolver au cours d'une bagarre avec un voisin pour une limite de propriété. *Se tuer pour quelques mètres de terre quand on possède des milliers d'hectares ?* se demanda Jack, *il y a des choses ici que je ne comprends pas encore.*

Il accepta aussitôt tout en remerciant intérieurement le macchabée pour cette opportunité, et fonça chez Lea pour lui donner la bonne nouvelle.

— tu peux venir loger ici tu sais, dit-elle, j'en ai déjà parlé à mon père, il est d'accord.

— génial! ça me dépanne bien et je pourrais vous aider avec mon nouveau job.

— eh eh, pas si vite, il y a un coût!

— un coût?

— *bésame...*

III

Cassure et soudure

Une valise, ce n'est pas à proprement parler un déménagement, pourtant tout ce que possédait Jack y tenait aisément. Le lendemain même il quittait sans regret l'évêque et sa mitre.

Dans une des salles de classe vides à cause des vacances, la mère de Lea avait étalé une *estera* en jonc sur le carrelage de briques. Un mince matelas de coton, deux draps et l'indispensable moustiquaire complétèrent le couchage. À côté un *mechero* – mèche en tissus trempant dans le pétrole d'une boîte de conserve – donnait autant de fumée que de lumière. Ce soir-là Jack, qui enfant rêvait d'être explorateur, se sentit stimulé par cette nouvelle vie et la part d'inconnu qu'elle contenait. Bien qu'il ne soit pas question que Lea le rejoigne, son père l'aurait battue, savoir qu'elle dormait juste de l'autre côté de la cour l'excitait terriblement. Il huma avec ferveur le parfum de leurs longues embrassades sous le porche qu'ils venaient de quitter avant de sombrer dans un sommeil bienheureux.

Jack connaissait bien la famille maintenant que trois mois s'étaient écoulés depuis sa rencontre avec Lea. Ils avaient passé Noël ensemble autour du traditionnel plat de co-

chon au cœur de palmier, tout en écoutant la musique et les pétards résonner dans la ville entière. Lea avait été très émue en ouvrant le cadeau offert par son *cortejo*,

— une poupée, une vraie ! oh Jack, tu ne sais sans doute pas mais c'est la première de ma vie !

Elle l'entoura de ses bras et se colla à lui mais n'osa pas lui prodiguer un long baiser amoureux devant ses parents. Jack le pressentit et glissa un *te amo yo también* dans le creux de son oreille.

Vrai, selon les critères occidentaux ces gens n'avaient rien, et pourtant Jack se sentait chez lui, parfaitement à l'aise. Cette pauvreté matérielle ne le gênait pas et il était heureux de pouvoir contribuer au soutien de cette famille qui l'accueillait si gentiment, trop même car une sœur de Lea le draguait ouvertement.

Les vols étaient peu nombreux mais agréables et variés. Jack connaissait de mieux en mieux la région et les autres pilotes avaient fini par l'accepter. Il fut aidé en cela par son ami Enrique, mécanicien et pilote à la fois, chose peu fréquente parmi les aviateurs, la grande majorité étant estancieros ou fils d'estancieros qui se faisaient appeler *capitán* ou *commandante*. Plus d'une fois le mécano avait pris la défense de l'Écossais, accusé de voler leur travail car il n'était pas professionnel, ce qui n'était pas faux...

Parti un jour ravitailler des péons qui coupaient du bois dans les collines de l'est, Jack n'eut pas le temps de revenir et dut dormir sur place. Prévoyant, il avait toujours à bord une moustiquaire et un hamac qu'il accrocha entre deux arbres, mais sans radio pour avertir Trinidad, il devait repartir très tôt le lendemain matin pour éviter que ne commencent des recherches inutiles.

De l'eau à bouillir, du riz, de la viande séchée. Pendant

que le *locro* cuisait sur les braises près de la cafetière, les hommes se rassemblèrent autour du feu. Ils n'avaient pas froid mais le feu attire, hypnotise, autour de lui les histoires acquièrent une autre saveur. Ils se passèrent le *mazo de tabaco* apporté en cadeau par Jack. Chacun coupait de très fines tranches de ce gros saucisson de feuilles de tabac enroulées sur elles-mêmes et liées par une sorte de raphia. Ils le faisaient à la machette, que chaque péon garde aussi aiguisée qu'un couteau japonais, défaisaient le tabac avec les doigts et roulaient leur cigarette. Jack ne fumait pas mais aimait l'odeur de miel de ce tabac brut. Un hibou lança son appel près du campement, la nuit était belle et étoilée, propice aux histoires...

— je me souviens, dit l'un en exhalant la fumée, du gars qui avait acheté mon vieux fusil, je lui avais pourtant dit qu'il était foutu, mais il le voulait et moi j'étais bien content de m'en défaire. Je lui ai filé des vieilles cartouches qui me servaient plus, il en a mis une dans la culasse, a visé un pamplemousse posé sur un piquet et poum! le pamplemousse n'a pas bronché et une grosse fumée est sortie du canon. Bon, ça arrive, des cartouches qui flanchent, mais là, on a entendu un petit bruit, comme des billes qui roulent et plic, plic, plic, les plombs sont tombés un par un par le bout du canon aux pieds de mon compère. J'ai jamais autant rigolé que devant sa tronche d'ahuri! Ça ne l'a pas empêché d'aller chasser le canard dans la pampa inondée de l'autre côté du rio. Il m'a raconté... après avoir fait cent mètres entre les herbes dans l'eau jusqu'à la moustache, il avait réussi à s'approcher tout près d'un beau couple, des *patos negros* bien gras, il pouvait pas rater le gros mâle. Pan! les canards se sont envolés et lui s'est retrouvé avec la crosse dans une main, le canon dans l'autre, et le museau noir de poudre, le flingue lui avait explosé au nez! il a eu de la chance de

pas se blesser. Quand il est revenu vers sa pirogue, son fils qui attendait faisait de grands gestes, un des canards était retombé mort un peu plus loin, ça lui a fait oublier la perte de son fusil.

— ben moi, dit un autre, j'ai eu de drôles de coups de chance. Un jour j'étais sur un hors-bord à fond la caisse, on allait à l'estancia d'Alberto par le San Martin et y'avait du chemin à faire, c'est mon frère qui le menait. Moi j'avais la vingt-deux prête au cas où, alors pour essayer les balles j'ai tiré vers une dinde *mutún* perchée sur une branche d'*embáibo* sur la rive, pour la faire s'envoler, rien de plus. Ben, elle est tombée dans l'eau aussitôt, alors on a été voir. *Pucha*, y'en avait pas une mais deux ! la balle avait traversé le cou de la première et s'était fichée dans la tête d'une autre derrière que j'avais même pas vue. Si c'est pas de la chance ça ! enfin pour moi, pas pour elles...

— ça m'est arrivé aussi, enchaîna un troisième, je parlais voir le bétail du patron quand une bande de canards *putirices* est passée haut au-dessus de moi, trop loin. J'ai tiré comme ça, sans viser, histoire de... Eh ben, y'en a un qui est tombé ! Il avait un seul petit plomb logé sous la paupière, ça a dû le sonner, c'est pour ça qu'il est tombé, mais dans sa chute, il s'est cassé le cou, alors je l'ai achevé, il m'a presque fait de la peine.

— un petit plomb et il est mort ? nous on est plus coriaces, lança le plus petit et le plus timide, un jour mon cousin était bourré, et sale caractère comme il est, il a cherché la bagarre avec un plus grand que lui et encore plus saoul. Le cousin s'est vite retrouvé par terre et l'autre lui a déchargé son colt de 45 à bout portant. Cinq trous qu'il a eu, le cousin, et regardez-le maintenant, un vrai lapin, autant pour courir que pour faire des gosses, neuf qu'il en a eu, mais ça a dû lui toucher une couille car il a

fait que des filles !

— c'est vrai que c'est fragile ces petites choses, reprit le premier. Avec le même gars, celui du flingue qui lui a pété au nez, on cherchait une *sicuri* qu'on avait aperçue dans l'eau entre des troncs...

— c'est quoi une *sicuri*? demanda Jack.

— un gros serpent d'eau, vous de la ville vous dites anaconda ou quelque chose comme ça. Bref, il avait pas ses lunettes le copain et on cherchait, on cherchait... j'étais derrière lui. Tout d'un coup je dis bouge pas *compadre*, bouge pas d'un poil ou elle va te les croquer! Y'avait la tête de la bête juste entre ses pattes, j'ai tiré, il s'y attendait pas et il a fait un bond pas possible avant de retomber le cul dans l'eau sur la *sicuri*. Quand il l'a sentie, ça l'a fait repartir encore plus vite dans l'autre sens, il était marrant ce mec. En rentrant avec la pirogue, on en a vu une deuxième qui dormait sur le bord, enroulée comme un gros tas de saucisses. On a débarqué, il a d'abord lancé des poignées de terre, on voulait qu'elle sorte la tête pour tirer, ben rien, quand ça dort, ça dort une *sicuri*! Il a fini par lui taper dessus avec la rame et là elle a sorti la tête comme pour voir qui pouvait bien sonner à cette heure. Le canon dans la gueule et bing, elle a bouffé la balle jusqu'au cerveau! On l'a ramenée avec l'autre, moi je voulais en manger, j'avais jamais goûté, alors je les ai suspendues dans le patio pour le lendemain. Je sais pas, mais y'avait la pleine lune et au matin, la viande était pourrie...

Jack écoutait toutes ces histoires. Vraies ou pas, là n'était pas l'important, il s'agissait plutôt d'un rituel, ces hommes travaillaient dur toute la journée, l'imaginaire était aussi important pour eux que le manger et le dormir, même s'ils n'en avaient sans doute pas conscience.

Ainsi va l'humain depuis longtemps, s'amusa Jack, je pourrais tout aussi bien me trouver dans une caverne de Néandertaliens, en train d'écouter les anciens tout en rongant un os... d'ailleurs, j'ai faim!

— Dites, les grands chasseurs, il n'est pas prêt ce *locro*?

Voler avait rétabli la bonne humeur habituelle de l'Écos-sais. Un soir sous le porche, il prit doucement la tête de Lea entre ses mains et plongea son regard bleu au fond des yeux noisettes qui brillaient dans l'obscur de la nuit,

— Lea, mon amour, voudrais-tu qu'on se marie?

La réponse fut un très long baiser, puis dans un souffle,

— *sí mi amor...*

Poitrine contre poitrine, leurs cœurs battaient la chamada, la *chiamata* des Italiens, la *chamada* des Portugais, l'appel, l'appel à se fondre l'un dans l'autre. À quoi bon les mots? L'instant leur suffisait, leurs corps disaient tout.

Ni l'un ni l'autre ne purent dormir cette nuit-là, l'esprit ballotté par leurs pensées bouillonnantes d'exaltation et d'euphorie.

Lea n'en revenait pas. *Il veut se marier avec moi! Les gringos qui arrivent par ici ne sont pas toujours limpides, on ne sait ni ce qu'ils ont fait chez eux, ni pourquoi ils n'y sont plus, pourtant avec Jack, je n'ai pas de méfiance de ce genre, pourquoi? On se connaît seulement depuis un peu plus de trois mois, est-ce parce que maintenant je l'aime? non, dès la première fois il m'a paru être quelqu'un de bien, de franc, je fais confiance à mes sens, mais jamais j'aurais imaginé qu'il s'intéresse à une fille comme moi, les garçons d'ici ne sont pas comme ça. Je suis ce que je suis, une Indienne, bien que mon père raconte que nous avons du sang blanc, et alors? on est tous plus ou moins métis ici, mais il est évident que je suis bien plus indienne que blanche. Quel bonheur que Jack ne se pose même pas de question à ce sujet! Maintenant je dois lui expliquer la coutume...*

Quand Jack revint de l'aéroport, Lea le rejoignit dans ses quartiers,

— Jack, je ne sais pas si tu es au courant, mais pour que commence officiellement le temps des fiançailles, tu dois demander ma main à mes parents.

— oh là là ! sérieusement ?

— oui c'est très sérieux, laisse-moi faire, je leur dirai que tu veux leur parler à tous les deux.

Le dimanche suivant, Lea attendit que tous ses frères et sœurs soient sortis, et traîna quatre chaises à l'ombre du tamarin au milieu de la cour de l'école. D'un côté les parents, de l'autre Jack un peu intimidé et Lea qui lui prit la main pour l'encourager. Pour faire bonne mesure, le chien Intocable posa sa patte sur la cuisse du gringo tout en le regardant d'un air compatissant. Tous se mirent à rire et la tension se relâcha. Jack en profita pour se jeter à l'eau,

— voilà, vous devez vous imaginer pourquoi je veux vous parler, alors je me lance : je vous demande officiellement la main de votre fille car j'ai l'intention de l'épouser.

Petit serrement des doigts de Lea, petit temps de silence. *Ils ne vont quand même pas dire non, il ne vont pas nous faire ça !* pensa Jack un instant. La mère prit la parole la première et se mit à vanter sa marchandise,

— *mi hija* est une bonne fille, je l'ai bien élevée, elle sait coudre, cuisiner, repasser et est très travailleuse, débrouillarde aussi, mais ça c'est plus par son père. Vous verrez, vous ferez un bon couple, le rêve de toute mère est de marier ses enfants et vous avez ma bénédiction !

L'Écossais fit juste un signe de tête.

— l'aimes-tu ? demanda le père, sérieux.

— oui, répondit Jack tout aussi laconiquement.

— tu l'aimes pour de vrai? pour la vie?

— oui.

— tu sais, on ne te connaît guère, on ne sait pas d'où tu sors, on en a vu des drôles par ici, qui font un gosse à une fille et qui s'en vont, tu ferais ça?

La question un peu naïve mais franche attendait une réponse toute aussi franche. Il n'était pas sévère mais Lea était sa fille préférée, et la parole donnée avait beaucoup d'importance pour lui.

— j'aime Lea de tout mon cœur et je veux faire ma vie avec elle.

— et toi ma fille?

— moi aussi, papa.

— alors que Dieu vous bénisse!

Ils ne trinquèrent pas car il n'y avait rien pour le faire, mais il y eut du poulet au dîner et Jack eut droit au morceau de choix, le *coto relleño* –le cou farci–. La nouvelle fut annoncée à toute la famille qui applaudit et se réjouit sincèrement, sauf peut-être celle qui draguait le pilote.

Sous le porche ce soir-là, les deux promis se saoulèrent de longs baisers et de caresses,

— mon amour, dit Jack, je suis heureux de voir combien ton père t'aime, il n'a posé aucune question matérielle, il aurait pu! Seul ton bonheur l'intéresse et il fait le mien en même temps. Ta mère, elle, t'a très bien vendue alors j'achète la marchandise pour un peso symbolique, conclut-il malicieusement.

La date du mariage fut fixée pour le mois suivant. Lea ne l'exigea pas, mais Jack accepta un mariage religieux pour faire plaisir à la famille qui voulait voir la mariée en robe blanche. Ils choisirent d'emblée le prêtre bolivien,

bien plus sympathique à leurs yeux que les Espagnols, et qui de surcroît habitait à deux pas de la petite maison en adobes qu'ils venaient de louer.

Le travail temporaire de Jack était terminé. Tout en continuant à chercher, il envisagea la possibilité de monter un petit laboratoire photographique avec un agrandisseur abandonné par un curé reparti en Espagne. Il possédait aussi un appareil photo échangé à un Anglais de passage contre une peau d'anaconda, un arc et deux flèches, cadeaux reçus dans les villages où il emmenait l'évêque auparavant. Mais en attendant, ils étaient fauchés.

L'avantage d'un mariage bolivien réside dans la participation de tous. La mariée nomme une ribambelle de parrains et marraines prêts à offrir, qui le bouquet, qui la robe, qui le repas, les anneaux, la musique, etc..., pas besoin de chercher beaucoup, les volontaires accourent car c'est un honneur. Le père de Lea fut nommé parrain du pantalon de Jack qui n'avait rien de bien présentable pour l'occasion, et la robe de mariée fut prêtée par une sœur aînée. Martin, le diacre à qui ils devaient leur rencontre, accepta d'être le témoin du marié.

Le jour de la cérémonie, il fallut d'abord passer chez le notaire pour enregistrer officiellement le mariage, puis le *padre* Juan accueillit le petit cortège familial dans son église de quartier. Les catéchistes chantèrent en chœur, Martin joua de la guitare et le prêtre y alla de son sermon simple et direct que l'Écossais approuva en silence. Arriva le moment de l'engagement devant tous,

— oui, je le veux, dit Jack.

— oui, je le veux, répondit Lea en écho.

Jamais si petite phrase n'avait été aussi importante dans leur vie. La voix de Jack avait quelque peu chevroté, la tête pleine de sa famille à lui, si lointaine. Une lettre tar-

daît un mois dans le meilleur des cas, étaient-ils seulement au courant ? La main douce de Lea le ramena à la cérémonie, ils échangèrent les anneaux et s'embrassèrent sous les applaudissements.

Le patio attenant à l'église servit de salle de réception. Rite des congratulations et du bouquet jeté en l'air, faux cidre argentin doucereux et gâteau débordant de sucre coloré, quelques danses au son du pick-up... la petite fête s'essouffla bientôt, ce qui ne sembla chagriner personne, encore moins les nouveaux époux qui ne tardèrent pas à prendre la direction de leur petite maison bleue.

Écarter la chaleur et la pluie est tout ce qu'on demande à une maison sous les tropiques. La pimpante façade fraîchement repeinte était protégée du soleil par une avancée du toit posée sur des colonnes, un style régional qui permettait aux passants de marcher à l'ombre ou à l'abri de la pluie. Depuis la porte d'entrée, on traversait une salle sans fenêtre jusqu'à la porte opposée menant à un auvent divisé en deux, d'un côté la cuisine avec une table et un réchaud à pétrole, de l'autre le lit conjugal. Fait de planches de palme sur quatre poteaux fichés dans le sol de terre battue et d'un matelas d'herbes, celui-ci était surmonté de l'indispensable moustiquaire. Aucun mur ne séparait l'auvent du patio entouré d'une palissade de palme, au fond duquel se trouvaient les toilettes et l'enclos du bain pourvu comme toujours d'un seau et d'une calabasse.

Lea reprit ses vêtements habituels afin de rendre la robe à sa sœur en bon état,

— *bésame mi amor, mi marido*, nous sommes chez nous ? vraiment chez nous, toi et moi ? dit-elle en se collant contre Jack.

Il l'entoura de ses bras et la serra sur sa poitrine,

— j'ai du mal à le croire moi aussi, mon amour, nous avons eu trop d'émotions aujourd'hui.

— et ce n'est pas fini *amor mío*...

— non, ce n'est pas fini, lui susurra-t-il en lui mordillant l'oreille, en attendant je vais pendre le hamac dans la salle pour Martin. Il arrivera tard et repartira dans deux jours.

— je vais me baigner alors et je remplirai le seau pour toi.

Quand Jack sortit à son tour du bain, Lea était déjà sous la moustiquaire. Il s'allongea à ses côtés. Une grande timidité les envahit et ils restèrent cois un moment, émus par la promesse qu'ils venaient mutuellement de se donner et envahis par une immense tendresse. Écoutant leurs cœurs battre de plus en plus fort, affolés de tant de bonheur, ils furent vite embrasés par la passion et se fondirent l'un dans l'autre, une seule âme sous la nuit étoilée.

Le réchaud ronflait sous la pression du pétrole vaporisé. Nuit de noces ou pas, on se lève tôt sous les tropiques, la chaleur n'est pas amie des grasses matinées.

— *buenos días*, dit Martin au couple rayonnant, je ne vais pas vous demander si vous avez bien dormi...

— et toi? demanda Lea en prenant une *tutuma* pour ajouter de l'eau dans la cafetière.

Martin faillit s'étrangler, s'empourprant jusqu'à la racine de ses cheveux bouclés.

— nooon, pas celle-là, s'il-te-plaît!

Interloqués, les amoureux se regardèrent sans comprendre.

— je vais vous expliquer, pardonnez-moi!

Lea reposa la calebasse et s'assit sur les genoux de Jack.

— voilà, euh, je... j'ai eu mal au ventre cette nuit. J'ai voulu aller aux toilettes sans vous déranger, mais je n'ai pas eu le temps, alors, euh, j'ai pris la calebasse, et, euh... ensuite je l'ai lavée et remise à sa place, voilà !

Jack et Lea n'en croyaient pas leurs oreilles et partirent ensemble d'un formidable éclat de rire,

— quelle suite originale à une nuit de noces, dit Jack, encore heureux que tu aies vu Lea la prendre.

— quels gros cochons ces gringos ! ajouta celle-ci en se levant pour jeter la calebasse et se laver les mains, on s'en souviendra !

— pour me faire pardonner, je vous emmène à la rivière et je vous invite à manger sur place, ça vous va ?

— ça marche, dit Lea, je ne crois pas que nous soyons très courageux aujourd'hui, n'est-ce pas *mi amado* ? nager nous fera du bien.

Touche de couleur fugace, l'éclair bleu métallique d'un martin-pêcheur en vol se réfléchit sur l'encre de l'eau. Jack, perché un peu à l'écart sur un tronc d'arbre incliné au-dessus de la rivière, regardait amoureuxment celle qui était maintenant sa femme évoluer dans l'eau sombre. Il pensait à tous les événements qui s'étaient déroulés en si peu de temps et se confia à voix basse à l'aigrette qui pêchait au-dessous de lui,

— à rien, je n'ai réfléchi à rien ! j'ai suivi le cours des choses, c'est tout, se marier a été la suite logique de notre coup de foudre, pourquoi penser davantage ? Pas de travail ? et alors ? j'en trouverai, je suis confiant et en attendant on vivra de peu ou très peu, nous avons un toit c'est déjà beaucoup. Manger ? riz, huile, sel, farine, sucre, café et viande, voilà, j'ai fait le tour de l'essentiel.

La plupart des gens de notre quartier vivent ainsi, pourquoi pas nous ? Pas d'argent ? il me restait cinq pesos en poche hier soir, de quoi acheter deux kilos de viande, mes parents ne savent rien et je me garderais bien de leur dire, ils me croient déjà assez fou comme ça. Fou, irresponsable ? eh bien j'assume ! Oser paie toujours. En commençant mes cours de pilotage, je n'avais ni argent, ni aide possible des parents, renoncer ne m'a jamais traversé l'esprit pour autant. J'ai fait des tas de petits boulots, je dormais sur le terrain d'aviation, et maintenant je suis pilote. La chance m'a souri me diraient certains, peut-être, mais la chance ne sourit pas plus à ceux qui se posent trop de questions ! Pas la même culture Lea et moi ? c'est vrai, ça ne facilite pas les choses, mais que de découvertes ! Nous sommes trop jeunes ? qui a dit qu'il y avait un âge pour s'engager ? Lea ne s'est pas posé de questions non plus que je sache, elle fait comme tout le monde ici, elle vit l'instant présent. On s'aime, ça suffit amplement et c'est le socle sur lequel nous allons construire. Bon d'accord, on est si amoureux qu'on est aveugles comme des taupes ! Au moins on sait de quel port on met les voiles, même si celui-ci n'est qu'un banc de sable sur la rive d'un fleuve inconnu. Bien malin celui qui pourrait dire où nous allons arriver, la paix d'un nid bien douillet n'est pas pour nous. Un jour, on se posera, ou peut-être pas ? *on verra bien...* Tiens ! c'était ma phrase favorite quand j'étais adolescent, je l'avais oubliée celle-là, et si j'en faisais ma devise ?

Le différend avec l'évêque n'était toujours pas tranché. Sachant fort bien qu'il n'avait aucune chance en justice face au pouvoir de l'Espagnol, Jack résolu de se sortir de cette impasse une bonne fois pour toutes en y allant au bluff.

Le secrétaire de l'évêque, un petit rondouillard au caractère bonhomme, l'écouta s'expliquer,

— voilà *padre*, demander le prix du billet de retour me semble juste mais l'évêque refuse et ne me laisse pas le choix, je n'ai plus qu'à me présenter au juge du travail et déposer une plainte pour rupture injustifiée de contrat, ce qui ne lui ferait pas une très bonne publicité en ces temps de trouble social. C'est dommage car je n'ai aucune intention de lui nuire mais je ne comprends pas pourquoi il a exigé mon départ, cela ne concerne que moi.

— oui je sais, entre nous je suis un peu de ton avis. Écoute, je ne devrais pas te le dire mais je te sens désorienté devant ce refus, ce que tu ne sais sans doute pas c'est que ton billet n'a pas été payé par Monseigneur, mais par le bureau des migrations européennes auprès duquel nous avons fait une demande. En demandant l'argent du retour, tu l'obliges à payer de sa poche, enfin... je veux dire de la caisse de l'Église. Laisse-moi aller lui parler, ne bouge pas, je reviens.

Il réapparut bientôt devant le pilote inquiet du résultat de la démarche,

— bonne nouvelle! Monseigneur propose de te donner la moitié du prix du billet, soit deux cent cinquante dollars. Si tu acceptes, moi de mon côté je te donnerai mille pesos car je trouve la situation un peu injuste.

Jack soupira intérieurement de soulagement,

— je suis d'accord, je ne veux pas vous causer d'ennuis avec la justice et merci pour votre offre personnelle.

— c'est de bon cœur, tiens, voici l'enveloppe.

Les gens se retournaient sur le passage d'un gringo, une enveloppe à la main, courant comme un fou sur les exigus trottoirs couverts au risque de renverser les passants.

— Lea, je l'ai, j'ai l'argent!

— ça a marché?

— comme sur des roulettes! fini les curés! ah que je suis content!

Il l'enlaça et le contact de Lea le calma un peu,

— mon amour, on va pouvoir aller à La Paz pour que je puisse passer mes examens de pilote professionnel, et ensuite je trouverai facilement du travail, qu'en penses-tu?

— allons-y, répondit-elle sans hésiter.

IV

Los nevados

Ils débarquèrent à l'aéroport El Alto de La Paz avec le vieux DC-6 qu'avait pris Jack moins d'un an auparavant. Lea était captivée par les neiges de la Cordillère qu'elle voyait pour la première fois,

— que c'est beau ! mais il fait froid et j'ai du mal à respirer.

— et nous aurons sans doute mal à la tête ce soir à cause de l'altitude.

Un taxi les déposa dans le centre ville chez un ami rencontré par Jack sur le bateau venu d'Europe. Très heureux de leur visite, celui-ci leur souhaita la bienvenue tout en faisant à chacun le salut bolivien, une poignée de main, puis poitrine contre poitrine en se tapant dans le dos mutuellement et re-poignée de main. Ne s'étant pas revus depuis un an, les deux hommes avaient beaucoup de choses à se dire et le *Paceño* leur offrit d'emblée une chambre pour le temps de leur séjour.

Chevelure de glaces et de neiges éternelles, le *nevado* Illimani, ancêtre gardien et générateur d'abondance pour les Indiens Aymaras, surplombe la cuvette de La Paz du

haut de ses six mille quatre cents mètres. Où que l'on se trouve en ville, il est toujours visible et fait sentir sa présence avec une majesté que personne ne peut ignorer. Le minéral est roi ici, l'humain ne fait que s'y accrocher comme il peut, profitant des moindres recoins pour y ancrer ses maisons tirées du sol elles aussi. Serpentant jusqu'aux tréfonds de vallées lunaires, escaladant d'abruptes parois instables d'alluvions fossiles, l'agglomération ressemble à une armée à l'assaut des murailles en demi-cercle de l'Altiplano, ou encore aux spectateurs d'un théâtre antique gigantesque qui seraient attentifs aux chants de la montagne sacrée Illimani. Dans les rares taches vertes du paysage, les quelques arbres natifs ont été remplacés depuis longtemps par des eucalyptus ou des cyprès, rares essences à s'être adaptées à l'altitude.

Lea et Jack étaient assis au pied de l'un de ces arbres exotiques qui sentaient bon dans l'air toujours frais, et contemplaient l'Illimani en silence, impressionnés par la beauté et la puissance tellurique se dégageant de la montagne. Lea rompit le charme,

— Jack, allons voir la neige ! je veux savoir ce que ça fait de la toucher.

— bonne idée ! le plus simple sera de monter vers les lacs au pied des glaciers, on choisira un autobus qui ne passe pas trop loin pour abréger une marche fatigante à des altitudes pareilles. On y va cette fin de semaine ?

Posé comme un gros point brillant au fond d'une cuvette, un petit lac apparut quand ils passèrent le col. Ils avaient marché une bonne heure avec des arrêts fréquents pour calmer leur respiration. Des ponchos de laine les protégeaient bien du froid sec et des rayons du soleil niché là-haut dans le ciel d'un bleu profond.

— un vrai miroir ce lac, dit Jack, il doit y avoir une couche de glace, regarde, la lumière réfléchiée par la surface éclaire le flanc de ce pic. On descend ?

— allons-y, ce sera plus facile que monter, je suis essouffée.

Il avait neigé la veille. Les croissants typiques des herbes sèches de la puna formaient autant de nasses qui retenaient encore un peu de neige, si poudreuse que partout ailleurs elle avait été immédiatement balayée par le vent. Le couple rencontra une belle plaque blanche dans un creux entre des rochers, Lea approcha sa main et effleura cette curieuse blancheur qui l'intriguait. Elle savait bien que c'était froid, mais était-ce doux ? piquant ? collant ? s'y enfonçait-on facilement ou opposait-elle de la résistance ? Lea prit son temps, absorbant d'abord l'esprit de ce lieu si étrange pour elle, puis elle plongea sa main lentement, sentant sur sa peau la douceur glaciale de cette poudre qui s'écoula entre ses doigts lorsqu'elle voulut la porter à sa bouche pour y goûter. Un large sourire illumina son visage,

— c'est tout doux !

Jack lui sourit en retour,

— la neige a le pouvoir de réveiller l'enfant en nous, n'est-ce pas ?

— c'est merveilleux, et je sens une force entre ces montagnes qui me fait renaître, c'est un bel endroit pour les esprits de la nature.

Pendant quelques secondes, Jack s'imagina soudain condor à l'œil bienveillant, regardant la minuscule tache de couleur vive des deux ponchos perdus dans la nudité ocre de la puna. Il crut percevoir un écho ténu dans sa tête,

— ça c'est bien ce qu'elle dit Lea...

Pendant que son mari étudiait, Lea partait explorer La Paz. N'ayant encore jamais voyagé, elle découvrait une vraie ville, avec du bitume et des feux de signalisation, du bruit, des embouteillages, des gens pressés. *Mais où courent-ils donc ainsi?* se demandait-elle.

Elle aimait arpenter les marchés le long des rues escarpées, admirer les vitrines de bijoux en argent, ou flâner devant les échoppes de ponchos et d'*aguayos*, cette large bande de tissu que les femmes utilisent pour porter leur enfant et tout autre charge sur leur dos.

Suint de la laine des étoffes, plantes séchées inconnues, nourritures typiques... odeurs nouvelles à explorer. Parfois d'autres plus agressives assaillaient ses narines au milieu de la foule déambulant sur les trottoirs. *On m'avait bien dit à Trinidad que par ici les gens ne se lavent pas souvent, il est vrai que l'eau est glacée, j'en ai fait l'expérience, mais quand même!*

Mais elle évitait les rues où étaient vendus les fétus de lama séchés, les herbes et les artifices de sorcellerie qui lui faisaient peur.

Les traits de son visage très amazonien la dénonçaient de suite aux marchands,

— *de donde eres puesss?*

— je suis du Beni.

— *ah, Camba erness! Cambita linda*, achète-moi ces bijoux, je te ferai un prix!

La Cambita, la petite Camba des plaines tropicales passait son chemin, fière tout de même que les Collas, les gens des montagnes, la trouvent jolie. *Et moi je ne vous trouve pas très beaux*, pensait-elle, *enfin je veux dire que vous avez une beauté différente, plus rude, comme vos montagnes.*

Malgré le plaisir des découvertes, elle avait hâte de retrouver Jack en fin d'après-midi, il lui manquait et elle aurait préféré se promener avec lui en amoureux, voir toutes ces nouveautés ensemble. *Un et un, ça fait plus que deux, ça doit être ça le secret d'un vrai couple, oh je voudrais tant qu'il soit avec moi!*

Dès le premier jour, Jack avait fait le nécessaire pour passer rapidement l'examen de pilote commercial. Les cours et l'entraînement, échelonnés sur plusieurs semaines, étaient dispensés par le groupe de chasse de la base militaire de El Alto près de l'aéroport. Sur le tarmac, une douzaine d'avions Mustang P-51 rescapés de la deuxième guerre mondiale constituaient l'essentiel de la défense bolivienne face aux chasseurs Mirage des pays voisins.

Le commandant reçut aimablement l'Écossais. Épris de culture européenne, il aimait discuter avec lui après les séances de simulateur, cela le changeait de la routine militaire, et il devint ainsi un allié précieux pour Jack à qui manquaient soixante heures de vol pour se présenter à l'examen. Mis au courant par un instructeur, le commandant signa des heures factices sans sourciller.

Le cours terminé, Jack et Lea s'accordèrent quelques jours de repos et partirent en bus sur les bords du lac Titicaca.

— c'est magnifique, dit Lea, toute cette immensité bleue et les glaciers qui s'y reflètent.

— une vraie petite mer intérieure, renchérit Jack, avec un peu d'imagination, j'entendrais presque le bruit des vagues sur la plage...

— elle te manque, la mer? demanda Lea blottie contre

lui.

— non, je ne trouve pas très intéressant de regretter ce qu'on n'a pas autour de soi, chaque lieu a ses bons côtés.

— j'aimerais bien la connaître, on ira un jour, dis? raconte-moi...

— en Écosse, il ne fait pas chaud comme ici. Autant les plages du sud de l'Europe sont faites pour se baigner et bronzer, autant celles de mon pays sont sauvages, il faut un peu de courage pour plonger dans les eaux froides. Enfant, j'adorais braver les vagues qui me fouettaient et me roulaient dans les varechs.

— les varechs?

— de longues algues en lames épaisses et brunes que les tempêtes arrachent et ramènent sur la grève où elles s'accumulent en matelas de plus d'un mètre d'épaisseur.

— et les vagues, ça fait le même bruit que dans les films?

— ah ah, oui! mais dans la réalité, quand elles se fracassent sur les rochers, tu es trempé par les embruns, c'est salé, c'est bon. Je ne me baignais pas toujours, mais jamais je ne manquais de courir, je préférais le faire là où s'épuise la vague dans ses va-et-vient, cet espace ni terre ni mer et les deux à la fois. Quand j'étais seul, je courais nu pour sentir le vent et l'eau sur ma peau. Tu sais, en Écosse, on aime les légendes, les paysages s'y prêtent, et j'avais l'impression de courir entre deux mondes avec un incroyable sentiment de liberté...

— j'aurais bien aimé te voir!

— et moi courir derrière la longue chevelure d'une sirène! dit-il en passant ses doigts dans les cheveux de Lea. J'arpentais aussi les plages de sable ou de galets à la recherche de ce que voulait bien me dévoiler la nature: des méduses transparentes aux reflets violacés, des crabes étrilles aux yeux rouges et aux pattes aplaties et

velues, des étoiles de mer rugueuses, des monceaux de coquillages que je fouillais pour trouver le plus beau... Il m'arrivait de découvrir un trésor, une coquille d'ormeau à la nacre irisée, un galet particulièrement joli, un morceau de bois flotté ou encore un panneau de bateau à la peinture écaillée et percé par les tarets, que je n'avais plus qu'à accrocher à un mur pour en faire un tableau. Jamais tu ne savais ce que tu allais découvrir. Sans cesse à l'affût, je me sentais explorateur de terres inconnues, toi aussi tu es une terre inconnue...

Il lui donna un baiser et continua,

— parfois des fous de Bassan rasaient la crête des vagues avant de remonter et plonger comme des flèches vers leurs proies sous l'eau. Je déployais alors mon cerf-volant pour les imiter mais j'aimais mieux le faire voler en compagnie de mes copains, et nous jouions à qui irait le plus haut. Avant de rentrer à la maison, je m'asseyais un moment à contempler les bleus de la mer et du ciel. Ils ne sont pas aussi éclatants qu'ici mais bien plus nuancés. Le bleu c'est vraiment ma couleur, si je n'étais pas devenu aviateur j'aurais sans doute été marin. Comme l'eau et l'air, rien n'est fixe dans le bleu, c'est une bonne couleur pour un voyageur. Mais je te parle de la mer alors que le paysage est si beau ici, jouissons plutôt de ce que nous avons sous les yeux !

De retour à La Paz, alors qu'ils se promenaient dans les rues de la ville, un habile pickpocket soutira de la poche de Jack le peu d'argent qu'il leur restait. Sans ressources pour rentrer chez eux, Jack eut recours à l'aide du commandant qui rit de sa mésaventure et, après avoir vérifié qu'il n'y avait pas de vol militaire vers Trinidad, restitua simplement la moitié de la valeur de ses cours de pilotage,

— comme ça vous reprendrez un billet avec la Lloyd, mais vous pouvez rester si vous voulez, je suis le pilote de l'avion présidentiel et j'ai besoin d'un copilote.

Surpris par l'offre aussi généreuse qu'inattendue, Jack hésita. Mais il avait choisi d'être pilote de brousse, pas autre chose, la nature le passionnait autant que l'aviation. Le commandant accepta ses explications en souriant,

— je vois... un homme qui sait ce qu'il veut, je comprends et j'en suis ravi, c'est avec grand plaisir que je vous rencontrerais de nouveau, bonne chance !

La petite maison bleue les attendait. Ravis de la retrouver, ils s'enlacèrent longuement sous l'auvent.

— notre chez-nous, dit Lea avec émotion.

Elle ouvrit sa valise posée sur le lit. Jack pouffa,

— aaah, maintenant je comprends pourquoi elle était si lourde, que veux-tu faire avec tous ces cailloux ?

— ce sont des cadeaux pour ma famille, tu sais bien qu'on n'en trouve pas ici.

Lea disait vrai. La majeure partie du Beni est composée d'argile et de sable, pas le moindre caillou gros ou petit à la ronde, mis à part ceux coincés entre les racines des arbres charriés par les rivières depuis les Andes.

— tu as raison ma chérie, je n'avais pas pensé à ça, au moins ces cadeaux ne t'auront pas coûté cher.

— c'est bien toi qui m'a parlé de la réputation de ton peuple, n'est-ce pas ?

La chance continua de leur sourire. Jack trouva du travail presque aussitôt pour piloter l'avionnette d'un village à deux cents kilomètres au nord de Trinidad,

— Magdalena, ça te plairait ? dit-il à sa femme, tu n'au-

ras pas trop de regrets de ne plus voir ta famille pendant des mois ?

— ma famille, c'est toi maintenant et ça me plaira là où tu seras.

— quelle chance j'ai de t'avoir à mes côtés, tout est simple avec toi, viens dans mes bras mon amour, viens !

V

Magdalena

Les rares villages du Beni, petites îles perdues dans l'immensité verte, étaient reliés par des DC-3 de Lloyd Aereo Boliviano. Ces lignes n'étaient pas rentables mais le gouvernement tenait à maintenir l'intégration du territoire. Jack et Lea descendirent avec quelques passagers à l'escale de Magdalena, près d'un tas de bagages.

— hmm, dit Jack regardant autour de lui, c'est bucolique.

Assis sur une faucheuse mécanique tirée par une paire de bœufs, un employé de la petite station de contrôle coupait l'herbe de la piste, pendant qu'un autre chargeait valises et paquets sur un char tiré lui aussi par des bœufs. Aucune route pour accéder à ce village au bord du rio Itonama, aucune voiture dans les rues. Avion, bateau ou char à bœufs, le client avait le choix malgré tout.

— et ça sent bon, ajouta Lea.

Des manguiers et des pamplemoussiers bordaient l'aérodrome où s'échouaient des rues herbeuses, que chevaux et ânes broutaient librement entre les maisons coiffées de feuilles de palmier. Seul le centre autour de l'église exhibait des constructions en brique ou en adobes enduits de chaux, du style rencontré dans toute la partie ama-

zonienne de la Bolivie : toits de tuiles supportés par des colonnes au-delà du trottoir, soubassements peints d'une couleur vive souvent rose, verte ou bleue, porte à double battant et une ou deux fenêtres s'ouvrant sur la rue. La vie des habitants se passait à l'arrière sous l'auvent et dans le patio où se trouvait le puits, et parfois un petit *moteur de lumière* pour alimenter deux ou trois ampoules mais surtout la radio, seul moyen de communication avec les estancias et le reste du pays.

Le jeune couple loua la maisonnette la plus proche de la piste et du hangar de l'avion, ainsi Jack pouvait attendre les clients tranquillement chez lui ou dans un hamac à l'ombre rafraîchissante des manguiers, ce qui n'était pas pour lui déplaire...

— et moi, dit Lea, je serai plus souvent avec toi, on va être bien ici *mi amor* je le sens, ça me rappelle aussi des souvenirs d'enfance à l'estancia. Tu veux un jus de pamplemousse ? ces fruits sont aussi délicieux qu'énormes, la voisine m'a dit que ce sont les meilleurs du Beni et je veux bien la croire. Elle est évangéliste comme tous ceux du quartier, c'est bien, ces gens ne boivent pas d'alcool, ce sera plus tranquille.

Le pilote était très attendu et les vols commencèrent aussitôt. Jack prit son premier travail professionnel très au sérieux, pas question de sauter la visite prévol, de surcharger l'avion ou de partir si le temps était douteux. Les quelques clients exigeants furent vite mis au pas, et la confiance envers ce gringo qui volait en tongs et en short s'en trouva renforcée. Il était accepté.

Intransigent en ce qui concernait l'avion, Jack se fit très souple pour le reste. Attendre que le client termine ses affaires pour revenir, lui évitant ainsi un second vol, dormir

sur place, délivrer lui-même des colis ou des lettres..., il estimait que cela faisait partie de son métier et jamais il n'était pressé.

Sa soif de connaître l'emmenait dans de grandes discussions autant avec les patrons des estancias qu'avec les plus humbles. Les gens répondaient en lui offrant un régime de bananes, du manioc, un fromage ou parfois un animal. La cour de la petite maison fut vite transformée en mini zoo où perroquets, aras, canards et autres oiseaux tous plus colorés les uns que les autres côtoyaient en semi-liberté coatis, singes, pécaris, gazelles, fourmiliers, tortues et même des serpents, sans oublier Intocable, le chien de Lea. Celle-ci s'occupait au mieux de tous. Le couple était bien conscient que ces animaux n'avaient pas vraiment leur place chez eux, mais souvent capturés jeunes, il était rarement possible de leur rendre la liberté.

L'amour les comblait. Ils n'avaient ni livres, ni radio, ni électricité, ni eau courante, ni assurances – mot incongru en ce lieu – rien de ce que beaucoup en Europe auraient considéré comme un confort ou une sécurité de base. Lecteur assidu, Jack pensait que les livres allaient lui manquer. Il n'en fut rien et il ne chercha pas à savoir pourquoi, tant de choses de sa vie dans son pays natal n'existaient pas ici et lui paraissaient si loin... pourquoi s'en soucier ? Lea, pour sa part, ne semblait pas regretter d'être séparée de sa famille,

— on n'a pas grand-chose mais rien ne nous manque et je n'ai jamais été aussi heureuse...

— et moi de même ! tu sais, si j'avais été attiré par l'argent ou si je n'avais pas osé aller vers mes rêves, j'aurais accepté d'être recruté dans une compagnie aérienne de mon pays comme l'ont fait plusieurs de mes camarades, mais j'ai refusé au grand dam de mon père qui n'a jamais compris. Regretter ne me vient pas à l'esprit, encore moins

maintenant ici avec toi.

La nuit tombe vite sous les tropiques. Quelques *mecheros* et une lampe à pétrole sous pression Petromax suffisaient pour l'éclairage. Si la plupart des gens cuisinaient au feu de bois, Lea possédait un *anafre* en laiton, un réchaud fonctionnant sur le même principe que la lampe. Le bruit caractéristique de la flamme ronflante était signe de nourriture à venir, comme le savait bien Intocable qui veillait à ce que les autres animaux ne s'approchent pas. Après le repas, s'ils n'étaient pas invités à une fête, ils se baignaient et profitaient de la fraîcheur du soir avant de rejoindre leur chambre et plonger cette fois dans les ondes de l'amour.

L'ara rouge à l'aile cassée s'était épris de Jack. Dès que Lea s'approchait de son mari, il devenait furieux, se laissait choir de sa branche et fonçait sur elle en chaloupant comme un marin ivre. Gare à son bec qui pouvait arracher sans difficulté un morceau de bois de chaise ! Capable de reconnaître de loin le bruit de l'avionnette, il criait alors,

— *papá!* rrrgh... *papá!*

Personne ne lui avait enseigné ce mot. Coïncidence ? ils ne le surent jamais mais c'était bien pratique pour Lea ainsi avertie de l'arrivée de son mari. Levant le nez en l'air, elle aperçut un jour la silhouette bizarre de l'appareil et, un peu inquiète, passa de l'autre côté de la maison pour mieux voir l'avion ventru qui stoppait juste devant elle. Jack et son passager sortirent à quatre pattes par la petite porte de la soute des bagages,

— qu'en penses-tu ? demanda-t-il tout sourire à Lea en lui indiquant la barque ficelée autour du fuselage, la quille à quelques centimètres du sol.

— où as-tu trouvé ce bateau ?

— à Bella Vista. Il a été construit par un missionnaire évangéliste mais celui-ci est reparti dans son pays et je l'ai échangé contre un petit service, il te plaît ?

— mm... oui, dit Lea un peu déconcertée et en même temps soulagée.

— j'ai passé des cordes par les fenêtres des portes pour être sûr qu'il ne glisse pas vers l'arrière, l'avion a été freiné en vol mais rien de plus. Tu vois, c'est ça que j'aime dans mon métier, la liberté de décider moi-même ce que je peux faire ou pas. Jamais je n'aurais eu l'autorisation de transporter ainsi ce bateau, et pourtant il n'y a pas de danger particulier sinon je ne l'aurais pas fait, rassure-toi.

— je te crois, allez range ton bateau volant et viens manger les *empanadas* au fromage que je viens de frire, elles sont encore toutes chaudes.

Alors que le jour pointait, Jack s'étira dans le lit, effleura les lèvres de Lea et se leva sans bruit pour ne pas la réveiller. Pieds nus, il passa dans la cuisine pour se faire un café avant d'aller préparer l'avion garé de l'autre côté de la clôture,

— c'est quand même bien commode d'habiter au bord de la piste, songea-t-il.

— ça c'est bien ! résonna une petite voix dans sa tête.

Cette voix, Jack la connaissait parfaitement,

— quoi, ça c'est bien ?

— que tu te lèves tôt pour une fois ! répondit la voix.

— évidemment, j'ai du boulot ce matin, moi.

— viens voir par la fenêtre ! c'est magnifique, le soleil se lève.

— mmm..... cette boule rouge, là ?

— crétin !

— aide-moi plutôt à faire le café, dit Jack en baillant.

— j'aime pas.

— t'aimes pas quoi ? le café ou mon café ?

— ton café ! enfin, cette poudre dans une boîte métallique que tu appelles café. Vraiment, je ne te comprends pas, ton voisin a des caféiers et toi tu bois ce truc chimique, infâme et cher par-dessus le marché, vous les humains vous n'êtes pas très rationnels, hein ?

— ooh ! je vois... et qu'est-ce que ça peut te faire à toi, tu n'es même pas un humain !

— justement, en tant que *duende*, donc cousin des lutins de ton pays, je suis bien plus proche de la nature que toi, moi je parle avec la terre, les animaux et aussi les plantes.

— ah oui, et ils te disent quoi ?

— que vous, les humains, vous êtes des emmerdeurs... eh ! tu te barres quand je te parle ?

— mais non... allez, viens dans la cour, il y fait encore frais et tu pourras admirer ton lever de soleil pendant que je boirai mon café.

Assis sur le banc de bois contre le mur en adobes de la maison, Jack sirotait son *cafecito* du matin, un moment de méditation qu'il appréciait beaucoup pendant que le village sortait peu à peu de sa torpeur. D'habitude, son voisin l'appelait par-dessus la clôture en *cuguchi*, ce cactus de la pampa aux longues aiguilles qui ne laisse passer ni poules ni cochons,

— don Jack ! le *cafecito* est prêt, disait-il.

Mais il était absent depuis la veille, parti en char à bœufs chercher des feuilles de palmier pour refaire le toit de sa maison.

L'air frais sentait bon le pamplemousse et la goyave, les

quelques cris de coqs, de chiens ou d'ânes étaient ponctués du comméragé incessant des bandes de perroquets filant vers le levant. Pas la moindre brise... Jack se serait étiré de plaisir s'il n'avait eu peur de déséquilibrer le duende perché sur son épaule. Les gens lui avaient souvent parlé de ces petits êtres mais il pensait que ce n'était qu'une légende de plus. Celui-là était apparu un jour, comme ça, dans sa tête. Ce n'est qu'après avoir consolidé leur amitié que le duende avait eu assez de confiance pour se matérialiser sous une forme minuscule en longue robe blanche, coiffée d'un grand chapeau qu'il ne quittait jamais. Les duendes sont des êtres timides malgré leur faconde malicieuse et parfois grossière, et le sien avec son allure de champignon ne faisait pas exception. Seul Jack pouvait le voir et l'entendre, raison pour laquelle il n'osait en parler à personne ni même à Lea. Longtemps il se demanda s'il n'était pas sujet à des hallucinations, puis cessa de se poser des questions qui n'avaient pas de réponses, et réussit au fil du temps à se convaincre que cela était tout à fait naturel. Il tourna légèrement la tête, — et pourquoi on est des emmerdeurs ?

— parce que vous pourriez avoir les mêmes résultats sans pourrir la planète. Si le café, qui n'est pas une nourriture de base, provient de petites exploitations qui le cultivent à l'ombre et sans pesticides, alors payer correctement les producteurs peut dans ce cas aider tout le monde, j'entends les humains et nous les autres habitants de la terre, vous n'êtes pas seuls ici. Pas besoin donc de raser la forêt comme le font vos industriels. Mon argument serait encore plus pertinent au sujet des grandes cultures de soja, d'ananas ou de bananes. Sais-tu qu'on a fait assassiner des présidents pour des bananes ? des gens pour du soja ? — t'en sais des choses, toi si petit ! tu es sûr que le café peut pousser à l'ombre ?

— va voir par toi-même, ton ignorance est un problème supplémentaire pour la nature, tu as pourtant tout ce qu'il faut pour être bien informé!

— t'es pas bête toi parfois, je vais y réfléchir, promis.

— ça c'est bien!

Et suite à sa phrase favorite, hop! disparu le duende et son grand chapeau..., il était comme ça, allant et venant à sa guise.

Promettre quelque chose à un duende était chose sérieuse, sinon gare aux conséquences, il n'y avait pas d'esprit plus coriace et têtu.

Depuis sa tendre enfance, Jack avait toujours aimé la nature, mais qu'en connaissait-il exactement? Sa curiosité l'avait amené à s'intéresser aux oiseaux puis aux autres animaux, si facilement observables dans la région. Il était capable d'admirer une araignée tissant sa toile, plonger son nez dans la corolle d'une fleur, ou rester immobile allongé sur un banc de sable recouvert de papillons buvant sa sueur.

Ce que venait de lui dire son duende allait beaucoup plus loin, et à partir de ce moment il regarda le monde avec d'autres yeux, toujours aussi émerveillés par les détails mais maintenant ouverts sur son intégralité, humains inclus. Lea possédait ce sens naturellement, qu'ils fassent partie de la nature était une évidence pour elle, il ne pouvait en être autrement. Ils en parlaient parfois le soir,

— je comprends, dit Jack, et je partage cette vision, mais tes cousins d'Amérique du Nord ont payé très cher cette philosophie. Face à l'esprit entreprenant et prédateur des pionniers pour lesquels la nature doit se plier à la volonté humaine, ils n'avaient aucune chance.

— je sais, ils ont perdu car ils ne pouvaient imaginer

une si grande rapacité. Les Blancs ont gagné, mais pour combien de temps ? que feront-ils lorsqu'ils auront tout détruit ? notre mère la Terre, la Pachamama, sait se défendre et elle le fera un jour.

— mmm, bonnes questions ! nous sommes tellement baignés de nature intacte ici qu'il est difficile d'imaginer autre chose, c'est ce qui fait mon bonheur. Tu ne crois pas que c'est l'endroit rêvé pour faire un enfant ?

Lea ne répondit pas et se réfugia dans les bras de son mari.

Aucun indigène de Magdalena ne l'aurait contredite. Vu sous cet angle, la vie et la mort faisaient aussi partie des choses naturelles, Jack eu souvent l'occasion de le constater. Lors d'une épidémie de fièvre hémorragique mortelle et très contagieuse dont personne ne connaissait l'origine, il transportait les malades dans son avion, le jeune médecin essayait de les soulager et le curé les enterrait pour un dernier voyage. Ceux qui en réchappaient invoquaient alors un miracle ou l'efficacité d'un remède de grand-mère. Une dizaine d'années plus tôt, une épidémie semblable avait rayé un hameau de la carte et enlevé le tiers des habitants d'un village voisin. Jack risquait sa vie mais Lea ne lui en fit jamais la remarque. Tous pouvaient mourir en quelques jours, personne ne se plaignait, la nature était en colère, il fallait attendre. La cause ne fut connue qu'au bout de deux longs mois : un petit rat de la forêt porteur d'un hanta virus contaminait les aliments en urinant dessus. Jamais ce rongeur ne se risquait dans des endroits dégagés ni ne grimpait à plus de trente centimètres de hauteur, il suffisait donc de maintenir très propres les alentours des maisons et de ne pas poser de comestibles sur le sol. L'épidémie disparut aussi vite qu'elle était venue, la vie reprit son cours et les

herbes folles possession des tombes.

Au cours de l'épidémie, le médecin Miguel Angel était devenu leur ami. Frais émoulu de la faculté de Sucre, il devait obligatoirement accomplir un an de service civil dans un village de brousse, et tout comme Jack, il avait une véritable passion pour son métier. Maladies, accidents ou accouchements, il devait faire face à tout et se débrouiller comme il le pouvait, mais il n'hésitait pas non plus à faire des fêtes dans son dispensaire,

— c'est bon pour le moral des patients, disait-il.

Passer des nuits entières à étudier ses livres s'il avait un doute quelconque était tout aussi normal pour lui car il était très consciencieux.

Un matin, une femme arriva après avoir marché deux kilomètres, un enfant sur la hanche et en tirant un autre par la main. Sa mâchoire inférieure pendait lamentablement, arrachée par le coup de fusil que son fils avait déclenché en jouant avec l'arme de son père. Miguel Angel la reconstruisit suffisamment bien pour que la femme puisse partir avec Jack terminer sa guérison à l'hôpital de Trinidad.

Il y avait des moments plus cocasses,

— viens voir, dit le médecin goguenard au pilote venu en visite, je suis en train de recoudre le pénis de cet homme, ça lui servira au moins d'ornement... Il avait dit à sa femme qu'il ne voulait plus la voir, alors elle a attendu qu'il s'endorme, puis elle a pris la machette et lui a coupé le zizi en disant *je m'en vais, mais ça c'est à moi, je l'emporte aussi!* ... et zac!

Les deux hommes étaient d'abord au service du village. Conscients de leur rôle social, une relation étroite entre eux était nécessaire car parfois il fallait agir vite. Un soir

arriva un message radio du village de Baures demandant le transport d'un enfant sans doute atteint de péritonite. Jack évalua mentalement le problème : deux fois vingt minutes de vol dans l'obscurité, aucune expérience de vol de nuit, l'avion avec un phare d'atterrissage mais pas de lumière pour les instruments, pas d'illumination sur les pistes...

Il consulta Miguel Angel,

— ça ne peut pas attendre demain ?

— si c'est une péritonite comme suppose l'infirmier, je crains que non...

— bon, j'y vais... Lea, tu peux m'aider ? mets de la terre et du pétrole dans six ou huit boîtes de conserve, tu les poseras et les allumeras tous les cent mètres de chaque côté de la piste pour mon retour, la flamme dure au moins une heure. Mais passe d'abord par la radio dire à ceux de Baures qu'ils fassent la même chose tout de suite s'il te plaît.

— tu es sûr ? ce n'est pas trop risqué ?

— ça ira, j'ai aussi besoin de quelqu'un avec une lampe de poche pour voir mes instruments.

Un voisin se porta volontaire immédiatement.

— à tout à l'heure.

Dans la cabine, le pilote se remémora un instant son entraînement en simulateur de vol à La Paz,

— c'est le moment de mettre tout ça en pratique mon vieux, se dit-il à lui-même avant de se tourner vers son compagnon,

— Pancho, merci de m'accompagner, allume ta lampe et éclaire le plafond, là comme ça, ça suffira, il ne faut pas que je sois ébloui. C'est parti !

L'avion décolla vers l'ouest dont la ligne d'horizon rou-

geoyait encore faiblement au-dessous de l'étoile du berger. Jack connaissait par cœur le cap et le temps exact pour arriver à Baures, le vol était doux, mais le noir total au-dessous de lui l'impressionna, il n'avait pas l'habitude de voler *sans fond*, seul au milieu des étoiles.

Ce n'est qu'à la dernière minute qu'il aperçut quelques lumières qui s'agitaient, sans doute des gens qui couraient sur le chemin menant du village à la piste qui, elle, était aussi noire ...*que le cul d'une araignée, aurait dit mon grand-père, shit! je dois tourner en rond maintenant, ils ne sont pas encore en place!*

Un petit groupe de lumières tremblotantes s'immobilisa au bout du chemin tandis que deux puissantes lampes à pétrole filaient s'installer au début de la piste. Jack commença son approche,

— bon, descendre doucement, je sais que l'unique obstacle est une haie, je devrais bientôt la voir avec le phare d'atterrissage, mais pourquoi je ne peux pas aligner les deux lampes avec celles du groupe là-bas? La haie! c'est bon, pose-toi!

C'est le moment que choisit le porteur de la deuxième lampe pour traverser devant l'hélice, réalisant un peu tard qu'il devait être en face de son compère et non pas du même côté. Jack jura, ne pouvant se dévier. Par chance, l'homme réussit à passer à temps.

— Pfiou! fit Jack en stoppant le moteur près du petit groupe, j'ai bien cru faire de la viande hachée!

Tout le monde parlait à la fois, une femme pleurait, le maire s'approcha pour remercier le pilote pendant que le jeune malade était hissé à bord. La femme en pleurs et une autre personne grimpèrent aussi et s'installèrent près de l'enfant sur le plancher. L'avion redécolla cette fois sans problème et fut happé par la nuit.

Arrivé à la verticale de Magdalena, Jack s'aperçut que toutes les motos du village étaient alignées à une seule extrémité de la piste et l'éclairaient droit devant,

— mais ils vont m'éblouir ces idiots, je dois me poser en leur faisant face, comment savoir où commence la piste ?

Il manœuvra pour faire une longue approche, sachant qu'au-dessous il n'y avait que de la pampa marécageuse, et descendit lentement. Le faisceau du phare de l'avion accrocha un arbuste, puis une vache passa dans la lumière,

— mmm... pas encore la piste on dirait, ne bougeons plus, elle arrive.

Malgré l'éblouissement, il maintint l'avion en vol jusqu'à être au plus près des motos et posa les roues au sol.

Le village entier était venu aux nouvelles, un avion la nuit était un événement à ne pas manquer. Il y avait d'autant plus de monde que Lea avait averti la population par le haut-parleur de la place de l'église, pensant bien faire en demandant l'aide des motos. Miguel Angel attendait aussi son patient qui fut aussitôt mis dans un hamac suspendu à un bambou et emporté par deux hommes au pas de course vers l'hôpital.

Le lendemain matin, le médecin vint prendre le café chez ses amis pour leur donner des nouvelles, heureux d'avoir sauvé une vie,

— le gamin est hors de danger, il a échappé de peu à une péritonite, merci Jack. À propos, je dois opérer une femme de l'appendice ce soir mais il n'y a plus d'essence pour le générateur et l'infirmière fête l'anniversaire de son fils. Tu pourrais venir m'aider ? Tu tiendras la lampe torche pour m'éclairer, comme a fait ton voisin pour toi hier soir, ce ne sera pas long.

— d'accord, je te préviendrai si je sens que je vais m'éva-

nourir.

Malgré des moyens précaires, jamais il n'y eut un seul cas d'infection dans le petit hôpital pendant la présence de Miguel Angel, et les gens n'y mouraient pas plus que dans les grands centres hospitaliers des villes. Lorsqu'un décès se produisait hors du village et qu'il fallait rapatrier le corps, Jack s'en chargeait. On lui demanda ainsi d'aller jusqu'à la grande ville de Santa Cruz.

— Lea, tu veux aller à Santa Cruz ? ça nous changerait les idées, non ? Je n'ai qu'un cercueil à ramener demain, on pourrait aller au ciné ce soir et manger dans un restaurant chinois ?

— cinq minutes et je suis prête !

Mais le lendemain, le pilote n'avait pas prévu que la famille du mort accompagnerait son défunt, et trois personnes s'entassèrent derrière lui. Lea n'eut d'autre choix que de retrousser sa jupe et s'installer à l'avant, à califourchon sur la bière qui avait été introduite à grand-peine et qui occupait tout l'espace jusqu'au tableau de bord. L'œil vif du garçon de piste avait capté la scène et, en *piropeador* accompli, il ne put s'empêcher d'y aller de sa petite phrase,

— bienheureux les morts qui voient le paradis...

— *gracias señor*, que Dieu vous bénisse ! répondit la veuve ingénument en repartant pour une tournée de sanglots.

Bagages et couronnes mortuaires ensevelirent ce qui restait du cercueil.

— c'est parti pour trois heures de chevauchée, murmura Jack à sa femme en s'alignant sur la piste...

— j'aurais préféré une autre monture, crois-moi, mais je t'aime quand même.

Elle posa la main sur la cuisse de son mari et la caressa tendrement. Le ronronnement du moteur et la fatigue des évènements récents eurent vite raison des passagers qui sombrèrent dans le sommeil. Restés seuls entre les nuages, Lea et Jack ne disaient mot pour ne pas troubler la quiétude du cockpit, se contentant de serrer de temps en temps leurs mains enlacées pour exprimer l'amour qu'ils ressentaient l'un pour l'autre.

— Magdalena ! dit enfin Jack en pointant du doigt l'horizon vert.

Magdalena était une sous-préfecture dont son représentant, un homme jovial, avait un humour particulier. Un jour, en croisant sur la place une femme qui avait la réputation d'avoir la langue bien affûtée, il fit un grand saut de côté,

— *ay carajo*, j'ai failli être piqué par une vipère !

Il essayait de faire son possible pour le village. Grâce à ses démarches arriva un jour un avion cargo avec un *moteur de lumière*, un gros générateur d'électricité à diesel que les hommes du village installèrent avec beaucoup de difficultés sous un hangar près du rio. Pendant ce temps, le sous-préfet avait commandé les poteaux du futur éclairage public au village voisin de Bella Vista, une aubaine pour les habitants car ce travail allait être payé en argent. Des familles entières partirent deux mois en forêt couper des troncs de *masaranduba* – un bois très dur qui ne flotte pas –, dormant sur place et vivant de gibier, de riz et de noix du Brésil, nourriture riche qui les fit tous grossir de quelques kilos. Soigneusement équarris à la hache, les longs poteaux arrivés à Magdalena par bateau provoquèrent l'effervescence du village pendant plusieurs mois. L'électricité, ne serait-ce que deux ou trois heures

le soir, paraissait un pas décisif vers le progrès, et chaque maison eut droit à une unique ampoule. L'inauguration serait le jour de la fête annuelle.

Ce jour-là, Jack monta dans son avion pour faire la traditionnelle chandelle au-dessus de la place, quand lui vint l'idée saugrenue de faire tomber avec une des roues le drapeau du mât de cocagne au milieu du corral de *jocheo*. Le pilote rata son objectif, mais pas le taureau qui en profita pour encorner un des toreros distrait par la pirouette aérienne.

Le soir venu, le maire fit son discours, le curé bénit le générateur, le sous-préfet enclencha le commutateur et la lumière fut... Depuis la fondation du village cinq cents ans auparavant, la nuit en était chassée pour la première fois, un moment d'histoire ressenti par la foule qui resta muette quelques secondes avant d'éclater en vivats, *viva la luz! viva el subprefecto! viva el progreso!*

Lea et Jack s'embrassèrent chez eux sous l'ampoule dont la lumière vacillait au rythme du générateur.

Elle se dégagea,

— ça n'éclaire pas aussi bien que la Petromax mais c'est plus pratique, pas besoin de pomper tous les quarts d'heure.

— c'est vrai, mais il faudra payer chaque mois.

Payer chaque mois, les villageois n'y avaient pas vraiment prêté attention, mettre de côté de l'argent n'était pas dans l'usage de leur économie informelle où l'on vivait au jour le jour. Sans le savoir, ils venaient de faire un premier pas qui les mènerait inexorablement vers un autre monde, bien différent de celui qu'ils connaissaient.

Jusqu'alors on se réunissait le soir autour du feu ou de son symbole, la lampe à pétrole. Dans l'intimité de la nuit, quand seuls les visages se détachent de l'ombre,

attentifs à qui raconte une histoire, les liens sociaux se resserrent, il en est ainsi depuis que les ancêtres d'*Homo sapiens* ont maîtrisé le feu il y a des centaines de milliers d'années, forgeant autour de la flamme tout ce qui fait maintenant notre humanité.

Sans la magie du feu et de la nuit, sans les étoiles remplacés par des ampoules, qu'en sera-t-il des contes des anciens, des histoires drôles, réelles ou imaginaires qui tissent la trame des relations entre les personnes, les familles et les communautés? La lumière électrique est une prolongation du jour et de ses activités, on se réunit moins, surtout on ne dit pas les mêmes choses. Avec l'électricité viendront bientôt les machines, et les gens voudront les posséder. Un jour viendra aussi la route, et le désir de voiture ou d'exode vers le mirage des villes.

Jack pensait à tout cela et ne voyait pas de solution,

— comment ne pas tomber dans le piège? d'ailleurs, en est-ce un? peut-être est-ce une étape nécessaire? mais une étape vers quoi? pour le bénéfice de qui?

Bientôt l'électricité fut coupée chez ceux qui ne s'acquittaient pas de leur dette, une manière très visible de désigner les mauvais payeurs, provoquer des inégalités et créer quolibets et frustrations. Les caisses se vidèrent petit à petit jusqu'à ce que le peu d'argent perçu ne suffise plus pour acheter du combustible. Le générateur se tut, les batteries se déchargèrent, la rouille fit son œuvre, les *mecheros* et les contes reprirent leur place, au moins pour un temps...

VI

Vogue la galère

Ils étaient allés en forêt abattre des arbres à la hache et tirer les troncs avec des bœufs jusqu'en haut de la plage du rio. De là, ils avaient dû les faire rouler sur une plateforme de sciage pour faire des planches avec une grande scie passe-partout : un homme au-dessus, un autre au-dessous et beaucoup d'huile de coude, le tout en plein soleil.

Pendant douze mois, ils avaient ainsi patiemment construit une superstructure à étage sur la coque noire d'une ancienne barge en bois. Longue de quatorze mètres et large de trois, celle-ci était arrivée dans leur village de Bella Vista un an auparavant.

À cette époque et à la demande de l'évêque, Jack, qui alors venait tout juste d'arriver en Bolivie, était parti de Trinidad avec un aide bolivien et Martin le diacre. Un périple de mil cinq cents kilomètres tout au long de rios qu'ils ne connaissaient absolument pas, et qui leur avait coûté dix-neuf jours de navigation ponctués de péripéties. Ils s'étaient perdus plus d'une fois dans les innombrables bras morts, le bateau s'était échoué, avait tourné en rond dans les grands tourbillons du rio Mamoré, et passé de justesse les rapides du Guaporé avant de remon-

ter le rio Blanco jusqu'à Bella Vista.

Martin était resté dans ce village où l'avaient rejoint plus tard ses amis et futurs prêtres eux aussi, Alexis, français comme lui et David, un Suisse. Quant à Jack, il était rentré aussitôt à Trinidad par avion.

Assis sur un rocher, les trois hommes contemplaient fièrement l'œuvre achevée tout en conversant au sujet de leur projet qui prenait forme sous leurs yeux : leur bateau *la Esperanza* allait servir d'infirmier flottante au long des nombreuses rivières de la région.

Le problème était maintenant de rejoindre le Guaporé en descendant le cours de la rivière avant que les eaux déjà très basses, trop basses leur disaient les gens du village, ne les bloquent pendant trois ou quatre mois. Martin se tourna vers la femme qui les accompagnait,

— qu'en penses-tu Lea, tu crois qu'on va réussir ?

Lea haussa les épaules,

— je n'en sais rien, je ne connais pas ce rio. On voit quand même déjà beaucoup de bancs de sable.

Elle était plus préoccupée par son mari qui à cette heure devait être quelque part en train de marcher dans la pampa pour venir la rejoindre depuis Magdalena. Dix lieues, cinquante kilomètres sous le soleil brûlant. Avait-il atteint la forêt où l'ombre l'aurait rafraîchi un peu ?

À la demande de Martin, elle et Jack avaient décidé d'aider les trois hommes jusqu'à atteindre le Guaporé. Le pilote l'avait donc d'abord déposée à Bella Vista en avionnette pour lui éviter la venue à pied, puis avait quitté son travail sans hésiter en rendant l'avion à son propriétaire.

Elle se demandait s'ils avaient pris la bonne décision.

— on verra bien, avait dit son mari.

Les ombres s'allongeaient, Lea s'inquiétait. Soudain, une

silhouette apparut sur la rive opposée.

— hey! héla Jack, venez me chercher!

Lea sauta dans une pirogue et rama vigoureusement. Jack descendit la rive avec précaution et jeta pesamment son sac à dos dans l'embarcation.

— tu n'as pas l'air bien, dit Lea en l'embrassant, je m'en faisais pour toi, j'avais peur que tu te perdes.

— ça va, mais je suis crevé, j'ai pris un coup de chaud, sûr! j'ai dû marcher deux lieues dans du sable et j'ai fait les trois lieues restantes avec des ampoules sous les pieds. Là, ça a été dur alors j'ai pensé à toi très fort et serré les dents, pas question de m'arrêter, mes pieds se seraient collés aux semelles...

— fais voir!

Jack se déchaussa, deux plaies à vif occupaient la place entre les orteils et le creux de la plante de ses pieds qu'il trempa dans l'eau,

— oh que ça fait du bien!

Une forte fièvre ne le quitta pas de la nuit. Lea veilla sur lui et au matin il allait déjà mieux, il ne lui resterait plus qu'à attendre la cicatrisation des plaies.

Les augures ne furent pas très favorables au départ du bateau pourtant fêté par tout le village. Le vieux moteur diesel monocylindre refusa obstinément de démarrer. Utiliser la manivelle se révéla impossible et la batterie maintes fois réparée se déchargea complètement. David se dévoua alors pour aller la recharger dans une estancia à une journée de pirogue en amont, tandis que Martin, quelque peu têtue, décida de partir malgré tout au gré du courant sous les ovations mais aussi les hochements de tête des villageois.

En pleine saison sèche le courant était insignifiant, si bien

qu'en fin d'après-midi ils n'avaient parcouru qu'un petit kilomètre avant de s'échouer sur un banc de sable où ils durent passer la nuit. Lea alluma un feu de bois dans un fût métallique coupé en deux et commença à préparer le dîner, pendant que les hommes réorganisaient la charge de sacs et de caisses dont ils auraient besoin dans le futur, et accrochaient leurs hamacs sous le pont supérieur. Seul couple à bord, Jack et Lea avaient le privilège d'occuper la cabine du capitaine située à l'étage derrière la roue de la barre.

David les rejoignit le surlendemain, le deuxième essai du moteur ne fut pas plus concluant que le premier, et la batterie rendit l'âme. Il eut fallu deux jours pour rejoindre à moteur les eaux plus profondes du Guaporé, combien de temps allaient-ils tarder au fil de l'eau dans des eaux aussi basses ? fallait-il abandonner ? Autant de questions qui furent débattue. Mais Martin, autoproclamé capitaine en tant que chef du projet, voulait aller de l'avant et réussit à convaincre ses amis.

La coque plate avait un tirant d'eau de trente centimètres tandis que la quille étroite qui cachait l'arbre d'hélice en avait besoin de quatre-vingt. Afin de pallier le manque de courant, ils se mirent à pousser l'embarcation quand elle flottait aux endroits où l'eau ne dépassait pas la ceinture, c'était sans doute la façon la plus facile d'avancer. Si l'eau devenait profonde, le rio les emmenait mollement à condition que le vent ne soit pas contraire. Ils eurent alors l'idée de remorquer le bateau avec une corde, d'abord avec la pirogue et deux rameurs, puis depuis la rive, ce qui était plus efficace. L'un tirait en passant au milieu des herbes et des branchages tout en essayant d'oublier serpents ou autres bestioles, les autres empêchaient l'accostage avec des perches. Plus d'une fois, au bout d'une longue ligne droite et de plusieurs heures de halage, le

bateau libéré de sa corde était reparti en sens inverse, poussé par le vent. Ils essayèrent aussi la navigation à la perche, puis ils construisirent deux paires de grosses rames avec des planches. Qui eut cru qu'une galère aurait un jour navigué lourdement en Amazonie ?

Lea n'était pas la dernière à être volontaire pour ce genre d'exercice. Consciente d'être la seule femme du navire, elle était attentive et se tenait toujours prête à aider les hommes, à soigner les petits bobos ou préparer quelques beignets de farine pour remonter le moral. Passer la journée dans l'eau à tirer ou pousser avait en effet des influences sur les humeurs, rien de bien méchant, jusqu'au jour où Alexis se fit piquer par une raie.

— tu auras la sensation d'avoir un fer rouge dans la plaie pendant deux heures, lui dit Lea qui en avait souffert auparavant, monte dans la cabine et attends.

Alexis monta pleurer sa douleur. Le lendemain il n'avait guère envie de descendre, et pour lui redonner confiance tous se mirent à l'eau en file indienne, traînant les pieds sur le sable pour soulever une raie éventuelle et la chasser avant qu'elle ne pique. Pour le protéger davantage, le blessé fut placé en quatrième position. La raie le repiqua sur le même pied, à quelques centimètres de la première blessure. Stoïque, il s'appuya sur l'épaule de Lea,

— ne dites rien, je connais le chemin.

David s'en prit alors à Martin, le traitant d'inconscient pour les avoir engagés dans pareille aventure incertaine et refusa de travailler. Pendant qu'ils échangeaient quelques paroles acerbes, Lea, sans un mot, se remit à l'eau pour aider son mari à dégager la quille prise dans le sable. Il se faufila entre la coque et le fond, et se mit à brasser le sable derrière lui comme une tortue pendant qu'elle lui tenait la cheville. Dès qu'il secouait la jambe, c'était le

signal, elle le tirait hors de son trou pour qu'il reprenne sa respiration. Au bout d'une heure de bouderie, David eut honte de voir Lea le remplacer et l'affaire fut oubliée. Dix jours plus tard, ils n'avaient pas fait le quart de la distance pour arriver à l'embouchure. Ils avaient du riz, de la farine, du sucre, de l'huile et des bananes mais plus de viande séchée et guère le temps de pêcher. Lea, qui avait appris à chasser avec son père et comme lui ne le faisait que pour sa subsistance, tira une aigrette et un cormoran avec la carabine de Martin, un bien maigre bouillon. Suivit un hoazin, oiseau primitif qui vole si mal que les jeunes possèdent deux doigts griffus à chaque aile pour grimper aux branches et se nourrir de feuilles. La chair bleue de cet étrange oiseau dégageait une odeur si repoussante que Lea ne voulut pas la cuire et l'utilisa comme appât, sans succès, même les poissons la boudèrent.

Par chance, alors qu'ils n'avaient encore croisé âme qui vive, apparut une pirogue avec deux hommes qui pêchaient et ramassaient des œufs de tortue. Ceux-ci leur firent cadeau d'un énorme poisson-chat appelé *général* à cause de la rayure rouge et jaune tout au long de son corps, et montrèrent à Jack et Lea comment trouver les nids des tortues. Les jours d'orage, il fallait marcher en haut des plages et sonder avec le talon pour détecter les endroits plus mous sous lesquels étaient enterrés une trentaine d'œufs par nid. Leurs coques rondes sont molles et le blanc ne coagule pas à la chaleur, mais cette particularité reptilienne ne les arrêta pas et à partir de ce jour le menu se composa d'œufs frits, bouillis, en omelette, crus avec du *chivé* – une poudre de manioc fermenté et grillé – et même sous forme de pets de nonne au petit déjeuner. Suite à un rêve où était apparu son duende, Jack avait demandé à Lea de ne retirer que la moitié des

œufs de chaque nid, ce qu'elle approuva,

— excellente idée, et je ne vais prendre que ce dont nous avons besoin, il y en a sur toutes les plages, je n'aurai plus de raison de chasser.

Malgré la fatigue de la journée, ces deux-là prenaient parfois la pirogue le soir pour s'isoler un peu, marcher sur les longues plages après l'heure des moustiques, admirer la Croix du Sud, bijou enchâssé dans le magnifique ciel austral, ou s'aimer sur un banc de sable, bercés par les seuls bruits de la forêt.

Puis au matin, il fallait de nouveau creuser, soulever, décharger et recharger, jalonner, tirer, pousser. Quand le bateau était vraiment bloqué, ils creusaient dans le sable des canaux de la largeur de la coque et d'une profondeur égale au tirant d'eau de la quille. Pour aller plus vite que le courant qui comblait ce qu'ils enlevaient, Jack inventa une pelle faite d'une planche d'un mètre et d'un manche planté perpendiculairement au milieu. L'un s'attelait, l'autre enfonçait la lame de bois tout en poussant. Des fous labourant la rivière... Les eaux baissaient tous les jours, les villageois avaient eu raison de douter du succès de l'expédition, mais le capitaine Martin n'avait plus le choix, trop loin de Bella Vista il ne restait plus qu'à aller de l'avant jusqu'à atteindre un lieu habité, là ils aviseraient.

Ils en discutaient encore autour de la table quand l'orage retentit. Un *sur*! le front de nuages noirs et menaçants s'abattit brutalement sur l'embarcation qui fut drossée par le vent sur un banc submergé au beau milieu du rio. Entre éclairs et fracas et sous une forte pluie glacée qui ne laissa que peu d'endroits secs à bord, les hommes essayèrent en vain de dégager le bateau pour l'amarrer sur la rive, tandis que Lea couvrait les vivres tant bien que mal. Le combat ne dura pas moins d'une heure

jusqu'à ce que cesse la pluie. La température avait chuté de quinze degrés, l'eau n'en paraissait que plus chaude et aucun des hommes n'eut envie de sortir trempé dans le vent toujours violent, préférant rester assis sur le fond de sable, de l'eau jusqu'au cou, bien au chaud dans cette baignoire improvisée. Lea s'enveloppa d'une couverture et prépara du thé avant de les rejoindre, cinq têtes mouillées buvant un thé fumant en plein milieu du rio.

Cet incident leur remonta le moral face aux efforts de plus en plus fastidieux pour avancer de moins en moins. Ils passèrent sans difficulté quelques rapides, évitant de se mettre à l'eau à cause des anguilles électriques qui aiment fréquenter ces endroits, mais très vite les bancs de sable se firent de plus en plus nombreux et étendus.

— et maintenant ? demanda Alexis.

— il faut absolument continuer, répondit Martin, on n'a pas le choix.

— et si on ne peut plus ? insista David, le plus rebelle mais aussi le plus réaliste, dix-neuf jours sont passés et nous ne sommes pas encore à la moitié du trajet, il faut arrêter de rêver, on ne réussira pas.

— nous avons de la visite, dit alors Lea, heureuse d'avoir un prétexte pour couper une conversation qu'elle sentait dérailler.

Un homme en pirogue accosta l'embarcation. Il venait d'un hameau nommé Santa Rosa, à une heure en aval et Martin expliqua son projet à l'homme qui secoua la tête, — impossible de passer, le rio est trop bas. J'allais chercher des œufs de tortue mais je vais rebrousser chemin pour revenir demain avec de l'aide. Avec un peu de chance on pourra tirer votre bateau jusqu'au village, vous n'aurez plus qu'à attendre la saison des pluies dans trois mois.

Le capitaine jeta un regard rapide à ses collègues et com-

prit qu'ils ne lui pardonneraient pas un refus. Il acquiesça à contre-cœur et l'homme reparti sans perdre de temps avec un sac de beignets que lui avait préparé Lea.

Grande fut la surprise des quasi naufragés de voir au matin s'approcher quatre grandes pirogues avec une vingtaine d'hommes accompagnés de femmes et enfants. Tous étaient venus connaître ces gringos assez idiots pour naviguer en cette saison. L'ambiance était festive. Les hommes avaient l'habitude de travailler ensemble et s'organisèrent immédiatement sans demander l'avis de Martin. Bientôt le bateau s'ébranla, poussé par tous sous les han! et les *vamos hombre, vamos!* Parfois ils discutaient brièvement entre eux pour choisir le meilleur parcours et plus la difficulté était grande, plus les cris étaient nombreux et joyeux.

— ils le prennent comme un jeu, pensa Jack, c'est à qui sera le plus fort. Incroyable, on vient de passer dans vingt centimètres d'eau!

Le jeu en question dura toute la matinée et une partie de l'après-midi jusqu'à ce que l'embarcation soit amarrée devant le sentier conduisant au village, mettant fin au premier voyage de *la Esperanza*. En sécurité, Martin et Alexis attendraient patiemment les pluies en jouant aux infirmiers. Quant aux villageois, ils avaient vite repéré les sacs de farine et les boîtes de médicaments, l'intérêt était donc mutuel.

David choisit de rentrer à Magdalena avec Jack et Lea, marchant derrière un char à bœufs qui partait le lendemain vendre un chargement de boules de latex d'hévéa. Trois jours à pied pour couvrir quinze lieues, soixante-quinze kilomètres à travers la pampa desséchée et brûlée. Il faisait très chaud. Admiratif, Jack regardait sa femme

marcher pieds nus devant lui d'un pas assuré et souple,
— ici les femmes sont aussi fortes que les hommes et personne ne rechigne jamais devant l'effort ou le manque de confort. Qui ferait tant de kilomètres à pied en Europe pour aller vendre un peu de caoutchouc ?

— tu me parlais ? dit Lea en se retournant.

— je parlais à ma barbe, dit-il en souriant, tu ne veux pas monter dans le *carretón* ?

— non, ça secoue trop, viens à côté de moi, j'ai besoin d'un baiser et je voudrais te tenir la main.

Ils arrivèrent à Magdalena fourbus mais contents de l'expérience. Le voisin leur apprit qu'il y avait eu un coup d'état pendant leur absence, que le nouveau dictateur, un militaire formé à *l'école des Amériques* de la CIA, n'était pas du tout, mais pas du tout socialiste, et que des opposants avaient déjà disparu. Cette nouvelle ne les réjouit pas même si rien n'allait réellement changer pour eux. David resta quelques jours avec ses amis puis rentra à Bella Vista.

L'avionnette ayant été vendue par son propriétaire qui n'avait pas trouvé d'autre pilote, il fallait chercher ailleurs. Jack et Lea rendirent la maison, burent un dernier café d'adieu chez les voisins et s'envolèrent en DC-3 vers Trinidad.

VII

Les vaches maigres

L'Écossais était sûr de retrouver très vite du travail, trop sûr, si bien que toujours bredouille au bout d'un mois, il décida avec Lea de mettre en œuvre le studio photo auquel ils avaient songé en se mariant et l'appelèrent *ojo de buey*, l'œil de bœuf.

Un employé prenait les photos de mariages, d'anniversaires et de fêtes de toutes sortes, et revenait passablement éméché laisser les pellicules que Lea et Jack développaient la nuit. Il leur fallait cacher du doigt les visages sous la lumière de l'agrandisseur car les clients voulaient toujours avoir le teint le plus blanc possible. Les Blancs sont riches et puissants, autant leur ressembler.

Pendant la journée, Jack repartait en quête d'un job à l'aéroport tandis que Lea faisait des portraits en couleur en badigeonnant délicatement l'original en noir et blanc avec un coton-tige trempé dans une teinture. Ce commerce minuscule leur permettait de vivre et de payer le loyer de la petite maison bleue qu'ils avaient retrouvée.

La saison des pluies arriva mais ils n'eurent aucune nouvelle de *la Esperanza*. Mis à part quelques vols occasionnels, Jack ne réussissait toujours pas à trouver un vrai travail, son humeur s'en ressentait et il devenait taciturne

et irritable, au grand désarroi de Lea qui ne savait comment lui rendre son caractère enjoué.

Lui qui était toujours en excellente santé tomba gravement malade, un genou complètement paralysé et des fièvres de cheval chaque nuit au point de mouiller le matelas. Le photographe s'en alla sans donner d'explications, Lea dut fermer le studio et décida d'emmener son mari chez ses parents qui, en cette époque de vaches maigres, avaient à peine assez de nourriture pour tous. Mais l'idée de refuser de les héberger n'effleura même pas son père.

Un médecin prescrivit des doses massives de pénicilline. Nullement convaincue et méfiante envers les médecines modernes, la mère de Lea frictionnait le malade tous les jours avec du pétrole, de la graisse de nandou ou du liquide hydraulique. Peine perdue, le mal attaqua l'autre genou, les épaules, les chevilles. Sans savoir s'il allait jamais remarcher, épuisé physiquement et mentalement, Jack éclata un jour en longs sanglots violents que ni sa volonté ni les bras de Lea ne réussirent à stopper. Il coulait et s'en rendait parfaitement compte,

— *you stupid bastard!* stop! arrête-toi! tu as touché le fond, alors remonte, remonte! re-mon-te *damned!*

Lea, effrayée et en larmes elle aussi, le regarda se calmer peu à peu et s'endormir sur son épaule. Qu'allait-il advenir de son mari?

L'épreuve dura deux mois. Jack avait déjà perdu dix kilos et aucune amélioration n'apparaissait. Puis l'infirmier qui le piquait tous les soirs tomba amoureux, si bien qu'un jour il injecta par distraction la pénicilline directement dans une veine de l'Écossais qui vit trente-six chandelles, — *holy shit!* c'est bon, je suis guéri, ce n'est pas la peine de revenir demain.

— mais le docteur...

— c'est bon j'ai dit, merci.

Jack décida de prendre sa guérison en main et se fit porter tous les jours à la rivière où il commença doucement à nager, d'abord avec les bras, puis peu à peu avec les jambes. Un mois plus tard, il n'y avait plus aucune séquelle de la maladie dont il ne sut jamais ni le nom ni la provenance. Quant à la mère de Lea, elle ne cessa de vanter à ses voisines les vertus du liquide hydraulique.

La nouvelle année commença tristement, toujours pas de travail, des bricoles à droite et à gauche, des promesses non tenues... Jack s'en voulut de sa bêtise et d'en faire supporter les conséquences à sa femme,

— quel parfait idiot j'ai été de quitter mon job de Magdalena! Première leçon, ne jamais quitter un travail avant d'en avoir un autre. Deuxième leçon, l'humilité est une vertu et moi qui me croyais professionnel j'ai encore bien du chemin à faire dans ce métier.

Il rumina ses pensées un instant,

— troisième leçon, ruminer ne sert à rien!

La *mala racha*, la malchance, dura. Dans l'adversité, l'amour du couple ne fut pas ébranlé, bien au contraire il se renforçait au cours des mois, Jack avait enfin compris que se renfrogner était inutile et faisait souffrir sa femme.

— c'est bon signe, dit Lea, ça montre qu'on a bien fait de se marier, je t'aime, mon *marimono*, mon gentil singe araignée! Je ne te l'avais jamais dit? c'est ce qui m'est venu à l'esprit la première fois que je t'ai aperçu.

— parfois tu es aussi charmante qu'une poule qui couve, oh pardon! je ne voulais pas dire ça.

— les rumeurs courent déjà dans la famille, tu sais, du

genre... *comment? tu n'es toujours pas enceinte? il dort trop ton gringo!* les rumeurs, je m'en balance, on aura bien un enfant à nous un jour, n'est-ce-pas?

— les pilotes se moquent de moi aussi, tu as raison on l'aura l'enfant, des enfants même, viens dans le hamac avec moi... une demi-douzaine, ça ira?

— pousse-toi un peu, je n'ai pas envie de compter les enfants.

— c'est vrai, on verra bien, dire que Noël approche déjà, quelle année!

— tu l'as dit! heureusement que le studio photo a fonctionné un peu.

— pendant deux mois, j'ai démonté gratuitement un avion *carnicero* accidenté avec la promesse d'être embauché comme copilote. Tu parles! une fois le boulot fait, ils m'ont vite oublié, un vrai tordu le propriétaire de la compagnie! Les équipages étaient sympas pourtant. Jamais je n'ai vu d'hommes aussi blancs que le jour où ils sont revenus à Trinidad, l'avion dégoulinant littéralement de glace qui fondait. Le pilote m'a raconté qu'ils grimpaient et grimpaient pour sortir des nuages et éviter un important givrage, les ailes étaient déjà chargées de glace transparente, la pire qui soit. À sept mille mètres, toujours rien... quand les deux moteurs se sont éteints en même temps! Ils ne savaient pas s'ils étaient déjà au-dessus de la cordillère, tu imagines leur trouille? L'avion est tombé comme une pierre pendant qu'ils essayaient de remettre les moteurs en marche, s'attendant à percuter la montagne à tout moment. Finalement ils ont réussi à trois cents mètres d'altitude, autrement dit rien, ils étaient encore au-dessus de la plaine du Beni et sont revenus au ras des arbres vers Trinidad, voilà pourquoi l'avion était une vraie serpillière.

— et les quatre mois tous les deux à Santa Cruz chez le producteur de coton, enchaîna Lea, on ne pouvait pas deviner que ses deux avions agricoles allaient être accidentés avant que tu ne les pilotes, si ce n'est pas de la malchance ça!

— ça t'a peut-être évité de devenir veuve, qui sait? ce n'est pas un boulot de tout repos. À notre retour, j'ai eu au moins quelques vols à Santa Ana, tu te souviens du client qui n'a pas voulu payer et a braqué son calibre 45 sur moi?

— encore un taré! ces riches se croient tout permis, ils sont connus pour être faciles de la gâchette dans ce village, ça ne l'aurait pas beaucoup gêné de te tirer dessus! Je t'aurais vengé, sûr!

— bah! tu sais, une fois un compatriote a voulu me poignarder dans la rue à Edinburgh, il y a des tarés partout. Le job à Ascensión de Guarayos n'a pas été plus concluant, un train d'atterrissage qui casse au bout de huit jours... où était passée ma baraka? Dommage, j'aimais bien ce village dans les collines boisées de l'est, les gens étaient gentils et leurs ananas les meilleurs du pays.

— moi j'ai apprécié les violons qu'ils fabriquent toujours depuis le temps des Jésuites.

— déjà, à leur époque, ces Jésuites avaient l'air plus sensibles à la cause indigène que l'évêque de Trinidad. Jamais je n'aurais pensé retravailler pour lui un jour, seulement deux petits mois mais c'est toujours ça de pris et il a dû me payer cette fois-ci comme tout le monde!

— et toi? tu me payes comment?

Le baiser l'empêcha de répondre.

L'année s'acheva sans regret. Jack et Lea ne gardèrent aucune amertume de cette époque d'adversité. Ils avaient

appris de leurs erreurs et n'avaient pas chômé pour les réparer, soutenus par leur amour qui s'en était trouvé fortifié. Restait à trouver un travail plus stable.

La chance revint par le biais d'un habitant de La Paz. Propriétaire de mines dans les Andes et d'estancias dans le Beni, cet homme venait d'acheter un avion pour son fils. Son rejeton venait d'être renvoyé de son internat suisse car il se droguait un peu trop au goût des autorités. Prison ou expulsion, un choix facile. Il demanda à Jack d'accompagner son écervelé de fils jusqu'à ce que celui-ci soit devenu un bon pilote.

— ça me va, dit Jack, ici à Trinidad?

— non, à Magdalena, mes estancias sont entre Bella Vista et Baures, j'espère que ce sera possible pour vous?

Jack n'en demandait pas tant et rentra chez lui immédiatement,

— Lea? viens ma belle, viens que je t'embrasse avant que tu ne fasses tes valises.

— mais de quoi tu parles? tu as l'air tout excité.

— et je le suis, enfin un vrai travail! Magdalena, tu connais ce petit village perdu où l'on s'ennuie à mourir dans les hamacs sous les manguiers?

— oh, ce serait trop beau! c'est vrai? c'est vrai?

VIII

Une vie douce

Magdalena... Ils emménagèrent avec émotion dans la maison du bord de la piste, qu'ils considéraient un peu comme la leur, celle où leur amour avait mûri. Inhabitée depuis leur départ, elle n'avait pas changé sous son toit de feuilles de *motacú*.

— il y a quelqu'un ? vous n'êtes pas déjà en train de fornicuer ? je peux entrer ?

Ce ton ne pouvait provenir que d'une personne, leur ami Miguel Angel,

— je suis venu voir si la nouvelle était vraie, tout le village vous attend et moi aussi, bienvenue chez vous !

Le médecin se plaisait à Magdalena et avait décidé de rester quelques années de plus, à la grande joie de Lea et Jack qui estimaient autant son caractère farfelu que son sérieux professionnel.

Jack présenta à son ami le garçon qui venait vers eux,

— et voici Pablo que je vais accompagner en vol, venez boire un jus de pamplemousse !

— il va s'appeler Itonama, dit Pablo, l'avion va s'appeler Itonama comme la tribu de la région.

Et il tourna les talons... Miguel Angel jeta un regard

interrogatif à Jack qui haussa les épaules. Lea appela les voisins, très heureux eux aussi de revoir le couple et la maison habitée de nouveau.

Le jeune ex-drogué commença à piloter son avion sous l'œil attentif de son instructeur et il le faisait bien quand il était en forme. Jack était indulgent, sachant que Pablo devait suivre une cure de désintoxication forcée car il n'y avait aucun moyen de se procurer de la drogue à Magdalena. Les quelques feuilles de coca venues par avion et vendues sur le marché n'étaient pas considérées comme telle, et seuls les vaqueros et les bûcherons en mâchaient parfois pour mieux supporter les travaux pénibles.

Le garçon fut vite baptisé par les villageois *el loco* –le fou–. Son comportement chaotique s'amenuisa au fil des mois mais le surnom lui resta collé à la peau. Il avait été placé dans une institution dès son plus jeune âge, lot de beaucoup d'enfants de riches, et n'avait guère connu ses parents. Quand il comprit qu'il vivait à présent dans un monde d'adultes, il voulut montrer à son homme d'affaires de père de quoi il était capable,

— Jack, je vais acheter des terres de l'État pour monter une estancia plus grande que celle de mon père, il y en a au-delà de Baures, veux-tu être mon associé? Je paierai les frais de mensuration et les papiers, puis on enverra des péons faire une piste et construire une maison, ensuite on mettra des vaches. La terre ne vaut rien, cinquante centimes de pesos l'hectare, et je ferai un emprunt à mon père pour le bétail, qu'en penses-tu?

— merci de ton offre, mais laisse-moi réfléchir jusqu'à demain.

Étendu dans le hamac sous le manguier, Jack réfléchissait pendant qu'un bébé fourmilier géant s'agrippait à sa poitrine et lui fourrait sa longue langue gluante dans les

oreilles.

— hé hé! te voilà homme d'affaire maintenant? dit une petite voix.

— hola duende! tu tombes bien, j'ai besoin de tes conseils. Tu as entendu la conversation, alors tu en dis quoi?

— c'est toi qui décides de ta vie!

— allez, aide-moi, ne sois pas si sévère, toi si sage...

— la flatterie ne marche pas avec moi, jeune homme! mmm..., alors vous prenez de la terre, comme ça, sans savoir ce qu'il y a dessus? Quelques pesos donnés à un bureaucrate, un papier, des rouleaux de barbelés et hop! vous aurez le droit de faire ce que vous voudrez? Ah, vous les humains et votre sens de la propriété!

— mais je ne suis pas un irresponsable! et puis, maintenant j'ai une famille, on aura des enfants un jour, je dois y songer.

— autre faculté humaine, trouver des excuses imparables pour justifier de vos actes même les pires, tu te souviens de tes livres d'Histoire n'est-ce-pas?

— tu exagères!

— si peu, si peu. Sais-tu que sur vos futures terres, il y a des restes archéologiques importants de la civilisation du Beni? des îles de cacaoyers dans la savane? que les gens de Baures en font la récolte tous les ans? Vous les laisserez rentrer sur vos terres? Et qu'en sera-t-il de la faune de cette région vide d'humains depuis longtemps?

— comment veux-tu que je le sache? Mais justement, voilà peut-être une raison de m'associer, mon collègue veut faire de l'argent et moi je pourrais exiger de laisser les gens faire leur cueillette, de ne pas chasser, de demander des études écologiques aux scientifiques. Tu vois, je pourrais être utile!

- que tu dis, que tu dis, c'est toi qui décides!
- à mon tour d'employer ta phrase : ça c'est bien!
- pff! chao! *hasta la vista* cowboy!

La mensuration fut faite au chronomètre et à la boussole par un géomètre embarqué dans l'avion, quand on délimite cinquante mille hectares, on n'est pas à un kilomètre près. Jack eut une pensée pour le duende en survolant des dizaines de tertres artificiels surélevés, vestiges de l'ancienne civilisation. Les îles de cacaoyers flottaient sur des lambeaux de savane encore très inondée, les cerfs des marais levaient la tête au passage de l'intrus, les pécaris partaient à la débandade, des bandes d'aras colorés se perdaient entre les palmiers. C'était magnifique, ils atterrirent enthousiasmés.

Pablo fit la demande officielle des titres de propriété mais quand il fallut accéder à l'endroit choisi pour faire une piste d'atterrissage, la petite expédition envoyée depuis Baures ne put jamais franchir les marais infestés de caïmans. Le projet capota, les terres retournèrent en possession de l'État, c'était la loi. Ni Lea ni Jack ne s'en soucièrent et Pablo ruminait déjà des négoce d'un autre genre en s'entichant de la fille dont la mère avait été traitée de vipère pas le sous-préfet.

Parfois le jeune pilote partait seul, Jack estimait à présent qu'il en était capable, cela leur permettait de se reposer à tour de rôle car les vols étaient devenus nombreux depuis que les estancieros achetaient du bétail et des terres en quantité. Des devises étrangères affluaient dans le pays, redistribuées par les banques sous forme de crédits faciles pour ceux qui offraient évidemment des garanties suffisantes, l'argent allait donc chez ceux qui en avaient déjà. La dette du pays augmentait mais le dictateur en place

n'en avait cure, au suivant de les éponger. N'ayant que très peu de dépenses, Lea et Jack eurent bientôt de quoi acheter la petite maison,

— un vrai chez nous à nous ! murmura Lea au creux de l'épaule de son mari.

— et gagné par nous deux ! si j'ai accompagné Pablo en vol, toi tu as été extrêmement patiente avec lui, tu as été un peu sa mère, il en avait grand besoin.

— hola ? dit une voix au dehors, l'avion est libre ?

Jack sortit. Un jeune homme un peu nerveux se tenait devant lui, une liasse de billets dans les mains.

— je voudrais un *expresso* à Baures tout de suite avec ma cousine, c'est possible ?

— oui, donnez-moi cinq minutes, ça ira ? pas d'autres passagers ? non ? alors je vais prendre quelques colis, et puisque vous payez l'aller-retour, j'espère qu'il y aura des clients là-bas pour que ça vous coûte moins cher.

Une demi-heure plus tard, les deux jeunes descendaient de l'avionnette. La fille, qui devait avoir une quinzaine d'années, soupira de soulagement.

— tu as eu peur dans l'avion ? lui demanda Jack

— euh, oui...

Ils avaient l'air pressés et le pilote les regarda s'éloigner vers le village pendant qu'il déposait les colis sous l'arbre habituel, puis ne voyant venir aucun passager, il repartit à Magdalena.

Un attroupement l'attendait devant la maison, des hommes gesticulant et des femmes en pleurs, d'autres en colère. Il n'eut pas le temps de descendre de son siège,

— où sont-ils ? vous les avez emmenés ? dit un des excités brandissant un révolver.

— qui donc ? demanda Jack aussi calmement que pos-

sible.

— celui qui vient d'enlever ma fille, hurla une des femmes, vous les avez laissés où ?

— à Baures.

— Il faut nous emmener là-bas tout de suite ! reprit l'excité, je suis son oncle !

— pas de souci... il vous suffit de payer un *expresso*.

L'homme recula, il ne s'attendait pas à cette réponse. Le groupe se concerta une minute, puis l'oncle revint payer sans un mot et cinq personnes s'entassèrent dans la cabine.

— les révolvers dans leurs étuis avec la sécurité, dit Jack.

Les *enlèvements* de ce genre n'étaient pas rares. Quand les parents n'étaient pas d'accord pour que des jeunes se marient, ceux-ci pouvaient avoir recours à un faux kidnapping, le garçon fuyant d'habitude à cheval avec sa belle. Ce n'était pas sans risque car les poursuivants n'hésitaient pas à leur tirer dessus, mais s'ils réussissaient à passer une nuit sans se faire attraper, alors les familles se réconciliaient et on préparait le mariage.

Quand l'avionnette se posa, le maire de Baures était en train de charger sur une brouette les colis déposés au premier vol. Une estime mutuelle liait le pilote et cet homme vif d'esprit, roué en business mais honnête avec ses amis. Jack arrêta l'avion juste à sa hauteur tout en lui décochant un clin d'œil.

— par où sont-ils partis ? brama l'oncle en sautant de l'avion tout en dégainant.

— ouh là, doucement ! par là ! ils sont partis par là ! dit le maire en indiquant du doigt l'extrémité opposée de la piste, courez !

Ils coururent... Jack pouffa, le maire lui rendit le clin

d'œil,

— bonne chasse, bande d'arriérés ! vous pouvez toujours courir, ils sont bien cachés ! Jack, ma femme te fera un café si tu veux pendant que je prépare deux *fardos* de tabac à envoyer.

— ok ! c'est gratuit aujourd'hui, ces crétins ont déjà payé.

Ils marchèrent un petit kilomètre pour atteindre le village, connu pour son odeur caractéristique de chauve-souris. Elles étaient des centaines de milliers à dormir sous les tuiles, sortant le soir en longues colonnes tourbillonnantes dans le rouge du soleil pour chasser les moustiques des marais voisins, un joli spectacle que Jack aimait bien malgré l'odeur persistante et désagréable.

Ils arrivèrent sur la place,

— qu'est-il arrivé à l'église ? demanda Jack, où est le toit ?

— envolé ! le curé a voulu changer le vieux toit de tuiles à cause des chauve-souris et n'a rien trouvé de mieux que fondre les bas-reliefs en argent massif, ceux qui entouraient l'autel depuis le temps des Jésuites, tu te souviens ? ils étaient superbes. Cet idiot a vendu l'argent au poids et a acheté des tôles ondulées, alors qu'il aurait obtenu un bien meilleur prix pour les plaques originales qui d'ailleurs faisaient partie du patrimoine du village, mais il s'est bien gardé de me le dire. Je crois que là-haut chez son patron, l'idée n'a pas plu car une semaine plus tard une tornade enlevait le tout. Plus d'argent, plus de toit ! depuis le curé n'ose plus sortir de chez lui, vrai qu'il n'y est pas tout seul...

Ce dernier sous-entendu rappela à Jack un livre de son adolescence qui relatait les querelles cocasses entre le curé et le maire d'un village italien. Il avait apprécié ce genre d'humour mais jamais n'aurait pensé le vivre.

Très heureux de voir son fils enfin sur le droit chemin, quelle que soit la signification attribuée à cette expression, le père de Pablo rétribua d'une prime respectable le travail du couple, conscient que ce job avait été mené bien au-delà de l'instruction de pilotage. Il offrit de plus à Jack de gérer ses estancias, ce que l'Écossais, refroidi par la récente expérience des cinquante mille hectares déclina courtoisement,

— c'est très généreux de votre part, mais voyez-vous, je suis un homme de l'air et les vaches ce n'est pas mon truc.

— c'est dommage, car il est difficile de trouver des gens honnêtes, c'est le béaba de ce négoce.

— je crois connaître quelqu'un avec ce profil. Un des missionnaires de Bella Vista, David, est reparti en Europe et j'ai entendu dire qu'il reviendrait volontiers travailler par ici. L'évêché de Trinidad devrait avoir son adresse.

— d'accord je le ferai, et quels sont vos plans ?

— avec votre prime, peut-être un petit voyage avec ma femme en Écosse si elle en a envie, ça nous changerait les idées...

Lea en avait très envie et sut lui démontrer le soir.

IX

Et un nouveau venu

L'argent suffisait pour le voyage aller sans plus, ce n'était pas un obstacle, ils travailleraient pour gagner leur retour. En bus, en stop, parfois par avion, ils remontèrent en un mois jusqu'aux Antilles, et de là en Boeing vers l'Écosse où Jack retrouva avec plaisir sa famille sur la côte non loin d'Edinburgh. Pour lui, il était important que sa femme connaisse ses parents, ses frères et sœurs, sa culture, mais il savait déjà qu'ils rentreraient en Bolivie, là-bas était sa vie à présent.

Lea n'avait qu'un visa de tourisme valable trois mois non renouvelable. Pour contourner cet obstacle administratif, Jack alla demander conseil au maire et ami de la famille, — mariez-vous ici, conseilla celui-ci, votre femme aura la nationalité et votre famille une belle cérémonie !

Ainsi fut fait. Pour ne pas confondre les anniversaires quand ils seraient vieux, ils se marièrent à la même date que la première fois.

À l'aise avec la famille et les gens, Lea apprit très vite l'anglais avec un accent écossais teinté d'exotisme sudaméricain qui faisait sourire et dont elle se fichait royalement. Elle eut la chance de trouver du travail au chaud dans des serres horticoles tandis que Jack devint veilleur

de nuit, s'ennuyant très vite dans ce job idiot qui les faisait se croiser matin et soir, et il ne rêvait que de la petite maison de Magdalena. Aussi, dès qu'ils eurent réuni la somme nécessaire, ils prirent le bateau comme il avait fait lors de son premier voyage.

L'air marin leur avait été bénéfique. Deux mois après leur retour à Magdalena, Jack s'approcha de Lea qui l'attendait sous les manguiers, un sourire énigmatique aux lèvres. Sans un mot et sans quitter son regard, elle prit la main de son mari et la posa sur son ventre sous la chemise. Jack comprit soudain,

— non !

— si, j'en suis sûre maintenant.

— alléluia ! ô mon amour ! c'est vrai ? c'est vrai ?

Excité par ce comportement étrange, Intocable, qui les avait fidèlement attendus chez les parents de Lea, se mit à sauter autour d'eux en aboyant.

— chut ! tu vas le réveiller !

— tu es bête, dit Lea, *bésame* et allons fêter ça, j'ai fait des *cuñapeces*.

Jack adorait ces boulettes légères d'amidon de manioc et de fromage en forme de petits seins comme l'indique leur nom guarani. Il ne se fit pas prier deux fois,

— suis-je bête, dit-il la bouche pleine, tu rayannes d'un je ne sais quoi et je n'avais rien remarqué !

Il souleva sa femme dans ses bras et l'embrassa tendrement,

— je suis fou de toi et tu me combles, je t'aime plus que jamais.

Jack avait retrouvé du travail sans difficulté car un ranche-

ro lui avait promis d'attendre son retour avant d'acheter un Cessna 180 d'occasion. L'homme avait tenu parole. Il vivait à Cochabamba à sept ou huit cents kilomètres de là et ne s'occupait de rien, se contentant de recevoir son argent chaque mois. Jack gardait ainsi son indépendance, se payait en prenant vingt pour cent du prix des vols, s'organisait comme il le voulait et faisait la maintenance habituelle lui-même plutôt que d'aller voir un mécano à Trinidad.

Le premier décollage faillit tourner à la catastrophe quand un gros *carnicero* C-46 se posa sans autorisation devant le frêle Cessna qui venait de quitter le sol. Jack évita la collision mais la turbulence engendrée par l'intrus si proche fit glisser l'avionnette verticalement sur l'aile gauche, la redressa au ras des arbres et la remonta tout aussi verticalement en un U parfait avant de l'éjecter du tourbillon. Les commandes n'avaient pas réagi et le pilote n'avait rien pu faire. Le cœur battant, il attendit quelques minutes pour se calmer avant de se poser.

Depuis que Pablo s'était marié et était parti vivre ailleurs, il se retrouvait de nouveau seul pilote du village. Travailler de cette façon lui convenait parfaitement, il volait tous les jours, c'était sa drogue à lui et il était rarement en manque. Être dans les airs, se détacher des choses, sauter d'un village à un autre, jouer avec les nuages, tout cela l'enivrait.

Il apprenait sans cesse aussi. Au retour d'un vol le long de la frontière, il fit un petit détour pour saluer un concitoyen dont on lui avait parlé, installé dans un village sur la rive brésilienne du Guaporé. Ce n'était pas n'importe quel village, là étaient rassemblés les Indiens chassés de leurs territoires, ultimes rescapés de tribus décimées. Jack tourna plusieurs fois en rond au-dessus des maisons pour que les gens aient le temps de se rassembler sur la place,

tout en espérant apercevoir son compatriote. Puis il piqua légèrement vers l'attroupement, ouvrit la fenêtre et sortit son bras pour larguer un court message dans un sac plastique lesté d'un citron. À sa grande surprise, ce fut la débandade générale de tous les Indiens qui l'observaient le nez en l'air.

Mais ces gens ont peur de moi! je n'ai jamais vu ça! Il largua le sac et reprit sa route, pensif. C'est donc vrai, ces histoires que j'ai entendues plusieurs fois? Des rumeurs couraient qu'au Brésil les grands propriétaires n'hésitaient pas à chasser l'Indien par tous les moyens, entre autres en larguant par avion des bonbons contaminés ou empoisonnés, quand ce n'étaient pas directement des grenades ou de la dynamite. Ces gens savaient, ils avaient déjà vécu l'expérience d'un lancer par avion et ce n'était sûrement rien de bon vu la vitesse à laquelle ils ont détalé, quelle horreur!

Lea l'accompagnait de temps en temps s'il y avait de la place, cela lui permettait ainsi de visiter leurs amis dans les villages aux alentours, ou de passer la nuit à l'estancia que gérait maintenant David.

Celui-ci avait accepté la proposition du père de Pablo immédiatement, sans savoir, lui l'ex-étudiant de philosophie et de théologie, ce que lui réservait l'avenir. Invité au mariage de Pablo, il avait rencontré l'unique sœur du marié et en était tombé follement amoureux mais elle vivait au Pérou, et depuis Jack faisait le facteur. Il recevait les lettres, les mettait dans un sac plastique avec du lest, souvent un oignon ou un fruit comme il avait fait au-dessus du village brésilien, et dès qu'il y avait un vol dans les parages, il faisait un crochet et larguait le tout aux pieds de son ami avide d'avoir des nouvelles. Un jour, d'humeur facétieuse, le pilote lança le paquet convoité dans le rio à quelques mètres de la rive. Jamais nageur ne fut plus

rapide ni pilote plus mort de rire en voyant le poing levé d'un David ruisselant mais le sac dans la main...

Lea devenait bien ronde et portait fièrement son ventre en avant. Ensemble, ils avaient décidé que l'accouchement se ferait à Magdalena avec l'aide de Miguel Angel, Jack tiendrait seulement l'avion prêt à partir vers Trinidad si cela s'avérait nécessaire. Quand le jour vint, ils marchèrent vers le petit hôpital où tout avait déjà été planifié avec le médecin : Lea et les deux hommes, personne d'autre, pas de bruit inutile, une pénombre propice à l'émotion. De l'émotion, il y en eut. La mise au monde ne fut pas facile mais Lea était forte et son visage épuisé resplendit lorsque Jack posa son fils sur son ventre,
— voici Newen, notre fils, un petit Itonama.

Elle n'eut pas la force de répondre mais son regard exprimait tout son bonheur et son amour.

Pour fêter la naissance de leur fils, Jack avait ramené non sans mal une jeune ânesse de la frontière brésilienne. Pendant le vol elle avait donné des coups de sabots qui avaient fait une belle bosse sur le côté du fuselage, et pour la calmer il s'était souvenu de ce que faisaient les péons aux chevaux, tordre la partie sensible des naseaux. L'animal n'avait plus bougé, insensibilisé comme un chat pendu par la peau du cou.

Ils l'avaient appelée Elena. Belle dans sa robe claire, une croix brune dessinée sur le garrot et une frange épaisse sur de grands yeux doux, elle passait son temps à brouter autour de la maison ou dans les rues.

Un matin, le voisin appela,
— don Jack, *cafécito* ?

Une offre qui ne se refuse pas... Il se retrouva assis sur une chaise basse au milieu du patio en train de siroter l'épais café brûlant. Le voisin se racla la gorge,

— *estee...* don Jack, je savais que vous étiez absents hier après-midi, aussi lorsque j'ai vu le policier passer chez vous, je me suis dit qu'il allait bientôt rebrousser chemin, pourtant rien ..., ça m'a intrigué, alors j'ai épié par-dessus la clôture. Oh là là, don Jack, je vais rougir ! figurez-vous que le policier était auprès du puits, le pantalon aux chevilles et qu'il s'occupait de l'ânesse !

— il s'occupait ?

— oui, enfin, vous savez bien, dit le voisin devenu écarlate.

Sa femme partit se cacher dans la cuisine. Fervents évangélistes tous les deux, ils voyaient là l'œuvre du diable.

— ah bon ?

— il ne m'a pas vu, heureusement.

Lea avait bien remarqué que l'ânesse s'approchait des hommes mais n'en avait rien déduit de particulier, sinon que l'animal aimait la compagnie.

Quelques mois plus tard, arriva une délégation de parents d'élèves de l'école du quartier,

— don Jack, *doña Lea...*

— l'ânesse ? demanda Lea directement.

Surprise, la femme qui avait pris la parole acquiesça d'un signe de tête,

— on vient vous demander de bien vouloir l'emmener ailleurs, ici elle pervertit nos garçons qui s'amuse avec.

Elle n'exigeait pas et demandait poliment, pour elle ce n'étaient que bêtises de garnements.

— ne vous en faites pas, dit Lea, nous allons faire le nécessaire, n'est-ce pas Jack ?

— oui bien sûr, merci de nous avoir avertis, j’ai justement un vol demain à Bella Vista, je vais l’emmener là-bas.

Tous parurent soulagés et remercièrent le couple de leur compréhension.

Le lendemain, au retour, Lea s’approcha de l’avion,

— alors ? tu en as fait quoi ?

Jack partit d’un grand éclat de rire, entoura sa femme de ses deux bras, l’embrassa dans le cou et lui murmura à l’oreille,

— je l’ai donnée au curé.

Quand Newen eut dix jours, Jack voulut l’emmener faire son premier tour d’avion. Il le prit par les pieds dans ses grandes mains et le posa comme un sac à plat ventre sur son épaule,

— Lea ? aujourd’hui on sort entre hommes, on revient bientôt, ne t’inquiète pas.

Elle avait souri au clin d’œil de son mari mais fut soulagée de revoir son bébé deux heures plus tard,

— vous en avez mis du temps, où êtes-vous allés ?

— à Bella Vista pour présenter notre fils aux amis.

— mais en un quart d’heure tu y es !

— oui, mais pas de chance, un frein a lâché et j’ai dû le démonter, réparer le joint avec la cellophane d’un paquet de cigarette et remplacer le liquide hydraulique par de l’eau savonneuse. Ça m’a donc pris un peu de temps, mais je n’avais pas envie que l’avion fasse un tête à queue à l’atterrissage. En attendant, Newen a été cajolé, tu peux me croire, il a dû passer dans les bras de toutes les filles du village.

Adulé par toutes les petites voisines qui se disputaient pour le porter coincé sur une hanche à la façon locale,

Newen n'était jamais seul, ce n'est pas bon pour les bébés de rester seul disaient les grand-mères. Ses parents se baignaient dans le rio avec lui et il apprit à nager avant de marcher. Pulpo, le singe araignée apprivoisé, l'aida à faire ses premiers pas. Leurs bras croisés derrière le dos et la queue de l'animal autour du cou de l'enfant, ils faisaient trois pas ensemble avant de retomber assis dans les bras l'un de l'autre. Les voisins venaient voir et commenter le spectacle.

— tu vois Lea, dit Jack, qu'un *marimono* peut être gentil et intelligent !

— reste à prouver qu'ils le sont tous ! dit-elle pour le taquiner, oh Jack, ce bonheur ne s'arrêtera donc jamais ?

— personne ne le sait et c'est tant mieux, pour ma part je ne suis pas pressé.

Paroles funestes ? le lendemain, ils recevaient la nouvelle de la disparition de leur ami Enrique, le pilote mécanicien. Au retour d'un vol de routine, alors que la piste de Trinidad était déjà en vue, le moteur avait cafouillé puis s'était arrêté. L'avion volait bas au-dessus de la forêt, Enrique préféra une lagune aux arbres, un choix entre le mauvais et le pire. L'aéronef capota à la surface de l'eau et sombra. Des bulles d'air, du carburant irisant la surface, le silence... On repêcha les cadavres des deux jeunes passagères et du pilote quelques jours plus tard, dévorés en partie par les piranhas et autres poissons charognards.

Il venait de marier une de ses filles quelques mois plus tôt. Lea et Jack avaient été les témoins de la cérémonie après une histoire abracadabrante. Rosa, la fille, devant participer à un entretien pré-nuptial obligatoire à l'évêché, un prêtre la fit monter dans une salle qui se révéla être aussi sa chambre. Cuvette, serviette de toilette, tout

était prévu, et il l'invita à s'asseoir sur le lit à son côté. Confiante, elle se dirigeait vers lui quand elle pressentit le piège, fit volte-face et s'enfuit pour venir immédiatement tout raconter à sa mère, ainsi qu'à Jack et Lea qui étaient présents. Sans preuves, que faire ?

— surtout, surtout, ne dites rien à Enrique, supplia la mère, il est capable d'aller en massacrer plusieurs ! Je le connais, c'est un sanguin !

Le secret fut gardé, mais quelle ne fut pas leur surprise en voyant ce même curé célébrer la messe de mariage ! Ceux qui savaient furent envahis d'un profond dégoût en écoutant le sermon de l'hypocrite.

Enrique apprit l'affaire quelques semaines plus tard et alla derechef planter de grands coups de pied dans la porte du couvent des bonnes sœurs du quartier qui, pauvres femmes effrayées, n'avaient rien à voir dans cette histoire.

— mon meilleur ami entre tous ces pilotes, dit Jack tristement, toujours prêt à rendre service, même quand il ne fallait pas. Tu te souviens, Lea, quand on l'a ramené un jour d'une estancia sur une civière ? Il avait accepté d'accidentier un avion pour que le propriétaire puisse toucher l'assurance, je ne sais pas comment ce dernier l'a persuadé car il n'était pas d'accord avec ces procédés malhonnêtes. Bref, il a attaché solidement l'avion par la queue, a poussé la manette des gaz à fond et est vite redescendu couper l'attache. L'avion a bondi, il était supposé s'écraser en bout de piste, mais non, il a décollé et commencé à grimper, grimper, ils n'en croyaient pas leurs yeux ! puis il a viré paresseusement de l'aile et, après un demi-tour parfait, a foncé vers eux pour s'écraser à quelques mètres de son point de départ. Comment démontrer à la compagnie d'assurance qu'il n'était pas mort après un choc pareil ? d'où l'idée des fausses blessures et de la civière,

un médecin allait signer ce qu'il faudrait... Peine perdue, l'assurance n'a pas été dupe, le propriétaire a perdu son avion et Enrique s'en est tiré avec une bonne amende. Il va me manquer!

— à moi aussi, dit Lea, et toi, ne t'avise pas de nous faire ce coup-là! tu as une famille maintenant.

Douce vie que cette vie-là, entourée de nature, d'amis et d'amour. Lea s'occupait de Newen, des animaux, de la maison et des clients. Comblée et heureuse, elle n'en demandait pas plus.

Jack volait toujours autant et restait quelquefois sur son siège à manger un sandwich pendant que son aide remplissait les réservoirs d'essence. Transporter des vivres, une vache dépecée, des blessés, des morts ou des malades, des autorités ou des péons, des bananes ou du fromage, et bien d'autres choses encore, c'était son lot de tous les jours.

Accompagner des médecins spécialistes du paludisme, de la lèpre ou d'autres maladies tropicales pas très sympathiques lui fit percevoir la vulnérabilité des malades, leur fatalisme ou leur résistance. Parfois c'était plus grave, comme le jour où il avait ramené en urgence une gamine qui avait dégoupillé une grenade.

S'il fallait attendre longtemps, il partait pêcher, faire un tour de pirogue ou monter les petits chevaux des vachers, choisissant toujours un animal au caractère placide,

— les chevaux c'est dangereux, disait-il aux péons hilares, l'avion c'est plus sûr.

Il aimait bien faire la tournée avec le dentiste. Une fraise à pédale et un sac d'instruments et de flacons était tout ce dont l'arracheur de dents avait besoin. Pour faire une couronne, il coulait du plâtre dans une boîte de thon vide

autour d'un modèle en cire et laissait sécher. Ensuite il versait l'or fondu avec un chalumeau à pétrole par l'orifice prévu, accrochait une ficelle à la boîte et la faisait tourner immédiatement comme une fronde.

— et pourquoi tu la fais tourner ? demanda Jack.

— pour chasser les bulles d'air par centrifugation.

— ingénieux ! et ça marche bien ?

— regarde, dans dix minutes ma cliente repartira avec une couronne bien brillante dont elle sera très fière, n'est-ce pas *señora* ?

Pour communiquer entre les estancias et les villages, le seul moyen était la radio. L'État avait placé des postes émetteurs dans chaque village, mais il fallait d'abord faire un premier appel, que le coursier de l'autre côté aille chercher la personne demandée et que la communication soit bonne, ce qui dépendait de la météo. Pour éviter cela, les gens préféraient la *radio emisora*, la station qui diffusait de la musique, des informations et aussi les messages que les gens apportaient sur un bout de papier,

— *atención* estancia Caimán, message de la *señora* Cabaya pour son mari Francisco : Pancho, envoyer par l'avionnette le sac de manioc pour vendre et aussi le soutien-gorge rouge sur mon étagère, c'est l'anniversaire de ta nièce ce soir. J'ai déjà acheté les piles pour le transistor. Ici tout va bien, *a Dios gracias*, te salue ton épouse Lidia.

— *atención* Baures, message pour la *señora* Yepes de Avila : faveur envoyer les cinquante *mazos* de tabac commandés et payés depuis longtemps, sinon mon cousin sera obligé de vous le rappeler, *saludos*, Juan García.

— *atención* estancia Los Potreros : rassemblez le bétail dans le corral pour la vaccination, j'arriverai demain matin avec l'avionnette, que doña Elena prépare les fromages,

deux régimes de bananes et la peau de jaguar qui doit être sèche pour les rapporter ici, *saludos*, don Hermes.

À l'heure de ces messages, trois fois par jour, tous ceux qui possédaient un transistor n'en perdaient pas une miette. Cette invention bon marché avait contribué à améliorer la vie de tous les jours et les piles étaient devenues une denrée très recherchée. Des cancons par radio, on n'arrête pas le progrès.

— mais c'est positif malgré tout, dit Jack qui les écoutait avec Lea dans le hamac, les gens sont peu nombreux et très dispersés, c'est un excellent moyen de maintenir la cohésion entre eux.

Jack réalisait ses rêves d'enfant par ses deux passions, la nature et l'aviation, et en prime s'y était ajoutée une troisième, l'amour de sa femme et de son enfant, que demander de mieux ? Lea, elle, était comme un poisson dans l'eau et nageait dans le bonheur.

Tous les deux s'entendaient à merveille avec les gens, quoique plus facilement avec les humbles qu'avec les estancieros dont quelques-uns, avides de lucre, maintenaient leurs péons en état de semi-esclavage, les payant misérablement et leur vendant très cher les vivres pour qu'ils soient toujours endettés. Certains commerçants se lançaient parfois dans des négoce douteux, tout n'était pas rose.

Maladie et violence entachaient ce style de vie qui pouvait paraître bucolique aux yeux du nouvel arrivant, Jack n'était pas dupe, mais il avait appris une chose importante que jamais on ne lui avait dite dans son pays : on peut très bien être pauvre et vivre heureux. Il le ressentait lui-même et le voyait autour de lui tous les jours. Le climat y jouait son rôle, mais aussi la solidarité, les liens familiaux, les relations simples, le peu de besoins matériels.

L'absence de télévision et de publicité n'inondait pas les esprits d'images alléchantes pour provoquer le désir, les plus riches eux-mêmes auraient été considérés pauvres ailleurs car ils vivaient d'une façon guère différente des autres.

Simple et crue, voilà comment Jack aurait pu résumer leur vie à Magdalena, simple comme le bonheur, crue comme la mort qui rôde pour ne pas se faire oublier et donner plus de goût à la vie.

Ils en étaient enchantés et auraient pu vivre des années dans la petite maison entre les manguiers et les pamplemoussiers, mais ils étaient jeunes et n'avaient pas envie de se sédentariser, de se sédimenter disait Jack, toujours piqué par le goût de l'exploration. Après le premier anniversaire de Newen, bouger leur parut salutaire et ils décidèrent de tenter à nouveau leur chance dans la grande ville de Santa Cruz.

INTERLUDE

I

La Bolivie et les débuts du capitalisme.

Aussi étrange que cela puisse paraître, la Bolivie a beaucoup contribué à l'essor du capitalisme.

Suite à la découverte, en 1545, de minerai d'argent sur la montagne qui deviendra le Cerro Rico de Potosí, les Espagnols exploitèrent aussitôt les filons de ce qui sera à l'époque le plus grand dépôt d'argent du monde. La ville de Potosí, créée à quatre mille mètres d'altitude et toujours une des villes les plus hautes de la planète, devint à l'époque la deuxième ville des Amériques après Mexico. Elle aurait compté jusqu'à deux cents mille âmes quand en 1550 Londres n'en avait que quatre-vingt mille. Et puisque nous sommes dans les chiffres, les mines ont coûté jusqu'à nos jours la vie de plusieurs millions d'Amérindiens (certains historiens parlent de huit millions).

La quantité d'argent embarquée par les galions espagnols depuis le Haut-Pérou vers l'Europe fut phénoménale, apportant une richesse inouïe et soudaine à l'empire de Charles Quint et de ses successeurs. Qui trop embrasse

mal étreint dit le proverbe. Les souverains dilapidèrent cet argent dans les futilités de la cour et le maintien des armées, oubliant d'investir et provoquant une inflation galopante. Le métal précieux servit alors à payer les dettes contractées envers les banques, allemandes et italiennes entre autres. L'Angleterre, plus rusée (la perfide Albion...), envoya des pirates, pardon, des corsaires se servir directement dans les soutes des galions qui voguaient entre les Antilles et les côtes européennes. Un voyage mémorable et très profitable fut celui de Francis Drake, second à avoir fait le tour du monde après l'expédition de Magellan, et qui revint à son port d'attache avec un trésor équivalent à deux années de revenus royaux dans les cales de son bateau.

Moins d'un siècle après la découverte du minerai argentifère de Potosí, l'Espagne faisait banqueroute tandis que l'Angleterre développait son industrie avec ce même argent. Encore un siècle et Adam Smith théorisait sur le capitalisme naissant.

Les banques allemandes prêtèrent l'argent boliviano-espagnol pour développer l'industrie et le commerce sur le continent.

Quant à la Chine, ses commerçants rencontrèrent les premiers galions espagnols ayant traversé le Pacifique d'Acapulco à Manille (de façon régulière à partir de 1565). Juste au moment où l'empereur avait décrété que la perception des impôts se fasse dorénavant en argent et non en nature. Une réforme impossible sans les quantités pharamineuses de métal blanc sorties des soutes des navires espagnols et échangées contre épices, soie, porcelaine, ivoire, laque ou autres produits de luxe.

Au XIXe siècle, l'industrie, avec ses besoins en matières

premières, fut la cause directe de la perte du littoral pacifique bolivien riche en guano et en cuivre dont le Chili vainqueur est toujours le premier producteur au monde.

L'histoire se répéta au XXe siècle dans une guerre très meurtrière avec le Paraguay, qui aurait été provoquée pour accaparer de supposés gisements de pétrole (thèse non corroborée et sans doute fausse mais qui aida à mettre le feu aux poudres). De pétrole point mais 240.000 km² de territoire passèrent aux mains des Paraguayens.

On peut ainsi imaginer comment l'argent extrait des mines de Potosí aura servi à dépouiller le pays plus tard de ses territoires...

La Bolivie ne se remit jamais de ces deux défaites et réclame jusqu'à aujourd'hui un accès à la mer.

Dire que l'argent bolivien a facilité le démarrage du capitalisme n'est donc pas exagéré. Et qu'en fut-il dans le pays? Toujours exploité, toujours aussi pauvre, rien de nouveau sous le soleil, ce fut le lot de toutes les colonies...

II

L'Amérique du Sud politique depuis la deuxième guerre mondiale en quelques coups de machette.

Pour comprendre la politique sudaméricaine à grands traits, il est intéressant de découper la seconde moitié du XXe siècle en décades.

— Le temps des dictatures militaires: les années cinquante, soixante et soixante-dix.

Il existe un antagonisme entre, d'un côté la tutelle étasunienne, les grandes firmes multinationales et les grands propriétaires terriens, qui maintiennent des dictatures faciles à manœuvrer, et de l'autre les peuples qui cherchent à s'en défaire. La Bolivie se révolte en 1952. Des guérillas se lèvent un peu partout en Amérique Latine mais sans grand succès, mis à part Cuba qui renverse son dictateur en 1959. Che Guevara est tué en Bolivie en 1967. Les années soixante-dix voient l'apparition de la *théologie de la libération* au Brésil et du socialisme démocratique au Chili. Pour contrer le nouveau mouvement des prêtres ouvriers catholiques, jugé trop communiste, les États-Unis financent leurs propres sectes évangélistes qui enva-

hiront le continent avec succès par des moyens modernes de propagande, désarmant facilement l'Église catholique quelque peu sclérosée. Quant au socialisme, le onze septembre 1973 verra la chute d'Allende, pourtant élu par le peuple chilien, et la mise en place du sinistre Pinochet. En Bolivie, ce sera Banzer qui renversera un militaire socialiste. Beaucoup de ces militaires ont été formés par *l'école des Amériques* tenue par la CIA et basée à Panama à l'époque. Tous les moyens de dissuasion, de contrôle et de torture y sont enseignés et sont régulièrement employés sur le terrain. Acquisée en Algérie, *l'expertise* française est aussi très appréciée. Il suffit de se souvenir des disparitions systématiques en Argentine.

— Le temps des démocraties téléguidées : les années quatre-vingt.

Le combat contre le communisme s'essouffant et les dictatures passées de mode, surgissent partout des gouvernements démocratiquement élus. Le *grand frère du nord* aide certains partis politiques et son appui est essentiel à l'élection des présidents. En Bolivie est ainsi élu l'homme le plus riche du pays, éduqué aux États-Unis et qui parle espagnol avec un accent gringo. La banque mondiale et le FMI ont alors les portes grandes ouvertes pour imposer un néolibéralisme pur et dur entraînant la privatisation, pour ne pas dire le démantèlement, des grandes entreprises d'État.

— Le temps du rejet : les années quatre-vingt-dix.

Conséquences de cette politique pire que celle subie par la Grèce avec la crise européenne de 2008, de nom-

breux Boliviens doivent émigrer, séparant les familles et favorisant le trafic de drogue commencé fin des années soixante-dix. L'ingérence politico-économique et policière des États-Unis par le biais des institutions mondiales et de la DEA (*Drug Enforcement Agency*) suscite beaucoup de ressentiment dans le pays, le gringo est maintenant regardé avec méfiance.

— Le temps de la navigation en solo : à partir des années 2000.

Les mouvements de mécontentement populaire ébauchés dans la décade antérieure se sont cristallisés dans un retour vers la gauche des gouvernements, non par idéologie mais par rejet des méthodes du néolibéralisme. Hugo Chávez est le lanceur d'alerte, suivi de la locomotive brésilienne qui remorquera les autres pays. Des présidents indigènes sont élus en Équateur, au Pérou et en Bolivie avec Evo Morales. La tutelle étasunienne semble terminée. Semble ?

DEUXIÈME PARTIE

I

Le coopérant

Où suis-je? Tout ce désordre! je me sens mal, j'ai la nausée..., pourquoi suis-je au milieu de ce bric-à-brac mouvant, moi qui aime les choses claires? Je coule, j'étouffe, vite une ancre! Ah! cette affiche aguichante avec sa couleur rouge pétant, lire... ça retient l'attention, respire... doucement, là, comme ça! Merde une faute d'orthographe j'aime pas ça! c'est vrai, quoi, ça montre le mépris, au mieux l'indifférence des gens envers les langues, res-pi-re, ce n'est pas toi qui as écrit ça, concentre-toi sur le sens, que dit cette affiche? Exposition au musée de zoologie... oh non! encore une collection d'oiseaux empaillés sans doute, quelle horreur cette mort en différé, suspendue! falsifier la vie de cette façon, quelle tristesse! et quel orgueil de la part de l'empailleur qui prétend éterniser ainsi l'animal! Il y aura des squelettes aussi je suppose? des vertèbres enfilées comme des perles sur du fil de fer? Assez! assez! s'accrocher à autre chose... une bouée, un repère, un jalon! je veux la paix... courir, sortir de là! Boum!

La chute réveilla Félix. Assis par terre au pied de sa couchette, un peu endolori, il regarda hébété autour de lui.

Mais... mais je suis dans la cabine d'un bateau! quel foutu cauchemar!

Une cloche tinta, le bateau entra au port. Félix s'habilla rapidement et monta sur le pont. À la hauteur du bastingage, un goéland se laissait porter par le vent. Homme et oiseau se contemplèrent,

— tu n'es pas empaillé toi, tu es bien vivant! et beau...

L'œil moqueur, le goéland poussa quelques cris rauques tout en allongeant son vol et largua un long jet de guano sur une petite voiture bleue garée sur le quai. Félix, qui l'avait suivi des yeux, éclata d'un rire heureux devant cette scène,

— ça, c'est la vie! aaah, je me sens mieux, enfin!

Après le long silence du voyage sur l'océan, le bruit du haut-parleur donnant les ordres d'arrimage était insupportable. Un passager proche devait ressentir la même chose,

— dans mon pays, quand le bruit me casse les oreilles, je regarde le bleu du ciel, ça me calme...

— et moi, quand je ne sais pas quoi faire, je m'ennuie, ça m'occupe... riposta Félix du tac au tac, peu enclin à continuer une conversation.

L'homme le regarda bizarrement et s'éloigna.

Assis sur un banc de la place centrale de Santa Cruz, Félix rêvassait sous les feuilles rigides des palmiers qui bruissaient doucement aux pieds de la cathédrale en briques rouges. La nuit était tombée, il faisait enfin frais, et malgré les nombreux passants, les sons de cette ville tropicale toujours bruyante semblaient étouffés. Il s'étira voluptueusement sous le vent léger parfumé par les frangipaniers, heureux d'être arrivé à la fin de son voyage,

quand l'image incongrue du goéland souillant la voiture bleue lui revint en mémoire et un léger sourire ourla ses lèvres,

— bon vol, goéland, embrasse la mer pour moi, j'en suis bien loin maintenant et je ne la reverrai pas avant longtemps!

Le coopérant international est le nouveau missionnaire des temps modernes. Il y a belle lurette qu'on n'envoie plus les bons pères en robe blanche faire le défrichage nécessaire permettant l'avancée du colonialisme. Après la religion et son intolérance suivait l'armée et sa violence puis les colons et leur avarice. Prendre était le mot d'ordre, quels que soient les dégâts. À l'époque on disait civiliser, ça faisait plus propre que piller ou imposer par la force, plus efficace aussi pour apaiser les consciences. Le passé a des conséquences et aussi des résurgences, la religion est remplacée par le business et l'armée est toujours prête à intervenir si nécessaire. Quant à l'avarice, c'est toujours la même.

Félix en était un, de ces coopérants. Bien éduqué, il était parfaitement à son aise dans un complexe de supériorité inculqué depuis l'enfance, et dont il ne soupçonnait même pas l'existence. À vingt-cinq ans, on en veut, on fonce. À lui d'aider les pauvres à sortir de leur misère, à lui de leur apporter le savoir.

Ses études à l'université de Bruxelles étant terminées, il se tourna naturellement vers l'Amérique du Sud à force d'avoir côtoyé bon nombre d'étudiants latinoaméricains. Voilà comment il se retrouvait sur un banc en Bolivie pour réaliser son tout premier voyage professionnel. Félix n'avait jamais mis les pieds sur le continent et ses connaissances en espagnol étaient réduites, mais il était

intelligent et vivre au milieu d'un peuple et d'un environnement qu'il ne connaissait pas était pour lui un défi. Il y avait tant à découvrir dans ce pays coloré et pittoresque aux ethnies si différentes. la seule idée qu'il puisse enseigner à ces gens pour les aider le comblait.

Il espérait mener rondement sa toute première mission : faire installer des feux de signalisation dans la ville pour le compte d'une compagnie européenne ayant gagné l'appel d'offre correspondant, ceci comme d'habitude grâce à un savant graissage des rouages administratifs impliqués. Sans être spécialement qualifié pour ce genre de travaux, il avait confiance en lui.

Au pied des Andes, Santa Cruz de la Sierra étalait sans vergogne ses anneaux routiers concentriques tel un gigantesque anaconda au soleil. Une ville d'un million d'habitants sans sémaphores, planifiée cinq cents ans plus tôt par les anciens colonisateurs, avec des rues à angle droit se recoupant tous les cent mètres. Les bus s'arrêtaient n'importe où, les véhicules les plus gros ou les plus osés revendiquaient la priorité aux carrefours, les agents de la circulation vêtus de kaki évitaient comme ils pouvaient de se faire écraser, piétons et animaux se faufilaient allègrement à travers cette cohue. malgré son incrédulité, Félix dut se rendre à l'évidence en prenant régulièrement un des innombrables taxis, officiels ou non, ça marchait, enfin la plupart du temps...

Un jour son taxi frôla un agent qui eut juste le temps de creuser les reins dans le style du meilleur torero. Coup de sifflet strident, le chauffeur voulut continuer mais Félix le retint et ils se rangèrent sagement au bord du trottoir. Le flic furieux vint d'office s'installer à l'avant en claquant la portière,

— au poste, au poste!

— allons *compadre*, répondit le chauffeur pas plus impressionné que ça, faut pas te mettre dans cet état, je t'ai pas vu avec tes fringues de cette couleur! je t'ai même pas touché d'abord.

— au poste, j'ai dit!

Silence... le taxi redémarra doucement. Quelques blocs plus loin, l'agent reprit la parole,

— tu vas voir, au poste ça va te coûter cher!

— je sais *compadre*, on peut pas s'arranger entre nous? ça serait plus simple, non?

Quelques secondes puis,

— bon, file-moi cinquante pesos et c'est bon.

— cinquante pesos! mais je vais manger quoi, moi demain? j'ai une famille tu sais, sans compter que...

Le flic l'interrompit,

— c'est ça ou le poste! ...bon, trente, pas moins.

— par tous les saints, t'es dur toi! je n'ai que dix, je viens juste de commencer à travailler, j'te jure que c'est vrai!

Silence de nouveau...

— allez, allez, ça va! donne-moi les dix pesos mais tu me ramènes à mon carrefour, sinon mes supérieurs vont me refiler un blâme.

Félix n'en croyait pas ses oreilles. Le chauffeur lui expliqua qu'il préférerait donner son argent à ce pauvre policier mal payé et maltraité par ses supérieurs, plutôt que le savoir partagé entre ces derniers, et qui lui aurait coûté beaucoup plus cher,

— ce pauvre flic, il est comme moi, il cherche seulement à gagner sa croûte.

La planification et la pose des sémaphores s'avérèrent

bien plus compliquées et truffées d'imprévus que Félix aurait pu s'imaginer. Huit mois plus tard le maire de la ville inaugura malgré tout quelques feux placés aux alentours de la place centrale, ce qui n'empêcha pas les conducteurs de marquer un arrêt même si les feux étaient au vert, on n'est jamais trop prudent. La circulation n'était donc pas plus fluide qu'auparavant mais les habitants étaient fiers de leur ville moderne, à la hauteur de celles des grands pays du Nord.

Félix décida de prendre quelques jours de vacances bien mérités. Il voulait du dépaysement et prit un avion vers la petite ville de Cobija, mille kilomètres au nord sur la frontière avec le Brésil, en pleine Amazonie.

Dès son arrivée, il se lia d'amitié avec deux professeurs universitaires qui avaient étudié en Belgique, et qui parlaient sa langue assez bien pour ne pas entraver une conversation. Ces deux-là étaient de joyeux lurons, aussi avides de revivre des souvenirs de jeunesse insouciante que lui d'en apprendre davantage sur le pays.

Le lendemain soir, le trio partit en reconnaissance pour trouver un restaurant qui aurait du poisson frais au menu. La saison des pluies était bien avancée et les moto-taxis peinaient sur la glaise de rues à flanc de colline, avant de repartir en glissades hasardeuses sur la pente vers la rivière.

Cachée dans la nuit par quelques arbres, une maison traditionnelle sur pilotis transformée en poissonnerie-restaurant, un bon augure. L'intérieur se révéla digne du décor d'un vieux western, un espace nu et quelques tables sans ordre apparent, des caisses vides, du bric-à-brac dans l'ombre, de grands divans en peluche rouge ou jaune, des tables basses, des tentures lie-de-vin... Un

haut-parleur en plastique braillait de la musique en anglais dans les oreilles de quelques clients qui braillaient encore plus fort entre les bouteilles de bière. Félix fit un mouvement de recul, envahi d'une soudaine méfiance. Que faisait-il dans ce lieu isolé aux allures louches? quelle sorte de fretin trouvait-on ici? Il avança malgré tout, incertain, suivant ses amis qui n'eurent pas la même retenue.

Ils s'assirent tous les trois dans un coin et la jeune serveuse d'environ cent kilos, aux seins comme des ballons moulés dans un généreux décolleté en lycra, présenta le menu tout en les avertissant qu'un plat était bien suffisant pour deux : poisson frit ou pané accompagné de riz et de manioc. Elle posa d'office une bouteille de bière sur la table, prit les commandes et repartit chercher les plats qui ne tardèrent guère. Simple et efficace. Le poisson était délicieux et abondant comme promis, les bières se succédaient et stimulaient rires et conversation.

— alors Félix, comment trouves-tu la vie ici? demanda Marcus, le plus âgé.

— euh, j'aime bien le climat, les paysages, et la bière! répondit Félix tout en se maudissant de débiter de telles platitudes.

— ça, c'est pas difficile, rigola le troisième compère, un petit joufflu aux yeux malins surnommé *le vilebrequin* car il boitait un peu en marchant. Quand j'étudiais chez toi, je n'en pouvais plus d'un climat pourri pareil, pas étonnant que beaucoup de tes compatriotes aient le teint moisi!

Il s'esclaffait encore en se tapant sur le genou quand il stoppa brusquement, son regard passablement alcoolisé détourné vers la serveuse qui s'était mise à danser seule au centre de la pièce. Les autres se turent, la regardant aussi. Elle le faisait pour son propre plaisir, et de sa spon-

tanéité se dégageait une certaine grâce qui faisait penser aux ballets des lutteurs japonais.

Me voilà au Far-West au dix-neuvième siècle, pensa Félix.

Tout à fait naturellement, la patronne, femme mûre aux traits agréables, vint leur faire un brin de causerie comme s'ils se connaissaient depuis toujours, les plats étaient déjà vides mais la bière continuait de couler et elle n'était pas la dernière à vider son verre. On l'appela depuis la porte, — señora! llegó el pescado!

Il y avait un arrivage, et quatre cents kilos de poissons encore vivants défilèrent près de leur table sur le dos de pêcheurs torse et pieds nus. L'odeur de la sueur se mêlant à celle des écailles et des peaux visqueuses ne semblait pas incommoder ses amis qui continuèrent à parler de tout et de rien comme savent si bien le faire les habitués des bars. Félix, un peu euphorique, suivait de plus en plus difficilement. Écarquillant les yeux, il se demanda s'il n'était pas en train de vivre un rêve et s'il ne devrait pas se lever bientôt sous les ordres impératifs de son réveille-matin, là-bas en Belgique.

Enfin les deux amis, venus sans leur femme comme c'était courant ici, décidèrent qu'il était temps de rentrer et tous les trois quittèrent ce remue-ménage sympathique.

Envolée l'impression première de coupe-gorge, ici on vivait la vie sans complications. Accepter comme ils arrivent les bons côtés, les moins bons ou les franchement mauvais relevait davantage du réalisme que du fatalisme.

Les gens qui possèdent un niveau d'études élevé sont assez polyvalents, du moins aiment-ils le croire, des dirigeants politiques peuvent ainsi passer sans état d'âme du ministère de la guerre à celui de la santé, ou vice versa... Félix était dans cet état d'esprit lorsqu'il rechercha une

nouvelle mission. Après tout, il ne s'était pas si mal débrouillé dans l'affaire des sémaphores et avait passé la main à des ingénieurs locaux pour terminer les travaux. On lui proposa de superviser la distribution de vaccins dans les campagnes. Bien payé par la compagnie pharmaceutique multinationale qui les fabriquait, il lui faudrait beaucoup voyager, cela le changerait de la ville où il se sentait un peu enfermé et oppressé par la foule et les bruits incessants. Pour se faire la main, il accompagnerait un envoi de vaccins dès le lendemain.

Un taxi le déposa avec ses bagages dans un hangar abritant un petit avion en toile, comme il en avait vu chez lui dans un aéro-club. Aidé par un jeune garçon, le pilote était en train de siphonner du combustible d'un fût métallique de deux cents litres en l'aspirant avec un vieux tuyau. Il cracha un peu lorsque l'essence arriva à ses lèvres, emplit un seau, monta sur un escabeau branlant, et versa le liquide dans le réservoir de l'aile à travers une peau de chamois tendue sur un grand entonnoir.

— Il vaut mieux éviter de mettre de l'eau dans le réservoir, dit le pilote devant l'air interrogatif de Félix, la peau de chamois, il n'y a rien de mieux pour ça.

— ah!

— c'est toi le coopérant? moi c'est Jack, dit le pilote sans cesser sa manœuvre.

— enchanté de vous connaître, je suis Félix, et voici la cargaison.

— on peut se tutoyer, hein? on sera bientôt tous les deux dans le même panier, dit Jack en riant et en montrant la cabine exiguë de l'aéronef.

Félix était mal à l'aise, non seulement à cause de la chaleur humide et collante ou de l'appréhension du vol dans un si petit appareil, mais aussi parce qu'il se sentait

complètement inutile, il n'aimait pas être à la merci des autres.

Toute la cargaison fut pesée avec une vieille balance romaine accrochée sous l'aile et on lui demanda son poids. Le pilote gribouillait quelques chiffres au fur et à mesure sur un bout de papier,

— stop! c'est bon, rien de plus!

Le ton n'admettait pas de réplique, à l'évidence c'était lui qui commandait. Le garçon commença à charger la cabine dont le siège arrière avait été enlevé, du poids en moins et de l'espace en plus, ici on optimisait. Les boîtes de vaccin en polystyrène expansé ne laissèrent qu'une toute petite place pour le passager. Félix fut invité à monter, ce qui requérait une certaine souplesse car l'ouverture était haute et il fallait se glisser entre l'aile et son hauban. Assis sur le petit banc de cuir posé pour lui sur le plancher, il appuya son dos contre le chargement pendant que le pilote s'installait et s'affairait entre les manettes et les cadrans.

Le garçon qui attendait devant l'hélice se mit à crier,

— freins?

— ok!

— accélérateur?

— un pouce!

— contact?

— un plus deux!

— paré?

— paré!

Félix n'eut pas le temps de se demander à quoi rimait ce cérémonial. Le garçon attrapa le bout de pale à hauteur de sa tête et donna une violente impulsion à l'hélice tout en se jetant en arrière tandis que le moteur démarrait

dans un vrombissement puissant.

L'avionnette sortit du hangar en laissant un nuage de poussière derrière elle et s'aligna en cahotant sur la petite piste en herbe. Au loin, quelques personnes marchaient au long de l'axe de décollage, ce qui n'eut pas l'air de troubler le pilote qui poussa la manette des gaz après avoir terminé sa *check-list*. Vacarme soudain, vibrations, secousses, quelques sautilllements, puis l'impression d'être ballotté doucement, ils étaient en l'air. Les gens sur la piste s'écartaient nonchalamment au fur et à mesure que l'avion s'approchait et le pilote leur faisait un signe amical de la main.

Cap au nord. De moins en moins de villages, de moins en moins de routes et de cultures. Une savane arborée s'installa peu à peu dans un paysage tout à fait plat où de grandes lagunes débordaient en ce milieu de saison des pluies et enserraient parfois une ferme isolée. Jaunes de limon ou noirs de l'acide des feuilles mortes, d'innombrables cours d'eau serpentaient sans fin comme ne sachant où aller, enchâssés entre des cordons de forêt dont le vert sombre tranchait sur les tons plus clairs de la savane inondée. L'avion volait à une centaine de mètres du sol et Félix ne se lassait pas de lire l'étrange tableau qui se déroulait sous lui.

— Jack, tout est vert devant, tu fais comment pour naviguer ? tu as une bonne carte au moins ?

Éclat de rire,

— ha ha ! non, l'armée américaine en a fait mais elle ont de grandes zones en blanc et sont souvent fausses, on ne peut pas s'y fier.

— alors ?

— si je ne connais pas encore l'endroit où je dois aller, un collègue me fait un dessin sur un bout de papier. Il

trace une flèche de bas en haut, ça c'est la route à suivre avec son cap, 320° pour nous aujourd'hui par exemple, ensuite il ajoute une lagune par-ci, un bout de forêt, un rio ou un ranch par-là, et enfin des traits sur la flèche qui m'indiquent en gros les minutes pour atteindre ces repères. Si je contrôle bien mon compas et ma montre, ça marche assez bien, à moi d'évaluer la dérive du vent ou de savoir revenir sur ma route si la météo m'oblige à faire un détour. Ne t'en fais pas, là où on va je connais bien, on y sera dans dix minutes.

Il ne me rassure qu'à moitié ce drôle de pilote, pensa Félix alors que de grosses colonnes d'averses grises et soyeuses barraient le chemin.

La savane avait laissé place à la forêt et l'avionnette volait au ras des arbres dans un petit crachin, quand soudain le village apparut juste au-dessous.

— je vais vérifier la piste, dit Jack tout en inclinant fortement l'appareil, si une vache ou un cochon s'avisait de la traverser, on serait mal!

— la piste ? mais où ?

— là, juste sous l'aile.

Ce que Félix avait pris pour un vague chemin boueux, c'était ça, la piste. Il se crispa sur son petit banc de bois et se tut. Jack, lui, cherchait à voir un oiseau s'envoler, les oiseaux ne se trompent jamais et décollent toujours face au vent, c'est crucial d'atterrir dans le bon sens sur des pistes courtes. Les gestes du pilote étaient mesurés, précis, sans rien de trop.

Il semble faire partie de sa machine, observa Félix, alors que l'appareil frôlait la cime des arbres et plongeait pour atteindre les premiers mètres de la piste.

Des gerbes d'eau fouettaient les ailes à chaque flaque, la boue giclait, projetée par les roues qui dérapaient. Les

secousses cessèrent enfin, l'hélice s'arrêta et un large sourire se dessina sur le visage de Jack devant la mine soulagée de son passager.

L'avionnette fut immédiatement entourée de tout le village venu aux nouvelles. L'infirmier chargé de la vaccination était là lui aussi, et les caisses furent emportées sans perte de temps vers le réfrigérateur à pétrole du poste sanitaire, les vaccins devant absolument rester au frais jusqu'à l'inoculation. Pendant que Jack distribuait quelques lettres et paquets, Félix, très conscient de sa responsabilité, accompagna les porteurs tout en se présentant à ceux qu'il croyait être les notables. On salua le Blanc et on lui offrit de la *chicha*. Félix n'aimait toujours pas ce breuvage, surtout qu'en ville on colportait la rumeur que, dans les campagnes, le maïs était mâché par les vieilles femmes afin de mieux fermenter, ce que lui confirma Jack qui arrivait,

— c'est la meilleure ! allez bois, elle a bouilli toute la nuit, tu ne risques rien sauf de les offenser si tu ne le fais pas, de plus la femme qui te l'offre attend ton verre, elle n'en a que trois.

Goguenard, il ne quitta pas des yeux Félix buvant d'un trait et redonnant le verre qui fut aussitôt rempli de nouveau,

— euh, non merci...

— tu connais pourtant la *yapa*, cette excellente coutume de donner un peu plus que ce qui est demandé, pouffa Jack, allez, c'est le dernier.

Ne voulant pas ternir son rôle de responsable, Félix but le deuxième verre sous le regard satisfait de la femme qui le remplit encore et, au grand soulagement du Belge, l'offrit au suivant.

Une partie des vaccins devait être inoculée avant le

départ de Félix, et des enfants attendaient patiemment devant la maison de l'école. Pepe, l'infirmier, avait tout prévu. Il piqua rapidement la cinquantaine de garçons et filles faisant la queue en riant mais sortant en grimaçant, puis il vérifia avec Félix la liste du matériel apporté, signa un papier et ce fut terminé.

Tous les villageois accompagnèrent de nouveau le pilote et le Belge jusqu'à l'avion. Jack toussa et regarda Félix un peu en biais,

— ça ne te dérange pas si nous emmenons deux passagers ?

— deux passagers ? mais c'est un biplace et nous sommes déjà deux !

— je sais, officiellement c'est un biplace, mais pour le travail c'est un quadriplace. Ces personnes n'ont pas d'autre moyen d'aller à la ville, le vol est déjà payé par ta compagnie, ça ne change rien pour moi mais ça rend service aux gens et ça, ça fait aussi partie de mon métier, tu comprends ?

— bon, répondit Félix du bout des lèvres, tu es sûr de pouvoir décoller ?

— fais-moi confiance pour ça, j'ai bien regardé tout à l'heure, ça le fera.

Il se tourna vers quelques hommes,

— allez vous autres, aidez-moi à pousser l'avion le plus possible en arrière, jusqu'aux broussailles.

Jack attachait la roulette arrière au pied d'un arbre avec quelques mètres de corde. Pas rassuré du tout, Félix ne posa pas de question, les trois passagers s'assirent sur le plancher en travers de la cabine, les genoux remontés et agrippant leurs sacs entre les bras. Les villageois se reculérent, attentifs au spectacle pendant qu'un homme se plaçait à côté de la corde avec sa machette.

— dès que je te fais le signal, dit Jack, tu la coupes d'un seul coup.

Puis il mit deux cales sous les roues avant, ajusta les commandes du tableau de bord, se plaça devant l'hélice et la lança d'un coup sec. Le moteur démarra au ralenti. Après un détour prudent, Jack monta à bord et Félix observa comment le pilote avait astucieusement relié des ficelles aux cales pour les retirer depuis son siège.

— je dois faire ces manœuvres moi-même, lui dit Jack, c'est trop risqué de demander à quelqu'un qui ne sait pas. Prêts derrière ?

Sans attendre la réponse, il ferma l'habitacle, récita sa *check-list* et poussa à fond la manette des gaz. Le moteur mugit. Regardant droit devant lui, il fit le signal d'une main et l'avion jaillit d'un bond, l'homme à la machette avait bien fait son travail, quelques précieux mètres étaient gagnés. Le pilote dut encore actionner deux fois le levier des volets au maximum de façon à sauter par dessus les deux plus grandes flaques d'eau, puis tira doucement sur le manche dans les derniers mètres de la piste. L'avion souleva paresseusement une aile pour passer un arbuste, puis l'autre pour en éviter un second.

Après avoir failli s'étrangler, Félix se rasséréna,

— eh ben ! tu fais ça tous les jours ?

— pas vraiment mais je reconnais qu'il faut de l'expérience. Pour ce décollage un peu hors du commun, avoir fait de l'épandage agricole durant un temps m'a beaucoup aidé, autant d'ailleurs à résoudre des situations comme celle-ci qu'à me convaincre de la cochonnerie des pesticides. Pas trop serré ?

— je sais maintenant ce que ressentent les sardines.

La ville apparut alors que le soleil était déjà bas sur l'horizon et l'avion se posa sur le petit aéroport juste avant

la fin du court crépuscule. Passablement ankylosés, les passagers s'extirpèrent de la cabine et s'étirèrent dans un bel ensemble. Jack dit aux deux villageois que le vol était déjà payé et ceux-ci vinrent remercier Félix avant de partir à pied, leur sac sur l'épaule. Le Belge les regarda s'éloigner et se sentit soudainement heureux d'avoir accédé à la demande du pilote.

— tiens, dit Jack, pour me faire pardonner de t'avoir causé quelques frayeurs, je t'invite à prendre un verre ce soir au café de l'avenue du Christ, tu rencontreras mon amie Pilar, neuf heures, ça ira ?

— ma foi, je veux bien, je n'ai rien de spécial à faire et je n'ai pas envie d'écrire mon rapport tout de suite.

Assis à la terrasse de son café préféré, Jack observait le manège des 4x4 qui ralentissaient à la hauteur d'une fille faisant le tapin au pied d'un lampadaire. Comme personne ne s'arrêtait, elle remonta encore un peu sa mini-jupe. Il aperçut alors Félix qui payait le chauffeur du taxi et le héla,

— hey ! je suis là !

Félix s'approcha, tira une chaise et s'assit face à Jack. Un jeu d'échecs était gravé sur la table en marbre.

— tu sais jouer ? demanda Jack.

— j'aime beaucoup, on se fait une partie ?

— allons-y ! Ramón, tu veux bien nous apporter les pièces avec deux bières et une pizza ?

Le garçon de service fit un signe de tête affirmatif et alla commander la pizza à la boutique voisine.

— pratique ce système, dit Félix moqueur lorsque Ramón posa son plateau sur la table, et lui c'est ton esclave personnel ?

— oui bien sûr, tout le monde en a ici, tu ne savais pas ?

Le ton ironique n'échappa pas à Félix,

— j'ai lu l'histoire des mines d'argent de Potosí. L'Espagne du XVI^e siècle a dû sa puissance à ce métal extrait par les esclaves indiens.

— c'est vrai, beaucoup en sont morts et ça n'a rien rapporté aux autres jusqu'à présent, mais pas besoin de remonter si loin dans le temps, les grands propriétaires terriens utilisent plus ou moins les mêmes méthodes. À la saison des récoltes de coton ou de canne à sucre, des camions partent dans les Andes pour recruter des travailleurs auxquels on fait des promesses qui sont rarement tenues. Ils dorment sous des hangars, sont mal payés, doivent acheter très cher au propriétaire les vivres dont ils ont besoin, et s'ils revendiquent quoi que ce soit, ils se retrouvent sans travail à mille kilomètres de chez eux... Quelle main veux-tu ?

— la gauche.

— tu as les blancs, à toi de commencer.

Félix avança un pion et but une gorgée de bière très fraîche comme on l'aime sous les tropiques. Pas aussi bonne qu'en Belgique mais correcte. Jack poussa le pion de la tour et attaqua la pizza,

— le vol m'a creusé l'appétit. À l'époque où j'ai fait un peu d'épandage agricole, j'ai passé quelques mois chez un de ces propriétaires abusifs. Il avait l'habitude de choisir de temps en temps une femme parmi les travailleurs et de s'enfermer avec elle une après-midi. Malheur au mari qui voulait se plaindre, le couple était immédiatement expulsé sans paye, *jeté sur le chemin* comme disait le contremaître, ou alors mis au frais pendant quelques semaines avec la connivence des flics du village voisin. Autrement dit, le patron avait tous les pouvoirs et les travailleurs au-

cun droit, c'est bien une sorte d'esclavage, non ?

Félix dégagea un cheval,

— oui je pense, mais comment peut-on avoir aussi peu de morale ?

— tu n'as pas remarqué qu'on justifie toujours ses propres actes ? Si l'on revient au XVI^e siècle, Charles Quint attribuait des terres à ceux qu'il voulait récompenser, en général des soldats, et les colons espagnols esclavisèrent très vite les indigènes qui y vivaient avec l'accord tacite de leur souverain. Il aura fallu toute la vision et le courage d'un Bartolomé de Las Casas pour aller à contre-courant des idées de son époque. Lorsque grâce à lui la couronne abolit l'esclavage des Indiens, la traite des noirs prit le relais, au grand dam du pauvre Bartolomé qui a dû passer plus d'une nuit euh... blanche ! Les raisons économiques primaient à cette époque exactement comme maintenant, le lucre ne s'embarrasse pas de morale, ou il s'en fait une... C'est facile pour nous de juger avec le recul, mais qu'aurions-nous fait ou pensé si nous avions été colons ? aurions-nous été des Las Casas ?

— je ne sais pas.

— et on ne le saura jamais. Un indice quand même, si l'immense majorité des membres d'une société suit les règles et les modes de pensée en usage dans ladite société, ça nous laisse peu de chance d'être des rebelles éclairés comme ce dominicain..., échec au roi !

— tu parles trop, ça me déconcentre, laisse-moi réfléchir !

Jack en profita pour engloutir le reste de pizza. Il en était à l'ultime bouchée lorsque deux mains douces et tièdes lui obstruèrent la vue.

— Pilar ! dit-il joyeusement la bouche encore pleine, déjà là ?

— mais oui *hermanito*, j'ai pu m'échapper du zoo.

Légèrement hypnotisé, Félix contempla la femme qui lui faisait face, les mains encore sur les yeux de Jack, une *morena* aux pommettes hautes et à l'abondante chevelure noire tombant en boucles serrées sur ses épaules,

— fichtre, pensa-t-il, il en a des copines ce Jack !

Pilar accrocha son sac sur le dossier d'une chaise et s'assit entre les deux joueurs. Jack fit les présentations,

— Pilar, voici Félix, un coopérant belge que j'ai *promené* aujourd'hui. Félix, Pilar est l'amie dont je t'ai parlé, nous nous sommes rencontrés en créant ensemble une petite association qui s'occupe de la protection des oiseaux dans le pays, c'est bien ça, non Pilar ?

— ce n'est pas parce que tu t'occupes des oiseaux qu'il faut en avoir la cervelle ! Oui, dit-elle en se tournant vers Félix, et c'est comme ça que ce drôle de volatile est devenu un frère pour moi.

Née à Santa Cruz dans un milieu très modeste, elle avait terminé ses études de biologie à l'université publique. Devenue spécialiste des mammifères, très déterminée et excellente élève, elle avait vite été remarquée par les scientifiques étrangers qui venaient dans le pays, notamment ceux qui préparaient des thèses de doctorat. Étasuniens pour la plupart, ils préféraient l'exotisme des tropiques plutôt que d'étudier les grillons chez eux, et avaient de plus l'impression d'apporter des connaissances utiles pour le pays, un peu comme Félix dans d'autres domaines. Dotés de bourses universitaires, ils pouvaient sans difficulté engager des personnes comme Pilar. Les grandes ONG écologistes recrutaient aussi, autant par besoin d'aide sur place que comme atout pour lever des fonds dans leurs propres pays. Malheureusement les décisions étaient prises à Washington et le personnel local peu écouté. Pilar, coincée entre la nécessité de gagner de

l'argent pour sa famille et son rejet de ces attitudes aux relents de colonialisme édulcoré, n'était pas dupe. Elle se tourna vers Jack,

— je prendrais bien un café.

— je te suis, un café ça se boit en compagnie, dit-il, et toi Félix ?

— non merci, il est trop tard, je ne dormirais plus.

Pilar leva un sourcil,

— tu ne dormiras pas, *gringuito*, parce que tu crois que ça empêche de dormir, sais-tu qu'ici le repas du soir est, ou était, car les coutumes se perdent, du café et du pain pour toute la famille ?

— même les enfants ?

— oui, même les enfants, et ensuite tout le monde va se coucher, je ne dis pas que c'est bien ou pas, c'est ainsi.

— peut-être, ajouta Jack, que la manière de torréfier les grains joue un rôle, ma voisine ajoutait toujours un peu de graisse et de sucre, ça faisait une *tintura* très noire qu'on buvait de suite au petit matin, son mari et moi, pour bien commencer la journée. Les gens des montagnes font de même mais ils la gardent au frigo. À La Paz on te sert une tasse d'eau chaude et on rajoute un peu de cette mixture, le goût change complètement et j'avoue que j'ai du mal à la savourer. Quant à la poudre de perlimpinpin des boîtes métalliques, un *duende* m'a démontré un jour comment on se faisait avoir par la pub pour acheter plus cher quelque chose de moins sain. Depuis ce jour je ne prends que du vrai café et m'enquiers si possible de sa provenance pour privilégier et encourager les petits producteurs locaux.

Félix, qui avançait une pièce sur le jeu, leva un regard étonné,

— un *duende* ?

Gêné de s'être mis bêtement à découvert, Jack biaisa,

— c'est une façon de parler... Pilar, tu disais que tu arrivais du zoo ?

— façon de parler là aussi, sourit-elle, les bureaux où je travaille abritent une faune bien particulière, aux crocs aussi affilés que ceux d'un jaguar, mais tu le sais déjà. À propos de jaguars, j'ai réussi à en avoir de beaux portraits avec les pièges photos posés dans le Chaco, je te montrerai.

— des jaguars ? demanda Félix, des vrais ?

— oui des vrais, c'est mon métier de les étudier pour les protéger.

— et tu en as vus, je veux dire, des sauvages, près de toi ?

Il était évident que pour Félix un jaguar était un félin dangereux qu'il valait mieux éviter.

— oui, les jaguars sont de très beaux animaux, répondit-elle à dessein à côté de la question.

Le Belge persista,

— mais ils t'ont approchée dans la nature ?

— bien sûr, d'autant plus que je les recherche ! une fois un gros mâle venait en face moi et a bifurqué à moins de dix mètres, quel animal magnifique ! dire que je n'ai pas pris de photo...

— ouille ! je me serais évanoui de trouille, moi !

— mais non, ce n'est pas comme tu crois ! Une de mes profs, spécialiste des mammifères sudaméricains, avait l'habitude de partir seule à la nuit tombante avec sa lampe torche, une autre de rechange, un peu d'eau et un paquet de biscuits, et elle revenait de la forêt vers deux heures du matin. Ce petit bout de femme de cinquante kilos a fait ça pendant des dizaines d'années, c'est elle qui

m'as appris à ne pas avoir peur sans raison. Elle disait toujours,

— il faut seulement éviter de se trouver entre une femelle et ses petits, le reste ce sont des histoires, les animaux ne sont jamais agressifs envers les humains tant qu'ils ne se sentent pas menacés.

Félix imagina la scène et posa distraitement sur l'échiquier la pièce qu'il tenait encore dans la main, Jack n'eut pas longtemps à réfléchir,

— échec et mat, mon cher ! la reine des jaguars t'as troublé, on dirait.

Félix ne releva pas l'insinuation et accepta sa défaite en gentleman,

— mmm, c'est bon, je paye l'addition alors...

— pas question, objecta l'Écossais, c'est pour moi, le perdant n'a pas de raison de perdre une deuxième fois, c'est au gagnant de fêter sa victoire en régaland la compagnie.

— bien vu, ajouta Pilar, ce raisonnement me plaît, pas à toi, Félix ?

— euh, si, je n'avais jamais envisagé les choses sous cet angle.

Pendant que Jack réglait la note à la caisse, Félix demanda à Pilar si elle connaissait un endroit pour commander un bijou en argent.

— bien sûr, dit-elle, au marché de Los Pozos, si tu veux je t'y emmène demain.

— ce serait avec plaisir, tu es sûre que ça ne te dérange pas ?

— non, je dois y faire quelques achats moi-même, onze heures devant la fresque du parc aquatique, ça te va ?

— parfait !

II

Au marché

L'homme aux cheveux blancs, un paquet sous le bras, pressait le pas le long des magasins de la rue des teinturiers, un retraité sans doute, un retraité n'a jamais assez de temps, même à Bruxelles. Il dévia son chemin vers le bord du trottoir pour ne pas croiser de près un couple au teint basané, et ne se rendit compte de ce geste inconscient que lorsqu'une voiture frôlant le caniveau écla-boussa son pantalon,

— ça me tient encore cette histoire, je ne m'en sortirai donc jamais ?

Son esprit s'envola dix ans en arrière. Deux jeunes immigrants l'avaient agressé dans la rue, des jeunes loubards de banlieue certainement, l'un l'avait menacé de la pointe d'un surin caché dans sa manche pendant que l'autre fouillait ses poches.

Pourtant il avait subi pire auparavant quand, directeur d'un grand lycée catholique et bourgeois, il s'était fait proprement tabasser par des élèves qui l'avaient envoyé une semaine à l'hôpital. L'événement avait fait la une des journaux de l'époque.

— pourquoi n'ai-je gardé que le souvenir des loubards ? leur teint de peau ? le couteau ? Ou ai-je oublié ceux qui

m'ont fait le plus de mal parce qu'ils sont comme moi ?
Un de ses amis psychologue lui avait expliqué qu'en effet, les gens n'aiment pas la différence,
— tout immigré sera donc perçu comme étranger, c'est-à-dire hors du groupe. La première fois tes attaquants étaient des tiens, tu les as donc oubliés ou tout au moins tu leur as pardonné, mais pas les seconds qui avaient le teint basané car ton inconscient et tes préjugés les ont immédiatement catalogués comme différents. À partir de là, toutes les hallucinations sociales sont possibles : croire que les immigrés veulent prendre notre travail, qu'ils viennent chez nous parce que c'est mieux, qu'ils veulent profiter de nos aides sociales, qu'ils ne veulent pas s'assimiler, et que le mieux serait qu'ils restent chez eux. Curieusement, nous n'avons aucune peine à entendre qu'un neveu soit allé s'installer en Australie, en Chine ou à Foufnie-les-Berdouilles, et si l'on partait voir nos expatriés, on s'apercevrait qu'ils font exactement ce qui est reproché aux immigrés ici : ne pas s'adapter aux réalités du pays, rester en cercle fermé, parfois même refuser d'apprendre la langue. Pourquoi ? parce que ce sont des réactions humaines, il est humain de vouloir rester près de ceux qui nous ressemblent. Vu de cette façon, les pays du Sud sont beaucoup plus tolérants que nous ici, qui sommes en position de force, qui exigeons, refoulons ou expulsions. Nos politiques extérieures seraient responsables de courants migratoires ? foutaises vous dira le monsieur Dupont du coin. Notre style de vie déséquilibré des pays du Sud et force les gens à chercher ailleurs comment sustenter leurs familles ? refoutaises dira un autre. On ne voit que ce que l'on veut bien voir, notre cerveau n'est pas très fiable quand les émotions entrent en jeu.

L'homme aux cheveux blancs voulait bien croire ce que

disait son ami, mais il n'arrivait pas à se défaire de ses préjugés. Pourtant, il avait combattu l'apartheid comme tout le monde, ces Blancs racistes ayant au moins la bonne grâce de vivre de l'autre côté de la planète. Mais ici, *chez nous*?

— et puis merde ! je suis comme tout le monde et tant pis pour eux si on ne les aime pas, ils n'ont qu'à rester chez eux !

Rentré dans son appartement, il sortit un bloc de papier, alluma une cigarette, consulta sa montre en or cadeau de son épouse, sortit son stylo-plume et se mit à écrire,

Mon cher fils,

J'espère que cette courte missive te trouvera en bonne santé, c'est ce qui nous importe le plus à ta mère et moi, tu sais que nous ne sommes pas tranquilles de te savoir dans ce pays perdu. Pourquoi es-tu parti si loin alors que tu aurais pu trouver un excellent travail par ici puisque j'avais les appuis qu'il fallait ? Je crois que je ne comprendrai jamais mais j'ai respecté ta décision, après tout on peut apprendre aussi de ses erreurs de jeunesse. Sache que je suis prêt à t'aider quand tu reviendras au pays.

La vie ne change guère ici à Bruxelles, nous n'avons toujours pas de gouvernement, les Flamands construiraient un mur si on les laissait faire et il y a de plus en plus d'immigrés dans les rues qui ne sont plus sûres le soir, la télé en parle tous les jours.

Heureusement mon travail à la banque va bien et je suis arrivé à un poste financièrement très intéressant pour ma retraite l'an prochain. Tu pourrais être à mes côtés si tu voulais.

Tu manques à ta mère et parfois elle me fait des remontrances pour t'avoir laissé partir. Que veux-tu, les femmes ne comprennent pas ce désir des hommes de vouloir

prouver leur valeur, et ta mère est bien trop maternelle.
Voilà, je t'écrirai une autre fois, c'est l'heure des infos et de la météo.

ton père qui t'embrasse

Il alluma le téléviseur, plia méticuleusement la lettre en trois et rédigea l'adresse sur l'enveloppe :

Monsieur Félix Bonenfant

casilla postal 3081

Santa Cruz de la Sierra (Bolivie)

La grande fresque en céramique vernie se dressait sur une île au milieu d'un étang artificiel entouré d'une promenade. Les autorités avaient préféré inonder les trous creusés autrefois dans la glaise par les potiers plutôt que les remblayer, le marché s'appelait Los Pozos – les trous – pour cette raison. Étouffés par la modernité où ils ne trouvaient plus leur place ni leurs repères, les vieux du quartier venaient y ruminer leur nostalgie face aux bas-reliefs représentant un char à bœufs et des motifs de vie à l'ancienne.

Une élégante silhouette s'approcha de Félix, absorbé par les détails pittoresques,

— hola Félix, dit Pilar en l'embrassant sur la joue, tu m'as devancée...

— moi gringo toujours être à l'heure, répondit-il faisant le pitre et heureux de la revoir, tu es resplendissante !

— merci, viens, il nous faut traverser tout le marché. Je mets mon sac entre nous deux car l'endroit est réputé pour ses pickpockets, et garde aussi ton argent sous ta chemise, c'est préférable.

— ah bon, ça craint tant que ça ?

— ici oui, des professionnels viennent de La Paz ou même des pays voisins, ils sont bien organisés et ne risquent pas grand-chose dans la foule. Le dimanche, les employées de maison qui ont la permission de sortir l'après-midi se font belles et viennent se promener au bord de l'eau, elles flânent et donnent à manger aux cygnes tout en espérant rencontrer l'amour de leur vie. Les voleurs les bernent facilement et repartent avec leurs bijoux en or ou en argent hérités de leur famille. Les pauvres volent les plus pauvres, c'est écœurant !

Ils contournèrent un bloc de maisons pour arriver au marché. Traverser la rue relevait de l'exploit, les bus archi-bondés avançaient au pas et paraissaient flotter à la dérive sur la foule bariolée. Pour gagner quelques pesos, des enfants poussaient tant bien que mal des brouettes emplies des achats des maîtresses de maison qui les surveillaient du coin de l'œil tout en cancanant, *ma chère, ils sont nés chapardeurs ces petits chenapans, et de plus ils ne sont pas contents si on ne leur donne qu'un peso !*

Des porteurs pliés sous la charge en équilibre sur leurs épaules se frayaient lentement un chemin en criant *campo, campo !* Aussi denses et divers que la foule elle-même, les sons et les odeurs formaient une brume invisible planant au-dessus de la marée humaine, Félix se prit à penser aux bactéries des débuts de la vie sur la planète, la vie ça grouille...

Vu du ciel, Los Pozos étaient un marché permanent qui formait une grande tache bleue couvrant entièrement la place et lançant ses tentacules dans toutes les rues avoisinantes. À l'abri de la pluie sous des bâches en plastique, les commerçants préféraient cette couleur car la chaleur se sentait moins intensément. Le grand Belge suivait Pilar de près et devait souvent se courber ou prendre garde

de ne pas se blesser avec les supports et les ficelles qui maintenaient les auvents. Ils étaient rentrés par le secteur japonais où Pilar acheta de la sauce soja et du gingembre à une petite vieille toute ratatinée derrière son étal,

— il y a une grande colonie japonaise au nord de la ville. Après la deuxième guerre mondiale, le gouvernement bolivien a accepté de recevoir des habitants d'Okinawa que les États-Unis voulaient déplacer pour construire leurs bases militaires. Ils sont de bons agriculteurs et ont su s'adapter tout en gardant leurs coutumes et leur langue.

— c'est intéressant, et j'adore le gingembre !

— maintenant il nous faut traverser tout le marché, les bijoutiers sont de l'autre côté, suis-moi.

Les jolis éventaires asiatiques bien présentés firent place à un bric-à-brac invraisemblable d'objets à même le sol et débordant sur les allées.

— mais qui peut acheter toutes ces vieilles choses ? demanda Félix.

— ici rien ne se perd, tout se transforme et comme les gens jettent peu, la plupart de ces vieilleries sont des objets volés, si un jour on te pique un truc viens vite ici, tu auras quelque chance de le retrouver.

Un homme s'approcha et proposa une montre à Félix qui s'écarta,

— non merci, j'en ai déjà une.

— tu en es sûr ? dit Pilar en riant, regarde donc d'abord à ton poignet !

D'étranges cowboys en salopette bleue et chapeau texan fouillaient dans un tas de ferraille, leurs visages rappelaient à Félix ceux des fermiers de son pays, et il fut surpris de comprendre quelques mots en les écoutant parler,

— ça alors, ça ressemble à du flamand ! qui sont ces gens-là ?

— des Mennonites. Tu as raison, ils parlent un dialecte germanique, tu en as entendu parler ?

— c'est une secte religieuse du seizième siècle je crois, du temps de Luther comme les Amishs, mais que font-ils ici ?

— ceux que tu vois là en sont les descendants car ils ne se mélangent pas et en subissent d'ailleurs des séquelles. Le gouvernement leur a donné des terres à défricher, il faut reconnaître qu'ils travaillent dur, autant que pour faire des enfants, ajouta-t-elle en riant, les familles de quatorze-quinze ne sont pas rares. Ils possèdent leurs propres écoles, sont exempts du service militaire, et chez eux, pas de voitures, pas de musique, pas d'impôts non plus, c'est boulot, crac-crac, dodo ! ça ne rigole pas et gare à ceux qui ne marchent pas droit, c'est l'expulsion immédiate de la communauté. Franchement je ne les aime pas car contrairement aux Japonais, ils sont renfermés sur eux-mêmes et ne sortent de leurs colonies que pour vendre leurs produits. En soi ça ne serait pas trop grave mais ils ont recréé le paysage de leurs ancêtres du bord de la Baltique, morne et plat comme une galette. La forêt doit donc être rasée car Dieu a dit qu'il fallait travailler la terre, tu ne verras pas un arbre chez eux, j'en ai vu qui labouraient à quelques mètres de leur maison, de vraies sauterelles je te dis ! Pire encore, au Paraguay où ils sont aussi installés, ils n'hésitent pas à payer des chasseurs pour les débarrasser des quelques indigènes nomades qui parcourent ces lieux. Ici, ils s'étendent à l'intérieur du parc national Kaa-Iya dans le Chaco, sans se soucier du droit des Guaranis...

Pilar, en femme directe et entière, s'était laissée emporter, au grand plaisir de Félix qui la trouvait très belle dans sa

colère,

— si un jour tu t’emportes contre moi, je crois que je préférerais me trouver en face d’un jaguar...

Ils éclatèrent de rire et s’enfoncèrent au cœur du marché. Louvoyant entre les échoppes de tissus, vêtements, chaussures et cosmétiques, ils arrivèrent dans la partie de l’épicerie, plus ouverte et plus odorante. Manioc, papayes, mangues tardives et premiers avocats côtoyaient raisins et pommes importées, des sacs de *chuño* — une pomme de terre gelée et séchée au soleil de l’Altiplano — s’adossaient à ceux de quinoa, amarante, lupin, fèves, piment, riz et tant d’autres encore. Rivalisant de couleurs, fruits et légumes étaient présentés avec goût en petits tas réguliers. Félix aimait beaucoup l’ambiance des marchés, mais celui-ci en imposait par sa taille,

— c’est beau, ça donne envie.

— alors viens, on va se boire un jus, c’est juste à côté.

Une file de vendeuses, tablier propre et cheveux retenus sous un fichu blanc, attendaient les clients derrière leurs mixeurs.

— un jus de citron-avocat s’il vous plaît, demanda Pilar, et pour toi Félix ?

— la même chose, ma foi, je vais goûter.

La femme pela rapidement les fruits, les jeta dans le bol du mixeur et tendit bientôt à chacun un grand verre débordant d’une mousse verte qui leur fit de très belles moustaches, à la grande joie des vendeuses et des passants.

— *La yapa, joven?* pouffa la femme.

— volontiers, dit un Félix hilare en tendant son verre de nouveau, c’est meilleur que la *chicha* ! Pilar, tu veux aussi ta *yapa* ?

— oui, capitaine moustachu, à vos ordres !

Riant encore, ils traversèrent les salles de restauration où de nombreux convives étaient déjà attablés devant des assiettes fumantes généreusement servies par des cuisinières grassouillettes. Cette partie du marché était construite en dur et un escalier menait à l'étage des bijoutiers où chacun dans sa petite échoppes fondait, moulait et ciselait l'or et l'argent, soit pour réparer des bijoux, soit pour en fabriquer. Pilar montra à l'un d'eux le dessin d'une broche fait par Félix qui voulait un cadeau original pour envoyer à sa mère.

— pas de souci, dit l'homme, ça fera environ vingt-cinq grammes d'argent, cent pesos, ça vous va ? ce sera prêt demain.

— c'est bon, répondit-elle.

Félix se retint de paraître étonné devant un prix qui lui paraissait ridiculement bas, pensant que s'il était venu seul, il aurait sans doute eu droit au tarif pour gringos. Sur le chemin du retour, il fit part de son observation à Pilar.

— la logique est différente de chez toi où un objet a un prix fixe, dit-elle, ici plus le client paraîtra riche, plus le vendeur demandera cher. Le prix est donc proportionnel à la capacité du client, c'est pourquoi on te fera souvent payer davantage, pas pour te duper mais parce que toi, gringo, tu seras catalogué parmi les riches. Si vraiment ça t'embête, alors va dans les supermarchés, là ce sera aussi impersonnel que dans ton pays.

— il y en a un près de chez moi en effet, ça ne fait pas longtemps qu'ils existent ou je me trompe ?

— non c'est vrai, j'ai vu comment ils ont réussi à s'implanter malgré les marchés traditionnels.

— comment ont-ils fait ?

— simple, les gens assez riches pour en monter un sont copains de ceux qui possèdent les chaînes de télé. La pub ne coûte pas cher, alors ils ont joué sur deux tableaux : présenter les supermarchés comme modernes et dénigrer les marchés populaires en les accusant d’être sales et de propager des maladies. Les images soigneusement choisies ont vite convaincu le peuple, aussi facilement qu’elles le font chez toi là encore, n’est-ce pas ?

— oui, tu as raison, les gens croient toujours qu’une image représente la vérité, hélas.

Elle se renfrogna,

— c’est terrible, la pub, le jour où l’Europe l’a interdite pour le tabac, on a vu fleurir ici d’immenses panneaux vantant les marques de cigarettes. La même chose a été faite avec les pesticides, ceux interdits là-bas sont maintenant vendus ici, tu peux demander à Jack. Moi ça me désole tout ça, mais que faire ?

— et que deviendront tous ces gens que je viens de voir ?

— ces gens travaillent jusqu’à dix-huit heures par jour, ne fais pas cette tête-là, je sais bien que nous, sous les tropiques, nous avons une réputation de fainéants. Eh bien certains deviendront employés des supermarchés, seront mal payés et maltraités, d’autres n’auront plus de travail et devront émigrer comme le font déjà beaucoup, il n’y a pas d’allocations de chômage ici.

— ça me fait penser aux artisans de chez moi devenus presque tous employés eux aussi, nos villages sont déserts maintenant, c’est triste.

Ils continuèrent à marcher en silence, perdus dans leurs pensées. Félix sentait la chaleur et l’odeur de Pilar près de lui, et après avoir été submergé par une foule de sensations diverses en traversant le marché, il trouva cela très plaisant.

De retour chez lui, il découvrit dans sa poche un papier plié en quatre, une écriture fine y traçait son chemin : *tomate, pomme de terre, patate douce, avocat, chocolat, piment, poivron, cactus, colibris, ananas, arachide, courges, courgettes, dinde, haricot, haricot vert, maïs, vanille, canard d'Inde, cochon d'Inde, ragondin, chinchilla, alpaga, papaye, quinoa, amarante, chia, manioc, tabac, fraise, fruit de la passion, goyave, topinambour, lupin, tournesol, rocou, annone, cupuaçu, guarana, stévia, hévéa, quinquina, acajou, coton, sisal, citron vert, pépino, pitahaya, chayote, bégonia, fuchsia, capucine, pétunia, dahlia, belle de nuit, coca...*

Rendez-vous au café du jeu d'échecs dans deux jours pour le prochain examen sur l'origine de ces plantes et animaux.

Beso, Pilar.

Il sourit. Pilar avait pris la peine de préparer son texte à l'avance, Pilar la biologiste, l'universitaire fière de ses origines... la rencontrer de nouveau ? il voulait bien étudier toute la nuit si cela en était le prix.

III

Trafics en tout genre

— Jack ?

— duende ?

— je suis de bonne humeur aujourd'hui, et puisque tu te promènes dans le zoo avec ta famille, je vais te faire une faveur. Tu vas comprendre ce que ressentent les animaux que vous mettez dans des cages, approche-toi de celle-ci... tu entends ?

— mais je rêve, on dirait qu'ils parlent !

— bien sûr, notre monde n'est pas le tien ! enfin disons que tu pourras les comprendre pour un instant, alors profite-en...

Pulpo le singe se balançait de plus en plus fort pour essayer d'attraper les longues plumes de son ami Paraba, et de son côté l'ara aurait adoré raccourcir d'un coup de son puissant bec le bout de la queue de cet importun. Ce jeu se répétait tous les jours et jamais ils ne s'en lassaient.

— Pulpo, un jour, je t'aurai !

— hi hi ! tu voles peut-être, mais moi, je suis cent fois plus agile, ce n'est pas pour rien qu'on m'appelle *le poulpe*.

Pulpo avait raison, le singe araignée est le plus acrobate et le plus intelligent des singes du Nouveau Monde. Avec

une taille aussi mince qu'un poignet humain, quatre membres longs et malingres et une queue préhensile, il n'était à son aise qu'entre les branches. Soudain, il s'arrêta, une fugace lueur de tristesse dans son regard expressif, — je regrette ma forêt, pas toi ?

— moi je vole au-dessus, elle est belle et sans limites ta forêt, mais je n'aime pas y descendre, c'est trop sombre. Je préfère l'étendue des savanes où les bosquets sont semblables à des îles sur l'horizon.

— reste donc là-haut dans les airs avec la harpie qui nous chasse et nous mange. La forêt, c'est ma maison, ma famille, mes amis de la bande et les autres animaux aussi, il y fait bon, on n'y est jamais seul.

— nous aussi on vit en bande, et quand on se marie, c'est pour la vie ! Ah, si les humains nous comprenaient davantage, tout irait mieux, autant pour eux que pour nous.

— je suis d'accord, dit une voix au-dessous des deux compères.

— qui es-tu, toi qui nous espionnes ? reprit Paraba.

— Tico, le guanaco. Je suis nouveau, on m'a amené au zoo la semaine dernière.

— tu viens d'où ? demanda Pulpo.

— du Chaco, je fais partie d'une espèce en voie de disparition, dit-il avec une pointe de vanité, le Chaco est une forêt très épineuse et très chaude et l'eau manque pendant la saison sèche, ce qui n'empêche pas les chasseurs venus de la ville de nous traquer sans pitié.

Pulpo descendit l'examiner de plus près,

— tu ressembles à un lama.

— c'est un cousin domestique, comme mon autre cousin l'alpaga, et j'ai aussi une cousine sauvage, la vigogne, qui

vit dans le froid des hauts plateaux montagneux, on dit qu'elle est la plus belle de la famille. Nous, les guanacos du Chaco, sommes frères des guanacos de Patagonie.

— pfiou, quelle famille ! siffla l'ara.

Pulpo s'approcha et s'agrippa sans plus de manière à la toison rousse et beige de son nouvel ami,

— tu es un animal de la forêt comme moi alors ?

— plus ou moins, la forêt du Chaco est basse et clairsemée, j'y broute les feuilles et je m'y cache volontiers mais je préfère les hautes herbes des clairières.

Paraba, mis en confiance par le singe assis maintenant à califourchon près du long cou du camélidé, se posa de façon pataude sur la croupe de l'animal qui sursauta. Un habitant de la ville allemande de Brême aurait immédiatement pensé à la célèbre statue en bronze des animaux musiciens de sa ville.

Agrippé au grillage de la grande volière, Jack, médusé par le trio, ne remarqua pas son fils s'approcher en courant,

— papa, regarde ! dit Newen à son père, un perroquet et un singe sur un mouton à long cou !

— c'est un guanaco, mon fils, je me demande bien ce qu'il fait dans ce zoo, il est magnifique, non ?

La question resta sans réponse, Newen était déjà reparti jouer avec sa plus grande sœur.

Le charme du duende avait disparu et les souvenirs affluèrent dans l'esprit de Jack. De longues et fastidieuses heures de vol passées à quadriller le Chaco au sud-est du pays. Il volait bas, les yeux rivés sur le GPS dont il devait suivre les coordonnées en s'efforçant de ne pas dévier d'un pouce : soixante mètres du sol en suivant des lignes

parallèles tous les trois cents mètres pour balayer toute la zone à observer. Pilar à sa droite et les deux gardes forestiers assis derrière scrutaient les taillis dans l'espoir d'apercevoir les guanacos qu'ils recensaient. L'estomac à la gorge à cause des turbulences et de la chaleur étouffante, ses trois compagnons résistaient vaillamment avant d'ouvrir précipitamment le sac en plastique sur leurs genoux, puis ils reprenaient leur guet, pâles et silencieux. Jack admirait la passion qui les animait car leur misérable salaire mensuel n'était certainement pas à la mesure de leurs efforts.

— mmm, marmonna Jack, encore une preuve que ce zoo est impliqué dans le trafic d'animaux ?

Pilar lui avait raconté que le zoo était un moyen commode pour blanchir, entre autres, le trafic des aras à gorge bleue. Très rares et endémiques de la Bolivie, ils pouvaient être vendus plusieurs dizaines de milliers de dollars pièce à New York, ce qui faillit provoquer leur extinction du pays, où l'on avait d'ailleurs perdu jusqu'à leur trace avant que Pilar ne les retrouve. Les guanacos du Chaco étant aussi rares, le questionnement de Jack était fondé.

Intrigué, il observa le trio hétéroclite. Mis à part le côté amusant et insolite, quelque chose se dégageait d'eux..., à eux trois ils symbolisaient tous les grands paysages de l'Orient Bolivien, plus vaste à lui seul que la Péninsule Ibérique.

Au nord, les immenses étendues de forêt amazonienne chère à Pulpo entouraient les savanes naturelles du Beni où Paraba se sentait plus à l'aise. On retrouvait les deux compères à l'est, dans la forêt moins humide du Bosque Chiquitano qui recouvrait les anciens reliefs érodés du Bouclier Brésilien et se transformait peu à peu vers le sud en forêt épineuse et basse dans le Chaco, le territoire des

guanacos.

Au centre et adossée aux Andes s'étalait la ville de Santa Cruz et les quelques millions d'hectares défrichés par l'agro-industrie, une tache qui ne cessait de s'étendre pour satisfaire les demandes du Nord ou enrichir les plus riches.

Trois animaux dans une cage, trois écosystèmes pris en otage, continua Jack dans sa pensée, les mines d'argent de Potosí ont fait la fortune et la puissance de l'Espagne en ne laissant ici que misère, l'exploitation agro-industrielle aura sans doute les mêmes résultats. Qui me croirait si je disais que la première exportation de la région, c'est la terre dépouillée de son manteau de forêt pour les grandes cultures et laissée nue à la merci des vents ? ils l'arrachent et l'enlèvent jusqu'à trois mille mètres d'altitude en grosses colonnes épaisses qui dérivent vers le sud jusqu'en Argentine. J'ai dû louvoyer maintes fois entre ces nuées.

Il se retourna vers ses enfants qui jouaient déjà plus loin avec Lea, puis il se ravisa et s'adressa aux animaux,

— merci mes amis d'éclaircir mes pensées, je sais ce que vous représentez, puissiez-vous un jour revoir la forêt et les vôtres. Merci à toi aussi, duende, j'ai compris ton message.

Un léger rire résonna entre ses oreilles, suivi d'une petite phrase presque inintelligible mais typique,

— cha ch'est bien !

Le pilote partit rejoindre sa petite famille quand une femme le prit par le bras,

— don Jack ! c'est bien vous ?

— euh... oui.

— vous sous souvenez ? le vol à Baures et mon oncle à notre poursuite ? c'était nous, et voici mon mari et nos deux enfants.

— ça alors, l'enlèvement ! Lea, viens voir qui est là !
— nous vous sommes très reconnaissants, dit le mari, grâce à vous nous avons fondé une famille heureuse.
— *qué bueno* ! dit Lea qui arrivait, quelle bonne surprise ! allons fêter ça, il faut nous raconter vos aventures !

Santa Cruz avait beaucoup grandi depuis l'arrivée de Lea, Jack et Newen douze ans auparavant. Un aéroport moderne avait été construit pour les avions de ligne en dehors de la ville, mais celle-ci croissait si vite qu'elle déployait déjà ses tentacules anarchiques autour de lui. Comme partout dans le monde, les campagnes s'y déversaient, parfois par nécessité, trop souvent attirées par les supposées merveilles qu'on pouvait y trouver, tendance favorisée par le réseau routier qui s'était bien développé. On pouvait maintenant aller à Trinidad et au-delà par une piste en terre surélevée, dont certains tronçons étaient déjà goudronnés.

Lea et Jack vécurent pendant des années près du stade dans un quartier tranquille et proche de l'ancien aéroport toujours en activité. Un incident resta gravé dans la mémoire de Jack. Peu après une petite révolution locale pendant laquelle des manifestants avaient tiré dans les fesses de la statue d'un général sur la place centrale, rien de bien méchant, il avait reçu une lettre de ses parents affolés. Dans l'enveloppe, une coupure de journal titrée *Révolution en Bolivie, le stade de Santa Cruz rempli de prisonniers*, et une photo qui montrait une foule gardée par des soldats. Le couple en resta bouche bée, sachant fort bien qu'il n'y avait jamais eu un tel événement. Parfois les médias exagéraient mais là il s'agissait de mensonges graves, la photo était celle d'un stade de Santiago du Chili au temps de Pinochet reprise sans vergogne pour l'occasion.

— comment veux-tu, dit Jack à sa femme, que ceux du Nord aient une réelle compréhension du Sud? comment veux-tu qu'ils n'aient pas de préjugés ensuite?

— *es una porquería* ce genre de manipulations, et moi qui croyais que la presse était sérieuse chez toi!

— le plus terrible, c'est qu'ils le croient aussi, combien mettront cet article en doute? tu vois, mes parents s'y sont laissé prendre, pour eux une photo ça ne peut qu'être vrai.

Le couple réussit enfin à épargner suffisamment pour acheter un terrain dans un quartier éloigné et encore très arboré. Avec l'aide de deux maçons, ils construisirent une maison simple et ample aux murs en briques pleines apparentes, coiffée d'un toit bon marché de longues plaques de fibres minérales et percée d'une énorme baie vitrée donnant sur un jardin ombragé. Leurs quatre enfants ne se privaient pas d'y jouer, quand ils n'étaient pas en train de courir avec les petits voisins dans les rues en terre de ce quartier paisible, ou de patauger dans un des larges canaux d'évacuation des eaux de la ville pour y pêcher des guppies multicolores. Parfois des singes saïmiris ou douroucoulis leur rendaient visite dans les bambous, ce qui affolait le perroquet et faisait aboyer le chien, mais savoir que la nature n'était pas très loin leur plaisait autant que le voisinage amical aux fêtes fréquentes.

Le travail ne manquait pas. Jack pilota des avions agricoles pendant deux saisons puis passa une année entière au service de pétroliers, un travail très routinier et bien qu'on lui offrit de piloter des avions plus grands et un excellent salaire, il se retira, préférant comme toujours son indépendance. Il refusa pour la même raison d'intégrer

une nouvelle compagnie aérienne qui venait d'acheter des Boeing. Bêtise de sa part ? Lea ne lui en fit jamais le reproche ni quand il s'associa avec Pablo venu vivre lui aussi à Santa Cruz. Le garçon avait complètement cessé de se droguer, Jack se moqua,

— à Magdalena tu aurais fait n'importe quoi pour en avoir, et ici tu n'en veux pas alors qu'on en trouve à tous les coins de rue ? t'es bizarre, toi ! bon, je te charrie... je suis très heureux de te voir sobre comme un lama.

Sobre mais toujours aussi délirant. Cette fois-ci, il ne s'agissait plus de bétail mais d'or, et Pablo proposa à Jack d'aller tenter leur chance avec une petite drague dans les torrents montagneux. Devenir chercheur d'or, qui n'en a jamais rêvé en lisant les récits du Far-West ? Le pilote accepta de monter une expédition de trois semaines.

Après un accident de la route et une descente de nuit par la tristement célèbre route de la mort entre La Paz et Coroico, ils passèrent des heures et des heures à plonger dans l'eau glacée des torrents pour aspirer le sable avec la drague pendant qu'un tapis vibrant était supposé trier les paillettes d'or. De l'or, il y en avait. Les paysans des hautes vallées en récoltaient avec des batées en bois puis échangeaient au marché les quelques grammes péniblement obtenus contre des articles de première nécessité, beaucoup de travail pour gagner à peine de quoi manger. Pablo se rendit vite compte que l'or ne serait jamais le business qui lui permettrait de surpasser son père et l'aventure se termina en queue de poisson.

Avant de rentrer, ils prirent le temps d'aller visiter de vraies mines. Quelques-unes appartenaient à de riches entrepreneurs mais la plupart étaient organisées en coopératives. Ils étaient en train de regarder un caterpillar déblayer des gravas au fond d'un immense trou, une cinquantaine de mètres sous le niveau d'un rio qui avait été

dévié, avec en face d'eux les baraquements des mineurs dangereusement près du bord. Une pierre se détacha, puis une autre et encore une autre... Le conducteur du tracteur s'arrêta et s'enfuit en courant alors que la paroi entière s'écroulait et recouvrait l'engin. Alertés par le bruit, des femmes et des enfants vinrent se pencher au bord du vide, précisément à l'endroit où la paroi s'effondrait. Pablo et Jack retinrent leur respiration. Heureusement, rien ne se passa et ils allèrent au campement où les mineurs fondaient un amalgame pour récupérer l'or pur. Agglutinés dans une petite pièce fermée, tous étaient penchés au-dessus du creuset, anxieux de voir le résultat de leur travail et préférant respirer les vapeurs de mercure plutôt que risquer de se faire voler le précieux métal par un compagnon.

— la fièvre de l'or existe bel et bien, dit Jack à Pablo, ce métal n'est pas comme les autres.

— c'est vrai, regarde ce qu'ont fait les Espagnols, n'hésitant pas à trahir, tuer et piller pour assouvir leur rapacité. Les Incas appréciaient ce métal noble qu'ils travaillaient admirablement, mais jamais ils n'en n'ont eu la fièvre.

— eh bien, la fièvre espagnole a été contagieuse ! ce qui me préoccupe davantage c'est la pollution, des rios entiers sont contaminés par le mercure des orpailleurs, ce qu'on voit ici rend des enfants malades à Riberalta huit cents kilomètres en aval, et je ne parle pas des poissons. Moi j'en ai assez vu, c'est très instructif mais un peu déprimant, on rentre ? dans deux jours on sera chez nous.

— d'accord, on rentre, il va me falloir trouver un autre business.

À leur retour, un concessionnaire de Cessna proposa à Jack d'aller chercher une avionnette aux États-Unis, un

défi intéressant qu'il releva : six mille kilomètres de traversée sur la mer et la forêt amazonienne dans un petit monomoteur en naviguant à la boussole.

Il en convoya régulièrement par la suite. Ces vols spéciaux, chaque fois différents, lui permettaient de bien vivre s'il se débrouillait comme il fallait mais l'éloignaient pendant des semaines de sa famille.

IV

Des offres très alléchantes

Les convoyages d'avions que faisait Jack lui firent comprendre très vite que les représentants des compagnies Cessna et Piper vendaient surtout les nouveaux appareils à des trafiquants de drogue. Tout se savait sur le terrain d'aviation et en quelques années la flotte avait quadruplé, ce n'était évidemment pas pour faire de l'avion-taxi. L'Écossais était l'un des trois pilotes du pays à s'aventurer dans ce genre de vol qui demandaient beaucoup de préparation, de prudence et d'agilité mentale devant les dangers de la navigation, de la mécanique ou des abus des douanes et polices des pays traversés. Travail de solitaire la plupart du temps, bien qu'ils essayaient de voler ensemble lorsque c'était possible.

Jack et son ami Hector partirent ainsi chercher deux petits biplaces d'école à la frontière canadienne. Ils savaient qu'ils tarderaient au moins six jours à raison de neuf heures de vol par jour, sans compter le temps perdu avec les diverses administrations des aéroports. De plus, ils devaient voler sans se quitter de vue car l'avion de Jack n'avait aucune aide de radionavigation et l'équipement de survie d'Hector avait été envoyé par erreur au Chili.

Tout en faisant le plein d'essence au sud des Bahamas, ils

dévorèrent un excellent sandwich de conque, seul repas de la journée. Il était déjà tard pour atteindre Puerto Rico, aussi décidèrent-ils de couper au plus court par la mer au lieu de longer l'île de Saint Domingue. Le vent de face forçait, la nuit approchait mais pas la côte. Soudain Hector appela Jack,

— *socio*, mon moteur cafouille.

— *shit!* je te suis de près!

Un long silence...

— Hector, ça va?

— oui, c'est intermittent, je pense qu'il y a de l'eau dans le carburant.

— je n'ai pas de contact radio, on est trop loin et trop bas, tu veux te dévier vers Puerto Plata?

— ça ne changera plus grand-chose maintenant, on continue.

— ok, si tu vas à la flotte je te larguerai mon canot de sauvetage et je tournerai en rond au-dessus de toi, il passera bien un avion de ligne dans le coin auquel je pourrai donner notre position.

— ok.

Le vent augmenta encore, la nuit tomba, la pluie aussi. Le moteur d'Hector cafouillait toujours et celui de Jack commença à en faire autant, l'essence des Bahamas contenait certainement de l'eau. Parfois on se sent bien petit sur cette belle planète et pas vraiment au bon endroit..., les deux pilotes avaient le nez sur le cadran de l'horizon artificiel tout en gardant un œil sur les feux de position de l'autre.

— *socio?*

— oui Hector?

— je ne suis pas sûr d'arriver à San Juan, pourquoi ne

pas virer un poil à droite vers Mayagüez ? ça nous ferait une heure de moins, avec ce foutu vent on n'avance pas, nous avons au moins vingt nœuds dans la tronche, sûr !

— bonne idée, tu captes la radiobalise ?

— ça vient, encore un peu loin pour un cap précis, je vire dix degrés à droite, ça doit être bon.

— ok, je te suis.

Une heure peut paraître une éternité, le temps est relatif. Les scintillements de la côte est de Puerto Rico crevèrent enfin la nuit devant eux et Jack appela la tour de contrôle. Rien, silence total. Assez proches pour distinguer les lumières de la ville, ils virent que l'emplacement de l'aéroport n'était qu'un grand trou noir.

— *caray*, dit Hector, ils sont déjà partis se coucher on dirait !

Soudain la piste s'illumina droit devant eux, un avion de ligne décollait, sans doute le dernier. Hector n'hésita pas à interrompre le contrôleur pour annoncer leur présence et leur intention de se poser.

Une heure plus tard, les pilotes s'endormaient épuisés dans la chambre d'hôtel.

Bon connaisseurs des routes entre les États-Unis et la Bolivie, ils furent vite très fortement sollicités par les trafiquants de drogue. Pas de revolver sous le nez, pas de chantage, plutôt des offres mirobolantes comme un avion ou une maison, la carotte plutôt que le bâton. Il est vrai que contrairement à d'autres pays, les mafias n'existaient pas en Bolivie. L'industrie locale étant quasi inexistante, beaucoup de commerçants boliviens pratiquaient la contrebande et ne voyaient pas de différence entre *importer* des tissus et du whisky du Paraguay ou envoyer de la drogue en Colombie.

Le whisky, les deux amis étaient souvent allés en chercher à la frontière, indifférents à ce jeu entre contrebandiers et douaniers qui cherchaient à s'approprier la marchandise pour la revendre eux-mêmes. Les pilotes se posaient sur une piste militaire paraguayenne où les attendaient les commerçants boliviens qui travaillaient en parfait accord avec les généraux d'Asunción. Décoller par quarante-cinq degré de température exigeait de bien calculer le nombre de caisses à emporter. La ligne frontalière passait juste au bout de la petite piste en herbe et parfois des patrouilles boliviennes les observaient. Il était recommandé alors de foncer droit sur eux afin qu'ils n'aient pas le temps de tirer si l'envie leur en prenait, et disparaître au ras des arbres. Jack ramassa ainsi au passage un aigle qui se ficha dans le moteur, ses grandes ailes ondoyant sur le capot. Quand il se posa une heure plus tard, l'oiseau était cuit.

Quant aux routes du nord, celles de la drogue, il n'y avait aucun risque de se faire repérer par un avion de chasse ou un radar brésilien ou colombien, il n'y en avait pas. Danger nul donc, à part les aléas du vol en lui-même, et à l'arrivée une très très grosse paye. Tout le monde n'a pas eu la chance diront certains, l'opportunité diront d'autres, de se faire offrir cent à cent cinquante mille dollars pour deux jours de travail, un simple vol aller-retour. Devant de telles propositions, Jack répondit qu'il allait réfléchir, ce qu'il fit très sérieusement. Dans le camp du oui, ce fut facile car il n'y avait qu'une réponse, faire beaucoup d'argent, une motivation très faible chez lui depuis toujours. Les objections étaient bien plus nombreuses, la première étant d'ordre moral, qu'il partagea avec son duende,

— la drogue tue des gens, ok, mais les armes encore bien plus, et pourtant les pays producteurs de cette saleté n'ont

aucun état d'âme en vendant des fusils ou des missiles, l'alcool aussi tue beaucoup plus de gens que la drogue, pourquoi est-il légal et pas la cocaïne? et l'argent lui-même tue au travers des magouilles financières. La Bolivie n'a pas cherché à fabriquer et exporter de la drogue, ce sont les gringos qui sont venus enseigner aux paysans comment faire, et pourquoi? parce qu'on ne peut pas transporter les feuilles de coca, c'est bien trop volumineux, sinon ils l'auraient fabriquée chez eux. La coca a toujours existé ici, c'est une plante sacrée et personne ne se droguait, maintenant le préjudice local est encore plus important que dans les pays du Nord. Depuis que le trafic a commencé, se sont installées la méfiance et la violence, répression et militarisation ont été les seules réponses stupides qu'ont pu trouver les dirigeants, la corruption a augmenté... tout ça personne ici ne l'a jamais demandé. Je ne suis pas convaincu.

Vinrent ensuite les aspects économiques et politiques, — on nous a rebattu les oreilles avec les sacro-saintes lois du marché, que la demande engendre la production, pourquoi alors dans ce cas vouloir couper cette dernière au lieu de combattre la première? Énormément d'argent échappe au contrôle des États, surtout des États consommateurs, d'où, je pense, la pénalisation. Volonté de contrôler plutôt que démanteler? Les États-Uniens nous envoient des militaires qui ne rendent de comptes à personne, leurs avions Galaxies atterrissent et repartent comme ils veulent de l'aéroport, sans dire d'où ils viennent ni où ils vont, et ni la douane ni la police n'ont le droit de les inspecter, bien pratique une piste pareille en plein cœur du continent! Les trafiquants devenus richissimes ont fait grimper les prix, achetant tout et n'importe quoi à n'importe quel prix, provoquant une inflation de vingt-quatre mille pour cent en un an!

ni même l'Allemagne de l'entre-deux-guerres n'en a connu une aussi forte. C'est fini maintenant, je ne sais pas comment le problème a été résolu, mais j'ai vu de mes yeux comment ceux qui avaient accès au crédit bancaire s'enrichissaient en diminuant leur dette de moitié en une semaine : il leur suffisait de faire un gros emprunt en pesos, d'acheter immédiatement des dollars dans la rue, d'attendre la semaine suivante que le peso ait perdu une fois de plus la moitié de sa valeur et le tour était joué ! Le peuple, lui, sombrait dans la misère, plus personne ne comptait les billets, on n'achetait même pas un paquet de cigarettes avec un million. J'ai vu des gens sortir de la banque avec des brouettes pleines de paquets de billets. Drôle d'époque, drôle d'ambiance, drôle mais pas marrante.

Aucune de ces réflexions ne fut suffisamment convaincante et n'apporta de réponse claire à Jack qui se tourna alors vers sa propre vie,

— et si j'avais beaucoup d'argent, qu'est-ce que cela changerait dans ma famille ?

Il observa alors ses amis qui avaient franchi le pas. L'argent, comme la bouse, attire les mouches. Au milieu de nuées de faux amis, ses copains ne réussissaient plus à reconnaître les vrais, les amantes menaient les couples au divorce, les enfants étaient séparés et perturbés. D'un commun accord, Jack et Lea avaient changé leurs enfants de collège pour cette raison. Là où des gosses de douze ans arrivent en Toyota 4x4 flambant neuves, il y a un problème.

Un jour Jack rencontra par hasard un pilote de ligne colombien qui avait fait douze voyages dans le mois et avait un million deux cent mille dollars en liquide dans la poche, ou plutôt dans très une grosse valise,

— et tu penses continuer ?

— non, encore un ou deux voyages et j'arrête.

Bien sûr que non, personne n'arrêtait, l'argent était bien trop facile, tous n'en voulaient qu'un petit peu plus, et encore un petit peu plus, promis juré c'était la dernière fois. Un de ses amis avait grillé trois millions de dollars en trois mois et ne songeait qu'à se refaire, pourquoi lui, Jack, serait-il différent et plus sage ?

Ces dernières observations furent beaucoup plus parlantes pour le pilote, qui n'eut alors aucune difficulté à refuser poliment offre si généreuse en apparence. On ne lui en tint pas rigueur, on ne le menaça pas, on n'insista pas, on ne comprit pas vraiment ce *gringuito* aux neurones embrouillés sous ses cheveux roux. Quant au duende, il ne pipa mot.

Jack était déjà heureux d'avance, que lui aurait apporté beaucoup d'argent sinon d'éventuels ennuis ? Mais il fut fort content d'avoir eu cette opportunité qui lui donna l'occasion de réfléchir à sa vie, à ce qu'il y cherchait, il lui suffisait de regarder ses enfants pour être sûr que sa réponse avait été la bonne.

Très peu de pilotes ne trempèrent pas dans ce négoce, et dire qu'on était aviateur suffisait pour que l'interlocuteur fasse un petit signe d'entendement. Des événements cocasses se produisaient parfois : un Cessna trop et mal chargé rata son décollage et s'écrasa, sans mal pour le pilote, à l'intérieur d'un hangar de la base aérienne militaire. L'avion était bourré de billets de banque destinés à payer les travailleurs des laboratoires clandestins. Lorsque la police arriva, il était vide.

L'ami Hector procéda autrement,

— à moi, dit-il à Jack, on m'a demandé d'aller en Co-

lombie pour guider un avion vers une petite piste proche d'ici, un convoi facile dans un beau bimoteur à turbine, je n'étais pas dupe bien sûr, l'avion en question allait repartir bien chargé. Bêtement, je me suis dit que je pourrais connaître ce milieu sans transporter de drogue moi-même, un peu naïf comme raisonnement, hein ?

Bref, me voilà arrivé à Medellin, des types m'attendaient et je suis resté enfermé trois jours dans une chambre à jouer aux cartes avec mes gardiens. Manque de chance, le chef de la bande fêtait son anniversaire sur la côte caraïbe et on m'y a emmené dans un gros hélico qui n'a pas arrêté de faire la navette de la journée, tu imagines le fric foutu en l'air ? Sur place, tout le monde était bourré et le nez plein de coke et moi j'ai fait l'erreur de monter dans un hors-bord avec un type qui s'amusait à sauter les rouleaux, j'ai cru que le bateau allait se casser en deux, alors j'ai plongé et nagé vers la plage. Je suis sorti de la résidence à pied sans qu'on me voie, et plus loin sous des cocotiers j'ai rencontré des jeunes qui fumaient tranquillement de l'herbe, j'avais besoin de me calmer alors je me suis assis avec eux à discuter et tirer sur le *pucho*, on a passé la nuit sur le sable, c'était génial.

De retour à Medellin, changement de programme, l'avion allait décoller de Cali. On m'a embarqué dans une voiture, direction une *finca* appartenant au caïd. Là on a attendu je ne sais quoi, et pendant ce temps sa maman m'a montré l'album de photo familial : Gustavito par ci, Gustavito faisant sa communion, Gustavito par là, *mon fils est un amor, un santo!* me disait l'excellente dame, il fait tout pour notre famille, je ne sais pas ce qu'on deviendrait sans lui (soupir).

J'hallucinai !

En repartant vers Cali, trois camions nous suivaient, chargés de quelques tonnes de marijuana. *Carajo!* dans

quel guêpier je m'étais fourré? le rôle de notre voiture était de passer d'abord les contrôles afin de vérifier que tout était normal, c'est-à-dire je suppose, que les agents déjà payés n'avaient pas été changés. C'est pendant le trajet qu'a eu lieu le tremblement de terre, nous sur la route on n'a rien senti mais il y a eu beaucoup de morts à Cali. Rebelote, nouveau retard d'une semaine, Gustavo avait mis ses hommes à disposition des autorités pour les opérations de sauvetage, et moi de nouveau enfermé dans une piaule! je commençais à en avoir sérieusement marre.

Ils sont enfin venus me chercher, je m'attendais à partir vers une petite piste clandestine. Pas du tout! l'avion était parké à l'aéroport international, bien en vue et chargé à bloc de bidons de kérosène que le mécano allait pomper en vol pour remplir les réservoirs. Six heures plus tard, j'indiquais au pilote où se poser, on a dormi sur place et le lendemain à mon réveil, l'avion était déjà parti avec quatre cents kilos selon le propriétaire. Pour compenser les jours d'attente, il m'a tendu une liasse de dix mille dollars, ma foi je les ai pris, ils m'avaient gavé avec toutes ces histoires. Une fois chez moi, j'ai réfléchi et suis arrivé à la même conclusion que toi, ça vaut pas le coup, par contre il nous faudra être vigilants avec notre autre associé, je pense qu'il s'y est mis jusqu'au cou.

Sans cesser de piloter car c'était son unique gagne-pain et il aimait toujours voler, Jack préféra s'orienter vers des activités plus en accord avec sa personnalité.

L'association fondée avec Pilar se développait petit à petit avec très peu de moyens mais ils y croyaient, tous les membres étaient volontaires et entendaient le rester. Convaincus que les humains font partie intégrante de la nature, ils l'avaient appelée *Besaflor* –embrasse fleur–,

calqué sur le mot portugais *beijaflor* qui désigne si joliment les colibris, liens entre les hommes et les dieux dans les anciennes religions. L'ambiance du petit groupe très proche des étudiants faisait honneur à ce nom. Tous étaient heureux de voir que leur travail n'était pas vain, que les idées nouvelles au sujet de l'environnement se propageaient très vite et que le temps était révolu où les écologistes se faisaient traiter par leurs opposants de pastèques, vert écolo en dehors, rouge communiste en dedans.

Fait complètement nouveau pour Jack, si solitaire dans son travail habituel, faire partie d'une équipe lui permit d'apprendre beaucoup tout en ayant un immense plaisir à construire quelque chose ensemble. Il ne tenait pas à refaire l'erreur commise juste avant d'avoir participé à la création de Besaflor, quand il s'était lancé avec un enthousiasme un peu ingénu dans une de ces ONG qui fabriquaient des projets, non en fonction des nécessités écologiques, mais pour capter le plus possible d'argent dont les trois-quarts s'évaporaient dans les labyrinthes administratifs. Le créneau était devenu porteur, aurait dit Félix, et plus d'un se fit écologiste par opportunisme. — toute erreur est faite pour apprendre, lui avait murmuré le duende.

Cette erreur-là avait permis à Jack de se faire un nouvel ami, Luis, un photographe professionnel qui lui demanda de l'aider à faire un livre intitulé *la Bolivie vue du ciel*, un travail de longue haleine qui les mènerait dans tous les recoins du pays au cours de deux ou trois ans. Superbe projet que Jack accepta immédiatement, d'autant plus que ces vols espacés dans le temps lui permettaient de continuer ses activités avec Besaflor, ainsi que d'autres vols spécialisés pour la recherche scientifique, surtout écologique, la photo ou les tournages de documentaires,

loin des tumultes délictueux de Santa Cruz.

Le commerce de la drogue avait pratiquement pignon sur rue dans la ville, tandis que les laboratoires clandestins se multipliaient et s'éparpillaient dans tout le pays, rendant la vie des pilotes difficile. Se poser sur une piste sans en connaître les propriétaires devint risqué, les trafiquants n'hésitant pas à tirer sur l'avion. Pourtant un ami de Jack se laissa convaincre d'atterrir sur une longue piste dans un coin perdu d'un futur parc national, erreur fatale qui lui coûta la vie et celle de ses passagers, dont un biologiste respecté de Santa Cruz. Fait curieux, ni l'armée ni la police n'eurent l'autorisation de bouger pendant trois jours, donnant ainsi tout le temps nécessaire aux trafiquants pour déménager. Lorsqu'enfin les cadavres furent ramenés à Santa Cruz, ce fut la goutte qui fit déborder le vase et toute la ville se souleva, écœurée de tant de violence. Les trafiquants cessèrent de faire ostensiblement état de leur richesse mais la drogue se fabriquait toujours autant.

Cet incident eut d'autres répercussions : tous ceux qui voulurent enquêter, qu'ils soient policiers, députés ou autres, furent assassinés. Jack se souvint alors d'une piste minuscule proche de celle des meurtres, où un an auparavant un collègue avait aperçu un avion étasunien gisant sur le dos hors de la piste. À côté, un homme faisait de grands signes frénétiques. Le collègue s'était posé et avait recueilli un gringo qui lui avait dit s'être perdu alors qu'il volait au Brésil tout proche et avait atterri avant d'être à court de carburant. La piste étant trop courte il s'était accidenté et attendait d'hypothétiques secours depuis quatre jours. À Santa Cruz, les autorités aéronautiques avaient aimablement proposé à l'homme d'aller se reposer dans un hôtel et de revenir pour le constat le

jour suivant. Le lendemain, l'homme avait évidemment disparu et jamais les Brésiliens n'avaient entendu parler de cet avion.

Ce fait et les trois jours d'attente avaient-ils une relation avec la piste des meurtres? Jack ne pouvait le dire, mais il eut l'occasion d'atterrir lui aussi sur la fameuse piste de l'assassinat quelques mois plus tard avec d'autres biologistes. L'épave de l'avionnette de son ami était déjà envahie par la végétation et, cachés entre les arbres, s'étaient les restes du laboratoire abandonné.

— c'est gigantesque! dit un des scientifiques, regardez ces files de bidons de deux cents litres, et là, un gros générateur, des centaines de lampes! pour sécher la pâte sans doute.

— et toutes ces cabanes pour dormir et manger, dit Jack, il y avait du monde ici, je comprends mieux pourquoi la piste est assez longue pour des bimoteurs à turbine.

D'autres que Jack avaient aussi spéculé sur le mystère des meurtres.

— pour moi, dit l'un, c'est clair, vous vous souvenez de l'aide en armement que le gouvernement US voulait octroyer aux milices *contras* du Nicaragua et que le congrès avait refusé? On sait maintenant que ce refus fut contourné par l'exécutif par des ventes de drogue pour fournir les armes en question. Pour moi, vu la taille de ce labo de loin le plus grand jamais trouvé, c'est la preuve qu'ils la fabriquaient eux-mêmes et ça explique au passage l'interdiction de trois jours faite à l'armée et à la police par notre gouvernement.

— tiens tiens! pensa Jack, le gringo disparu faisait-il un vol de reconnaissance préalable qui aurait mal tourné?

Le pilote campa avec l'équipe scientifique pendant deux semaines pour recenser les richesses de la faune et de la

flore locales, mais l'endroit lui-même était un enfer. À l'intérieur de la forêt, des centaines d'abeilles se posaient sur les vêtements, attirées par la sueur ou les aliments. Se faire piquer quatre ou cinq fois pendant un repas était normal et il fallait faire très attention de ne pas en avaler en ouvrant la bouche. Dans la savane ce n'était pas mieux, des millions de moucherons attendaient leurs victimes pour s'introduire dans les yeux, le nez, la bouche jusqu'à rendre quiconque fou en un quart d'heure, et tous jurèrent de ne jamais revenir sans masque intégral en ces lieux où seule la moustiquaire procurait du répit autant pour travailler que pour dormir.

Quelques malchanceux attrapèrent la leishmaniose en allant faire leurs besoins au petit matin, heure choisie par un insignifiant insecte volant pour leur piquer les fesses. Appelée aussi lèpre blanche, cette horrible maladie provoque de graves lésions sur la peau et le traitement pour s'en débarrasser est très toxique.

Pilar avait raison, ce ne sont pas les jaguars les plus dangereux, ni les tapirs, bien que l'un d'eux, effrayé, ait un jour entamé une course tête baissée et renversé une tente heureusement sans occupant. Deux à trois cents kilos de viande lancés à pleine vitesse peuvent faire mal, qui croirait que ce balourd un peu miro siffle délicatement comme un petit oiseau ?

Les scientifiques de terrain sont des gens passionnés mais ni eux ni Jack ne se plainquirent de quitter cet endroit sinistre, aux relents du sang des malheureux assassinés.

V

Les écolos

Accompagner des scientifiques était passionnant pour Jack, et en lui faisant peu à peu prendre conscience des réalités de la nature au-delà de la beauté qu'elle offre, le duende l'avait habilement sensibilisé à l'environnement.

Au bureau de Besaflor l'attendait Pilar, un document à la main,

— hola Jack, tu veux bien relire ce texte ? Mon prof m'a demandé d'écrire un article sur le commerce équitable.

Pour Jack, ce ne pouvait être qu'un signe de son duende. Il s'assit près de Pilar,

— vas-y, lis-le, j'aurai ainsi les échos de ton enthousiasme sur un sujet que je connais peu.

Elle rejeta sa lourde chevelure en arrière et sourit,

— je l'ai fait sous forme de lettre à une amie anglaise, je trouve que c'est moins formel. Voilà :

Chère Megg,

le commerce équitable est un sujet beaucoup plus complexe que je ne le croyais au départ. Je ne veux absolument pas te convaincre que mes idées soient les bonnes, ce qui suit n'est qu'une réflexion personnelle. Vivant dans le Sud, dans un pays dit en voie de développement,

ma pensée est donc influencé par ce milieu dans lequel je suis immergé, c'est une notion fondamentale d'écologie. Commerce équitable, développement durable, pays en voie de développement..., je me méfie des formules qui cachent souvent les intérêts particuliers de ceux qui les ont inventées. Au risque de te choquer, je ne crois personnellement à aucune des trois.

Le commerce équitable donne trop souvent bonne conscience à l'acheteur qui a ainsi tendance à ne pas remettre en cause l'impact de ses habitudes de consommation, même si, j'en conviens, cette notion est parfois bénéfique.

Le développement durable est un mauvais mariage entre un élément dynamique (développement) et un élément statique dans le temps (durable). Sur notre petite planète ronde donc finie, développement et croissance physique ne peuvent être infinis.

Nous, les pays en voie de développement, nous le seront toujours si nous cherchons seulement à rattraper les autres. Qui serait assez naïf pour penser que les pays qui se disent développés vont nous attendre? Nous ferions mieux de chercher notre propre voie.

Je reviens au commerce équitable. Égal, équivalent, équitable, trois adjectifs apparemment similaires. Si le premier donne une idée d'uniformité et le deuxième un sens d'égalité de valeur, le dernier introduit un sens de justice. Appliqué à un échange, celui-ci se devrait donc d'être juste. Nous avons dès le départ une redondance, tout commerce ne devrait-il pas être juste? mais juste en quoi? par rapport à qui? à l'acheteur? à l'entourage du vendeur? La notion de l'équité est donc relative et non pas absolue, elle sera variable suivant le lieu et le moment et dépendra, entre autre, des acteurs en jeu et de la

valeur que l'on donne à la marchandise. C'est ainsi que les Amérindiens du nord échangeaient du métal jaune ou des fourrures contre des verroteries sans se considérer lésés pour autant. Qui décide de ce qui est équitable ? le vendeur, l'acheteur ou les deux à la fois ? Dans l'exemple ci-dessus, l'acheteur blanc n'avait-il pas le sentiment de profiter de l'ignorance de l'Indien au sujet de la vraie valeur, pour lui, des produits échangés ?

Équitable implique une notion de durée, on ne peut penser être juste dans le présent sans considérer les implications futures de l'acte.

Le commerce équitable est une notion récente, purement occidentale et tournée vers les pays dits en voie de développement, vers ceux qui n'ont pas le pouvoir de négocier. Qu'en est-il du sentiment de supériorité qui en découle ? Peut-on être juste dans une action conçue à sens unique ? N'y aurait-il pas des relents de colonialisme dans cette attitude ?

Je crois sincèrement que les réponses aux questions de ce genre sont toujours relatives. Parfois ce sera effectivement positif, parfois ce sera une catastrophe, parfois l'effet obtenu, bon ou mauvais, apparaîtra là où on l'attend le moins, il y a tant de variables !

Autre notion de la relativité du commerce équitable : les missionnaires et les coopérants sont-ils équitables lorsqu'ils *vendent* leur foi ou leurs connaissances ? S'ils assument qu'ils ont raison, trait caractéristique de ces gens, alors comment l'être ? la raison, ça peut être terrible, et le fait d'avoir bonne conscience n'est pas une garantie de l'effet positif de l'action.

Quand tu achètes à un prix correct un meuble en bois tropical, tu seras équitable envers le producteur, pas avec la forêt qui s'en va... Je vais prendre l'exemple de

l'acajou. En vingt ans, cet arbre a pratiquement disparu de l'Amazonie bolivienne, alors que dans mon enfance toute la menuiserie des maisons était faite de ce bois qui ne craint pas les insectes. L'arbre, suffisant pour le marché local, n'a pas supporté la trop grande demande extérieure. Commerce équitable ou pas, l'exportation a bien des effets négatifs sur la qualité de la vie locale. Elle augmente le PIB mais concentre les richesses et pèse considérablement sur la société et l'environnement de pays non adaptés au mode de vie occidental.

Le commerce équitable en soi n'est ni bon ni mauvais. C'est un petit pas vers une conscience de l'impact global que peut avoir une société de consommation comme celle des pays industrialisés. Je dis quelquefois à mes amis européens que par leur mode de vie ils dévorent littéralement la planète. Tout est pris ou acheté, préparé, digéré, jeté, et je ne vois aucune amélioration dans le temps aux problèmes de pauvreté et d'environnement tant que régira le système actuel dont l'unique valeur est l'argent.

Moi qui étudie l'écologie, j'apprends que rien ne peut être séparé, que tout est lié, et j'analyse le développement durable dans cette optique. Sur notre belle planète où nous habitons tous ensemble, toute action qui ne prend pas en compte les trois composantes écologie - social - économie est vouée à l'échec.

Voilà, chère Meg, mon point de vue. J'espère que tu me comprendras.

Affectueusement,

Pilar

Elle se tut, le visage légèrement coloré par son ardeur et Jack sut qu'elle ressentait au plus profond d'elle-même ce qu'elle venait de lire.

— bravo ! je n'avais jamais réfléchi encore à tout ça et ta

façon de penser me plaît, je suis d'accord avec toi.

Jack se sentit heureux et reconnaissant envers son petit champignon de duende. Non seulement il avait appris des choses intéressantes, mais un nouveau monde s'offrait à lui, un monde pourtant devant ses yeux depuis toujours et qu'il apprenait à regarder.

Quand on prend un chemin différent, on ne sait jamais où il mène, beaucoup s'en effraient mais pas Jack chez qui s'aiguissait alors sa soif de découverte.

Alors qu'il flânait en ville, il fit la rencontre de Claude, un agroécologue payé par une fondation suisse pour mettre en place une ferme écologique modèle de petite taille. Ce monsieur à la carrure imposante ne parlait pas espagnol et avait besoin des services d'un traducteur, ce que Jack accepta volontiers d'ajouter à son travail de pilote pour l'emmener à droite et à gauche.

Claude parlait vite et abondamment, traduire simultanément et dans les deux sens n'était pas chose aisée mais Jack s'y habitua et fut enchanté de découvrir l'agroécologie.

— ça c'est bien, lui susurra l'ami duende à l'oreille.

Le scientifique connaissait parfaitement son sujet et sa grande passion était le bétail. Il voulait réhabiliter les vaches créoles, celles arrivées avec les Espagnols cinq cent ans auparavant et devenues très résistantes en ayant eu amplement le temps de s'adapter aux conditions locales. Une démarche totalement à l'encontre de celle des *rancheros* qui ne juraient que par les zébus introduits récemment.

Un rendez-vous fut pris avec l'un des plus grands éleveurs. Propriétaire de vingt mille têtes de bétail et deux cent mille hectares de terres, ce monsieur était gérant

d'une banque, une fonction bien commode pour obtenir un emprunt.

Il les reçut affablement dans un immense bureau tout en leur indiquant un sofa en cuir. Jack remarqua une vitrine exposant de superbes pièces précolombiennes.

— elles sont toutes authentiques, dit fièrement le banquier, prompt à observer l'intérêt de ses interlocuteurs, ça vous intéresse, on dirait ?

— oui, un peu, répondit Jack, gêné d'être aussi vite mis à nu par l'œil vif et froid de ce petit homme nerveux.

Mais il n'était pas là pour parler des cultures anciennes et se plongea dans la traduction des paroles du banquier s'adressant déjà à Claude :

— je suis honoré de recevoir un scientifique de renom envoyé par une si prestigieuse fondation, bla-bla-bla...

Le temps étant de l'argent, il alla droit au but et présenta son hacienda moderne et scientifiquement gérée.

— j'ai vingt mille ventres répartis dans une dizaine de fermes à l'est du pays et un centre d'engraissement près de la ville où les animaux restent six mois avant l'abattage.

— euh, vingt mille *ventres* ?

— oui, je suis un des plus gros producteurs mais aucun autre ne travaille de façon aussi moderne.

Le mot s'arrondit dans sa bouche, il le savoura avant de continuer,

— tous sont des zébus sélectionnés et chaque ventre doit me donner un veau par an sinon à l'abattoir ! Moi je gère pour produire avec des méthodes industrielles et ultra-modernes, café ?

— euh, oui, j'en prendrai volontiers répondit Claude un peu interloqué.

Jack hésita puis acquiesça d'un signe de tête. Un claquement de doigts fit entrer un domestique,

— trois cafés !

Le ton était sec et exigeant.

— je ne voudrais pas être son employé, pensa Jack qui de toute façon ne l'avait jamais été de personne.

Claude en profita pour rassembler ses esprits,

— et ce sont des pâturages naturels ?

— certains, oui, mais le rendement est mauvais, pas plus de cinq têtes par hectare, je préfère ceux qui sont pris sur la forêt et semés de graminées importées.

— pris sur la forêt ?

— oui, deux caterpillars à cinquante mètres l'un de l'autre et reliés par une grosse chaîne qui traîne sur le sol et le tour est joué, c'est un vrai spectacle, les arbres sont fauchés comme du blé. Ensuite, il n'y a plus qu'à les pousser et les empiler en lignes qu'on brûlera l'année suivante, un avion passe de l'herbicide et sème des herbes fourragères entre les lignes, le bétail peut entrer un à deux mois plus tard.

— le bois n'est pas récupéré ?

— pas grand-chose, à moins qu'un forestier ne veuille faire des chemins pour venir en chercher, moi je veux bien qu'il en prenne le risque, sinon c'est plus rentable de le brûler sur place.

Logique implacable.

— et que pensez-vous des vaches créoles ?

— foutaises ! elles ne produisent pas de viande assez vite, moi je veux du rendement, le reste ne m'intéresse pas.

Jack sentit que Claude, tout comme lui, commençait à avoir une légère nausée devant ce personnage à l'âme d'ordinateur doublé d'un tiroir-caisse. L'image du duende

lui revint et il reposa sa tasse de café sans y toucher alors que l'agroécologue enfilait la sienne d'un trait comme s'il avait un train à prendre. La conversation devint plus technique et ils prirent rapidement congé. Une fois dans la rue, leurs soupirs de soulagement simultanés les firent se regarder et rire aux éclats.

— ça alors, ça existe des gens pareils ? enchaîna Jack un peu calmé.

— hélas, bien plus que tu ne le crois, répondit Claude tristement, allons prendre un autre café pour nous remonter le moral.

— un bio et équitable alors !

Encore agité, Claude se brûla les lèvres et posa sa tasse,

— si j'étais devant mes étudiants, je leur dirais ceci :

Rendement, efficacité, économie, bénéfiques..., tous ces grands éleveurs industriels ont les mêmes mots à la bouche. Ce sont des gens intelligents, ne vous méprenez pas, leur raisonnement est bon, leur erreur est de partir sur des bases fausses. Ils oublient que les méthodes industrielles sont pratiquement à l'opposé des procédés naturels. Alors qu'il prennent, la nature recycle, alors qu'il détruisent d'abord, elle maintient sans cesse un délicat équilibre dynamique.

Et vous ? voyez-vous la différence ? Regardez, observez ! la nature a des millions d'années d'expérience, l'industriel tout juste quelques décennies. Attention ! quand je dis observez, ce n'est pas qu'avec vos yeux, l'important est souvent l'invisible, que ces messieurs ignorent totalement. *Tu me manges et en me digérant tu nourris ce qui va me faire naître pour que je puisse un jour profiter de ton cadavre en te redonnant vie*, dit Frédéric Denhez en parlant des microorganismes dans son livre *Cessons de ruiner notre sol !* Je sens que cette citation va faire travailler vos méninges...

Travaillez avec tous vos sens, *intuitionnez* si je puis dire, vous aussi faites partie de la nature, alors écoutez-la, elle est déjà en vous dans votre inconscient.

Trouvez-vous naturel de détruire la forêt par le feu, tout réduire en cendres pour y poser des vaches et leur exiger qu'elles *rendent*? Ce banquier ne soupçonne même pas qu'il a détruit la richesse de ses terres en anéantissant les microorganismes par le feu d'abord, par les pesticides ensuite.

Facile pour ces gens-là de dire que la culture et l'élevage bio sont une utopie, ne les croyez pas! ils parlent d'une terre morte, assassinée. N'essayez pas de les convaincre du contraire, leurs esprits sont formatés et fermés, eux qui savent prendre, voler même, ne savent ni échanger ni partager. Mais si on parle d'une vraie terre, donc vivante, belle, et qui sent bon, alors là oui! tout ce petit monde invisible au travail vingt-quatre heures sur vingt-quatre fait le lien entre le minéral et le végétal, entre le végétal et l'animal.

Regardez la vie à l'œuvre dans toute sa splendeur, ce que vous demanderez à la nature, elle vous l'offrira généreusement et n'oubliez pas de n'accepter que ce dont vous avez besoin, prenez-le comme un don.

Vous, futurs agronomes, vous travaillerez avec la vie, que cela reste gravé dans votre esprit, refusez les offres des marchands de mort et des voleurs de vie, sentez-vous liés avec la terre à qui vous demanderez de produire, travaillez avec elle, jamais contre, nom de dieu!

Enfin, pour terminer, j'aimerais qu'avant d'exercer votre profession vous alliez passer du temps avec les petits paysans, que ce soit dans votre pays ou n'importe où dans le monde, rencontrez ceux qui ont hérité de siècles d'expérience, expérience laborieusement constituée en écoutant

celle qu'ils vénèrent encore maintenant car c'est elle qui les nourrit, la Pachamama dans les Andes en est encore une trace vivante.

Claude stoppa son discours, l'air un peu éberlué et s'es-suya le front.

— amen ! dit Jack, il t'a énervé le banquier, hein ? mais ce que tu dis est très pertinent, j'en prends note.

Les clients reprirent leurs conversations interrompues par le verbe enflammé de l'agroécologue. Ceux qui n'avaient pas compris se demandèrent si ce monsieur était fâché avec son ami ou si le café n'était pas à son goût, les gringos sont si bizarres parfois.

VI

Les dunes

Le jour du passage de la comète de Halley, Lea et Jack décidèrent de marquer cet événement qui n'arrive que tous les soixante-quinze ans, en allant camper aux *Lomas* pour mieux l'observer, et pour que leurs enfants puissent se souvenir de leurs parents s'ils avaient la chance de la revoir une deuxième fois.

Les superbes dunes fossiles de Las Lomas s'étalent paresseusement tout près de la ville. Poussées par les vents dominants du nord depuis des milliers d'années, elles avancent lentement en engloutissant peu à peu la forêt, et les palmiers étirent leurs têtes comme des naufragés avant d'être noyés par le sable qui recrachera leurs squelettes.

La famille y allait souvent. Tout en louvoyant entre les ornières profondes, Jack pensait un peu égoïstement qu'un chemin aussi mauvais était une bénédiction, peu s'y aventurent mais ceux qui arrivaient jusqu'au bout étaient récompensés par un spectacle grandiose : d'élégants croissants de dunes entouraient de leurs bras fauves de petites lagunes à l'eau très claire dont la plus grande permettait de nager et naviguer en planche à voile. Paysage impeccable et éphémère sous le vent qui le façon-

nait à sa guise.

Le dôme de la tente fut vite montée et les parents s'allongèrent sur le sable chaud au sommet de la plus grande dune pour admirer le coucher du soleil. Les enfants s'amusaient à qui sauterait le plus loin possible depuis l'arête de la pente sous le vent, là où le sable meuble s'écoule dans la lagune à ses pieds. Seuls à cette heure tardive, ils avaient tout le temps devant eux, la comète serait pour le lendemain à l'aube.

Jack s'étira,

— qu'on est bien ici ! j'adore les courbes de ces dunes, douces et lisses comme toi, dit-il en passant sa main sur la hanche de sa femme.

— mmm, c'est bon d'être une dune, dis-moi, tu as déjà été dans un vrai désert ?

— oui, une fois, au Sahara, après avoir donné pendant un mois des cours de rattrapage à de jeunes arabes dans la casbah d'Alger, peu de temps après l'indépendance du pays. J'avais dix-huit ans et c'était mon premier voyage hors d'Écosse. L'hospitalité de ces gens qui venaient de souffrir de la guerre pendant des années m'a beaucoup impressionné. Moi, jeune morveux, j'ai été reçu dans des villages où l'on me servait à manger alors qu'il n'y avait pas assez de nourriture pour tous, tu imagines ? J'ai fait beaucoup d'auto-stop, de jour comme de nuit, jamais je ne me suis senti en danger et beaucoup de chauffeurs n'hésitaient pas à faire un détour pour me déposer ou même m'inviter au restaurant, c'est comme ça que je suis arrivé jusqu'au Sahara. Ce voyage m'a marqué à jamais car je venais de toucher du doigt une réalité qui n'avait rien à voir avec les préjugés de l'opinion publique et des médias de l'époque.

— comme en avaient les Espagnols envers nous, les In-

diens.

— exactement ! depuis j'ai décidé de toujours aller vérifier les choses par moi-même, voilà comment peu à peu je suis devenu un *voir-ailleurs*.

Il sourit à Lea,

— ne t'en fais pas, le voyageur arrive toujours quelque part. Mon port d'attache c'est toi et je n'ai pas envie de bouger, je suis bien, là, allongé près de toi sur le sable chaud, tu as remarqué que sa couleur se marie parfaitement avec celle de ta peau ?

— oui, je suis de la terre, moi, embrasse-la, embrasse-moi ! regarde l'horizon qui rougit, je suis le feu aussi, celui qui transforme, viens...

Elle se leva et lui tendit la main.

Fatigués de sauter dans le sable, les enfants jouaient encore dans l'eau tiède de la lagune lorsque leurs parents réapparurent de l'autre côté de la dune.

— qui a faim ? demanda Lea de loin.

La course vers elle fut une réponse suffisamment claire pour qu'elle se mette à préparer un repas simple près de la tente. Pendant ce temps, Jack avait fait un feu qui maintenait les enfants hypnotisés,

— vous voulez que je vous raconte une histoire de la mer avant de manger ?

— ouiiiiii !

— alors écoutez bien !

Il se racla la gorge,

— perdu au milieu du grand océan nageait, pensif, le petit poisson-volant. Il se sentait seul. Pourtant, il côtoyait fréquemment toutes sortes d'autres créatures, des bleues, des vertes, des rouges, des zébrées, des drapées dans leurs

nageoires en voile, des rapides comme l'étoile filante qu'il apercevait parfois au-dessus des vagues, des lisses, des hérissées comme des châtaignes, des bizarres pleines de bras, des toutes molles, des longues, des rondes, des grosses et même de très très grosses.

Tout ce monde vivait paisiblement et était aimable avec lui, mais il se sentait seul malgré tout car il était le plus terne et le plus petit de tous, du moins le croyait-il.

Un jour, il y eut un grand vacarme sous les eaux, oui, on entend aussi sous l'eau et les poissons sont loin d'être silencieux.

Grand vacarme donc, grondements et sifflements et puis... la folie! des milliers de thons filant comme des flèches dans tous les sens, et lui au milieu, paralysé par la peur d'être assommé. Soudain un thon énorme s'arrêta au dernier moment, pile devant son petit museau noir. Ouf, il était temps! Petit poisson-volant, remis de sa frayeur, en profita pour oser demander ce qui se passait.

— c'est un grand malheur dit le gros thon, les hommes arrivent de tous côtés avec leurs filets et nous ne savons pas par où nous enfuir car les mailles sont invisibles. Ils sont en train de nous encercler, nous ne savons plus quoi faire!

— je peux peut-être vous aider, répondit petit poisson-volant, si je m'élance au-dessus des vagues avec mes ailes, je verrai où se trouvent les navires et je pourrai vous indiquer la sortie de ce piège.

Aussitôt dit, aussitôt fait, et sans attendre la réponse du thon, il prit son élan et plongea dans l'air, c'est comme ça qu'on dit chez les poissons. En surfant sur les vagues, il repéra de suite les bateaux et le chemin par où les thons pouvaient encore s'enfuir, mais il n'y avait plus de temps à perdre, vite il retrouva l'eau pour avertir l'énorme thon.

Mais l'énorme thon changea alors de ton, ce qui est le comble pour un thon. Il refusait d'admettre qu'un avor-thon pareil puisse faire ce que lui le tout puissant, ne pouvait pas.

— dégage ! tu n'es rien et à un autre moment je t'aurais mangé tout cru sans même m'en apercevoir, un petit poisson n'est rien à côté d'un gros.

Et il disparut, entraînant tous les autres thons dans son sillage, hélas, hélas, tout droit dans les mailles des filets invisibles des pêcheurs.

— quel gros thon celui-là ! pensa petit poisson-volant, j'ai bien de la peine pour tous les autres qui ont suivi aveuglément leur guide stupide.

À partir de ce jour, il ne se préoccupa plus jamais de sa taille. Il savait que, ni plus ni moins que les autres créatures, il avait sa place dans le grand océan.

— c'est triste tous ces thons qui vont mourir à cause d'un seul imbécile, dit Anahí, la plus âgée des fillettes, il ne pouvait rien faire d'autre le petit poisson-volant ?

— tu as raison ma fille, c'est un peu triste, on va demander à ta maman de souffler un grand coup sur les braises et peut-être que l'histoire va changer ?

— maman, vas-y, souffle un grand coup sur les braises ! dirent les enfants en chœur.

Lea prit une fourchette en guise de baguette magique, fit trois signes dans la fumée et souffla un grand coup sur les braises. Les étincelles montèrent haut dans la nuit, comme pour embrasser leurs sœurs les étoiles qui scintillaient.

Jack fit durer le plaisir pendant que tous avaient le nez en l'air,

— où en étais-je ? ah oui ! en fait, petit poisson-volant

s'était trompé et avait parlé à un autre gros thon qui n'avait rien compris et s'était énervé bêtement. Mais le vrai gros thon réapparut et demanda ce qu'il avait vu, lui si petit qui pouvait voler, alors que lui si gros ne le pouvait pas. Sans perdre de temps, petit poisson-volant lui parla dans le creux de son ouïe.

Après avoir écouté attentivement les indications de son ami si petit, le gros thon qui était en réalité le roi de tous les thons émit un son aigu et puissant,

— tous vers le nord-ouest ! dit-il en langage thon.

Et en un clin d'œil, ils disparurent par la brèche en train de se refermer. Ils s'en étaient tirés de justesse.

Un peu éberlué par le choc de tous ces événements, petit poisson-volant resta comme paralysé, se demandant s'il n'avait pas rêvé. Peu à peu il sourit en étirant ses jolies ailes qui se gonflèrent de fierté. *Quoi ?* c'était lui et lui seul qui avait sauvé tous ces gros thons ? Il réalisa alors que même si un petit poisson n'était rien à côté d'un gros, il avait malgré tout lui aussi sa place dans l'océan.

— bravo, bravo ! dirent les fillettes en applaudissant.

Newen tournait déjà autour du feu en battant des bras,

— je suis le petit poisson-volant, je vole et je vais vous sauver !

Il se prit les pieds dans une serviette de bain et s'affala sur le sable à l'entrée de la tente.

— allons, les enfants, dit Lea, asseyez-vous et mangez vite, je vois dans vos yeux que vous êtes déjà morts de fatigue, vous êtes restés trop longtemps dans l'eau.

Bientôt, une toute petite dune était assoupie au milieu des grandes dunes sous la douce lueur des astres, tandis qu'à l'est se levait une étrange étoile à longue queue.

Lea adorait aller camper aux dunes, non seulement pour s'y promener avec Jack et les enfants mais aussi pour elle, pour respirer, la ville lui faisait mal souvent. La pureté du sable, les douces courbes sensuelles caressées par le vent, l'eau... elle en avait un besoin physique.

L'univers imaginaire a beau ne pas être matériel, il n'en reste pas moins un univers, un tout. Dans cet univers-là, on peut voyager en tous sens, en diagonale, en zigzag, en rond, sur place, tout est possible... aller de l'infime au gigantesque, du vide à la matière, d'une singularité à un espace infini. L'imagination n'a pas plus de limites extérieures que l'univers physique dans lequel nous évoluons, et à l'intérieur, autant ce dernier est régi par des lois, autant l'imaginaire en est libéré. Dans l'imaginaire, on peut tordre et retordre l'espace ou le temps à volonté, s'envoler libéré de la gravité ou rencontrer des hommes verts si cela nous chante. Aucune limite si ce n'est notre possibilité à imaginer, d'où l'importance de savoir comment ne pas s'y perdre, le manque de limites fait peur. Peur devant cette chance inouïe que nous avons? cette capacité de nous ressourcer, de rebondir? Il faudrait que nous soyons bien timorés ou englués dans nos routines pour ne pas l'explorer. Faire appel au passé, poser des jalons pour le futur, prendre chaque sentier croisant notre chemin, s'oublier, vivre une nouvelle vie... et puis ramener avec nous ces richesses qui permettront à l'un de surmonter une maladie, à l'autre de mieux comprendre son environnement.

Lea en possédait, de l'imagination. Non polluée par des montagnes de jouets dans son enfance ni par des milliers d'images ou de messages imposés, véritables viols journaliers de la pensée perpétrés par la modernité, son imagination était claire et fragile à la fois par sa candeur. Elle se sentait ballottée dans les turbulences de la ville,

barque insignifiante dans le clapot parfois méchant de la mer, de cette mer humaine déferlante. Elle devait prendre les rames pour retrouver de temps en temps la terre ferme de l'île, son île imaginaire où elle se rassemblait, se reconsolidait, tout en sachant qu'elle devrait de nouveau affronter la vague.

Non qu'elle recherchât la solitude, Lea avait un besoin physique de contact avec les autres, elle se considérait membre d'un groupe plutôt qu'individu isolé. Dans le Beni, tout était parfaitement défini, elle avait sa place bien à elle, en ville elle se sentait perdue, sans repères au milieu de tant de gens, de tant de différences. Zigzaguer dans la foule, croiser des personnes sans les saluer ou même les regarder n'était pas naturel pour elle, zigzags horizontaux que ceux-là, les verticaux étaient bien pire, qui la *yoyotaient* entre l'attrait permanent de la nouveauté clinquante de la ville, bulle de bruit et de superficialité, et sa personnalité forgée par son passé.

Sur son île imaginaire, elle était chez elle, dans un monde stable et rassurant qu'elle arrangeait suivant son humeur. Souvent, elle partait retrouver Magdalena et sa vie heureuse avec Jack, l'arôme des pamplemousses et d'amours fougueuses, quel bonheur que ces années! tout semblait aller de soi, tout était harmonieux. Elle pouvait aussi imaginer revoir son père qu'elle aimait et respectait tant, son amour rude, ses valeurs, lui demandant ce qu'il aurait fait en telle ou telle circonstance. Ou bien elle se replongeait dans son paysage, le sien, celui où elle était née, s'amusant à changer rues bondées en pampas libres jusqu'à l'horizon, immeubles arrogants en arbres et lianes centenaires, sémaphores en pleine lune, pollution de l'air sous les réverbères en silence de la nuit étoilée, supermarchés glacés en échoppes vivantes et colorées, foule impersonnelle en amis souriants, voitures puantes

en chars à bœufs aux essieux de bois grinçant.

Elle était reine sur son île et y retournait chaque fois qu'elle sentait son intégrité menacée. Ce qu'elle connaissait, ce qu'elle avait appris, ses valeurs étaient-elles compatibles avec la ville si attirante et si différente à la fois ? Quelle était sa peur ? Réalisait-elle que ce monde de béton, avec sa technique, sa rapacité, était précisément le destructeur de ce qu'elle chérissait ?

Jack, larmes au bord des paupières, lui avait raconté comment il avait vu du ciel les tracteurs détruire la forêt, coucher les arbres comme des épis, changer une vie luxuriante en désert de poussière. Sur son île, elle refusait d'imaginer un tel scénario, c'eût été capituler devant des forces qu'elle sentait intuitivement plus grandes qu'elle, plus grandes que son monde devenu impuissant devant la marée montante de la soi-disant modernité. Si son île imaginaire était engloutie, submergée par les sirènes aguichantes du m'as-tu-vu, de la télévision, de la publicité, des flatteries et de tant de choses encore, son âme sombrerait aussi.

En ce sens, les dunes faisaient partie de son île.

VII

Paperasseries et cocasseries

Jack arrêta le moteur de l'avionnette sur l'aire de stationnement de Puerto Maldonado. Il s'étira tandis que l'agent de douane péruvien sortait de son bureau,

— bonjour monsieur, le document de cargaison s'il vous plaît.

— je n'en ai pas, regardez, l'avion est vide à part mes effets personnels.

— même sans cargaison, il me faut un document, la marchandise dans ce cas, c'est l'avion.

— l'avion, une marchandise ?

— quel est le prix du transport ?

— transport de quoi puisque je n'ai rien ?

— mais de la marchandise, donc de votre avion.

— mais je suis venu en vol !

— combien avez-vous dépensé en essence ?

— deux cents dollars environ.

— c'est ça, maintenant vous devez faire une importation temporaire.

— mais non, c'est un avion privé et je repars dans quelques jours, tenez, voici l'autorisation du ministère de

l'aéronautique de Lima.

— ici c'est la douane, vous ne pouvez pas voler avant d'avoir ce papier.

— et que dois-je faire ?

— votre compagnie doit déposer une garantie de six mille dollars à la banque, qui vous sera rendue quand vous partirez.

— il n'y a pas de compagnie, c'est mon avion.

— alors celle pour laquelle vous venez ici.

— ce n'est pas une compagnie non plus.

— si, regardez dans votre contrat.

— mais je n'ai pas de contrat !

Silence...

— bon, arrangez-vous avec une agence de douane, vous ne pourrez pas voler avant.

— mais je viens depuis trois ans et jamais on ne m'a demandé ça !

— ah, ils auraient dû.

À la banque :

— bonjour, je voudrais déposer six mille dollars sur le compte de la douane.

— vous avez un compte au Pérou ?

— non.

— il vous en faut un pour faire ce dépôt.

— alors je vais en ouvrir un.

— vous habitez ici ?

— non, en Bolivie.

— un étranger ne peut pas ouvrir de compte s'il n'habite pas dans le pays.

— mais je dois faire ce dépôt à la demande de la douane !

— impossible, monsieur, voyez cela avec le fonctionnaire.

Dix jours plus tard, l'avion fut importé après avoir fait un contrat bidon avec une entreprise bidon qui ouvrit un compte et déposa l'argent, le douanier pouvait enfin remplir son formulaire. Restait l'essence, envoyée depuis Lima deux semaines plus tôt, toujours pas arrivée et qui n'arrivera jamais.

Jack retrouva un fût d'un voyage précédent et expédia rapidement les premiers vols pour lesquels il était venu au Pérou. Un zoologiste avait posé des colliers radio à des jaguars et des pécaris et il fallait les repérer en survolant la forêt dense. L'armée s'en mêla en exigeant la présence d'un observateur à bord et le pilote se jura de le dégoûter à tout jamais de l'aviation. Ce ne fut pas nécessaire, la peur de voler au-dessus de la forêt et les balancements de l'avionnette le firent copieusement vomir sur son pantalon. Dès le deuxième vol, il demanda obséquieusement au *commandante* de lui faire un joli croquis de l'itinéraire suivi et attendit sagement à l'aéroport.

Lorsque l'essence fut épuisée, Jack rassembla ses affaires à l'hôtel et fila jeter le tout dans l'avion,

— vite, partir de ce pays envahi de formulaires, faire les papiers d'exportation avec la douane, le plan de vol et chao !

Pendant que le douanier vérifiait scrupuleusement si le numéro du moteur correspondait bien à celui inscrit sur son papier, Jack se concentra pour rester zen. Incroyable, tout était en ordre, plus que le plan de vol au bureau de contrôle,

— votre permis de vol international est périmé depuis minuit, il vous en faut un autre.

— mais le permis de vol national est valable quatre mois.

— oui, mais vous sortez du pays.

— ah !

Appels à Lima, fax, appels de nouveau. Le permis arriva enfin, tard, mais Jack n'en pouvait plus et décolla malgré l'heure limite vers Trinidad, seul aéroport bolivien qu'il pouvait encore atteindre. Un quart d'heure plus tard, il passait la frontière,

— Puerto Maldonado de charlie papa 1506, sortie de zone à 2025 zoulou sur radial 110, 3500 pieds, *hasta luego* ! Sans même écouter la réponse, il éteignit sa radio et poussa un soupir de soulagement, la Bolivie enfin !

Les ennuis de paperasserie n'étaient pas les seuls que Jack rencontrait, la météo savait aussi lui jouer des tours.

Au sud du Venezuela, l'ancien plateau des Tepuis est un paysage de toute beauté découpé en blocs aux parois verticales, séparés par des vallées tapissées de forêt bordant des rios tumultueux. La cascade Angel, la plus haute du monde, y chute de mille mètres en déployant ses voiles irisés, que Jack se faisait un plaisir de frôler avant de continuer à quelques mètres de distance des grandes falaises.

Mais traverser cette zone relevait souvent d'un coup de poker, d'immenses nuages d'orage s'y développaient très vite et aucun bulletin météo n'était disponible. Impossible pour un petit avion non équipé de radar de s'y plonger, encore moins d'essayer de passer par-dessus, le meilleur chemin consistait à louvoyer entre les trombes d'eau sans se faire piéger au fond d'une vallée.

Jack venait juste de s'en dépêtrer et survolait maintenant des collines couvertes de savanes. Il se tourna vers son passager,

— plus que la chaîne de montagnes de la frontière brési-

lienne à franchir avant d'arriver à Boa Vista, quel temps pourri !

Le Cessna était chargé à bloc par les achats de Carlos, le futur propriétaire de l'avion, qui avait insisté pour accompagner le pilote. Jack n'aimait guère cela car il n'avait pu installer près de lui l'habituel fût d'essence de deux cents litres pour augmenter son autonomie. Le système était simple : une pompe électrique branchée sur l'allume-cigare, un tuyau de plastique passant par la bouche d'aération et scotché le long de l'aile jusqu'au bouchon du réservoir percé pour l'occasion.

Il repéra au loin une rayure dénudée et quelques maisons à flanc de colline,

— une estancia et sa piste, gardons ça en mémoire, on ne sait jamais, c'est bien bouché devant.

Bien bouché en effet. Après avoir cherché un passage pendant une bonne demi-heure entre la pluie et les nuages affaissés sur les pentes de la montagne, Jack prit sa décision,

— pas question de se fourrer dans ce guêpier et c'est cuit derrière nous aussi, allons vers l'estancia que j'ai vue pendant qu'il est encore temps !

L'avionnette s'aligna dans l'axe de la piste alors que la pluie arrivait. Jack eut un gros doute en voyant le court trait mince bordé de maisons de chaque côté, si proches qu'il réalisa l'impossibilité de se faufiler entre les toits des premières habitations. *Shit*, pensa-t-il, *ce n'est pas une piste mais trop tard, je n'ai plus le choix, on verra bien.*

— Serre ton ceinturon Carlos !

Rasant les toits, le Cessna se coula dans la saignée dès que le pilote estima la largeur suffisante, cahota sur la pente irrégulière et glissante, et s'engouffra dans les hautes herbes du sommet de la colline sur une bonne

cinquantaine de mètres.

Les habitants s'étaient heureusement écartés en voyant cet oiseau fondre sur eux, et s'approchèrent avec précaution vers les deux hommes qui en sortaient.

— *pucha!* dit Carlos, mais nous sommes dans un dépotoir!

Des os, des résidus de toutes sortes jonchaient le sol, l'avion était planté sans dommages en plein milieu.

Levant amicalement la main vers les arrivants Jack se rendit compte qu'ils ne parlaient pas espagnol et n'avaient jamais vu d'avion de leur vie à la façon dont les enfants s'en approchaient timidement. Celui qui parut être le chef les invita par geste à venir se mettre à l'abri de la pluie. Il comprenait quelques mots et Jack lui expliqua tant bien que mal ce qui était arrivé, chassant la peur et ramenant les rires alors que Carlos distribuait quelques douceurs. Pas malin le gringo qui confond une rue avec une piste! Le pilote faisait déjà marcher ses méninges,

— une rue! deux cents mètres de long et un mètre cinquante de chaque côté des ailes entre les maisons, comment sortir de là maintenant?

Le ciel se dégagaa deux heures plus tard, temps que Jack avait mis à profit pour élaborer un plan: aidés des villageois, ils dégagèrent un chemin de cent mètres dans le dépotoir et les grandes herbes qui couvraient entièrement l'autre côté de la colline. Les termitières furent aplaties tant bien que mal, et les machettes allaient bon train dans la bonne humeur générale causée par cet événement inattendu tombé du ciel. Jack expliqua la suite à Carlos,

— on va coincer l'avion entre les maisons en bas, presque à les toucher pour gagner de précieux mètres. En haut de la rue, notre vitesse sera encore très faible car la pente est

raïde, je compte sur les cent mètres qu'on vient de défricher pour accélérer suffisamment. Si ce n'est pas le cas, je coupe le moteur et on finira dans les herbes, j'ai été voir et j'ai fait enlever les plus grosses termitières. Si je sens que c'est bon, je fais sauter l'avion d'un mètre avec les volets au max, on dévale l'autre versant en peignant les herbes jusqu'à prendre une vitesse suffisante pour quitter l'effet de sol, et on commence à grimper, ça te va ?

— si tu le dis, on a le choix ?

— non.

Ils remercièrent les villageois en laissant un peu d'argent, quelques paquets pour se délester et une grosse conque des Caraïbes en souvenir. Le décollage s'effectua comme prévu.

— j'imagine que cette histoire va être racontée, embellie et déformée à souhait, dit le pilote soulagé malgré tout. Qui sait, la prochaine génération parlera peut-être encore de l'oiseau métallique ...et je m'en souviendrai moi aussi !

Ils traversèrent l'Amazonie brésilienne sans encombres en faisant escale à Manaus et se posèrent à Guayaramerin pour passer la douane bolivienne.

Le Cessna entama sa montée dans le ciel pour sa dernière étape. Au quatrième jour de vol depuis Miami, ils étaient enfin chez eux, Jack se relaxa sur son siège, *ce soir je suis dans les bras de Lea.*

D'habitude intarissable, son passager était étrangement silencieux.

— ça va Carlos ? tu as l'air tout chose. À midi on se posera à Santa Cruz, tu peux dormir en attendant.

— ça va.

Silence... puis reprenant,

— non ça ne va pas, retournons à Guayará, j'ai dû manger quelque chose de pourri hier soir, je dois aller aux toilettes !

— retourner ? ah non ! les douaniers vont encore nous poser un tas de questions, plutôt trouver une piste, San Joaquin tiens, c'est juste sur notre route, on y sera dans vingt minutes.

Carlos ne dit mot, ce que Jack prit hypocritement pour un acquiescement. Peu de temps après, l'homme se tortillait sur son siège et la sueur commençait à perler sur son front tandis que ses avant-bras se hérissaient comme poil de chat effrayé. Livide, le malheureux serrait les dents et souffrait visiblement. Soudain, n'y tenant plus, il attrapa la mallette du pilote, une ancienne trousse de secours métallique qui accompagnait celui-ci depuis son arrivée en Bolivie.

— ah non ! dit Jack en la lui quittant des mains, tu n'as qu'à prendre la tienne !

Au stade de l'affolement, Carlos tira d'un coup sec sa belle mallette de marque flambant neuve et l'ouvrit fébrilement. Papiers et documents volèrent en tous sens dans la cabine, puis il baissa son pantalon et y posa ses fesses. Une odeur atroce envahit l'étroit habitacle. Jack s'étira au maximum et colla son nez sur l'entrée d'air frais en haut du pare-brise, quitte à piloter de façon inconfortable, tout en se débarrassant des papiers qui cachaient ses instruments.

— aaah, dit le responsable du désastre, ça fait du bien ! bon, maintenant on peut continuer à Santa Cruz.

— et c'est tout ce que tu trouves à dire ? *carajo*, tu crois que je vais supporter ta merde pendant trois heures ? pas question, je me pose !

L'avion roulait vers la cabane du contrôleur quand Carlos ouvrit sa fenêtre et jeta la mallette fermée au beau milieu de la piste en terre, geste stupide mais le pilote ne dit rien, stoppa le moteur près de la cabane, descendit en vitesse et respira un grand coup. Pendant que Carlos allait se torcher, il rédigea un autre plan de vol tout en expliquant les raisons de son escale imprévue au contrôleur qui n'en croyait pas ses oreilles.

En remontant la piste pour la prendre dans le sens du vent, la mallette avait déjà disparu et Jack partit d'un grand éclat de rire en imaginant la tête de son nouveau propriétaire.

VIII

Un drame menant à une belle rencontre

Huit flèches... Le propriétaire de l'estancia et Jack contemplaient le corps du régisseur et son macabre bouquet de longues tiges raides aux fleurs de plumes plantées profondément en pleine poitrine. Dans la main du cadavre, un revolver au barillet presque vide.

— *Indios de mierda!* s'emporta le propriétaire, ils vont payer! repartons tout de suite à Santa Cruz chercher des soldats, je veux voir cette sale engeance pulvérisée, de la vermine voilà ce que c'est!

Pendant le vol de retour, les pensées tournaient en accéléré dans la tête de Jack. Il savait que les quelques Indiens Yuquis qui vivaient encore comme leurs ancêtres nomades dans la forêt du Chapare ne savaient plus où aller, repoussés de tous côtés par les colons descendus des Andes, les forestiers ou les pétroliers en prospection, ou pire, pris comme simple gibier par les chasseurs de la ville.

Le petit groupe d'Indiens apparu à l'estancia, certainement avec femmes et enfants, avait dû surgir de la lisière et effrayer le régisseur qui inspectait les clôtures. En homme habitué aux armes, celui-ci avait vraisemblablement dégainé et tiré les coups de feu entendus par

les péons. La réponse avait été immédiate et foudroyante avec ces huit grandes flèches de deux mètres lui traversant le torse.

Jack allait-il être impliqué dans le massacre de ces pauvres gens ? cette simple pensée le révoltait. En posant les roues du Cessna sur l'asphalte de la piste de Santa Cruz, il avait pris sa décision, et lorsque les jeunes soldats se présentèrent avec leur barda, il refusa de faire le vol sans donner d'explications,

— c'est non, c'est tout.

L'affaire avait déjà fait le tour de la ville et beaucoup de monde était venu voir le départ des valeureux soldats qui allaient exterminer *los bárbaros*, les sauvages qui avaient osé tuer un Blanc. On railla le pilote qui s'éloignait,

— *gringo maricón!*

Mais Jack avait d'autres chats à fouetter et fila à la maison de la culture pour demander aux artistes de se prononcer publiquement contre un nouveau massacre d'Indiens, en se demandant si cela suffirait à le stopper.

Le lendemain, les journaux étalaient leurs gros titres obscènes : *Un homme assassiné par des sauvages à cent kilomètres au nord de la ville, La barbarie à nos portes, Le dicton se confirme, un bon indien est un indien mort.* La voix des artistes qui avaient écouté Jack fut la seule à s'élever contre l'expédition punitive. Celle-ci avait pris du retard et les jeunes soldats morts de peur n'avaient pas osé s'éloigner des bâtiments, se contentant de monter la garde contre une autre attaque très improbable. Les Yuquis s'étaient évaporés dans la nature et jamais l'on ne sut si l'action des artistes avait porté ses fruits. La leçon que Jack en tira était que les soi-disant Blancs, dont l'immense majorité était métissée, considéraient toujours les Indiens comme des barbares et des sauvages, comme une prolongation d'un

autre temps qu'il fallait éradiquer. L'histoire se répétait encore et encore.

Les artistes impliqués dans l'affaire des Indiens se lièrent d'amitié avec Jack et Lea qui, écœurée par l'attitude de la presse, avait elle aussi fermement soutenu son mari. Il y avait Memo, l'imposant sculpteur sur bois, Olivia la céramiste, Fermín le peintre des traditions au style inoubliable, et Kura, excellent peintre d'ascendance japonaise aux yeux globuleux de poisson rouge. Ensemble, ils avaient ouvert la première école des beaux-arts de la ville.

En dépit de leur renommée nationale et même internationale, ils ne s'étaient pas découragés devant le peu d'aide apporté par les autorités. Santa Cruz, malgré son million d'habitants, n'était toujours qu'un énorme village de gens cherchant du travail, la culture n'y était pas une priorité. La fréquentation de ce noyau artistique procura à Jack des échanges captivants et à Lea un intérêt grandissant pour faire quelque chose de ses mains,

— qu'en penses-tu, Jack ? ça me donne envie d'essayer, tu crois que je pourrais m'inscrire aux cours du soir ?

— ta mère m'avait bien dit que tu savais tout faire quand elle t'a *vendue*, tu te souviens ? j'en serais enchanté, ça ne peut que t'enrichir, voilà un moment que je te sens tourner en rond dans notre vie de couple, tu as besoin d'agir alors vas-y, tu verras bien !

— c'est vrai, je n'aime pas la routine. Tu te souviens quand on trouvait des céramiques peintes et même des statuettes sur les tertres artificiels millénaires du Beni ? Toi tu te posais des questions sur cette civilisation disparue, mais moi, ça me donnait envie d'en faire, je me retrouve dans cet art, ça me parle, je crois que je vais m'inscrire au cours de céramique !

Il était dans la nature de Lea de se donner pleinement et avec enthousiasme. Non seulement elle apprit vite, mais elle s'installa dans un coin de l'atelier de Jack et commença bientôt à faire ses propres créations, toutes inspirées par l'art précolombien. Jack l'aida à construire ses fours et à fabriquer engobes et émaux. Elle avait raison, cet art lui convenait et il prenait plaisir à la voir concentrée, façonnant ses pièces au colombin comme faisaient ses ancêtres, lissant d'un geste sensuel la glaise humide. La terre était sa matière sans aucun doute. Tout en continuant à suivre des cours, elle ne tarda pas à en donner elle-même car elle aimait aussi transmettre ce qui était devenu une passion.

Elle appréciait particulièrement partir dans les villages du Beni pour diffuser ses connaissances et les appliquer dans la vie quotidienne. Cela la changeait de la ville si éloignée de la simplicité de son enfance, si perfide et attirante que parfois elle s'y sentait perdre pied. Les quelques jours de cours entre *su gente* lui permettaient de respirer, d'être elle-même.

Malgré une tradition millénaire, peu de villages avaient encore des potiers, les gens préféraient acheter des casseroles en aluminium ou des bassines en plastique aux commerçants de passage. Remettre littéralement la main à la pâte, retrouver l'amour de la terre pour ensuite la sublimer par le feu, geste sacré allant bien au-delà de l'utile, telle était la base du cours de Lea. Rassembler les gens n'avait jamais été un problème pour elle.

— tu possèdes un certain magnétisme, lui avait dit Jack un jour, tu attires les gens.

Elle s'était sentie flattée de ce compliment. Sous le soleil rouge du couchant, elle embrassa du regard son groupe qui préparait le four, les pièces de chacun déjà empilées avec soin à l'intérieur, il ne restait plus qu'à murer l'en-

trée. La nuit entière, on allait bavarder, chanter, boire aussi, tout en veillant à maintenir la flamme avec du menu bois. Deux longs jours d'attente jusqu'à ce que le four refroidisse. Pour rien au monde Lea n'aurait manqué l'ouverture qui était toujours une surprise, le feu est imprévisible, mais elle était surtout attentive aux visages qui s'illuminaient en découvrant les pièces,

— c'est moi qui ai fait ça ? disaient-ils, je peux pas croire ! tu as vu ? fais voir la tienne ? oh là là, c'est chouette !

Pour Lea, il n'y avait pas meilleure récompense que voir l'incrédulité, la joie et la fierté dans leurs yeux, elle se sentait exister, elle avait un rôle à jouer parmi les siens.

Son atelier grandissait, devenait envahissant, mais l'ordre n'était pas son fort et il en résulta quelques frictions avec son mari, qui de son côté montait des kits d'ULM rapportés dans ses convois. Ce soir là, l'atelier était silencieux, Jack était reparti chercher un autre avion et ne reviendrait pas avant deux semaines ou plus. Elle s'assit sur le tabouret qu'il utilisait près de l'établi, passant sa main sur les toiles tendues de ces drôles d'aéronefs rappelant les premiers pas de l'aviation,

— j'aimerais bien qu'il soit là, il me manque, j'en ai un peu marre de ces voyages pour ramener des avions, je sais que ça nous fait vivre, mais il est trop souvent absent, les enfants le ressentent, il n'a pas l'air de s'en rendre compte. Ça me rend jalouse aussi, c'est bête ! Bon, j'ai un batik à teindre, moi, j'avais oublié, ça va me calmer.

Pendant un séjour familial en Europe, elle enseigna son art dans une école, autant aux enfants qu'aux parents,

— quels drôles d'enfants, ils ne voulaient pas se salir quand il a fallu fouler la terre avec les pieds et j'ai dû planter le plus proche de moi au milieu du tas pour que

tout le monde s'y jette !

Elle prépara aussi une exposition où la plupart de ses pièces furent vendues, ce qui la rendit très fière.

De retour en Bolivie, son aura auprès de ses camarades et collègues s'accrut suffisamment pour qu'elle soit admise dans le cercle des artistes de la ville, elle avait fait une exposition de ses œuvres en Europe ! Les réunions et les invitations se firent de plus en plus fréquentes, les absences et les retours dans la nuit aussi.

— ce n'est pas grave, pensait Jack, elle se donne à fond, ce n'est pas moi qui vais lui reprocher, ça ne compense même pas toutes mes absences dues à mon boulot, des semaines parfois.

Bientôt, elle fut invitée à devenir membre d'une association de femmes artistes dont la plupart des adhérentes étaient des femmes de la *bonne société*. Il était de bon ton pour elles de montrer qu'elles faisaient partie d'un cercle culturel où la plupart faisait de la peinture, la céramique c'est salissant... Dans ce monde étroit, l'art en soi était accessoire et le paraître très important, on n'exposait pas ses tableaux, on s'exposait soi-même.

Lea n'avait rien à faire avec ces gens-là, elle le sentait et elle le disait mais elle accepta l'invitation, inconsciemment flattée d'être reconnue par le gratin de la ville.

— tu crois que tu vas trouver ta place entre elles ? lui demanda un jour Kura, attention de ne pas te laisser contaminer, concentre-toi plutôt sur ton œuvre.

— non, non, ça ira, je suis forte, et tiens, pendant que tu es là, je veux aussi prendre des cours de peinture, tu veux bien ?

— tu laisses tomber la céramique ?

— bien sûr que non ! j'ai seulement envie d'essayer autre chose, avec toi je vais apprendre comme il faut, et puis

tes élèves sont des jeunes, c'est une autre ambiance, pas comme les vieilles rombières de l'association qui ont peur de toi, tu les ferais travailler pour de vrai!

IX

Affinités et ouverture

Il marchait d'un bon pas sur le trottoir malgré la chaleur et la foule. Depuis sa visite du marché avec Pilar, Félix avait cherché à la revoir, ce qui n'avait pas été difficile puisqu'elle l'avait elle-même convoqué à un *examen* au café de leur première rencontre. Qui pouvait rester indifférent à cette femme ? Il en était déjà très amoureux et supposait qu'elle partageait ses sentiments car jamais elle ne fit de difficulté pour accepter de nouveaux rendez-vous.

Bien que ne connaissant pas le quartier, il trouva sans peine le minuscule bureau de l'association tout près de l'université. L'équipe de Besaflor avait choisi l'endroit afin de privilégier les relations avec les étudiants et mieux s'enquérir de leurs besoins réels. La porte était grande ouverte, il entra,

— salut tout le monde ! hola Pilar ! hola Jack, tu es là aussi ?

— bien sûr, j'y passe beaucoup de temps, trop même, mais c'est exaltant, non Pilar ?

— oui, surtout depuis que le bureau est ici, c'est tout de même mieux que de squatter ta propre chambre pendant un an.

— tu as raison et la maison est redevenue un peu plus paisible, merci monsieur Michael Jackson !

— que vient faire Michael Jackson là-dedans ? demanda Félix intrigué.

— ah ah ! une histoire sympa, continua Jack, figure-toi qu'un soir on frappe à ma porte. Bonjour me dit l'homme en entrant, je suis l'ambassadeur d'Angleterre et comme je passais par Santa Cruz, j'apporte mon soutien à votre projet pour le local de votre association Besaflor. Voici un chèque pour vous, je suis ravi de pouvoir vous aider, et maintenant excusez-moi, je dois retourner à mes affaires. Et il est parti comme ça, me laissant dans les mains un chèque de vingt mille dollars.

— vingt mille dollars !

— oui, pour l'*anticrético* de ce bureau, une sorte de bail immobilier par lequel on récupère intégralement la somme à la fin du contrat, en général d'une durée de un à deux ans renouvelable. Ça nous évite de payer un loyer, c'est courant ici et parfait pour nous car cet argent ne diminue jamais, au bailleur de se débrouiller pour le faire fructifier.

— ah bon ! et Michael Jackson dans tout ça ?

— eh bien tu ne le croiras pas mais c'est le nom de l'ambassadeur, Michael Jackson est donc venu chez moi ! Allez, je vous laisse, j'ai un vol à faire, salut la compagnie !

— salut ! répondirent plusieurs voix dans les salles.

Pilar prit Félix par le bras et lui fit visiter les locaux : une bibliothèque spécialisée avec deux ordinateurs, une salle de réunion, un petit bureau et un coin cuisine.

— c'est la meilleure bibliothèque ornithologique du pays, dit-elle fièrement, il n'y a pas moins de cinq mille documents et livres, tous répertoriés au fur et à mesure et à disposition des étudiants. Maintenant on est en train

de compléter une liste des oiseaux connus dans le pays, presque mille trois cents espèces. La Bolivie n'a plus accès à la mer, nous n'avons pas d'oiseaux marins, mais il y a beaucoup à découvrir encore !

— je ne sais même pas combien il y a d'espèces chez moi.

— moins de six cents au Royaume-Uni, et moins de mille dans toute l'Europe, je crois, l'Amérique du Sud est le continent des oiseaux par excellence, et aussi des poissons et des fourmis.

— ça te plaît ça, hein ?

— tu l'as dit ! pourquoi crois-tu que les biologistes étrangers viennent ici ? c'est si facile de découvrir de nouvelles espèces que même Jack en a trouvé une par hasard et sans le savoir, le grand nigaud, un oiseau du sol de la forêt qu'il avait enregistré et qui a été identifié par un pro. Et je ne te parle pas des plantes, là c'est à chaque sortie que les botanistes en trouvent de nouvelles, tu sais, l'écologie est une notion relativement neuve ici, et la biologie de terrain ne fait que commencer, c'est ce qui rend notre travail passionnant !

— je vois, l'enthousiasme est presque palpable chez vous, et vous acceptez des membres ?

— bien sûr, tu veux t'inscrire ?

— eh bien oui, ma foi, j'aime bien votre démarche et puis je te verrai plus souvent !

— mmm, pas de traitement de faveur ici, hein ? mais si tu as un projet, on l'examine tous ensemble en réunion et s'il est accepté et qu'on trouve le financement, tu peux le diriger toi-même si tu le désires. Pour toi ça paraît normal, mais pour les étudiants, il faut leur dire deux fois car il ont du mal à le croire, c'est très valorisant pour eux, ah si j'avais eu cette opportunité en mon temps !

— en ton temps ? ce n'est pas si loin en arrière quand

même !

— non mon cher courtisan, mais nous avons fait évoluer les choses depuis.

— et quelle est votre principale activité maintenant sur le terrain ?

— l'étude de l'ara à gorge bleue, un ara endémique du Beni très rare dont on estime le nombre à une centaine d'individus, tu auras sans doute l'occasion d'y participer d'une façon ou d'une autre. Ah, j'oubliais, nous sommes bénévoles mais les acteurs d'un projet peuvent être payés s'ils n'ont pas d'autres ressources pour le mener à bien, dans ce cas il faut le prévoir avant la recherche de fonds.

— je n'en suis pas là, au début je vous aiderai au bureau, ça me permettra de mieux connaître les autres membres.

— ça marche ! on se retrouve mardi sur la place pour regarder le défilé du carnaval ?

Le carnaval ! grande fête traditionnelle non religieuse, d'autres diront païenne, auquel le pays tout entier participe avec enthousiasme, à tel point que toute activité est suspendue pendant trois jours de délire collectif, trois jours où l'on oublie les difficultés de la vie, où l'on se permet l'interdit. Les costumes et l'alcool facilitent le défoulement, le regard devient flou et anonyme, en bref tout le monde s'en fout et cherche seulement à s'éclater. Pourtant les codes sont stricts, voilà le paradoxe, on fait ce qu'on veut mais à l'intérieur d'un cadre délimité par la tradition.

Sous le soleil ardent et moite de février, les Cambas en chemises légères aux couleurs de leurs confréries sautent et dansent en pagaille, tout en se faisant copieusement arroser par les spectateurs avec des seaux d'eau et des ballons de baudruche, remplis de liquides colorés souvent

douteux. Les Collas vivant à Santa Cruz, eux, défilent en fanfare sous de lourds et splendides costumes, tout en dansant pendant des heures sans se laisser impressionner par l'énorme différence climatique entre les tropiques et le froid des hauts plateaux.

Bien placés sur le bord du trottoir et poussés par la foule qui se bousculait derrière eux, Félix et Pilar admiraient les riches et pesants accoutrements des danseurs,

— ma-gni-fi-que, s'exclama Félix, regarde les diables, ces perles, ces miroirs, ces couleurs, ces masques grotesques qui me font penser aux dragons chinois. Et ces ours blancs en peau d'alpaga, d'où sortent-ils ?

— et tu es loin d'avoir tout vu ! ces costumes valent une fortune et sont jalousement gardés par les familles, n'empêche, je ne voudrais pas être à leur place, avec ce soleil ils doivent cuire là-dessous.

Bien que passant précisément près d'eux à ce moment, Juanito n'entendit pas les paroles de Pilar. Engoncé dans l'un de ces diables magnifiques, il en avait marre des trente kilos sur ses épaules, lui qui n'avait pas voulu danser mais sa famille originaire d'Oruro, fief du plus beau carnaval du pays, n'aurait pas compris, parfois la tradition devient littéralement un carcan. Né à Santa Cruz, il ne se sentait guère concerné et aurait préféré danser la salsa dans une discothèque avec une petite Camba bien chaude.

Ces pensées qu'il avait eues en endossant son habit étaient loin maintenant. Ruisselant de sueur alcoolique sous les cinquante degrés à l'intérieur de ce véritable scaphandre, les sens ankylosés par l'ivresse et le manque d'air, il ne ressentait même plus la fatigue de ses jambes qui continuaient à bouger en mesure machinalement. Un gamin traversa devant lui, le fit trébucher et il s'effondra sous le

pois du masque. Les grandes cornes faillirent griffer le visage de Pilar avant d'empaler les saucisses d'une vendeuse ambulante. Charrette, vendeuse et diable s'écroulèrent avec fracas sur le pavé, la graisse qui coulait des saucisses en train de griller s'enflamma et se répandit sur le masque de Juanito qui, affolé, se releva d'un bond.

Jamais, de mémoire de *carnavalero*, on n'avait vu diable danser si bien tout en zigzaguant avec le feu aux trousses. Le moment de stupeur passé, les Cambas le bombardèrent de baudruches et de *seillées* d'eau avant de le terrasser et de lui ôter le masque. Juanito s'en tira avec quelques cheveux roussis sous les rires et les ovations de la foule.

— c'est bien la première fois que je vois Cambas et Col-las aussi unis, dit Pilar, c'est un bon carnaval !

Meilleur encore qu'elle ne le pensait à cet instant. Le carnaval œuvrait déjà sur les deux jeunes gens, dans la fête, les corps s'échauffent, la tête ne suit pas toujours et parfois, il est peut-être mieux de laisser parler la nature.

Beaucoup de bière, beaucoup de danses de plus en plus serrés, de moins en moins de paroles, les yeux dans les yeux, graves et joyeux en même temps... le couple s'embrassa enfin longuement. Tard dans la nuit, épuisés par tant de bruit, de danse, d'alcool et de rires, ils s'assirent sur un banc de la grande place, enlacés, le hasard voulant que ce soit sur celui-là même où s'était vautré Félix la première fois devant la cathédrale. Il rit,

— le goéland m'a porté chance !

Devant le visage déconcerté de Pilar, il dut lui expliquer ce détail de son arrivée.

— ouf, dit celle-ci soulagée, j'ai cru que j'étais dans les bras d'un Belge cinglé !

Elle se blottit plus fort contre lui,

— ton studio n'est pas loin, *no mi amor*?

Félix ne regretta pas de s'être inscrit à Besaflor, non seulement à cause de Pilar qu'il côtoyait tous les jours ou presque, mais aussi parce que l'association lui était sympathique. Il s'investit de plus en plus au fil des mois et sut très vite employer ses compétences là où elles étaient le plus utiles, tant et si bien qu'à l'assemblée de fin d'année on lui proposa le poste de directeur, poste officiel mais informel, le groupe fonctionnant à l'horizontale contrairement aux autres ONG hiérarchisées. Un peu étonné, il accepta après avoir capté le regard approbateur de Pilar.

— me laisserais-je manipuler? pensa-t-il, non, disons simplement guider, mon ego m'en sera reconnaissant.

Sur le point de sortir, il chercha encore les yeux de Pilar qui s'approcha en souriant,

— on va fêter ta promotion chez toi, *señor director*?

Après le petit déjeuner, Pilar s'allongea dans le hamac de Félix et prit le journal où s'étalait en première page une photo du nouveau président, le dernier de la très longue liste des gouvernants du pays.

— dis-moi, Pilar, c'était comment au temps des dictateurs?

— très difficile pour les opposants politiques, mais ça ne changeait guère la vie des gens ordinaires, je me souviens que ma mère et les voisines étaient contentes du couvre-feu imposé le soir, ça évitait que les hommes aillent boire le soir. Ceci dit, il ne fallait pas titiller les militaires ou les sbires du gouvernement, les milices surtout. On connaissait les endroits qu'ils utilisaient pour torturer, en général des maisons particulières, il y en avait une dans le quartier de Jack.

Parmi ces dictateurs, il y en a eu un particulièrement sor-

dide, j'ai encore en tête la page de garde du journal avec une grande photo, exactement comme aujourd'hui, il était en train de décorer ceux qui l'avaient aidé à prendre le pouvoir les semaines précédentes par un coup d'État sanglant. Je me souviens, je fulminais! tous ces dégueullasses qui se congratulaient, ça me donnait envie de vomir! et lui, le criminel principal, là, je le haïssait par tous les pores de ma peau! un veau, c'était un veau! non, un porc plutôt, avec sa hure noire et ses petits yeux, dommage pour les cochons, je les aime bien, mais cet homme, ce *cholo* odieux! *Dios mío!* quelle répugnance! brrr... mes poils se hérissent encore rien que d'y penser! Dire que ces aberrations de la nature avaient réussi à gagner le pouvoir et que nous allions dépendre d'eux! L'habit ne fait peut-être pas le moine, mais sûrement le militaire, si on lui avait ôté ses décorations d'arbre de Noël et son sabre en carton à celui-là, on n'aurait vu qu'un pantin minable! Ah, il pouvait frimer derrière ses Ray-Ban chinoises, le salaud, l'infâme salaud! Renverser une femme en plus, notre première présidente, et trafiquant de drogue par-dessus le marché! Je n'y comprenais rien, comment en était-on arrivés là? personne n'avait donné l'alerte, tout le monde s'en foutait et laissait faire..., c'est vrai qu'à l'époque ils ne dureraient pas longtemps, sais-tu qu'on a eu six présidents en une seule journée? bon, je triche un peu car il y a eu un triumvirat, mais quand même!

Et Jack, qui avait failli prendre la nationalité bolivienne avec l'aide du ministre de l'intérieur aussi salopard que son maître, il aurait eu un passeport avec le sceau de ces deux mafieux, pas vraiment un bon plan! Heureusement, il n'est pas allé jusqu'au bout des démarches et n'a jamais essayé une seconde fois. Ça m'est égal qu'il ne soit pas officiellement bolivien, il l'est de cœur, c'est ce

qui compte.

— calme-toi Pilar, ne sois pas aussi impulsive ! tu es déjà rouge de colère rien qu'en évoquant ces souvenirs, c'est du passé, le gouvernement est démocratique maintenant.

— oui, c'est mieux, mais je ne crois pas que la société soit prête, les gens disent, et ce n'est pas faux, que maintenant ce n'est plus un dictateur et ses amis qui volent le pays, c'est tout un parti ! Vous, dans le Nord, vous fonctionnez aux préjugés : un dictateur c'est mal, une démocratie c'est bien, noir et blanc, point, et pourquoi ce serait bien partout, la démocratie ? Je prends les choses à cœur parce que je voudrais bien que mon pays avance, parfois je me désespère, tant de corruption, tant d'ingérence des gringos aussi, et toujours dans leur intérêt ! Il n'y pas dix ans, ils appuyaient encore les dictateurs, quitte à foutre en l'air une démocratie, Allende et Pinochet en sont le parfait exemple et pas le seul. Là encore, je rejoins Jack, chaque pays doit chercher sa propre voie, vouloir toujours vous copier n'a aucun sens, jamais vous ne nous attendrez et jamais ça ne fonctionnerait car les conditions sont différentes ici, c'est le béaba de l'écologie. Trop impulsive ? oui, sans doute, mais j'ai des raisons.

L'automne..., les feuilles dorées qui se détachent et tissent un doux tapis multicolore, la sympathique odeur de terre mouillée et de champignons..., Félix en rêvait. Rien de tout cela sous ce climat alternant saison sèche et saison des pluies. Ces souvenirs lui donnaient la nostalgie de son plat pays, signe que son enthousiasme initial s'érodait, que le charme de l'exotisme s'évaporait,

— les gens comprennent rarement ce que je leur conseille, pensait-il.

Et lui ne comprenait pas pourquoi ils n'acceptaient pas

ses avis qui lui semblaient si évidents.

Par un de ces jours de morosité, une ONG étasunienne lui demanda de superviser un projet pendant quelques mois dans une communauté de paysans isolée qui cultivait des pommes de terre et des céréales sur un plateau montagneux. Les maisons dispersées, construites en terre crue et abritées sous des toits de tuiles brunes au camouflage de lichens, se fondaient dans un paysage grandiose, mais, chose impensable pour des Étasuniens, ces gens n'avaient pas de toilettes et l'ONG avait réuni les fonds pour en construire près de chaque maison. Félix trouva le projet excellent, plus d'hygiène ça ne pouvait être que mieux, surtout pour les enfants. Son enthousiasme réapparut et il se lança à corps perdu dans cette nouvelle aventure qu'il n'hésita pas à incorporer aux autres projets de Besaflor, s'occuper des oiseaux, c'est aussi s'occuper des gens.

On lui remit un dossier où tout était planifié, il n'y avait plus qu'à exécuter. Des fosses furent creusées à une dizaine de mètres des maisons, des cabines en brique rouges construites par dessus, le plateau fut bientôt semé de points colorés.

— ton patient a la rougeole, lui dit une fois un collègue en se moquant.

Quelques semaines plus tard, toutes les cabines servaient à remiser les outils, les paysans étaient très contents.

Félix, lui, se sentit frustré avec le sentiment de ne pas avoir mené à bien sa mission. Pilar lui lança une bouée de sauvetage en lui donnant peu à peu les clefs de son peuple.

— Pilar, pourquoi les paysans n'ont pas utilisé les toilettes que l'ONG a construites pour eux ?

— sans doute parce qu'on ne leur a rien demandé ?

— oui, mais ils n'en avaient pas et on leur a tout donné !

— et pourtant, ils faisaient bien leurs besoins naturels, non ?

— dans les champs !

— et c'est quoi, d'après toi, le lisier que les agriculteurs déposent dans les champs de ton pays ?

— euh... oui, mais ce n'est pas pareil !

— tu en es sûr ?

— c'est de l'engrais !

— ici aussi, tu vois, si les paysans avaient ressenti la nécessité d'avoir des toilettes, ils les auraient construites depuis longtemps, ils ne sont pas plus bêtes que ceux de chez toi mais ils vivent dans un autre environnement. L'ONG a voulu imposer ses vues, le changement, ça ne vient pas comme ça, tu aurais pu par exemple louer une de ces maisons pour y vivre un temps et y construire ce type de toilettes. Au cours des visites de tes voisins, ceux-ci n'auraient pas manqué de les remarquer et les auraient adoptées sans difficulté si l'idée leur avait plu. La grande différence, c'est que ce serait venu d'eux-mêmes, c'est ça le vrai changement, et c'est valable pour eux comme pour toi.

— oh là là, il faut que j'y réfléchisse !

— exactement ! tu es sur la bonne voie, ça me fait plaisir, dit-elle en l'embrassant joyeusement.

En demandant à Pilar de l'accompagner dans son travail chaque fois qu'elle le pouvait, la jeune femme lui apportait alors une vue totalement différente de l'Autre, sans compter que le prétexte était excellent pour se voir plus souvent.

Pour comprendre, il faut cultiver l'empathie. Félix s'aperçut que les autochtones étaient parfaitement adaptés à

leur milieu, qu'ils étaient les mieux placés pour corriger leurs erreurs ou innover, et que dans le fond ils étaient bien plus semblables à lui qu'il ne le supposait auparavant.

Méditant sur ces nouvelles façons de voir, il put enfin juger son monde à lui et se rendit aisément compte que rien ne justifiait d'aller s'imposer chez les autres, qu'il lui fallait d'abord les respecter au lieu de forcer les volontés à rentrer dans le moule de son univers à lui. Lui qui avec la meilleure volonté mais aussi avec sa morgue occidentale, était venu imposer des changements, se transformait également. Sans toutefois s'identifier à ce monde si différent, il le comprenait un peu mieux.

X

Les songeries de Lea

La maison était silencieuse. À cette heure de l'après-midi ce n'était pas exceptionnel, quand la chaleur écrase les corps et les esprits une sieste s'impose, mais ce n'était pas un silence ordinaire.

Lea, tout en se balançant dans son hamac pour avoir un peu d'air, écoutait les légers gémissements que faisaient les dormeurs en se retournant. Les enfants avaient la dengue, la fièvre qui casse les os comme on l'appelait et qu'elle-même avait subie la semaine auparavant. La ville était infestée de moustiques dès le début de la saison des pluies et les autorités n'y allaient pas par quatre chemins devant l'épidémie annuelle. Cette fois-ci encore Lea entendait le vrombissement de l'avion en train de disperser de l'insecticide en va-et-vient incessants sur la ville,

— tuer les moustiques avec un plus gros moustique, songea-t-elle, est-ce que ça ne revient pas à supprimer un danger pour le remplacer par un plus grand en nous faisant respirer ces cochonneries ?

Elle regarda ses quatre enfants allongés par terre sur des nattes, il n'y avait rien d'autre à faire que leur donner à boire et attendre au moins trois jours, parfois une semaine que le virus se lasse de torturer leurs corps. Comme ils

grandissaient vite ! Elle se remémora la mise au monde de chacun.

Newen, l'aîné, était né à Magdalena avec le médecin Miguel Angel et Jack. Le bébé avait le cordon autour du cou, le travail avait été long et douloureux mais elle s'était battue vaillamment jusqu'au bout, elle pouvait le dire et en être fière. Malgré les conditions précaires, elle n'avait jamais cédé à la panique, même en voyant les premières lueurs de désespoir dans les yeux du médecin déjà prêt à utiliser les forceps. Son enfant, elle l'aurait quoi qu'il arrive et il était né avec l'aide de son mari pressant son ventre alors que ses forces la trahissaient. Une émotion très intense, avait à ce moment envahi la petite pièce. Les hommes avaient les larmes au bord des yeux, Jack par soulagement, Miguel Angel en pensant à son propre enfant qui naissait peut-être au même moment très loin de là. Elle, elle caressait entre ses seins le plus beau cadeau de sa vie et débordait d'amour.

Les trois autres étaient tous nés à Santa Cruz dans des cliniques. Conscients qu'une naissance est un événement très important dans la vie d'un couple, elle et Jack avaient toujours demandé un accouchement en silence et sans personnel autre que le médecin. Pour la naissance de leur première fille Anahí, la pédiatre avait d'abord refusé la présence du mari et n'avait accepté que sous la menace de chercher un autre praticien, ce qu'ils auraient bien dû faire car, le moment venu, ils s'étaient retrouvés dans une salle avec sept ou huit personnes qui jacassaient. Elle se souvenait de la sourde colère dans les yeux de Jack, double colère car lorsqu'il avait demandé une cuvette d'eau pour y déposer sa fille un instant, l'infirmière avait apporté de l'eau froide et le bébé avait dû passer deux jours en couveuse.

La petite Miel était née dans la nuit tiède. Elle entendait

encore le médecin suppliant,

— ne poussez plus, ne poussez plus !

Peine perdue, l'enfant était venue au monde plus vite qu'une lettre à la poste.

Quant à Sami, le dernier, qui l'aurait cru ? il avait fallu une césarienne et elle avait demandé une anesthésie partielle pour sentir Jack près d'elle. Vêtu de blanc et masqué, il lui avait caressé le visage tout en regardant leur fils sortir de son ventre.

— mam, j'ai mal partout, mes bras, mes jambes...

Miel s'était réveillée. Lea sorti de sa rêverie et lui donna à boire,

— dors encore si tu peux *mi amor*, demain tu devrais déjà te sentir mieux, ne t'en fais pas je suis là.

La petite se rendormit en geignant, Lea replongea dans le passé. *Gracias a Dios*, ses enfants n'avaient pas souffert de maladies ou d'accidents graves, mais parfois il s'en était fallu de peu. Un jour, Newen était sorti en feu et en hurlant de la maison des voisins, tout ça à cause d'un bidon d'alcool sous un lit. En voulant récupérer un ballon, il avait allumé une bougie pour y voir plus clair et les vapeurs s'étaient enflammées, une chance qu'il s'en soit si bien tiré malgré une très grosse brûlure à la cuisse. Comment oublier ses cris lorsqu'à l'hôpital l'infirmière avait brossé la plaie pendant que Jack maintenait son fils immobile !

Et Anahí qui avait aspiré de l'essence d'un tuyau... si petite encore, pas plus de trois ans. Son père avait pris sous le bras sa fille qui s'étouffait et était parti en courant, mais il avait dérapé sur le ciment du corridor et une brique avait ouvert l'arcade sourcilière de la petite, ce n'était pas son jour vraiment !

— si l'essence est passée dans les poumons, avait dit un médecin, elle ne s'en sortira pas, attendez ici.

Quel crétin ce toubib! Vingt minutes d'angoisse totale avant qu'on ne vienne leur dire que leur fille allait bien, que le plus grave avait été de recoudre sa plaie. Jack l'avait serrée très fort dans ses bras, sans un mot, jusqu'à ce qu'Anahí apparaisse en tenant la main d'une infirmière.

Miel n'avait jamais été malade jusqu'à présent, Miel qui pourtant cessait de sucer son pouce pour embrasser sur le museau tous les chiens et les chats qui croisaient son chemin. Peut-être que sa fille avait ainsi fortifié son système immunitaire, comme son petit frère qui chassait les cafards? il ne marchait même pas, mais quelle habileté pour les attraper et les avaler! on avait beau courir, c'était toujours trop tard. Elle le revoyait encore, assis par terre avec les deux grandes antennes du cafard qui dépassaient de sa bouche comme des moustaches, beurk! coriace celui-là. Quand Newen l'avait jeté au milieu de la piscine des voisins pour qu'il apprenne à nager, c'est ce qu'il avait fait, nager, et il était revenu au bord du bassin. L'histoire n'avait été sue que bien plus tard, son frère s'était bien gardé de s'en vanter.

Perdue dans ses souvenirs, Lea soupira de fierté pour ses enfants. Sa part de bonheur, elle l'avait déjà eue et ne pouvait pas se plaindre, un bonheur qui avait été crescendo. Alors pourquoi se sentait-elle arrivée à un plateau? comme toujours, Lea ne savait pas expliquer, elle ressentait et pressentait les choses. La présence de Jack, ses bras la serrant contre lui, ses baisers lui manquaient toujours mais un peu moins qu'avant lui semblait-il. *C'est parce que je suis occupée par mon art sans doute, plus que trois jours et il sera là, je serai moins nostalgique.*

XI

Les Kalapalos

Étendu en travers du hamac, Jack goûtait la fraîcheur à l'intérieur de la maloca, cette grande et belle bâtisse indienne à la forme d'un immense canot retourné.

Son éternel goût de l'exploration était comblé. Deux amis brésiliens lui avaient demandé de les piloter dans un périple au Pantanal, la zone marécageuse la plus grande du monde. Caïmans noirs se chauffant gueule ouverte au soleil, jabirus, aras hyacinthe, cabiais, loutres, la région regorgeait d'animaux. Comment oublier la vision du jaguar se reposant sur la berge alors qu'ils passaient en canot à une quinzaine de mètres ? le félin s'était levé sans hâte, leur jetant un dernier regard avant de faire demi-tour, ne laissant aucun doute sur qui était le maître de ces lieux.

Mais se balancer dans son hamac dans la fraîcheur d'une maloca chez les Indiens Kalapalos était tout autre chose. À l'intérieur de la réserve du Xingú, le village restait hors de portée des touristes, et la seule façon d'y arriver était d'obtenir une autorisation de la FUNAI, l'organisme brésilien chargé des affaires indiennes, ou une invitation personnelle du chef, souvent monnayée, ce qui était le cas.

Curieux, Jack continua d'examiner la structure de bois bien visible sous le toit en herbe culminant à six mètres au-dessus de lui. De fins arbustes flexibles plantés en ellipse dans le sol s'entrelaçaient pour former une nef de vingt-cinq mètres de long sur dix de large, soutenue par six gros poteaux répartis le long du grand axe. Aux extrémités, accrochés en éventail entre les parois et le dernier poteau, des hamacs utilisés par les deux familles pour dormir ou faire la sieste. Lui, l'étranger de passage, avait accroché le sien près de l'une des deux ouvertures latérales, basses et l'une en face de l'autre, qui permettaient une illumination douce et agréable par contraste avec l'aveuglante lumière extérieure. Au centre, sur l'un des deux foyers placés à même le sol, grillaient doucement quelques poissons fraîchement pêchés dans ce puissant affluent de l'Amazone qu'est le Xingú.

Calme et sérénité, pensa Jack, *et bientôt le repas, que je suis bien dans ce hamac...*

Un soudain remue-ménage à l'extérieur troubla la paix du lieu et trois enfants entrèrent un peu excités, l'un d'eux d'à peine trois ans tenant son bras gauche replié, la main veinée de minces filets de sang, quelques larmes sur la joue mais pas de plaintes. Le petit groupe s'arrêta indécis près du feu. Jack, qui observait attentivement la scène, se leva et alla vers l'enfant qui, toujours silencieux, lui tendit sa main blessée, la paume profondément entaillée.

— avec quoi t'es-tu coupé ? lui demanda-t-il.

— couteau à toi, répondit le plus âgé des autres enfants.

— *oh shit!* fit-il, jetant furtivement un regard un peu anxieux vers la mère qui s'approchait aussi.

Elle examina la blessure avec douceur et repartit tranquillement chercher de l'eau. Pas de cris, pas de remontrances. La plaie nettoyée et sommairement bandée d'un

bout de toile, elle redonna le couteau à l'enfant dont les pleurs avaient cessé, et repartit pétrir la pâte pour faire le *bejo*, cette gigantesque galette de manioc base de la nourriture de la tribu. Les enfants, eux, coururent de nouveau jouer dehors.

Se sentant inutile, Jack regagna son hamac, troublé car il se sentait un peu fautif de ne pas avoir rangé son couteau dans son sac. *Quelle différence avec ce que j'ai connu dans mon enfance*, pensa-t-il.

Le repas était prêt, il s'approcha du foyer. Cuits à la flamme, les poissons n'étaient ni vidés ni écaillés ni épicés, il suffisait d'écarter délicatement la peau craquante du dos et d'attraper un morceau de chair blanche sans se brûler les doigts, un délice. La femme apporta le *bejo* pour accompagner le poisson.

— Analú, l'interpella-t-il, pourquoi as-tu redonné le couteau à ton fils ? il peut se couper de nouveau !

— non, gringo, chez nous c'est comme ça qu'on apprend, il s'est coupé une fois, maintenant il connaît les dangers de la lame qu'il doit savoir utiliser correctement, si je lui enlève, il n'en aura pas l'occasion et pourra se couper de nouveau plus tard.

Que répondre à ces paroles de sagesse ? Tout en continuant à manger et se brûler les doigts, il imagina une scène qui aurait pu se passer dans certains milieux de son pays natal,

...la mère affolée à la vue du sang et poussant des cris, le père attiré par le brouhaha, administrant d'abord une bonne baffe à l'enfant au cas où, et confisquant immédiatement l'objet, puis la dispute entre les deux, chacun se renvoyant la responsabilité pendant que le sang continue de couler.

— *comment, bordel, peux-tu donner un couteau à un gamin de trois ans ? t'es complètement inconsciente ou quoi ? dit le père d'une voix*

coléreuse.

— *mais c'est pas moi! pleurniche la mère, c'est ton couteau, tu laisses toujours traîner tes affaires!*

— *va chercher la trousse de secours au lieu de rester plantée là! tu vois pas que le sang coule?*

— *oh mon dieu! ça va tacher le tapis! viens là toi, petite peste! et j'espère qu'il n'y aura pas besoin de t'emmener chez le docteur pour te faire des points de suture! s'emporte la mère en tirant fortement l'enfant par le bras...*

La secousse imaginaire ramena Jack à la réalité de la maloca. Un peu éberlué, il mit quelques secondes à se remettre, pas évident de sauter d'un monde à l'autre. L'harmonie présente autour de lui l'apaisa vite,

— il y a décidément des façons très différentes de vivre la vie, pensa-t-il, j'aime bien celle-ci.

Plus tard dans la soirée, il aborda Analú assise sur un tabouret à l'entrée de la maloca. Le besoin de lui confier ce qu'il ressentait était trop fort et il lui raconta la scène du matin telle qu'elle aurait pu se dérouler chez lui, essayant de lui montrer la différence entre leurs mondes. Celle-ci ne dit rien, resta immobile un moment, le regard lointain, puis elle lui prit les mains et plongea directement ses yeux dans les siens, cela n'était pas gênant, tout paraissait si naturel ici. Alors il sut qu'elle comprenait, qu'elle ne jugeait pas, mais que lui seul devait faire la part des choses.

La part des choses, il la fit le lendemain même. Si par contraste il avait noirci la scène imaginaire du couteau à souhait, l'incident lui rafraîchit la mémoire par un souvenir plus agréable. Interrompant les notes qu'il écrivait sur un carnet, il décida de le coucher sur le papier en guise d'incantation,

...Le morceau de lard bouilli s'affaissa sous la pression de la lame du canif de mon grand-père, la couenne brune résista un moment puis rebondit légèrement quand l'acier arriva d'un coup dans le gras blanc et onctueux avant de trancher la chair rose. Une odeur de saindoux chatouilla mes narines, mêlée à celle du café noir et de la grosse miche ronde déjà entaillée. Je l'admirais ce canif à deux lames, serties entre deux pièces de bronze où s'inscrivait en bas-relief la figure d'un chasseur et de son chien. Continuellement affûté, le fil de sa lame principale était creusé par l'usage. J'aurais donné ou fait n'importe quoi pour avoir ce canif, d'autant plus qu'il m'était formellement interdit d'y toucher et de toute façon hors de ma portée dans la poche du grand-père.

Le petit déjeuner à la ferme se prenait vers neuf heures, lorsque les hommes revenaient des champs après trois heures déjà de labeur. La pièce qui servait à la fois de cuisine, de salle à manger et de réserve était sombre, il fallait laisser le battant supérieur de la porte ouvert, nous avions le museau glacé par les courants d'air et le dos grillé par le feu de la grande cheminée. Le battant du bas était toujours fermé à cause des poules qui réussissaient malgré tout à passer par-dessus et se faisaient alors vigoureusement chasser par Scotch le bearded collie. Ma grand-mère s'affairait autour du feu et servait les hommes assis sur les longs bancs de bois. Il y avait d'abord la soupe chaude et fumante avec des yeux dorés dessus qui me regardaient et auxquels je disais bonjour car les yeux appartiennent toujours à quelqu'un, le pain et le lard venaient ensuite avec le café, sauf pour mon grand-père qui préférait un bol de lait chaud et moussu.

Tous les matins se déroulait le même rituel. Après avoir coupé sa tranche de lard, il la posait sur le pain et en taillait un morceau qu'il coinçait entre le pouce et la lame du canif pour le porter à sa bouche. Mais cette fois-ci on entendit un remue-ménage dans la cour et le grand-père se leva en ronchonnant pour aller voir, un renard peut-être qui effrayait la basse-cour ou un cochon échappé de sa soue.

Je restai assis, obnubilé par le canif posé à côté du bol, la lame graisseuse appuyée sur le pain. Lentement ma main avança, les

doigts rampant comme des pattes d'araignée vers l'objet convoité, et du bout de l'index je caressai timidement le bronze, tiède encore de la paume de mon grand-père. J'osai le soulever, il était moins lourd que je ne pensais,

...pour un instant, j'étais un homme, un grand, un vrai, j'étais fort et je parlais haut,

— allez Réveuse, allez ma jument, hue ma belle! hue! tire vain diou, tire! dia, dia! et toi gamin? reste pas planté là, allez, pousse au cul de la charrette, tu vois pas que l'ornière est profonde? ah! ça y est! c'est bon, arrête que la jument se repose!

Je sortais alors ostensiblement le canif de ma poche et coupais une pomme en deux, lui tendant une moitié. Il me regardait faire avec de grands yeux...

Ma grand-mère fit du bruit derrière moi en attisant le feu, me sortant brusquement de ma rêverie. Effrayé, je lâchai le canif et cachai ma main dans ma poche, conscient d'avoir bravé un interdit. Je me retournai vers la cheminée, ma grand-mère me sourit en se relevant, les yeux malicieux, jamais je ne sus si elle m'avait vu...

Le lendemain il fallut procéder à la distribution des perles apportées par les amis de Jack, fruit du marchandage entre ceux-ci et Manoa, le fils du chef. Le chef, lui, était parti à Brasilia, invité à rencontrer ...la reine d'Angleterre.

Les perles de verre coloré étaient très appréciées par les Kalapalos. Disponibles seulement par le biais du troc ou des cadeaux, elles servaient surtout à décorer le corps, même si maintenant la plupart des hommes portaient des shorts et les femmes des robes aux couleurs voyantes, ce qui ne les empêchait pas de rentrer du bain nues et la robe sur l'épaule pour ne pas la mouiller. Rarement vêtus eux aussi, les enfants, garçons ornés de ceintures de perles bleues, filles de colliers orange, jouaient sou-

vent ensemble au bord de l'eau où ils se plongeaient au moindre prétexte.

Tous se réunirent au centre de la grande place ceinte en demi-cercle par les huit malocas du village. Il y avait là une table faite de quelques planches abritée sous un toit de palmier, Jack en demanda l'utilité à Rutina, le jeune infirmier,

— si la pêche est abondante, dit celui-ci, le pêcheur garde ce qu'il utilisera et laisse le reste ici pour les autres, il en est de même pour qui rapporte des fruits ou quoi que ce soit, chacun se sert à sa convenance.

Admiratif devant ce système de distribution simple et efficace, Jack allait répondre quand au même instant s'approcha un homme nu, un énorme piranha à la main. Jack s'était fait mordre une fois sans gravité en plongeant dans une rivière mais jamais il n'en avait vu de cette taille, celui-ci devait peser trois ou quatre kilos. L'homme lui tendit le poisson en le regardant en face et prononça quelques sons semblables à des gazouillis d'oiseaux, une caractéristique de sa jolie langue caribe.

— il te l'offre, dit Rutina à Jack.

— oh, dis-lui que je le remercie ! dois-je lui donner un cadeau en échange ?

— non, il allait le poser sur la table puis il a pensé à toi, tu le partageras avec les familles de ta maloca, Analú le cuira pour toi.

Jack, un peu gauche, s'inclina en souriant vers l'homme, emporta le poisson et revint en courant car la distribution des perles avait déjà commencée dans la bonne humeur générale. Triées par couleur dans des Calebasses, elles brillaient sous le soleil vertical. Une femme en prenait une petite poignée au hasard et la donnait à celle qui tendait la main à ce moment-là. Toutes avaient une

préférence marquée pour les couleurs franches et vives mais aucune ne se plaignit d'être mal servie.

Manoa s'approcha en faisant des remontrances aux trois gringos, les perles n'étaient pas assez belles et il n'aimait pas les vertes. Ils comprirent vite que le futur chef se pavanait devant ses deux femmes. Rutina avait expliqué à Jack que la polygamie était permise mais que c'était bien du travail et que seul Manoa l'avait fait par prestige. Celui-ci continua à se plaindre et dit qu'il allait convoquer une assemblée du village le lendemain pour éclaircir l'affaire.

Jack découvrit ainsi qu'il y avait une école, bien qu'il n'ait jamais vu un seul élève sous le toit de palmes où tous étaient réunis. Comme pour la distribution des perles, il y avait beaucoup de rires mais tous écoutaient lorsque l'un d'eux prenait la parole, qu'il fut homme, femme ou adolescent. Le contraste avec l'attitude de Manoa était manifeste, l'homme avait déjà l'esprit pollué par les contacts fréquents avec la ville proche où les Kalapalos avaient un bureau pour traiter leurs affaires avec les Blancs. Il demanda une compensation sous la forme d'un moteur hors-bord de deux-cent-cinquante chevaux, pas moins, ce dont ils n'avaient certainement pas besoin. Hors de question d'accéder à cette demande ridicule. Devant la réticence visible des gringos, la femme du chef absent leur demanda de promettre de le faire. L'un des amis de Jack, qui avait observé qu'elle avait déjà changé trois fois de robe au cours la réunion, prit la parole à sa suite,

— nous ne voulons pas promettre une chose impossible, cela a dû vous arriver plus d'une fois, non ?

Murmures d'approbation. Il continua, attentif à ne pas blesser Manoa devant ses gens.

— par contre, nous voulons bien essayer de faire notre

possible pour trouver des aides pour vous mais il n'y a aucune garantie que nous y arriverons. En nous accueillant vous nous avez donné beaucoup, pas des choses matérielles mais là, termina-t-il en mettant la main sur sa poitrine, nous ne pouvons oublier cela.

Sa sincérité toucha les Kalapalos trop souvent la proie de l'hypocrisie des Blancs, et Manoa dut s'incliner devant l'assentiment de tous à ces paroles. Jack se retira, pensant que le futur chef allait au-devant de bien des problèmes s'il continuait ainsi.

Des souvenirs de ce genre d'attitude lui revinrent en mémoire. Pilar lui avait raconté comment était arrivée la corruption chez les Guaranis du Chaco bolivien. Traditionnellement les Guaranis n'avaient pas de chef, toutes les décisions étant prises en communauté, les réunions duraient le temps qu'il fallait, personne n'en sortait tant que les problèmes posés n'étaient pas résolus. Chacun avait droit à la parole que tous écoutaient attentivement en une belle démonstration de démocratie, exactement comme venaient de le faire les Kalapalos. Chez ces agriculteurs autrefois nomades, des chefs n'étaient nommés que provisoirement en cas de guerre ou de désastre naturel. Les conquistadors espagnols ne comprirent pas ce système qu'ils ignoraient et inventèrent un chef qu'ils appelèrent Grand Capitaine afin d'avoir un interlocuteur d'un certain rang, fonction qui existe toujours. Le Grand Capitaine et son entourage avaient dû s'installer en ville à la demande du gouvernement pour traiter plus facilement leurs affaires, et surtout éviter aux fonctionnaires de l'État de faire de longs et inconfortables voyages. Coupés de leur peuple et entourés de rapacité, ils furent vite contaminés.

Pilar avait tendance à mettre tout le monde dans le même panier et pestait autant contre les dirigeants indigènes

que contre l'administration du pays désordonnée et corrompue elle aussi, ce qui ne l'empêchait pas de valoriser les Guaranis avec lesquels elle travaillait en tant que zoologiste. Elle employait toutes ses forces à lutter contre les préjugés de ses propres confrères, boliviens ou étrangers, qui ne pouvaient admettre qu'un paysan ou un chasseur puisse apporter quelque chose à la science.

Encore plus visible chez les Kalapalos que chez les Guaranis, la coquetterie, le sens de la non-propriété, la sexualité, la notion du temps, en bref tout ce qui fait les relations entre les humains, éclairèrent Jack sur ce qu'il avait rencontré au Beni chez les Cambas, et donc chez sa femme.

Il avait hâte maintenant de la retrouver pour lui raconter combien ce voyage l'avait marqué et combien il aurait voulu qu'elle l'accompagne.

XII

Les voisins collas

Lea entra et s'affala sur le divan de rotin en soufflant,
— tu as vu ? demanda-t-elle à son mari qui s'approchait,
le Colla d'à côté a coupé l'arbre devant chez lui !

— et pourquoi ? il ne gênait personne.

— non, tous pareils ces Collas, ils ont horreur du vert, de vrais *cepes* !

La référence de Lea aux fourmis coupeuses de feuilles et capables de dénuder un arbre en une nuit démontrait son dépit. Son visage reflétait la colère et l'incompréhension.

Jack s'assit à son côté,

— tu as raison, le voisin a horreur du vert, j'ai une petite idée sur le sujet.

Toute réflexion a besoin de recul, sinon l'esprit trop sollicité par le bouillonnement des informations immédiates suffoque et a de grandes chances de s'y noyer. Pour que les événements s'éclaircissent, le temps lui-même doit se décanter. À l'image de l'espace, trop près on ne voit rien.

Jack appréciait beaucoup ce recul qui lui était donné par sa profession, en volant le pilote est obligé de voir les choses de haut et dans leur ensemble. Dans le ciel

la vitesse n'a plus d'importance, le paysage défile lentement, et si un point attirait son attention, il avait tout le loisir non seulement de l'examiner mais aussi de le relier au reste.

Avec le temps, il apprit à appliquer ce principe à tous les événements de sa vie courante et aussi dans sa façon de penser. Pour analyser un détail il lui fallait voir le tout.

Malgré des années passées dans le pays, la Bolivie recevait encore bien des secrets pour lui, mais il en avait une vue générale que peu de gens possédaient, c'est pourquoi il pouvait comprendre sans trop de difficultés les raisons des différences entre les Collas et les Cambas, deux peuples bien distincts unis dans un pays créé de toutes pièces par les Libertadores et qui tirait son nom du plus grand, Bolivar.

Il se tourna vers sa femme,

— ce Colla ne fait que recréer son paysage mental, il est né sur l'Altiplano aride, chez lui le lointain est toujours accessible, donc si l'arbre présente un inconvénient, si petit soit-il, il va l'abattre sans penser davantage. Toi, la Camba amazonienne, tu vis à l'aise dans une végétation foisonnante, au milieu d'animaux et d'insectes de toutes sortes. Regarde les jambes de ta voisine, enflées par les piqûres des moustiques même après des années, à toi ça ne te fait rien, ton corps est immunisé. Si tu allais vivre sur les hauts plateaux, tu ferais tout pour faire pousser des plantes car ton propre paysage mental en a besoin.

— mais il n'est pas chez lui ici, il n'a pas le droit!

— Il est tout autant Bolivien que toi mais tu as aussi raison, son environnement chez lui était différent et non seulement il ne se reconnaît pas dans celui-ci mais inconsciemment il cherchera à reproduire le sien, seuls ses enfants élevés dans le quartier changeront peu à peu, ou

ses petits-enfants. Son comportement n'a rien d'exceptionnel, en fait c'est plutôt la règle, recréer ce qu'on a laissé derrière soi, souvent en détruisant, avant de comprendre et s'adapter. Pense aux Anglais qui ont importé des renards, des sangliers et des lièvres en Patagonie pour pouvoir chasser *leur* gibier, ou encore aux Mennonites qui font table rase de la forêt cinq siècles après avoir quitté la Frise et ses rivages mornes, pas d'arbres non plus chez eux. Il est vrai que leur religion renforce encore davantage cette pulsion, Dieu leur a dit de travailler en combattant la nature.

— en attendant l'arbre est coupé !

— si tu voyais ce que ses semblables ont fait de la forêt vierge du Chapare, tu pleurerais, ils détruisent tout. Vingt-quatre mille mineurs et leurs familles restés sans travail à cause de la fermeture des mines déficitaires de l'État... Descendus des montagnes désertiques, ils sont venus refaire leur vie dans cette région inhospitalière de loin la plus humide du pays. N'étant pas agriculteurs, ils ont planté de la coca pour survivre, comment leur en vouloir ? Quelle ironie ! non seulement la forêt est détruite mais cette région est devenue le principal foyer de production de drogue et ces gens continueront dans la misère, mais je m'égare... Pour en revenir au voisin, il te faut d'abord comprendre avant d'agir, pour toi son geste est une agression mais si tu vas l'insulter, rien ne se passera à part satisfaire ta colère. Toi qui es dirigeante du comité vicinal, inclus-le, plus vite il sera accepté et intégré plus vite il comprendra, on touche là au problème mondial des émigrés.

— ça va me coûter mais je vais essayer, pauvre arbre quand même ! pour moi c'est tuer un être vivant, c'est ce que je ressens, tu comprends ?

— oui, je te comprends, et je pense de plus en plus comme

toi, on l'invite à la fête dimanche ?

— bof ! bon, d'accord !

Le dimanche, la fête s'annonçait bien. La viande grillait, la bière coulait, les conversations étaient animées. Un cousin de Jack était arrivé la veille par surprise et le pilote se fit une joie de présenter un membre de sa famille aux invités.

Le cousin Angus se plaça devant un bananier avec sa cornemuse dont il accorda rapidement les bourdons avant d'entamer une gigue. Le son puissant de l'instrument surprit les invités et les enfants se bouchèrent les oreilles. Jack était aux anges, sa musique ! celle de son enfance, celle qui le faisait vibrer. Il aimait beaucoup la musique andine, et d'autres aussi, arabe, africaine, classique... , mais seule la musique celtique lui produisait cet effet. *Ça doit être inscrit dans mes gènes*, se dit-il.

— pas faux, répondit une petite voix *duendesque*.

— ah, tu es là, toi, ça te plaît ?

— ça me plaît, la musique est partout dans la nature pour qui sait l'écouter.

Angus était un bon sonneur et jamais il ne voyageait sans sa cornemuse qui lui procurait toujours de belles rencontres. Il était heureux de passer quelques semaines avec son cousin Jack qu'il n'avait pas revu depuis longtemps, heureux aussi de sonner pour la famille et les quelques voisins et amis réunis autour de l'abondant barbecue préparé par Lea. Il y avait beaucoup de Boliviens, dont le voisin qui avait coupé l'arbre de la rue, et quelques étrangers, tous installés à demeure dans le pays. Ceux-ci avaient une mentalité bien différente de celle des expatriés, gens de passage pour quelques années, payés par leurs pays et qui avaient tendance à se regrouper entre

eux. Félix était une exception comme on en rencontrait parfois et il était toujours le bienvenu chez Jack.

On applaudit Angus, on en redemanda et le bon vivant qu'il était ne fit pas prier. Lorsqu'il eut terminé, les enfants s'approchèrent, curieux de connaître cet instrument bizarre qui respirait et criait fort.

— superbe, dit Jack, viens donc pomper un peu de bière avec nous maintenant, notre petite cérémonie va commencer.

— cérémonie ?

— oui, on va planter un *toborochi*, un arbre bouteille, alors il faut arroser ça, encore plus avec un nom pareil !

Lea apporta l'arbuste et donna une pelle au voisin colla en lui demandant de creuser un trou à l'endroit indiqué, prenant ainsi sa revanche tout en espérant qu'il comprendrait le geste. Puis elle y déversa un seau d'eau et posa délicatement les racines au fond pendant que le voisin repoussait la terre.

Quand l'arbre fut planté, les enfants dansèrent en ronde tout autour. Kura le peintre leva son verre et prit la parole,

— planter un arbre, le voir grandir, se rafraîchir sous son ombre, crée un lien physique et affectif qui fait que cet arbre ne sera jamais comme les autres, longue vie à lui et à vous mes amis, *salud* !

Tout en buvant, Lea s'approcha de l'épaule de son mari, — s'il ne comprend pas le message, notre cher voisin, alors il n'y a plus rien à faire.

XIII

Les tribulations de Félix

Une vieille dame était venue expliquer dans la classe d'école primaire de Félix comment elle vivait lorsqu'elle avait le même âge que les élèves devant elle. Il s'était alors levé, incrédule,

— et vous n'aviez pas la météo ? non !

Il n'avait pas été étonné du manque d'électricité et d'eau courante, des kilomètres à pied pour aller à l'école dans le froid de l'hiver, de l'absence de téléphone, de radio et même de télévision, non, ce qu'il avait trouvé incroyable était que la grand-mère devant lui avait vécu sans météo. Peut-être avait-il simplement noté l'empressement de son père pour ne pas la rater avant les infos ?

Savoir de quoi sera fait le lendemain serait-il devenu une obsession dans les pays où il est indispensable d'avoir un agenda ? où tout doit être prévu et prévisible ? Besoin de contrôler ou peur de l'inconnu ? Le sociologue ami du père de Félix ajouterait que dans une société installée dans le confort, peu de gens ont envie de prendre des risques et beaucoup ne songent qu'à augmenter encore ce confort. Dit de façon plus terre à terre, plus le coussin est mou, plus celui qui est assis dessus aura du mal à se lever.

Les couleurs du temps, autrefois manifestation aléatoire d'un cycle qui réglait les activités humaines et la nature tout entière, sont devenues une commodité, un objet consommable comme un autre.

Félix s'était souvenu de l'anecdote et rageait. Coincé dans une estancia dont le chemin d'accès était inondé par de fortes pluies récentes, il n'osait s'aventurer sur la piste de glaise bordé de fossés profonds, ce qui aurait été un suicide automobile, même avec le 4x4 de l'association. *Je savais bien que la météo c'est important! si j'avais pu l'écouter, je ne serais pas piégé dans ce trou!*

Il venait de passer deux semaines à la recherche d'aras à gorge bleue. En allant pêcher un péon en aurait tué un pour l'utiliser comme appât, un appât qui aurait valu des milliers de dollars aux États-Unis. Peu de gens distinguaient ce grand perroquet de l'ara jaune, le plus commun de tous et pratiquement identique mise à part la couleur de la gorge. Ce manque de discernement était la meilleure protection de l'oiseau endémique, et Félix était venu vérifier l'histoire, malheureusement vraie.

Réduit à supporter les moustiques et manger l'ordinaire des péons car ses vivres personnels étaient épuisés, il en eut très vite par-dessus la tête du riz et de la viande séchée trois fois par jour. Les nuages noirs du pessimisme s'amoncelaient dans son esprit, il s'ennuyait, tournait en rond, sans énergie, pas même pour commencer à rédiger son rapport. *Un an de ma vie pour une bière avec des frites et un gros steak saignant! et puis aller au ciné avec une copine, acheter des bouquins, plein de CD de rock, un costume chic et puis pourquoi pas, terminer par un vrai bon massage... Putain, j'ai le mal du pays! j'avais tout ça comme je voulais et je m'en rendais à peine compte. Quelques années par ici, je ne regrette pas, mais au fond de moi je sais que ce n'est pas mon truc, ce n'est pas moi! ça m'a per-*

mis de relativiser c'est vrai, ma vie a changé... mais je n'estime que davantage le confort que je retrouverai un jour chez moi, d'ailleurs je n'ai jamais pensé vivre en Bolivie.

Paf !

— moustique de merde !

— don Félix, *cuidado, la yoperojobobo !*

— la quoi ?

— le serpent, là, dit la femme du régisseur, c'est l'eau qui monte qui les amène ici. Claudio ! appela-t-elle, encore une *yope*, viens la tuer avant qu'elle pique un des gosses !

Félix s'écarta en ruminant sa mauvaise humeur, *je ne sais pas comment il fait, Jack, il donne vraiment l'impression d'être chez lui ici, peut-être parce qu'il a une famille ? c'est justement ce qui me retient avec Pilar. L'avoir comme compagne, c'est super, mais se marier, avoir des enfants, ça voudrait dire rester en Bolivie toute ma vie, ça je ne pourrais pas et je ne veux pas ! meerde ! coin pourri ! je veux des frites !*

Au bout de trois jours, l'eau baissa suffisamment pour que la piste soit découverte et séchée en quelques heures par le soleil. Le Belge ne perdit pas une minute et le soir même il était à Trinidad.

Prodem est la banque des pauvres, c'est là que devait arriver le virement attendu par Félix pour payer les péons qui l'avaient guidé dans la savane à la recherche des aras. Sur la porte pendait un écriteau *pas de système*, autre façon de dire que les ordinateurs étaient en panne. Il s'éloigna en grommelant et revint en fin d'après-midi, tout était normal *bendito sea Dios !*

En faisant la queue au guichet, il se mit à observer les gens dans la file, quelques Blancs mal vêtus, des Collas de l'Altiplano venus tenter leur chance dans le Beni, des

Cambas métis d'Indiens amazoniens. Tous attendaient un virement d'un parent lointain, peut-être d'Espagne où beaucoup de Boliviens avaient émigré ces dernières années, ou alors ils venaient tenter leur chance pour obtenir un emprunt.

Une affiche donnait les taux d'intérêt : pour un emprunt de cinquante à mille pesos – soit de cinq à cent euros, oui, on peut emprunter cinq euros dans une banque de pauvres – le taux était de ...trente-six pour cent. Ce même taux baissait à vingt-deux pour cent si la somme empruntée était comprise entre sept cent et mille euros. Félix n'en revenait pas de voir des taux aussi élevés.

Eh bien ! le pauvre est un bon business après tout.

Il s'approcha d'une autre affiche encore plus incroyable qui montrait un énorme billet percé de toute part, chaque trou ayant sa légende,

- par ici sont passées les termites.
- les souris ont fait celui-là.
- ceci est l'humidité du matelas.
- les fourmis du pot de confiture (sic) étaient là.

Et dessous, en grosses lettres bien grasses,

- confiez-nous votre argent, il sera en sécurité.

Adossés au mur près de l'affiche, deux flics armés s'en-nuyant à mourir étaient là pour le prouver.

XIV

Flor de Oro

Fourbu mais heureux, Jack balançait ses pieds dans le vide tout en contemplant l'horizon. Deux cents mètres plus bas la forêt battait la falaise, impuissante devant ce rempart de roches des millions de fois plus vieilles qu'elle. Au nord, le rio Guaporé séparait de ses eaux noires le côté bolivien intact de la rive brésilienne balafmée par la déforestation. Les militaires de ce pays au pouvoir dans les années soixante avaient voulu, comme tous les militaires, renforcer la souveraineté du pays au long de ses frontières, distribuant des terres et des indemnités conséquentes pour chaque hectare conquis sur la forêt. Beaucoup en bénéficièrent, notamment de grandes entreprises des villes côtières qui, une fois l'argent en poche, se désintéressèrent de ces terres éloignées. Mais le mal était fait.

Le côté bolivien avait échappé à ce destin et seuls quelques forestiers s'étaient aventurés dans ces parages désertés par les derniers membres de tribus décimées depuis longtemps, ce qui avait permis la création d'un parc national de deux millions d'hectares administré par une ONG dont Jack était l'un des fondateurs.

Il dirigeait pour quelques mois la petite station au joli

nom de *Flor de Oro* et profitait du moindre temps libre pour s'échapper seul en forêt, admirant, s'étonnant et photographiant. Dans ces promenades, le duende n'était jamais loin.

Sortant quelques feuilles de coca de sa poche, le pilote les mâchouilla afin d'atténuer la faim, la soif et la fatigue, ce qui lui permettait de marcher léger et de ne manger qu'au retour.

Le duende choisit ce moment pour apparaître,

— salut !

— salut, répondit Jack en soupirant, car parfois le duende pouvait devenir un peu lourd dans ses propos.

— tu as vu ?

— quoi ?

— les arbres abattus en bas.

— c'est bizarre, ce sont de vraies saignées.

— exact !

— je me demande pourquoi ils sont tombés, dit Jack en se grattant la tête, c'est dommage tous ces arbres tombés pour rien.

— mais non, crétin, c'est l'œuvre de la nature.

— c'est une sale gosse alors, ta nature, elle se met en colère et casse tout, c'est ça ?

— parfois je désespère d'être ton duende, tu sais !

— ok, ça va ! allez, vas-y, fais-moi un cours.

— tu as vraiment l'air d'un hamster abruti quand tu rumines ta coca ! ...regarde sous tes pieds, tu vois la canopée bien dense ?

— la cime des arbres, oui.

— et tu sais que des graines tombent de cette canopée sur le sol pour germer ?

— mais oui enfin ! où veux-tu en venir ?

— une graine, pour germer, elle a besoin de quoi ?

— tu m'agaces..., de l'eau et ensuite de la lumière.

— alors ?

— alors quoi ? l'eau ne manque pas ici, le soleil non plus.

Solennel sous son grand chapeau et les mains derrière le dos, le minuscule professeur se promenait de long en large sur le rocher. Jack faillit pouffer de rire mais il n'osa pas, de peur de recracher sa boule de coca et de vexer son ami.

— le soleil, oui, parlons-en, continua le duende sans se rendre compte des divagations de son élève, pourquoi te promènes-tu sans chapeau dans la forêt ?

— parce que les arbres me font de l'ombre, évidemment. Oh ! tu as raison ! la lumière n'arrive pas jusqu'au sol !

— donc ?

— donc les graines des arbres peuvent germer mais pas se développer.

— wahoo ! ça te fait du bien la coca finalement !

Un couple d'ara passa en contrebas, leur incessante conversation résonnant contre la paroi verticale de la falaise. Voir ces oiseaux du dessus n'est pas courant, Jack admira le bleu profond de leurs silhouettes se détachant sur le feuillage avant de reprendre,

— et que viennent faire tous ces arbres abattus là-dedans ?

— la lumière dans la forêt ! ne t'inquiète pas, elle va enfin arriver dans ton crâne aussi. La lumière, l'énergie grâce à laquelle la plantule va pouvoir croître, tu comprends ? la nature n'a pas de tronçonneuse mais elle a les orages et sait très bien s'en servir.

— je suis désolé, duende, en tant que pilote j'aurais dû

deviner bien sûr, les orages! le passage d'une mini-tornade suffit pour provoquer ces saignées dont la forêt a besoin pour se régénérer. Et les feux de brousse déclenchés par la foudre produisent les mêmes effets, non ?

— pfff ! ce que je peux être bon prof, moi ! je devrais demander une chaire à l'université. Bravo, cher élève, vous avez les félicitations du jury, composé de ma personne et de tous les arbres devant vous !

— moque-toi ! à mon tour de te faire un cours !

— tiens donc !

— oui, m'est revenue en mémoire une anecdote que m'a racontée mon ami Octavopoulos.

— Octavopoulos ! tu commences fort !

— c'est son surnom, il est moitié brésilien moitié bolivien mais possède la sagesse et la curiosité d'un philosophe grec. De la part d'un autre je n'aurais jamais cru à son histoire, voici ce qu'il m'a dit,

— un jour, je déjeunais au club social de Concepción avant de continuer vers la station biologique où je travaille, le temps était mauvais, il pleuvait, l'orage grondait et cette pause était la bienvenue. Le jeune serveur qui avait dû traverser le patio pour apporter les plats de la cuisine était trempé, ce qui ne l'empêcha pas de repartir fouiller entre des papyrus pour revenir vers moi avec une tortue dans les mains. Grande fut ma surprise de voir que c'était une *mata-mata* ! les tortues aquatiques de cette espèce sont rares, les gens ne les aiment pas car elles sont laides avec leurs grosses têtes aplaties et peuvent mordre féroceement, certains croient même qu'elles sont venimeuses mais c'est faux. Bref, que faisait une tortue comme celle-ci dans un village sans rivière ? je lui posai la question.

— elle est tombée du ciel dans le patio, me répondit-il.

— allons, je ne vais pas te la confisquer, dis-moi la vérité, tu l'as pêchée ?

— non, elle est tombée du ciel un jour où il pleuvait très fort, il y avait de l'orage, ça faisait beaucoup de bruit, j'avais peur et puis la tortue est tombée, alors j'ai eu encore plus peur !

— je sus alors, continua Octavopoulos, que l'adolescent disait la vérité. Les courants ascendants sous les orages sont de gigantesques aspirateurs, tu le sais encore mieux que moi, toi le pilote, et quand ils passent au-dessus de l'eau, végétation, poissons et même tortues sont emmenés dans les airs pour être recrachés plus loin par la tourmente. En écologie, on apprend que c'est une des façons dont sontensemencées les rivières en amont de hautes chutes d'eau, ou les lacs isolés. N'empêche, la *mata-mata* a vécu l'aventure de sa longue existence ! La nature est plus ingénieuse que nous ne le pensons et utilise tous les moyens pour propager la vie.

Le duende était ravi,

— super cette dernière phrase, j'aurais pu tenir le même discours, ça c'est bien !

Une pirouette et il se volatilisa.

Jack resta assis un long moment sur son rocher, flottant entre méditation et réflexions sur ses échanges avec le duende de son imagination, se sentant comme jamais partie de cette merveilleuse nature dont l'homme ne connaissait pas le centième de ses secrets,

— aïou !

La morsure d'une fourmi le rappela à la réalité, il lui restait à peine deux heures pour rentrer au campement

de Flor de Oro avant la nuit et retrouver ses amis, mieux valait reprendre le chemin.

Le canot accosta sur la rive brésilienne entre les quelques barges amarrées devant Pimenteira, seul village à la ronde où il était possible d'acheter des provisions et même de prendre un bus pour São Paulo. Pilar, Félix et Jack s'installèrent sur la terrasse du bar en haut de la rive.

— *uma cerveja p'ra cada um por favor*, demanda Félix immédiatement.

La bière arriva et les yeux du Belge brillèrent car les gardes du parc national interdisaient l'alcool à Flor de Oro,

— ma mère m'en donnait dans mon biberon, dit-il en riant, c'est sans doute la raison pour laquelle le jaune est ma couleur préférée.

— moi, c'est le vert, répondit Pilar, l'espérance. J'aime bien l'activité ici, tu vois en bas les artisans qui construisent et réparent des bateaux? c'est vivant, ça bouge, il y a de l'avenir, je respecte toujours les gens qui agissent.

— mmm, dit Jack, on pourrait épiloguer longtemps sur ta dernière phrase, toujours aussi impétueuse, toi!

— c'est drôle une frontière, continua Félix, ici le Brésil, en face la Bolivie, ici de l'action, en face rien que des arbres, quelle différence d'une rive à l'autre!

— évidemment, répliqua Pilar, chez nous c'est un parc national, aurais-tu oublié la déforestation inutile de ce côté?

— non, bien sûr, c'est triste, j'essayais seulement de comprendre, c'est l'intérêt des voyages, non?

— moi j'aime tout, dit Jack, admirer ces artisans qui travaillent le bois ou contempler la forêt en face, j'y trouve

une certaine harmonie, d'un côté le beau geste, le savoir-faire, de l'autre le vent, la lumière, la liberté. Ah si j'avais un pinceau ! ce lieu m'inspire.

— j'unis ma voix à la tienne, dit Pilar, bon, on va faire les courses ? je vais avoir un peu honte dans ces vêtements de brousse.

— t'en fais pas, on est encore plus sales que toi, lui assura Félix, mais auparavant je voudrais bien manger quelque chose et reprendre une bière, poisson pour tous ?

Au retour, ils récupérèrent un singe araignée épuisé au milieu du rio et qui luttait vainement contre le courant. L'animal agrippa le canot et se hissa lestement à bord sans montrer ni peur ni agressivité. Pilar manœuvra pour accoster sur la rive où il disparut dans les herbes hautes, — je me sens bien d'avoir sauvé une vie aujourd'hui ! un *marimono* qui voulait passer au Brésil ! je ne savais pas que ces singes pouvaient nager autant.

Rencontrer des animaux sauvages dans leur environnement exaltait toujours Pilar et Jack qui ne supportaient plus les zoos. Quant à Félix, il était bien moins à l'aise et s'il aimait le campo, sa règle était minimum de confort et pas trop longtemps.

— tu te souviens Pilar, dit Jack, quand une étudiante nous a réveillés en pleine nuit pour aller voir un porc-épic ? en nous avertissant de ne pas trop nous approcher car il allait lancer ses épines ? La pauvre a été mise en boîte pendant des jours par ses compagnons pour s'être fiée à cette croyance populaire.

— c'est la même étudiante qui est tombée un jour nez à nez avec une martre derrière un tronc. Surprise, elle s'est affolée en croyant que c'était un jaguar noir et chacune s'est enfuie de son côté !

— moi je la comprends, interrompit Félix, le jour où j'ai

dû monter sur un arbre pour échapper aux cochons sauvages, je n'étais pas très fier. Le garde qui m'accompagnait s'est bien fichu de ma tronche, il ne m'avait jamais vu grimper aussi vite paraît-il.

Ils amarrèrent le hors-bord à l'embarcadère de Flor de Oro et rejoignirent les étudiants et les scientifiques qui faisaient un inventaire de la zone.

Le travail de Jack consistait à faire la navette avec l'avion entre la base et divers points du parc, deux millions d'hectares c'est grand. Quinze jours plus tard, les grands incendies annuels provoqués par les éleveurs avaient commencé et la visibilité ne dépassait pas trois cents mètres tandis que la chaleur devenait infernale sous la couche de fumée épaisse de trois kilomètres.

— belle invention que le GPS, sans lui je ne pourrais pas voler aujourd'hui, expliqua le pilote aux étudiants nerveux serrés derrière lui, j'ai pris des points précis quand il faisait beau, ne vous en faites pas on arrive.

Au ras de la cime des arbres, il réduisit la vitesse, sortit les volets, attendit patiemment le trou de la piste dans la végétation et plongea dedans sans hésiter. Les étudiants à peine débarqués, il redécolla pour un second voyage. Quelques minutes plus tard, un condor des plaines faillit percuter le Cessna. Ailes blanches bordées de deuil et tête nue d'un orange vif, ce cousin du condor des Andes trouvait les charognes grâce à son odorat assez fin pour les percevoir sous la canopée. Un grand kapokier dénudé passa furtivement sous les ailes de l'avionnette mais Jack eut le temps d'apercevoir une colonie de singes qui se laissaient tomber des branches en proie à la panique.

Ils ont dû me prendre pour une harpie géante ceux-là, ils s'en souviendront!

Jack, Pilar, Félix et les chercheurs vivaient de manière rustique, chacun se sentait utile au groupe et partageait ses découvertes avec les autres. Chaque jour apportait son lot de beauté, d'aventures et parfois d'incidents. Pour rien au monde ils n'auraient échangé leur place, comprenant qu'ils avaient une énorme chance d'être immergés pendant quelques semaines dans l'extraordinaire diversité de la nature.

— explorer, dit Pilar à Félix, voilà pourquoi nous sommes ici, une envie d'avancer et de savoir plus qui devait aussi pousser Humboldt, d'Orbigny et tant d'autres.

— sans oublier mon compatriote Conan Doyle, rajouta Jack, il aurait écrit *Le monde perdu* en s'inspirant du plateau qu'on voit par la fenêtre.

XV

Nuages à l'horizon

Lea arriva en retard au cours de peinture et s'empressa de sortir ses pinceaux et ses tubes de couleurs de son sac. Kura la fixa du regard un moment,

— Lea, j'ai à te parler après le cours, n'oublie pas!

— me parler? bon...

Kura était un bon professeur, toujours attentif aux progrès de ses élèves, prêt à les soutenir au moindre signe de défaillance. Lea était une de ses élèves favorites, forte et fragile à la fois, il sentait bien que quelque chose n'allait pas et n'hésita pas à s'approcher d'elle alors qu'elle ramassait nerveusement ses affaires à la fin du cours,

— Lea, je ne te reconnais plus, je le vois à travers tes céramiques et tes peintures, autant tes premières œuvres avaient de la force et irradiaient une fraîcheur et une originalité bien à toi, autant maintenant leur éclat s'est terni. Lea, dans quoi t'es-tu plongée?

— mais dans rien! je fais de plus en plus d'expositions, j'ai même des prix parfois!

— dommage, tu es en train de te mentir à toi-même, l'art, le vrai, n'a rien à voir avec les expositions. Tu sais, tes copines de l'association, à part deux ou trois comme

toi, le reste n'est là que pour se faire mousser. Leurs œuvres, comme elles disent, ne valent pas un pet de lapin et vous, celles qui sortez du lot, vous vous laissez contaminer ! Je t'avais pourtant avertie, tu te souviens ? Réagis bon sang ! ces femmes-là ne sont pas des artistes, elles cherchent seulement à paraître, et toi tu deviens comme elles ! Avant, tu voulais créer, sortir ce que tu as dans les tripes, maintenant tu veux d'abord être une *artiste*, que les gens te reconnaissent comme telle, ce désir est devenu plus important que ta créativité et l'éclat de tes pièces s'est envolé, je ne te comprends pas.

Lea baissa la tête. Kura était un homme bon, elle savait qu'il lui coûtait de dire ces mots durs, elle savait dans le tréfonds de son âme qu'il parlait vrai, qu'elle dérivait, pourquoi s'obstinait-elle ? Elle n'en savait rien elle-même. En sortant de l'atelier, un des garçons du cours l'attendait,

— ça barde, on dirait.

— laisse tomber !

— tu veux un pétard ? c'est de la bonne, du jardin d'un copain, allez..., essaie pour une fois, tu ne vas pas en mourir !

— pourquoi pas ? j'ai besoin de me changer les idées.

— viens, on va boire un coup, ton mari ne t'attend pas ?

— non, il n'est pas là.

— super !

Elle rentra chez elle à cinq heures du matin, titubant dans l'obscurité pour arriver à la salle de bain sans réveiller les enfants, *ils se lèvent à sept heures pour l'école ! oh ça va bien, qu'ils se débrouillent tout seuls, ils sont assez grands !*

L'heure de la sieste la trouva dans le hamac du jardin,

l'humeur chatouilleuse et un mal de tête persistant.

— bonjour Lea, Jack est là ?

Pilar se tenait devant le portail. La jalousie submergea immédiatement Lea qui voyait d'un très mauvais œil cette fille jeune et belle travailler avec son mari. Les remords de la nuit précédente furent balayés d'un coup, une seule pensée la taraudait,

— il se tape sûrement cette fille et moi je n'aurais pas le droit d'en faire autant ? qu'est-ce qu'il se croit ?

Elle lança sèchement,

— tu lui veux quoi à Jack ?

Pilar recula, surprise de la réaction de Lea qui l'accueillait d'habitude courtoisement,

— je voulais simplement lui faire mes adieux, et à toi aussi, j'ai reçu une bourse d'étude pour une année ou plus à Oxford en Angleterre, je suis très contente !

— il n'est pas là ...comme d'habitude, lâcha-t-elle sournoisement.

— oh !

L'air déçu de Pilar ne fit qu'aiguiser la hargne de Lea,

— tu le verras la semaine prochaine à son retour.

— mais je serai déjà partie !

— pas de chance ! eh bien bon voyage ! je lui dirai que tu es passée.

Pilar en resta bouche bée et confuse, cherchant une explication, triste aussi de ne pouvoir faire ses adieux à celui qu'elle prenait pour un vrai frère aîné.

Toujours rongée par la jalousie, Lea n'annonça le départ de Pilar à Jack que plusieurs jours après le retour de celui-ci, observant avec un malin plaisir la mine déconfite

de son mari, tout en se gardant bien de rajouter quoi que ce soit qui eût pu trahir ses sentiments.

Il était triste de ne pas avoir fait ses adieux à sa petite sœur d'adoption partie pour si longtemps,

— elle va me manquer ! toi, tu as ta famille autour de toi, moi je n'avais qu'elle...

Puis, chassant ses pensées moroses,

— j'y vais !

En entendant le ton cette courte phrase, Lea savait déjà que Jack avait pris sa décision,

— tu vas où ?

— en Australie.

— quoi ?

— tu te souviens de l'équipe de tournage venue filmer avec un drôle d'avion jaune canari et pansu comme une baleine ? c'est un amphibie et on vient de me proposer d'aller le piloter trois mois sur la grande barrière de corail.

— mais tu n'as jamais piloté d'hydravion ?

— raison de plus ! je vais d'abord aller suivre un cours en Floride.

— trois mois !

— je sais, c'est long mais nous pourrons vivre pendant un an ensuite, c'est très bien payé et surtout je serai loin des miasmes de l'aéroport où je dois rencontrer des trafiquants tous les jours, ça devient pesant, tu comprends ?

— de toute façon je te connais, tu as déjà pris ta décision, je ne sais pas si je serai là quand tu reviendras.

— tu exagères toujours, je pourrai certainement vous envoyer des nouvelles ou vous appeler.

— à moins que tu ne te trouves une gringa là-bas ! répon-

dit Lea, la mine renfrognée.

— Lea, tu m'agaces avec ta jalousie, c'est plutôt moi qui devrais l'être si je voulais écouter les rumeurs... Désolé, je ne voulais pas m'emporter, mais fais-moi confiance, tu connais les aléas de ma profession, je suis souvent absent et ça me pèse aussi, mais nous en vivons tous.

Pragmatique, Jack ne regardait guère en arrière quand il partait en voyage, persuadé que la nostalgie était une entrave à son métier. Il n'avait que trop vu de ses collègues prendre des risques inutiles car pressés de retrouver les leurs, et parfois hélas, ne jamais rentrer.

Que de découvertes en Australie ! ce vieux continent à la faune et la flore entièrement nouvelles offrait amplement de quoi combler la soif d'exploration du pilote. Dugongs broutant les fonds côtiers, crocodiles marins, forêts d'eucalyptus bruissantes de sons étranges, roussettes jacassant la tête en bas entre commères, bien enveloppées dans leurs manteaux ailés... l'émerveillement était permanent. Il survola la palette sublime de la grande barrière de corail, amerrit sur un lagon à deux cents kilomètres des côtes, but force bière xxxx –prononcer *forex*– avec les camionneurs, plaisanta avec les contrôleurs qui appelaient *flying box* cet avion bizarre unique au monde, au fuselage assez large pour y accrocher un hamac en travers, et qui rendait tous les passagers malades par son roulis permanent de cachalot en surface. Ayant un jour échoué l'amphibie sur la plage d'une île déserte pour y passer la nuit avec l'équipe de tournage, Jack partit courir pieds nus, humant les odeurs, attentif aux mouvements, aux sons et aux couleurs. Une carapace de tortue géante gisait sur le sable, il voulut s'y asseoir et bondit comme un ressort, la carapace avait bougé ! Mécontent d'être ainsi troublé par un importun, un grand varan sortit de

sa cachette, jaugea son adversaire et préféra s'éloigner dignement.

La condition des Aborigènes lui fit immédiatement penser à celle des Indiens sudaméricains dans les villes, même pauvreté, même rejet, mêmes astuces pour survivre. Il conversait un jour avec l'un d'eux vendant des didgeridoos au bord de la route, quand un touriste acheta un de ces instruments après avoir écouté l'aborigène tirer des sons graves et poignants de cette simple branche d'eucalyptus creusée par les termites. Le touriste parti, le vendeur mit les six cents dollars de la vente dans sa poche, fit un clin d'œil à Jack et continua sa mélodie avec un vulgaire tuyau de PVC sans différence de son notoire.

Sur ce continent lointain, Jack expérimenta ce qu'il appela la *psychogéographie*, le ressenti par rapport au reste du monde dont il s'était déjà aperçu en Terre de Feu : un sentiment d'être acculé, n'ayant plus qu'une seule direction pour penser le monde vivant. Les Australiens partageaient cette impression au point d'avoir publié des mappemondes à l'envers, ou plutôt à l'inverse du sens habituel, *upside down* disaient-ils, histoire de ne plus avoir la tête en bas. La vue conventionnelle si familière en était complètement bouleversée. Jack en avait accroché une dans sa chambre et il ne se lassait pas de contempler cette planisphère étrange et perturbante,

— Je n'existe que par rapport à l'autre, pensa-t-il, par rapport à un lieu, une culture, un environnement, un moment. Les humains sont sans cesse en train de se mesurer, se jauger, se juger en incessantes interactions pour la plupart inconscientes mais qui dirigeront leurs actes. Cette carte remet en question l'évidence même des choses, ça me plaît.

Les trois mois s'écoulèrent très vite. Parti de Sidney, le Boeing 747 décolla de son escale néozélandaise à dix-

sept heures et se posa à Buenos Aires à quinze heures ...
la veille du départ,

— remonter le temps est donc possible, se dit l'Écossais
tout en s'étirant devant la ronde des bagages happés par
des mains fatiguées.

*Lea n'en pouvait plus d'une si longue attente, facile pour
lui, il voit des paysages de rêve et mange au restaurant tous les jours
avec ces gens de la télé, sûr qu'il doit y avoir plein de filles qui leur
tournent autour ! pourquoi Jack se priverait-il ? et moi comme une
conne ici, qui dois m'occuper des enfants, qui me fais engueuler par
les profs, et puis quoi encore ? moi aussi je veux vivre ! pourquoi je
l'attendrais ? les garçons du cours de peinture me font les yeux doux
et il y en a un trop mignon. Mes copines artistes se moquent de
moi, elles trouvent que je suis trop vieux jeu, pas comme elles quoi !
Profites-en pendant qu'il n'est pas là, il n'en saura rien qu'elle me
disent, ça c'est vrai, elles ne se gênent pas, elles, et il ne leur arrive
rien. Je ne sais plus quoi faire, même mon île refuge, je la trouve
ringarde maintenant, je n'ai plus envie d'y aller. J'en ai assez ! et
si elles avaient raison mes copines ? on n'a qu'une vie après tout...*

Le four électrique avait refroidi et Lea l'ouvrit. Ce four,
elle l'avait acheté contre l'avis de Jack, qui lui avait dit
qu'avec ça elle ferait de la céramique de salle de bain,

— ton âme de céramiste joue avec le feu, c'est le cas de
le dire, le feu ton allié que tu veux abandonner pour faire
comme les autres, c'est plus moderne sans doute ? Re-
garde ta pièce sur la table, tu sais bien que jamais tu n'en
ferais une semblable avec ce truc électrique, dommage...

Tout comme Kura, Jack lui avait dit ce qu'il pensait, elle
le savait mais avait acheté son four malgré tout.

Céramique de salle de bain en effet, au vernis uniforme
et sans caractère, mais plus besoin de rester des heures à
surveiller la cuisson des pièces, il lui suffisait d'appuyer

sur un bouton et de revenir deux jours plus tard,

— ça se vend bien aux touristes et je fais des expositions tout pareil, alors pourquoi m’embêter ?

Elle emballa le tout et appela un taxi, la soirée était importante, le chef de l’État en personne allait visiter la foire exposition annuelle de la ville, événement le plus attendu après le carnaval. Lieu parfait pour se montrer, une foule bruyante envahissait déjà les allées des six hectares de la *feria*. Lea y exposait ses œuvres avec les femmes de son groupe qui mouraient d’envie de se faire prendre en photo avec leur président. Ce fut elle qui eut ce privilège, son assurance naturelle et son bagou pesant favorablement de son côté, elle n’avait pas hésité à l’interpeller. Elle était très fière de sa photo, elles étaient mortes d’envie. Des présentateurs de télévision l’interrogèrent, davantage intéressés par ses rapides échanges avec le président que par ses œuvres, mais Lea n’en avait cure, elle était ravie de toutes ces attentions. Apercevant Kura du coin de l’œil, elle préféra se retourner, enivrée par l’ambiance frivole qui flattait sa vanité,

— aujourd’hui je n’ai pas envie d’être sermonnée, au diable les Jack et les Kura !

XVI

Le salar de Tunupa

La rive s'approchait, il fallait une bonne demi-heure pour y arriver depuis leur île. Félix et Oskar discutaient tranquillement de l'avancée du projet de Besaflor, un livre sur l'histoire naturelle du salar le plus grand du monde, le salar de Tunupa, une cuvette de sel de cent kilomètres de diamètre qui s'étale à près de trois mil sept cent mètres d'altitude au pied du majestueux volcan du même nom. Ils séjournèrent depuis trois semaines sur une des nombreuses îles qui parsèment l'étendue de ce joyau visible depuis la lune, mais il leur fallait maintenant rejoindre la rive à cinquante kilomètres pour se réapprovisionner en eau potable.

Félix avait rencontré l'Aymara taciturne assis à son côté par l'intermédiaire de Pilar. Très minutieux, Oskar excellait dans les illustrations à l'aquarelle, raison pour laquelle Pilar lui avait demandé de devenir membre de Besaflor, sa participation à ce projet étant essentielle. Inlassablement, il peignait les animaux, les plantes, les paysages et les gens, pendant que Félix prenait des notes et des photos. Curieux couple que cet Indien altiplanique d'allure ascétique et ce gringo buveur de bière, mais ils s'entendaient bien.

Les abords du rivage étaient couverts d'eau salée et ils s'engagèrent dans l'étroit passage d'accès à la terre ferme, laissant derrière eux l'horizon blanc. Devant, quelques flamants fouillant la vase de part et d'autre de la trace boueuse, le vert des prés-salés où paissaient les troupeaux de lamas, le village enfin dont les maisons de terre se blottissaient entre de gros rochers. Paysage grandiose envahi par l'omniprésence du volcan de plus de cinq mille mètres d'altitude, au cône rouge et jaune couronné d'un peu de neige.

Dans l'air diaphane, le sommet paraissait très proche alors qu'il fallait quatre bonnes heures de marche pour accéder à la partie basse du cratère. Félix et Oskar avaient décidé de faire la randonnée dans la journée, il n'y avait donc pas de temps à perdre s'ils voulaient être de retour avant la nuit. Laissant Après avoir laissé les bidons vides à la fontaine de la petite place de l'église, ils saluèrent quelques amis et se mirent en chemin sans tarder.

La pente était forte et les cailloux roulaient sous les chaussures tandis qu'ils suivaient le sentier serpentant entre les murets patiemment érigés par des générations de paysans. Sur les versants, des archéologues avaient retrouvé de nombreuses traces humaines, certaines datant de plus de dix mille ans. En une heure, ils arrivèrent en soufflant à la grotte bien connue et visitée par les touristes, qui abritait une famille momifiée sur place. Qu'était-il arrivé à ces pauvres gens ? la famine ? la maladie ? le froid ? Touchés par le spectacle des corps d'enfants appuyés contre leur mère, ils sortirent pour s'asseoir sur un rocher et partager en silence l'émotion de la présence de la mort. Mais le côté pragmatique de Félix reprit vite le dessus, il respira profondément,

— c'est terrible l'altitude ! Voyons voir..., le village étant au niveau du salar, nous devons être au-dessus des quatre

mille maintenant, une bonne raison d'être essouffés!

— toi oui, dit Oskar, mon peuple s'est adapté au fil des millénaires, nos poumons sont plus grands et notre sang contient plus de globules rouges pour compenser le manque d'oxygène.

— oh, j'ai une illusion d'optique! regarde les trois bandes de couleur à nos pieds, le vert des pâturages, le bleu de l'eau du rivage et au fond le blanc du sel. On pourrait dire le blanc du ciel car là est l'illusion, j'ai cru voir des nuages au-dessus d'une mer bleue.

— je vois, on peut en effet se laisser emporter par cette illusion mais on peut y entrer ou en sortir à volonté. En voici une autre du même genre : la raréfaction et la pureté de l'air font que notre petite île paraît être à une dizaine de kilomètres alors qu'elle en est à cinquante. Est-ce que le savoir nous permet de mieux débusquer les autres illusions? j'entends, celle de la vie? quelles étaient celles de ces gens dans la grotte? qui n'en a jamais eu?

— j'en avais beaucoup en arrivant dans ton pays, je les découvre peu à peu ou bien elles se démasquent d'elles-mêmes et dans mon cas, c'est plutôt enrichissant car la réalité est encore plus variée et étonnante.

Ils reprirent l'ascension. Les champs cultivés avaient fait place à des prés naturels à l'herbe rare et rêche, toujours bien délimités par des murs en pierres sèches dont les paysans reconstruisaient sans fin les parties endommagées par le vent, un travail communautaire non pas pour délimiter des propriétés mais pour parquer les animaux ou les empêcher d'aller dans les parcelles cultivées. Quelques lamas les croisèrent, leur air naturellement méprisant ne les rendait pas moins sympathiques.

La nature reprenait ses droits au fur et à mesure qu'ils avançaient et ils aperçurent bientôt le premier *keñua*, cet

arbre au tronc tordu, protégé du gel par une écorce en mille-feuille, et qui résiste encore à cinq mille mètres d'altitude.

— autrefois, ils devaient être présents sur tous les versants du volcan, dit Oskar, mais ils ont été coupés soit par les habitants, soit par les employés des mines de soufre qui faisaient feu de tout bois, si je puis dire, pour fondre le minerai. Ici les derniers arbres sont protégés par la loi. Ah ! nous arrivons dans le domaine du chat des Andes, il a ses tanières ici.

— un chat ?

— oui, un félin devenu très rare, protégé lui aussi pour cette raison, j'en ai vu un une fois dans une maison du village en bas, il avait malheureusement été tué parce qu'il volait des poules. Je l'avais mesuré, quatre-vingt centimètres du museau au bout de la queue, il devait bien peser six kilos.

Ils atteignirent enfin le bord du cratère. Devant eux le paysage se fit soudain minéral, d'une inquiétante beauté, tant elle semblait davantage appartenir à la planète Mars qu'à la nôtre.

Fatigué, Félix s'assit sur un rocher, Oskar fit de même mais son âme de peintre le rendit vite enthousiaste,

— fantastique ! rouge de Venise, violet de Mars, jaune de Naples, Sienne brûlée, terre d'Ombre, tout y est !

— ah l'Italie, la Toscane, Venise... des joyaux ! mais que vient faire l'Italie ici ? Oskar, c'est le manque d'oxygène qui te donne des hallucinations ? une autre illusion peut-être ?

— mais non, ce sont les noms de mes pigments d'aquarelle, il y a peu ou pas de mots pour désigner les nuances des couleurs, et le dire de cette façon les précise beaucoup mieux, au moins pour moi, regarde cette merveille !

À l'intérieur du cratère, très régulier et peigné par les vents, s'écoulaient des éboulis de toutes les couleurs énumérées par Oskar et bien d'autres encore, des plaques de neige s'accrochaient sur le côté nord, en face d'eux. Le silence ajoutait à la majesté du lieu.

— Maintenant regarde vers le sud, dit Oskar, on distingue les montagnes de l'autre côté du salar, quelle immensité blanche ! tu sais d'où vient tout ce sel ? je vais te raconter la légende... Pour nous, le peuple Aymara, tout est vivant, tout est mâle ou femelle, les gens bien sûr, mais aussi les fleurs, les arbres, et les montagnes, elle peuvent donc se déplacer, comme nous. Tunupa était un volcan femme qui habitait sur le bord du grand océan mais décida un jour de venir s'installer à l'endroit où nous sommes actuellement. Très belle, elle fut vite courtisée par les autres volcans hommes. Elle choisit celui du nord, mais, jaloux, celui de l'ouest se bagarra avec lui et le blessa gravement d'un coup de couteau. Tunupa se tourna alors vers le sud où il n'y avait pas de volcan pour l'importuner, et, quelques mois plus tard, elle mit au monde un enfant qui mourut aussitôt. Le chagrin l'envahit et elle pleura, pleura, pleura, ses larmes salées se mêlèrent au lait qui gouttait de ses seins et qu'aurait dû boire son enfant, elle en avait tellement qu'à ses pieds se forma un immense lac, le salar de Tunupa.

— sympathique ta légende, mais moi je sais que ce sel est d'origine marine, comme tout le sel sur terre. Quand les Andes se sont formées il y a environ trente millions d'années, les pluies ont dissous peu à peu les dépôts salins de ce haut plateau, les rivières ont acheminé le sel ici, au point le plus bas, et dans ce climat désertique l'eau s'est évaporée, et voilà !

— tu n'es pas très poétique, toi, hein ?

— mais si, j'aime bien ta légende, rentrons maintenant si

nous voulons être sur notre île avant la nuit.

La descente s'avéra presque aussi fatigante que la montée. Ils arrivèrent éreintés sur la place du village, remplirent les bidons, chargèrent la jeep et reprirent en silence le chemin du retour sur le salar, chacun absorbé par ses pensées et revivant la superbe randonnée à sa façon. Les cristaux de sel crissaient sous les roues. Teintés de rose par le soleil couchant, ils furent peu à peu submergés par le bleu indigo de la nuit qui avançait en catimini.

L'enquête terminée, ils avaient quitté leur île à regret pour rentrer à Santa Cruz, pas loin de mille kilomètres de piste. Partis aux aurores d'Oruro, les deux hommes roulaient depuis quelques heures, absorbés par mille images du salar qui se bouscuaient dans leurs têtes, toutes plus belles les unes que les autres et déjà souvenirs : les viscaches indolentes, les fantastiques couchers et levers de soleil, les myriades d'étoiles de la nuit australe, les orages déchaînés venus de l'océan Pacifique, la nuit où ils avaient dû partir à la recherche de touristes perdus...

— c'était un peu risqué, dit Oskar, on aurait pu tomber dans un trou de la croûte de sel, certains ont deux mètres de profondeur.

— c'est vrai, mais on n'allait pas laisser ces touristes dans le froid.

Pendant la saison des pluies, une partie du salar est inondée, et cette nuit-là, le 4x4 parti à la recherche des touristes perdus roulait lentement dans soixante à quatre-vingts centimètres d'eau très salée. Félix reprit,

— tu te souviens, c'était sublime ! pas de vent, pas un nuage, des millions d'étoiles reflétées par le miroir parfait de l'eau immobile. En roulant sans phares pour profiter de leur faible clarté, il n'y avait pas d'autres repères

que ces points lumineux dans l'obscurité, dessus, dessous, partout ! plus de haut, plus de bas, plus rien ! je sais maintenant ce que ressent un cosmonaute dans l'espace.

Il se revoyait aux commandes de la jeep transformée en navette spatiale.

— tu as raison, renchérit Oskar, on ne les a retrouvés que le lendemain ces touristes stupides qu'on avait pourtant clairement avertis, mais pour moi aussi l'expérience a été forte malgré ma peur qu'on se plante.

— et bravo pour ta navigation aux étoiles, heureusement que tu connais bien ce coin de ciel, seul je n'aurais pas su comment rentrer sur notre île.

Ils abordèrent les grandes vallées profondes qui menaient vers Cochabamba. Les pentes de ces vallées étaient très raides et la route non goudronnée lacérait leurs flancs de zébrures jaune clair, paysage très différent du salar mais grandiose aussi par l'échelle : certains ravins plongeaient d'au moins mille mètres vers les rivières, coincées tout au creux des gigantesques coups de serpe qui tailladaient cette partie des Andes. Le 4x4 descendait sans souci, à cette heure-ci il n'y avait pas beaucoup de camions qui circulaient, donc pas trop de poussière.

— tiens, une roue qui nous dépasse, dit Oskar.

Félix, qui ralentissait pour aborder un virage serré, eut juste le temps de la voir disparaître dans le ravin,

— merde, c'est la nôtre !

La jeep s'inclina sur le côté avant droit, raclant la terre et les cailloux avant de s'arrêter dans le fossé peu profond du côté de la falaise. Les deux hommes se regardèrent. Oskar, un peu pâle, articula,

— eh ben ! heureusement que nous avons dérapé de ce côté et pas vers le ravin !

— ça alors ! j'ai pourtant vérifié tous les écrous de roue ce matin !

Félix s'employa à remettre le véhicule sur ses trois pattes restantes pendant qu'Oskar descendait dans le ravin, pour réapparaître vingt minutes plus tard, soufflant comme un phoque et bredouille,

— je ne l'ai pas retrouvée.

— ce n'est pas grave, tu vas comprendre.

Tous les deux s'agenouillèrent devant le moignon à l'avant droit, les écrous de roue étaient là retenant une grosse rondelle d'acier aux bords déchiquetés. Ils restèrent quelques minutes silencieux, comme hypnotisés par les barbes de métal, essayant de comprendre. La jante avait été modifiée par l'ancien propriétaire de façon à mettre des pneus d'un modèle qu'on trouvait facilement partout dans le pays, et la partie métallique centrale d'origine avait donc été découpée puis ressoudée sur une autre jante.

Félix eut la tentation de *putear* contre ces Boliviens qui faisaient vraiment n'importe quoi ! Pensant à ce que lui avait enseigné Pilar, il se retint et chercha plutôt le côté positif de l'incident, après tout la soudure ne devait pas être si mauvaise puisqu'elle avait résisté à des centaines de kilomètres de tôle ondulée sur les pistes de l'Altiplano. Un chauffeur d'Uyuni lui avait montré comment conduire sur ces ondulations provoquées par le vent et le passage des véhicules. Profondes parfois de vingt à trente centimètres, elles engendraient des vibrations telles qu'une voiture pouvait littéralement partir en pièces.

— contrairement à ce qu'on pourrait penser, lui avait dit le chauffeur au volant, il faut accélérer aux alentours de soixante kilomètres à l'heure, tu vois, on y est, ça ne vibre presque plus parce qu'à cette vitesse on ne roule

plus que sur les crêtes, sans retomber dans les creux. Fais attention quand même, il n'y a plus d'adhérence, il faut conduire comme sur la neige ou le verglas, enfin c'est ce qu'on dit, la neige n'est pas fréquente par ici et le verglas encore moins.

Félix avait déjà vu maintes fois comment les gens s'adaptaient aux situations les plus extravagantes et trouvaient toujours une solution. Parfois suffisait la patience, vertu que pratiquaient si bien les chauffeurs des camions forestiers embourbés, campant des semaines sous leur chargement en attendant placidement la saison sèche. Mais le plus souvent, une réelle ingéniosité était à l'œuvre, comme dans l'histoire de l'aile coupée en deux que Jack lui avait racontée un jour, ou encore lorsqu'il avait vu les ouvriers des fonderies artisanales capables de refaire n'importe quelle pièce en versant le métal liquide dans des moules creusés dans le sol.

Il sortit la roue de secours, l'esprit ailleurs, soudain pressé d'arriver à Santa Cruz encore à deux journées de route, *travailler au salar avec Oskar a été fabuleux, je regretterais presque de partir, comme bouquet final on ne pouvait pas faire mieux. Finie Besaflor, finie la Bolivie! une page se tourne dans ma vie, une très belle page je n'en doute pas, mais voilà, il est temps pour moi d'avancer.*

Le bureau de Besaflor était ouvert malgré l'heure tardive, une chance pour les arrivants sales et fatigués.

— Oskar, Félix! dit Jack de l'intérieur, bienvenue!

— nous sommes crevés, répondit Félix, trois jours que nous roulons dans la poussière.

— ça se voit mon ami, et ça se sent! j'avais peur de ne pas te revoir, j'ai un vol au Brésil la semaine prochaine.

— ah non, ç'aurait été trop bête! je dois te battre aux

échecs avant de partir! Pilar m'attend déjà à Oxford, je vais l'aider à passer son doctorat, le temps qu'elle se fasse au rythme des études et qu'elle apprenne mieux l'anglais, et ensuite on verra. Je n'ai plus qu'à organiser mes notes et photos du salar qui seront prêtes à ton retour.

XVII

Le mapinguari

Le Cessna rouge sauta le rio Tapajós et se posa sur la piste de Jacareacanga après trois heures de traversée d'une forêt dense et vide de traces humaines. Personne n'attendait Jack qui, fatigué par deux jours de vol, alla directement à l'hôtel en taxi. Personne non plus, où donc était l'équipe de tournage de Channel 4 ? Intrigué mais pas désespéré, il alla se restaurer, chaque chose en son temps. La nourriture brésilienne est simple, variée et excellente. Salivant à l'avance il commanda un poisson à la bahianaise mariné dans du lait de coco et beaucoup de piment, accompagné d'une bière bien fraîche. Il terminait son plat lorsque le serveur lui demanda de le suivre vers un bureau où crachotait une radio amateur, seul moyen de communication dans ces zones immenses et peu peuplées. Une voix anglaise résonnait dans le petit haut-parleur. Jack prit le micro,

— ici Jack, le pilote, qui appelle ?

— *hello* Jack, ici Simon, de Keofilm, je suis vraiment très très heureux que tu sois arrivé car j'ai peur que nous ayons un léger souci, *my friend*. Voilà, nous avons pris un petit avion à Itaituba pour aller à ta rencontre, mais le pilote s'est perdu et nous avons atterri sur une, mmm...

petite piste de chercheurs d'or qui par chance possédaient une radio, peux-tu venir nous chercher ?

— combien êtes-vous et où êtes-vous exactement ?

— quatre, et le pilote ne sait pas où nous sommes.

— ça va être commode pour vous trouver dans cette forêt ! tu ne peux pas avoir les coordonnées ?

— attends, je vais demander.

Cinq minutes passèrent avant que la radio ne grésille de nouveau,

— Jack ? une chance, je les ai ! voilà... euh, 5° 2' sud et 58° 8' ouest.

Le pilote fit un rapide calcul dans sa tête,

— bon, vous êtes à environ vingt minutes de vol au nord-nord ouest de Jacareacanga, il est trop tard pour aller vous chercher aujourd'hui, je partirai demain à l'aube. Faites de la fumée, ça m'aidera à vous trouver et me donnera le sens du vent, ...et comment est la piste ?

— mmm... vraiment courte, en pente et ravinée, venir léger serait *a good idea*.

— d'accord, à demain !

Des lambeaux de nuages égratignaient la cime des arbres au sommet des collines, forçant l'avion à voler très bas. Il est difficile de repérer une piste dans la haute forêt, Jack allait commencer à ratisser la zone supposée lorsqu'il avisa un mince filet de fumée s'échappant paresseusement de la canopée. Soupier de soulagement. Il avait peu de carburant et n'aurait pas pu chercher bien longtemps. En bas, les amis anglais faisaient de grands signes près d'un feu de branchages humides mais Jack les regarda à peine, occupé à examiner le terrain,

— *shit!* c'est ça leur piste ?

Souvent illégales, les pistes faites à la va-vite par les *garimpeiros* – les chercheurs d’or – étaient réputées pour être très sommaires, et celle-ci en était certainement une, perchée au sommet d’une colline, un quart d’un côté, trois-quarts de l’autre, porte-avion bossu naviguant sur l’océan vert. Jack aperçut des ravines suspectes sur la plus longue pente et décida d’utiliser seulement le petit côté jusqu’au sommet.

Le vieux Cessna 205 loué pour l’occasion en Bolivie servait à larguer des parachutistes. Il avait été dépouillé de tout superflu pour l’alléger au maximum et le moteur remplacé par un autre plus puissant, Jack se réjouit du choix opportun qu’il avait fait. Descendant plus bas que le début de la piste, il cabra l’appareil et poussa la manette des gaz, l’oiseau rouge accroché à l’hélice frôla les arbres et se posa pour stopper juste devant le petit groupe près du feu.

— *we’re so glad to see you*, dit Simon, des poches sous les yeux résultat d’une mauvaise nuit évidente, voici Nelly, Brad et Kate, *and to be honest* nous sommes pressés de sortir de ce trou.

— ça, je n’en doute pas, dit Jack en riant, pas beaucoup de bars aux alentours, hein ? comme tu dis, cette piste est un trou, je vais d’abord l’inspecter.

Le pilote brésilien accompagna Jack qui ne lui demanda pas comment il avait pu se perdre entre deux villes reliées par un grand rio comme le Tapajós, le pauvre avait déjà l’air assez penaud, pas besoin d’en rajouter. La pente était forte, ce qui jouait en leur faveur pour le décollage, mais à mesure qu’ils avançaient, les ornières se rejoignaient et formaient une rigole centrale suffisamment profonde pour casser une jambe de train d’atterrissage.

— bon, dit Jack au Brésilien, on devrait avoir assez de

vitesse pour soulever la roue avant, le train principal passera de chaque côté.

— *sim, 'ta bom...*

— et au décollage, on va se retrouver avec la colline d'en face et les nuages bas, j'ai regardé avant de me poser, il faut dégager tout de suite à droite et suivre la vallée. Tu prendras les bagages et moi les passagers, je décolle d'abord et tu me suis, si tu me perds de vue, cap plein est jusqu'au rio puis plein sud, ça te va ?

— *'ta bom...*

Il eut été impossible de décoller de cette piste avec les passagers et les bagages dans un seul avion. Jack s'assura que tous étaient sanglés bien serré et se concentra sur la délicate opération. Il prit le filet de fumée comme point de repère, à son niveau la sensation d'accélération lui indiquerait alors s'il pouvait continuer ou avorter le décollage plutôt que risquer un crash en bout de piste.

Le Cessna remonta péniblement la pente et sa vitesse était encore bien faible en arrivant au sommet, mais le pilote ne broncha pas. Les roues principales bien calées de chaque côté de l'ornière, le nez le plus haut possible, l'avion se souleva comme à regret dans les derniers mètres et bascula vers la droite pour éviter les arbres en face. Jack n'avait toujours pas bougé mais des gouttelettes de sueur perlaient à ses tempes,

— nous ne sommes pas tombés dans le trou, j'espère que le collègue fera de même.

Les Anglais ne répondirent pas mais à l'arrivée à Jacareacanga, accompagnés de l'avion brésilien, ils invitèrent le pilote à boire un verre.

Adam les attendait au bar. Simon le présenta à ses collègues et à Jack,

— voici Adam Lester, un compatriote ornithologue travaillant depuis vingt ans au musée d'histoire naturelle de Belém, que nous allons filmer dans sa recherche du *mapinguari*. Adam, je crois que tu expliqueras mieux que moi ce qu'est cet animal.

— bien ! je suis ornithologue en effet, mais le *mapinguari* n'est certainement pas un oiseau. Voilà... au cours de mes multiples pérégrinations dans l'Amazonie toute entière, j'ai entendu parler bien des fois du *mapinguari*, un animal inconnu qui pousse des cris terrifiants dans la forêt. Dépassant les deux mètres de haut, il serait couvert de poils et dégagerait une odeur si repoussante qu'un homme pourrait s'en évanouir. Je devine vos sourires, moi j'étais comme vous, mais partout l'histoire se répétait dans les moindres détails. En tant que scientifique, je me devais de comprendre et le dossier que j'ai élaboré me permet maintenant d'affirmer que le *mapinguari* existe, il ne reste plus qu'à le trouver, je veux absolument en ramener un spécimen au musée.

Nous sommes ici en plein cœur de l'Amazonie, c'est pourquoi j'ai choisi cet endroit pour partir à sa recherche. Je te remercie Simon de m'avoir fait confiance et d'être venu avec ton équipe pour filmer l'opération.

— nous espérons seulement qu'elle sera couronnée de succès, répondit Simon, il manque encore un membre de l'expédition, Georges, un paléontologue de l'Arizona qui nous rejoindra demain. Adam, on dit en effet que le *mapinguari* pourrait être un fossile vivant, dans ce cas un paresseux géant supposé être éteint depuis douze mille ans et dont on a retrouvé beaucoup de squelettes en Amérique du Sud, n'est-ce-pas ?

— oui, c'est possible et vous avez bien fait de demander à Georges de venir, il les connaît bien.

— alors trinquons à notre réussite ! Jack, avant l'expédition, notre projet doit recevoir l'approbation des Indiens Mundurucús car nous serons sur leur territoire. Le fils du chef nous accompagnera, départ demain à dix heures, ça ira ?

— pas de soucis, répondit le pilote un peu vite.

Le lendemain à dix heures, le capot du moteur du Cessna était enlevé et Jack se grattait la tête. En faisant l'inspection avant le vol, il venait de détecter une fuite d'essence au niveau du mélangeur, un joint avait lâché.

— *pucha!* c'est donc vrai cette histoire de mauvais carburant !

L'essence bolivienne durcissait les joints de caoutchouc, ce qui n'était pas un problème tant que l'avion restait dans le pays mais Jack avait dû refaire le plein au Matto Grosso avec du carburant brésilien mieux raffiné. Des collègues lui avaient dit qu'alors les joints se ramollissaient et se désagrégeaient peu à peu, entraînant des fuites.

— j'aurais bien dû les croire, pensa-t-il, j'aurais eu l'air malin si le moteur avait pris feu au-dessus de la forêt... et maintenant, je fais quoi ? il n'y a personne sur cet aéro-drome.

Un ronronnement familier lui fit lever la tête. Un avion atterrissait. Jack courut demander de l'aide au pilote qui se révéla être aussi mécanicien,

— je dois revenir d'Itaituba cet après-midi, dit ce dernier, il y a un bon atelier là-bas, démontons le mélangeur, tu peux venir avec moi, j'ai de la place.

La chance, mais aussi la solidarité des déserts jouaient en faveur de Jack qui, tout en aidant le mécano, pensait à sa baraka, *l'Amazonie, le grand désert vert qui grouille de vie...*

trompeur, mais en termes de population humaine, parfaitement vrai.

Le soir même, l'avionnette était réparée, au grand soulagement de Simon qui se morfondait déjà en s'inquiétant des délais de tournage.

Voler en Amazonie est toujours impressionnant. Quelle que soit la direction une mer vert sombre emplît l'horizon, une mer qui a ses humeurs, ses îles, ses blessures aussi. Ce jour-là, c'était calme plat.

— on se sent petit et vulnérable, dit Simon à l'arrière.

— aie la foi mécanique, mon fils, répondit Jack, moqueur.

Ayé, le fils du chef mundurucú, était un copilote peu banal. Torse nu et visage tatoués de noir, un collier de coquillages blancs autour du cou, il portait lunettes et tentait de s'y retrouver dans son territoire défilant sous les ailes de l'avion. Au bout de cent cinquante kilomètres vers le sud-est de Jacareacanga, il pointa du doigt la mission de Cururú, où habitait son père.

À peine descendus de la carlingue, ils furent entourés par une nuée d'enfants et d'adultes riant et excités à la vue d'un avion tout rouge, la couleur préférée des Amazo-niens. Tout le village était présent dans la grande maison de réunion où Simon présenta le projet de recherche du *mapinguari*. Hommes et femmes tous abondamment tatoués de noir sur le visage écoutaient en silence, posaient une question traduite par Ayé en portugais, l'un après l'autre, sans pagaille. Jack s'amusa des enfants, tranquilles eux aussi, qui formaient un gros tas de membres et de corps se mouvant lentement. La question fut vite réglée lorsque les Mundurucú se rendirent compte que l'expédition n'allait pas affecter leurs terres, trop souvent envahies, surtout par les chercheurs d'or, et bien que le chef ne demandât rien, Simon offrit en remerciement un

chèque pour l'association de défense de leurs droits, qui siégeait à Jacareacanga.

Jack était sorti avant la fin de la réunion et flânait dans le village. Une vieille femme lui fit un geste, il s'approcha, elle lui prit le bras pour le faire asseoir et lui montra un fruit vert pâle et rond,

— *genipapo* dit-elle, montrant le fruit puis le tatouage sur sa joue.

— *genipapo* ?

La femme reprit le bras de Jack et le posa sur son giron, mouilla une poudre noire avec un peu d'eau dans une calebasse et saisit une mince baguette de bois,

— *genipapo* ? dit-elle d'un ton interrogatif.

— euh, *sim...*

Elle lui fit signe de ne pas bouger et commença à dessiner un bracelet de motifs triangulaires sur son bras gauche.

Les enfants, jamais loin et toujours curieux, les entourèrent joyeusement. La femme, absorbée par le tracé, parlait doucement, comme pour elle-même, et se contenta de lui sourire lorsque ce fut terminé.

— elle se moque de mes poils, mais c'est plutôt joli, pensa Jack, mon premier tatouage !

Il allait la remercier quand Ayé vint le chercher pour repartir, regarda l'œuvre d'art exhibée fièrement et fit un signe d'approbation,

— *fica duas semanas, depois vai embora.*

— ça dure deux semaines avant de s'en aller ? bon, ça me va, c'est un joli cadeau qu'elle m'a fait là, tu veux bien la remercier dans votre langue ? dis-lui que je sais qu'on ne se reverra sans doute jamais mais que je ne l'oublierai pas.

— encore un porte-avion! jura Jack, en apercevant la piste abandonnée de Barra Manuel où ils allaient passer une semaine à la recherche du *mapinguari*.

Plus courte encore que celle du sauvetage, celle-ci était en légère pente, une extrémité fichée dans la colline, l'autre tombant par un à-pic de cinquante mètres au-dessus de la rive du Tapajós. Se poser ne fut pas un problème.

Sans perdre de temps, l'équipe de tournage partit monter le campement pendant que Jack, aidé de deux péons arrivés en pirogue à moteur avec le matériel, s'attela à nettoyer la piste à la machette. Ils coupèrent les arbustes au bord du précipice et purent ainsi la prolonger de quelques mètres, puis le pilote remonta dans son appareil pour faire un essai de décollage et en conclut qu'il ne pouvait prendre que deux personnes à la fois s'il ne voulait pas se retrouver dans les arbres en contrebas,

— c'est déjà ça, dit-il aux péons qui en avaient vu d'autres, heureusement que j'ai cet avion! Vous avez fait du bon boulot et merci du coup de main, moi je repars chercher les scientifiques et le reste de l'équipe, retour dans deux heures environ.

Georges, le paléontologue, était déjà arrivé à Jacareacanda. Petit et bien enveloppé, il avait un air bon enfant qui contrastait avec la froideur aristocratique d'Adam.

Autour du feu de camp, la conversation tombait à mesure que baissaient les flammes et bientôt chacun partit se coucher. Bien installé dans un hamac entouré d'une moustiquaire à manches pour couvrir les cordages, Jack écoutait les bruits de la nuit résonnant dans la forêt, vrombissements de moustiques, coassements de grenouilles arboricoles, floc d'un poisson pourchassé, hululement d'un hibou, craquements de branches brisées par

une course... L'oreilles aux aguets, il espérait entendre un claquement de mâchoire d'un pécarari, l'extraordinaire cri du grand ibijau ou, mieux encore, l'appel d'un jaguar. Il l'entendit dans le rêve où il avait glissé.

L'aube avait de la peine à s'infiltrer sous la cime des grands arbres, ils marchaient en file indienne et en silence derrière les hautes bottes de caoutchouc de l'ornithologue. Chapeau de cow-boy, foulard coloré autour du cou, chemise beige, pantalon fourré dans les bottes et fusil en bandoulière, Adam était la caricature d'un Anglais du temps des colonies.

— pourquoi s'habille-t-il comme ça ? pensa Jack, ça me rend mal à l'aise, de plus il va cuire dans son jus avec ces bottes, et pourquoi un fusil ?

Lui-même suivait en tongs à la fin de la colonne avec les péons qui, eux, marchaient pieds nus, machette à la main comme tout homme de la forêt. Caméraman et preneur de son allaient et venaient incessamment comme des fourmis contrôlant leur troupeau de pucerons, suant déjà mais ne se plaignant jamais, passant d'un gros plan à une demande d'impressions prise sur le vif.

— *trabalha muito essa gente*, osa un péon à Jack.

— tu as raison João, c'est comme ça qu'on reconnaît les gens des villes, ils ne savent pas s'arrêter.

Comme pour le contredire, la colonne s'arrêta. Adam montrait du doigt quelque chose par terre,

— là, j'en suis sûr, une déjection de *mapinguari* ! donnez-moi un sac en plastique, il faudra l'analyser pour savoir ce qu'il mange, et vous les péons, cherchez des empreintes !

Eh bien, se dit Jack en lui-même, si on trouve des traces au bout d'une heure de marche, ce coin doit être bourré de mapinguaris ! Il fit un clin d'œil au péon près de lui,

— João, ce tas de merde, là, c'est du crottin de tapir, non ?

— *sim senhor*, répondit João, ingénument et sans hésitation.

Jack aimait la simplicité de ces gens du campo qu'on dit pauvres et ingénus mais qui sont si riches de cœur. Que ce soit ici ou en Bolivie, ceux-là du bas de l'échelle, ceux qui savent qu'ils ne savent pas, mais qui savent bien d'autres choses, sont d'une honnêteté profonde envers eux-mêmes, les autres et la nature, leur mère au-delà de la leur. Ils sont ce qu'ils sont et ils l'acceptent, là est leur force. Le pilote se souvint du sens du mot *ingénu* chez les Romains : une personne née libre.

Brad, Nelly, Kate et Simon entouraient le paléontologue qui suait déjà à grosses gouttes. Le malheureux était habitué aux déserts secs, pas à ce hammam amazonien. Il chassait les moustiques en s'éventant, mais aussi les questions insidieuses des Anglais en répétant qu'il fallait d'abord faire des analyses.

Vingt minutes après leur départ, les péons réapparurent chacun de leur côté mais pas du tout par où ils étaient partis.

— c'est la première fois qu'ils viennent par ici, comment font-ils ? quel sens de l'orientation ! admira le pilote.

— pas de traces ? demanda Adam, impatient, aux Brésiliens.

— *nenhuma, senhor, nenhuma, nada!*

— vous avez mal cherché, je suis sûr qu'il y a des *mapinguaris* dans le coin.

Le crottin dûment collecté dans un sac en plastique et étiqueté, la marche reprit. Pas pour longtemps. Adam fit signe à la troupe de l'attendre et disparut entre les troncs, un sac de toile à la main.

— une envie pressante ? suggéra Nelly.

Soudain retentit un hurlement de sirène qui ramena immédiatement Jack aux bombardements de Londres dans les films de la seconde guerre mondiale. Tous se regardèrent, interloqués. Puis l'un pouffa et ils partirent d'un rire franc, sauf les timides péons et Georges, indécis sur le comportement de son collègue.

— *my goodness!* c'est ça le cri du *mapinguari* ? réussit à articuler Simon, Brad ! tu enregistres j'espère !

— alors arrêtez de rigoler, bandes de nazes !

Adam avait emporté un mégaphone en prévision de ces appels qu'il renouvela pendant une dizaine de minutes, ce qui permit à Brad de recueillir la plus surréaliste des bandes son qu'il n'ait jamais enregistrée. L'ornithologue revint vers le groupe, l'air un peu déçu qu'aucun *mapinguari* n'ait répondu à ses appels et personne n'osa lui poser la question qui brûlait toutes les lèvres,

— mais comment savez-vous quel est le cri d'un animal mythique ?

Simon lui demanda ce qu'il aurait fait dans le cas d'une apparition soudaine de l'animal.

— je l'aurais tué, répondit le cinglé sans sourciller, il me faut un spécimen pour que la communauté scientifique ait des preuves de son existence, sans preuves je ne peux pas écrire un *papier*.

— et s'il n'en restait plus qu'un ? avança Kate.

— ce serait un mauvais coup du sort mais au moins on saurait qu'il avait existé.

— un plus-que-parfait révélateur, marmonna Jack qui se retourna écoeuré, la seule chose qui l'intéresse c'est d'avoir son nom sur une étiquette attachée à un orteil de la bête empaillée et exposée dans une vitrine, la *collection*

attitude imbécile...

Il en avait déjà rencontré des Adams de tous poils, exclusivement préoccupés par leur carrière et voulant à tout prix se distinguer du lot. Il leur fallait donc *pondre des papiers* qui n'étaient lus que par les spécialistes, et encore... Quant à l'utilité ou à l'application de leurs recherches, ils s'en foutaient royalement, sauf si cela contribuait à leur notoriété. Pathétique. Par surcroît, ces gens-là faisaient jouer leurs relations pour être pris comme conseillers par les politiciens. Happés par le pouvoir, ils se pavanaient avec une suffisance proportionnelle à leur incompétence, n'hésitant pas, pour certains, à mettre leur nom à la place de celui d'un collègue qui aurait fait une recherche intéressante. Là, on tombait carrément dans l'escroquerie.

De retour au campement, les attendait une délicatesse locale, de jolies larves de coléoptère, grosses comme le petit doigt, blanches et grasses à souhait, extraites par les péons des fruits très durs du palmier *babassú* dont elles se nourrissent de l'amande.

— crues ou rissolées? demanda la cuisinière.

— les deux! répondit Simon, et tous doivent y goûter un par un!

— défi relevé! s'élevèrent quelques voix guère enthousiastes.

Le jeu commença, Nelly filmant les hésitations et les grimaces, les autres encourageant le cobaye. Une consistance crémeuse, un goût de coco. Force et aveuglement des préjugés qui nous cachent la réalité, en fait c'était délicieux.

L'équipe de tournage était d'une aimable férocité. Sachant qu'ils n'auraient qu'une infime chance de filmer un *yéti* amazonien, ses membres se délectèrent de l'absur-

dité de la situation en s'efforçant d'arracher aux acteurs ce qu'ils n'osaient pas dire caméra sous le nez. *Le côté sympathique de la perfide Albion*, pensa l'Écossais un soir dans son hamac, *well done my friends!*

Le pauvre Georges en fit les frais plus que tous. En tant que scientifique il ne pouvait admettre que son collègue était enlisé dans les marais de la croyance et en souffrait visiblement, mais la meute ne le lâchait pas. Le troisième jour, épuisé par la moiteur et son embonpoint, harcelé par les moustiques, il craqua. Jetant soudain son chapeau par terre, il s'assit sur le sol en jurant et refusa de faire un pas de plus,

— *damned!* j'en ai marre! cette expédition est ridicule! mais qu'est-ce que je fais là! j'ai été roulé!

Quelques larmes de rage coulèrent sur ses joues mal rasées. Les Anglais le filmèrent d'abord, le consolèrent ensuite. Les péons et Jack observaient, Adam ne disait mot. Finalement le paléontologue se leva et s'excusa en bredouillant quelques mots inintelligibles. Comme pour faire oublier l'incident, des pécaris en vadrouille firent bruyamment claquer leurs mâchoires en signe d'avertissement lorsqu'ils sentirent les humains à quelques mètres.

Au grand regret de Jack, la semaine s'écoula rapidement entre marches en forêt et vols pour filmer la canopée avec Simon qui semblait apprécier les décollages sportifs. Il se lia d'amitié avec les péons mais aussi avec les membres de l'équipe de tournage, indifférents à l'absence de confort, toujours de bonne humeur et très professionnels. Il n'en fut pas de même avec Adam perdu dans sa folie.

Seul sur le chemin du retour vers la Bolivie, il revivait cette expérience hors du commun : aller à la chasse d'un mythe en Amazonie.

XVIII

L'aiguillage

La maison était silencieuse, les enfants dormaient déjà et Jack était assis dans l'obscurité du salon, perdu dans ses pensées, à peine conscient du vent dans les feuillages du jardin de l'autre côté de la baie ouverte.

La porte grinça, des pas qui voulaient se faire légers le sortirent de sa méditation,

— Lea ?

— ah, tu es là ? tu ne dors pas encore ?

— je t'attendais... tu veux bien t'asseoir un instant ?

— je suis fatiguée, tu as quelque chose à me dire ?

— Lea, qui a poussé le levier de l'aiguillage ?

— que veux-tu dire par là ?

— je méditais ce soir, essayant de survoler notre vie, et cette image m'est apparue : j'ai vu un petit train qui avançait tranquille dans une plaine immense et magnifique, la voie traversait de belles forêts, des lacs d'eau claire, de belles prairies vertes, les passagers devaient en avoir plein les yeux. Un ou deux ponts branlants les ont peut-être effrayés parfois, mais c'était vraiment un beau parcours sans heurts, puis le petit train a stoppé dans une gare à partir de laquelle deux voies s'ouvraient de chaque côté

d'une montagne, tu me suis ?

— euh, oui, mais je ne vois toujours pas où tu veux en venir.

— quand le petit train est reparti, un aiguillage l'a séparé en deux, chaque morceau filant sur sa propre voie... qu'est-ce qui a bien pu pousser le levier ?

— tu fais allusion à notre vie à nous ?

— oui.

— je ne sais pas, c'est vrai, je comprends maintenant, toi tu n'es pas souvent là, à cause de ton travail mais aussi de Besaflor. Souviens-toi, tu as même transformé pendant un an notre chambre en bureau de l'association et nous devions dormir dans le salon, tu en connais beaucoup, toi, des femmes qui auraient accepté ça ?

— non, tu as raison, je n'aurais jamais dû te le demander.

— et moi, je voulais devenir quelqu'un, exister. C'est le monde à l'envers dans cette ville, c'est moi l'Indienne qui ai dû me battre pour y avoir une place tandis que toi, on te l'a servie sur un plateau parce que tu es un Blanc ! alors j'ai fait mon trou, comme on dit, j'ai changé, je ne suis plus la petite ignorante du Beni, la fille débarquée de sa campagne, voilà pourquoi j'ai travaillé dur pour être une artiste reconnue. C'est vrai qu'au début j'aimais créer des choses, je le faisais bien, mes profs me le disaient, mais dans l'association des femmes artistes, on m'a bien fait comprendre qu'on appréciait mes œuvres mais pas moi. J'ai voulu leur montrer que j'étais comme elles et pour ça j'ai fait des choses que je n'aurais jamais acceptées auparavant, ne me demande pas de détails, il m'arrive de regretter.

— que tu sois une ignorante ne m'a jamais traversé l'esprit, mais oui, tu es différente et je ne te reconnais plus, nos voies ont divergé, j'ai l'impression que je ne pourrais

plus te toucher, tu es trop loin. J'ai eu des moments d'espoir, de rage aussi parfois face à mon impuissance en te voyant t'éloigner, sans songer que toi aussi tu me voyais faire la même chose. Alors ce soir une pensée a germé dans mon esprit, la graine était là depuis longtemps certainement, voilà... Lea, je crois que nous devrions nous séparer. Je ne t'en veux pas, je constate un fait qui existe déjà depuis un moment mais que nous n'avons jamais osé aborder, chacun de nous a choisi consciemment ou non un chemin qui nous a écartés l'un de l'autre, le reconnaître nous fera du bien et nous permettra d'avancer. Lea resta silencieuse un instant puis posa sa chevelure noire sur la poitrine de Jack. Elle pleurait calmement, — Jack, que va-t-on devenir ?

Touché par cet assentiment déjà orienté vers le futur, Jack sentit aussi ses larmes couler. Par cette petite phrase, elle lui indiquait qu'elle reconnaissait leur éloignement, que leurs vies allaient continuer d'une autre façon, et que se séparer était une action aussi intense que s'engager, un écho au oui mutuel qu'ils avaient prononcé des années auparavant.

Quelque chose en eux s'était libéré et ils discutèrent une bonne partie de la nuit, évoquant les bons moments ou examinant les côtés pratiques de la séparation. Lea allait garder la maison et Jack sa part du petit avion qu'il possédait en société avec Luis, il donnerait aussi une partie de ses gains à sa femme tant que leurs enfants resteraient avec elle.

Le couple ne possédait pas autre chose, point besoin de divorce officiel ni de juge pour la séparation des biens ou fixer le montant d'une pension qui aurait été certainement inférieure à ce que Jack avait promis d'apporter. La confiance et le respect mutuel restait intacts et ne souf-

fraient pas de discordes matérielles.

Le petit matin les trouva assoupis sur le sofa alors que les enfants sortaient déjà en baillant de leurs chambres.

Quand ils eurent avalé leur petit déjeuner, Lea s'adressa à eux,

— les enfants, venez, votre père et moi avons des choses importantes à vous dire...

XIX

Les messieurs du ministère

Le 4x4 blanc s'arrêta au beau milieu de la rue juste devant l'appartement de Jack. Sur la porte du chauffeur les mots *Ministerio del Medio Ambiente - vehículo oficial* étaient surmonté des armoiries de l'État bolivien, un condor déployant ses ailes au-dessus d'un paysage représentant le Cerro Rico –la montagne d'argent de Potosí–, un alpaga, une gerbe de blé et un palmier symbolisant les richesses et la diversité du pays.

Une femme en chemise kaki et à l'abondante chevelure noire bouclée descendit du véhicule accompagnée de deux hommes. Sans hésiter, elle frappa à la porte,

— *señor* Jack?

— j'arrive, répondit-il depuis la cuisine, qui est-ce?

— nous sommes du ministère de l'environnement en mission officielle.

Surpris, Jack, qui préparait son dîner, se lava les mains rapidement, passa ses doigts dans ses cheveux et ouvrit la porte,

— Pilar! je n'avais pas reconnu ta voix, je te croyais en Angleterre! mais qu'est-ce que tu fais avec ces messieurs du ministère?

Elle pouffa, contente de sa petite plaisanterie,

— je suis leur chef, tu nous laisses entrer ?

— ah oui, oui, entrez tous et dites au chauffeur de venir aussi, installez-vous ! j'apporte le café.

Jack revint avec la cafetière et des tasses,

— ça alors ! pour une surprise, c'est une surprise ! c'est quoi cette histoire de chef, tu blaguais ou quoi ?

— pas du tout, je n'étais pas sûre que tu sois au courant, alors je suis venue te faire une petite visite.

— au courant de quoi ?

Les hommes se regardèrent d'une façon qui en disait long sur l'ignorance de ce gringo à tête rousse, leur nouveau chef avait vraiment de drôles d'amis.

— tu te souviens qu'une fois tu m'avais prédit que je finirai au gouvernement parce que je pestais sans cesse contre lui ?

— uf ! ça fait longtemps, mais je m'en souviens, oui.

— eh bien c'est fait, tu as devant toi la flambant neuve vice-ministre de l'environnement et de la biodiversité.

Jack resta un instant bouche bée, tasse de café en l'air, puis ses yeux pétillèrent,

— Pilar ! tu as réussi !

Elle éclata de rire devant la mine quelque peu ahurie de son ami, heureuse aussi d'être avec lui en de telles circonstances,

— tu savais que j'avais obtenu une bourse d'études, n'est-ce-pas ? et je t'ai envoyé une carte quand j'ai terminé mon doctorat à Oxford il y a trois mois, tu ne l'as pas reçue ?

— ma foi non, dommage ! mais ce poste au gouvernement ?

— on me l’a proposé après mon doctorat, j’ai longuement réfléchi et puis j’ai accepté, je n’aime pas le monde politique, mais si on veut que les choses avancent dans mon pays, il faut s’y atteler. Après tout, c’est ce que j’ai toujours voulu, tu te souviens ?

— ça oui ! j’en connais plus d’un qui n’a pas dû voir ta nomination d’un bon œil ! déjà, étudiante, tu ne te laissais pas faire, je revois encore la tête du directeur du zoo quand tu l’as traité de trafiquant d’animaux !

— il est toujours en poste et ne perd rien pour attendre, celui-là, il va devoir se recycler. En attendant, nous sommes venus vérifier des dénonciations d’installations illégales dans le parc national Amboró. Nous allons du côté de la forêt nuageuse des fougères géantes, tu veux nous accompagner *hermano* ? ce n’est pas parce que je suis vice-ministre que je vais cesser de te demander ton opinion. Au retour nous dormirons à Samaipata, le gouvernement te paye l’hôtel !

— bon, je veux bien, j’aime beaucoup cet endroit.

Patinant sur la glaise dure et humide du chemin, le 4x4 stoppa enfin en haut de la crête noyée dans le brouillard permanent de l’humidité saturée du nord, en contraste violent avec la sécheresse des vallées du sud abritées par la montagne. Les frondes en haut des troncs pelucheux des fougères arborescentes s’ouvraient en corolle sous des arbres tortueux habillés de longs haillons de lichen vert-de-gris, un paysage qui diffusait une ambiance fantasmagorique propice à enflammer l’imagination. *Un duende serait très excité ici*, pensa Jack.

— et je le suis ! whaou ! il doit y avoir de bien jolies elfes par ici, je vais faire un tour, répondit le duende se balançant déjà au bout d’un lichen.

— c'est ça Tarzan, va te promener, marmonna Jack dans sa barbe, duende libidineux ! et fiche-moi la paix, je suis accompagné.

— elle me plaît aussi...

— ça va, file !

Rendu spongieux et élastique par l'épaisse couche d'humus, le sol étouffait les sons, ajoutant encore au mystère des lieux. Jack se déchaussa, marcher pieds nus et sentir la terre entre ses orteils lui procurait une jouissance bienfaisante. La petite colonne serpenta entre les piliers bruns des fougères jusqu'à une clairière de troncs abattus à la hache, entre lesquels un paysan sarclait des rangs de *locotos*, une espèce de piment très fort au parfum particulier dont raffolent les montagnards.

— *buenos días*, dit Pilar, tes *locotos* sont splendides.

— ils poussent bien ici, mais c'est loin de chez moi, la route est longue à faire tous les jours depuis la vallée, faut pas moins de trois bonnes heures en marchant vite.

— en effet, et tu ne rencontres personne sur ton chemin ?

Méfiant, l'homme jeta un regard en biais aux accompagnateurs de la femme.

— tu n'as rien à craindre, ajouta Pilar, nous sommes en mission du gouvernement pour savoir s'il y a des gens qui s'installent à l'intérieur du parc, toi tu es en dehors de ses limites.

— y'a pas grand monde qui passe, non, mais des fois j'en vois qu'ont pas des airs à vouloir défricher un bout de terre comme moi, ils ont toujours des mules bien chargées de j'sais pas quoi. Ceux-là s'enfoncent loin dans le parc, pour moi c'est la drogue, alors je pose pas de questions.

Pilar se tourna vers les hommes,

— par sa situation géographique et climatique, le parc est une immense réserve d'eau d'excellente qualité, malheureusement les laboratoires clandestins polluent les rios en y déversant des produits chimiques. Tant qu'il y aura une demande de cocaïne, j'ai bien peur que ce problème ne fasse qu'empirer, c'est trop facile de se cacher dans ces zones inhabitées.

— ironie du sort, dit Jack, c'est la chasse aux trafiquants qui pousse ceux-ci à se cacher dans les zones protégées. Ce n'est pas nouveau, tu te souviens du meurtre du professeur il y a quinze ans dans le parc qui porte maintenant son nom ?

— qui pourrait oublier ? cette chasse ne pousse pas seulement les trafiquants à déménager, les paysans au nord du parc en ont assez de voir leurs cultures de coca arrachées, d'être contrôlés et fouillés à tout bout de champ, de se sentir soupçonnés en permanence et de subir les abus des policiers et de l'armée. Résultat, eux aussi se réfugient dans le parc pour défricher de nouvelles parcelles, leurs syndicats sont très bien organisés et il est quasiment impossible de les déloger, alors on redessine les limites, c'est triste, autant pour eux que pour la nature, les paysans continueront à vivre misérablement dans la peur et le parc sera grignoté petit à petit. Et si la notion de *parc* n'était pas la bonne dans des cas comme celui-ci ? encercler et garder la nature pour en faire une île de biodiversité interdite aux humains, est-ce bien réaliste ? on reste toujours dans cette fausse dualité, la nature d'un côté, les humains de l'autre. J'y vois plusieurs inconvénients. Implicitement on permet la destruction en dehors des zones protégées, une fois cette destruction effectuée la pression humaine sur les parcs devient très forte et sujette à conflit, enfin le concept de parc est occidental et n'est ni assimilé ni compris par les populations locales qui se

retrouvent exclues ou même chassées.

— Ironie du sort, continua Jack, c'est parfois l'inverse qui se produit quand cette population locale essaie de défendre bec et ongles une forêt, un rio, etc. contre des intérêts pétroliers ou autres. Comment voulez-vous que les gens y comprennent quelque chose? nous devons remettre les dogmes en cause, si parfaits qu'ils nous paraissent.

— ce n'est pas la première fois que j'entends ça de ta bouche et je suis heureuse que tu le rappelles ici. Écoutez bien, messieurs, et retenez car c'est vous qui diffuserez ces idées.

Les hommes acquiescèrent pour lui faire plaisir. Travaillant de longue date dans le ministère, ils avaient vu bien des chefs passer et les mieux intentionnés n'étaient jamais restés très longtemps. Eux, ils avaient appris à louer. Jack le sentit et en éprouva de la tristesse pour Pilar qui combattrait jusqu'au bout pour défendre ses idéaux mais risquait fort de s'épuiser dans sa tâche. Elle serait alors rejetée, vaincue par des intérêts rapaces et toxiques étendant leurs tentacules sur la planète entière.

Après avoir visité plusieurs endroits, ils rebroussèrent chemin vers Samaipata où ils allaient passer la nuit, et Pilar envoya ses aides à l'hôtel pour rester en tête à tête avec Jack sur la terrasse d'un café. Ils contemplaient les derniers reflets du soleil sur les toits de la petite place tout en sirotant un jus de figue de barbarie. Jack se pencha vers sa *petite sœur*,

— je vivrais bien ici, le climat de ce village est très agréable.

— bonne idée! ce serait bien pour toi et j'aurais encore plus de plaisir à venir te voir. De mon côté, vivre à La

Paz loin de ma famille ne m'enchanté pas, mais je veux aller le plus souvent possible sur le terrain, comme aujourd'hui, finies les décisions prises dans les bureaux!

Jack changea de ton,

— tu vas devoir t'entourer de personnes de qualité, *hermanita*, ils ne vont pas te faire de cadeaux, tu le sais.

— oui, ce sera dur, je ne me fais pas d'illusions, mais je me reprocherais toujours de ne pas avoir essayé, tu me connais.

— malheureusement oui, dit Jack en riant, et Félix dans tout ça?

Pilar soupira,

— je voulais t'en parler aussi, ça me fait du bien, Félix m'a beaucoup aidée pendant mes études, financièrement et moralement. Je l'aime encore au fond de moi et j'ai mal de le savoir reparti en Belgique, il n'est pas comme toi, il reste gringo dans l'âme et ne peut se passer de son environnement à lui, ni de toutes ces choses qu'il ne trouve pas ici. Son passage par la Bolivie lui aura enseigné beaucoup et l'a enrichi, mais il a eu peur de trop s'engager avec moi, d'être obligé de rester dans le pays, surtout quand je lui ai dit que je voulais avoir des enfants. Maintenant je ne sais plus, et de toute façon c'est trop tard, il est parti ...peut-être me suis-je aussi trop investie dans ma profession? j'ai tout misé sur elle pendant des années et ça ne va pas s'arranger maintenant, mais je veux toujours des enfants, tu crois que tu auras des neveux un jour?

— mmm, je l'espère sincèrement pour toi. Notre autre enfant, Besafflor, est devenu adolescente et autant je suis fier que nous l'ayons fait naître, autant je pense qu'il est temps pour nous de passer le flambeau, pour toi évidemment avec ton poste, mais pour moi aussi. Je crois qu'il

est bon de savoir laisser la place aux autres, qu'en penses-tu ?

— oui, avoir créé cette association nous a beaucoup apporté, n'est-ce-pas ? maintenant il faut la gérer, ce n'est pas le même esprit et toi tu n'es pas très bon pour ça !

— tu as raison, ce n'est pas ma tasse de thé. Il y a assez de monde compétent dans l'équipe pour que Besaflor continue sur sa lancée, je pourrais collaborer de temps en temps si je vivais ici, vrai que ça me plairait...

— te connaissant, ce sera bientôt fait. Merci *hermanito* pour ton appui sans faille depuis que nous nous sommes rencontrés, merci d'exister !

— merci d'exister... quelle belle formule ! moi aussi je t'aime, *hermanita* !

INTERLUDE

I

Le quinoa, un scénario de science-fiction

Le quinoa est une plante de la famille de la betterave adaptée à l'altitude et au froid du désert de l'Altiplano. Consommés tous les jours, ses grains exceptionnellement nutritifs sont la base de la nourriture dans cette région, c'est si vrai que lorsque la récolte est mauvaise les gens émigrent vers les villes jusqu'à l'année suivante. La diététique occidentale s'intéresse depuis longtemps à ce produit, au point que maintenant on le trouve en vente dans les supermarchés. Pour le plaisir de l'exercice, imaginons la chronologie d'un scénario possible en Bolivie...

Localement, le quinoa est échangé contre d'autres produits depuis des siècles, c'est l'aliment de base qui permet la survie dans ces endroits inhospitaliers que sont les hauts plateaux andins. Il est vendu aux indigènes sur les marchés, les Blancs préférant des aliments plus nobles. On découvre un jour en Occident les vertus diététiques de ce grain, des commerçants occidentaux en achètent

et en exportent de petites quantités vers les pays riches.

Avec l'apparition du concept de commerce équitable, un prix juste est fixé, ce qui permet effectivement aux producteurs d'avoir plus d'argent.

Pour gagner encore plus, il vaut mieux vendre le quinoa et acheter du maïs moins cher pour manger. Premier résultat : la diète du producteur et de sa famille s'appauvrit considérablement en protéines de qualité.

Les consommateurs du Nord achètent en bonne conscience un produit équitable et ceux qui font attention à leur santé incorporent le quinoa dans leurs habitudes alimentaires.

Comme pour tous les produits exportés, les prix locaux suivent et grimpent, pourquoi vendre moins cher à l'intérieur ce qu'on peut vendre plus cher à l'extérieur ? Le quinoa devient alors inaccessible pour les plus pauvres dans les villes, avec le changement qualitatif de diète qui s'ensuit là encore.

Les producteurs s'enrichissent, ce qui provoque des tensions dans cette société très communautaire.

Les terres à quinoa sont de taille réduite et la production est entièrement artisanale, mais devant l'apparition d'un marché international, l'industrie commence à s'y intéresser.

Le quinoa se vend dans les supermarchés du Nord, en quelques années la demande grimpe en flèche.

Dû à la demande de l'industrie, le prix des terres augmente. Les communautés se défendent comme elles peuvent en créant des coopératives mais peu de terres ont des titres officiels et les industriels en profitent, ce qui amène quelques conflits armés.

Le quinoa, maintenant industrialisé, requiert de pesticides qui polluent l'environnement et la production arti-

sanale devient marginale.

Une firme étasunienne obtient un brevet pour le quinoa et les Boliviens doivent lui payer des royalties (vrai, c'est arrivé, mais celui-ci a été annulée plus tard).

Un laboratoire crée une variété qui pousse à des altitudes moindres et s'adapte aux climats tempérés, le quinoa n'est plus exporté de Bolivie car il n'est plus compétitif.

L'Altiplano est déserté, des sacs de quinoa made in USA sont distribués aux pauvres des villes.

Espérons que cet exercice reste une fiction...

NDA : en mars 2015, le prix du kilo de quinoa coûte vingt bolivianos (environ trois euros) dans la ville d'Oruro, hors de portée de la majorité des citoyens. Les producteurs continuent apparemment à consommer les qualités inférieures qui ne s'exportent pas.

Une variété péruvienne de quinoa, elle aussi de qualité inférieure, est déjà produite en Anjou, France, ainsi qu'aux États-Unis.

II

Blog d'un Bolivien au sujet de la coca

Le blog de l'Œil du Condor
Cochabamba, 4 juillet 2006.

Chers amis,

Vous avez été nombreux à me poser des questions sur la coca. Voici une réponse brève qui j'espère suscitera d'autres débats sur mon blog.

La feuille de cette plante, considérée comme sacrée et traditionnellement mâchée depuis des siècles dans les Andes, contient de nombreux minéraux dont énormément de calcium, de vitamines, etc. Elle a donc, en plus d'une valeur religieuse et spirituelle, une valeur nutritionnelle. Mâchée avec un peu de cendre pour en extraire l'alcaloïde, son effet narcotique est minime : il empêche de dormir, calme les effets de l'altitude, la faim, la soif et la fatigue, ce qui est bien utile pour ceux qui ont des métiers pénibles, comme les mineurs, les chauffeurs de camion ou les bûcherons. C'est le traditionnel *acullico* ou *bolo*, la boule coincée entre la mâchoire et la joue qui ainsi gonflée donne l'impression que celui qui la mastique a une rage de dent.

Aujourd'hui, la coca est devenue un problème. La première question qu'on peut se poser est : depuis quand ? depuis toujours ? Eh bien non, la coca est un problème depuis que les yuppies new yorkais décidèrent un jour de se droguer avec un des dérivés, le chlorhydrate de cocaïne, la poudre blanche pure qu'ils s'envoient dans le nez.

Comme il faut des volumes très importants de feuilles pour extraire un gramme de poudre, les trafiquants gringos vinrent très vite installer sur place des laboratoires pour fabriquer la pâte de base et l'expédier facilement par avion léger. Ainsi commença le problème de la coca vers la fin des années 70. La suite, on la connaît : lorsqu'il y a une demande sur le sacro-saint marché, la production suit. La coca ne fait pas exception à cette règle.

Un événement social a précipité les choses : vers la mi-80, le FMI a imposé au gouvernement bolivien les privatisations des entreprises d'État, d'autant plus facilement que le président, l'homme le plus riche du pays et pro-US, ne demandait que ça. Des mines ont été fermées et 23.000 mineurs avec leurs familles se sont retrouvés sans travail, ce qui dans l'Altiplano désertique n'est pas drôle du tout. Ces gens sont donc descendus naturellement, mais pas par plaisir, vers les tropiques de Cochabamba, le Chapare, un environnement totalement inconnu pour eux. Tous les jours s'ouvraient de nouveaux sentiers de pénétration dans la forêt vierge et s'élevaient de nouvelles maisons rudimentaires. Que faire pour survivre dans un nouvel écosystème ? de la coca ! ça pousse bien, les trafiquants étasuniens (ensuite colombiens puis boliviens) achètent tout et payent bien – la coca n'était pas encore déclarée illégale à l'époque –. Question : que ferait un paysan européen s'il pouvait avoir une récolte qui lui rapporterait dix fois plus que n'importe quelle autre,

et ceci deux à trois fois par an ? Hélas, très vite les choses se gâtèrent. On apprit aux anciens mineurs à fabriquer la pâte de base, et les laboratoires fleurirent dans la forêt. Avec eux arrivèrent la violence, le crime, le début de l'addiction par contact direct avec le sulfate de cocaïne (la base), une cochonnerie pire encore que la poudre raffinée.

Les États-Unis décidèrent très vite *d'aider* la Bolivie à combattre le fléau. On peut se demander quelles étaient les raisons de cette aide. L'ampleur de la drogue dans leur pays ? parfaite raison officielle qui plaît à tous. Rien de plus ? je vois deux choses : l'impossibilité de contrôler les capitaux de ce trafic [estimé en 2014 à 37 milliards de dollars aux USA et 34 milliards en Europe, NDT], ainsi qu'une excellente opportunité d'avoir une présence militaire en plein cœur de l'Amérique du Sud. Sur la piste de Santa Cruz, des avions C-5 Galaxy arrivent et repartent sans que les autorités boliviennes n'aient le droit d'intervenir. Leur approche du problème fut donc répressive, ce qui amena une confrontation directe entre la police spéciale et les paysans.

Cela dure depuis environ vingt ans, les gens sont toujours aussi pauvres et doivent subir la violence policière depuis que la culture de la coca a été déclarée illégale sous la pression internationale. Comme l'armée arrache les plants, certains paysans pénètrent à l'intérieur des parcs nationaux aux alentours. Jamais je n'ai vu une volonté politique d'enrayer ces mouvements. Je penserais même que l'idée est venue à l'agrobusiness d'acquérir à très bon prix les terres défrichées par les colons pour y implanter des cultures industrielles. C'est déjà le cas avec la banane et l'ananas, mais ceci reste une spéculation mienne.

Tout le monde sait que la seule façon d'arrêter une production quelle qu'elle soit est de supprimer la demande.

Pourquoi les États-Unis font-ils l'inverse ? en suivant leur logique, on devrait combattre alors à la source le trafic d'armes et les pesticides dangereux. Il est évident que ces logiques diffèrent suivant les intérêts du plus fort (ce qui me paraît, sinon normal, du moins malheureusement très humain).

Le résultat de tout de ceci ? une déstabilisation totale et un désastre dans un petit pays de quelques millions d'habitants qui n'avait rien demandé et qui subit maintenant violence, méfiance, crime, drogue, déforestation, entrées illégales dans les parcs nationaux, inflation (plus de vingt mille pour cent en 1985 !), corruption, recrudescence de la pauvreté, enrichissement indécent de quelques-uns, etc.

Nous sommes en 2006, un président indigène vient d'être élu en partie à cause de tous ces problèmes et veut légaliser la coca. Le Nord s'en émeut. De nouveau, reprenez l'exemple des armes et des pesticides... Je serais enchanté si ce président refusait *l'aide* militaire étasunienne, mais en aura-il le pouvoir ? Pourquoi ? tout simplement parce que la répression n'est pas la solution. Commercialiser la coca ? certaines choses sont possibles, par exemple en extraire des molécules pour la pharmacie, vendre des sachets de tisane, excellente pour la digestion, produire des farines pour l'alimentation humaine et animale et sans doute bien d'autres choses encore.

Passez une bonne journée,

L'Œil du Condor

TROISIÈME PARTIE

I

Le repos dans les hauteurs

Le vautour à tête rouge surfait au ras des toits et des arbres sur les vagues invisibles du vent. Aucune ascendance si petite fut-elle n'échappait à ce maître du vol plané qui avait rarement besoin de battre des ailes. Comme tous ses congénères, il repérait les charognes à l'odorat ou à la vue, remplissant journallement sa tâche d'éboueur dans le village.

Assis sur le pas de la porte, une tasse de café à la main, Jack l'admirait en connaisseur tout en se souvenant de ses propres débuts en planeur. Les trois chats à ses pieds préféraient se tordre le cou, essayant vainement de suivre les fulgurantes accélérations des colibris affairés entre les hibiscus du jardinet. *J'ai bien fait de suivre l'avis de Pilar, pensa Jack, deux ans déjà dans ce village et je ne m'en lasse pas. Les amis, le climat, la tranquillité, que demander de plus ? Je n'aurais pu trouver endroit plus idéal pour me requinquer et mettre mes idées en pratique. Samaipata... le repos dans les hauteurs, un bien joli nom quichua on ne peut plus approprié.*

- en effet, dit la petite voix bien connue.
- salut duende, tu viens admirer les colibris ?
- entre autres, entre autres..., mais dis-moi, comment va ton projet ?
- mon projet ?
- oui, ta lubie de te défaire des choses.
- ah ! vivre selon mes besoins réels tu veux dire, ce n'est pas une lubie, tu sais, je suis sérieux, j'avance, j'avance. Je n'ai plus ni voiture, ni frigo, ni télé, ni radio, je cuisine avec un réchaud chinois, un wok, une planche, un couteau et je dors sur une natte. Mais j'ai des livres, un ordinateur pour avoir des nouvelles du monde et surtout communiquer avec mes enfants ou mes amis, et puis l'avion car c'est mon gagne-pain.
- et alors ? tu te sens comment ? plus pauvre ?
- non, là est le paradoxe, je me sens plus riche ! riche en temps, riche en sérénité, riche dans mes relations.
- plus proche de la nature ?
- oui aussi, plus à l'écoute de tout en fait.
- voilà ce que je voulais t'entendre dire, continue, tu fais des progrès, ça c'est bien !

Les chats crurent voir un colibri disparaître comme une fusée, l'un d'eux miaula en sentant qu'on lui tirait la queue, tandis qu'un petit ricanement résonnait sous l'auvent.

Niché à mil sept cents mètres d'altitude dans les premiers contreforts des Andes, Samaipata jouissait d'un climat idéal, frais la nuit, rarement trop chaud le jour, et très ensoleillé. Les fleurs, les fruits et les légumes s'y plaisaient bien et l'on y voyait les papayers côtoyer les fraisiers, les avocatiers faire de l'ombre aux pommes de terre. Petite

touche de couleur dans le brun dominant des rues et des maisonnettes en terre, les cactus accrochés aux tuiles offraient leurs fleurs rouges aux colibris.

Lorsque leurs enfants étaient jeunes, Jack et Lea venaient souvent dans le village non encore pollué par le tourisme et les maisons secondaires des citadins. La famille partait explorer les vallées aux alentours dans des conditions qui auraient fait frémir plus d'une assistante à l'enfance maltraitée, et dont ils gardaient des souvenirs impérissables.

Toujours hasardeuse par son état précaire, l'unique route à Santa Cruz sinuait sur les pentes instables des vallées, en suivant tant bien que mal le tracé de la rivière au fond du ravin. Les chutes de pierres étaient fréquentes et parfois un glissement de terrain bloquait le passage pendant plusieurs jours, mais les accidents étaient rares car les chauffeurs gardaient en permanence un œil sur les surplombs rocheux.

Jack descendait rarement à Santa Cruz, il prenait alors un taxi où s'entassaient cinq passagers qui partageaient le prix de la course. Depuis qu'il habitait Samaipata, il avait décidé d'arrêter les vols à la demande, n'acceptant plus que ceux dédiés à l'environnement ou aux prises de vues aériennes, vols planifiés à l'avance et qui lui suffisaient. Cette réduction volontaire allait aussi dans le sens de sa démarche personnelle vers une vie de plus en plus dépouillée et de meilleure qualité.

Les premières années avaient été difficiles pour l'ancien couple. Du peu que Jack en savait, Lea dont le caractère débordant lui rendait la solitude insupportable passait d'un amant à un autre, sortant le plus souvent possible et rentrant très tard, ou plutôt très tôt. Avec ce train de vie, la pension qu'il lui versait ne suffisait pas toujours et elle

oubliait parfois de laisser de l'argent aux enfants pour acheter à manger ou prendre le bus. Les aînés s'étaient envolés, Newen suivant les traces de son père dans l'aviation, Anahí vers l'Europe pour entrer à l'université. Sa sœur Miel n'allait pas tarder à en faire autant mais restait encore avec sa mère pour terminer ses études secondaires et accompagner Sami, le petit dernier de cinq ans plus jeune, qui ne se posait encore pas trop de questions. Jack passait les voir quand il était en ville et eux venaient séjourner quelques jours à Samaipata pendant les vacances, leur présence lui manquait et il se demandait parfois s'il avait fait le bon choix en se séparant.

D'abord tenté de se replier sur lui-même, il avait trouvé un exutoire dans la poésie pour vider ainsi l'abcès de l'amertume. Pendant les heureuses années du Beni, son amour avec Lea avait été si intense qu'il n'aurait jamais cru à une fin possible, naïveté de l'amour qu'il avait dû exorciser, et autant ses premiers poèmes criaient sa détresse, autant à présent l'amour et la nature étaient ses thèmes préférés. En retrouvant la beauté autour de lui, l'envie lui vint de peindre. L'aquarelle, par sa simplicité, ses jeux de l'eau, sa fluidité, sa liberté contagieuse, l'attira immédiatement.

L'acte créateur, quel qu'il soit, est source de jouissance, d'un agréable sentiment d'accomplissement et le processus lui apparut vite plus important que le résultat. Coucher des mots ou des pigments sur le papier lui insufflait une énergie telle qu'il devait souvent la dissiper en allant marcher d'un bon pas sur les collines entourant le village. Sa pensée vagabondait alors, libre comme jamais.

Jack n'avait pas oublié les conversations échangées avec Dimitri, un saltimbanque de passage qu'il avait hébergé quelques jours. Le cirque était l'univers de cet homme

mince et fibreux comme une liane, le cercle des caravanes autour du chapiteau représentait un condensé de la diversité du monde qui lui convenait et rassurait l'immigré qu'il était. Lui, l'acrobate, avait besoin de la souplesse du corps, mais il appréciait aussi celle des idées et de son environnement. Quand il se promenait, il se souvenait de sa steppe sibérienne natale dont l'eau et le vent lui inspiraient la grâce du mouvement, le mouvement qui était sa vie... Là-haut, seul et détaché du monde sous les faisceaux des projecteurs, son art se devait d'être simple et fluide. Il répétait ses figures en s'imaginant pinceau traçant sans effort apparent des arabesques sur le papyrus, en réalité un énorme travail et un don de soi total.

Dimitri lui avait expliqué que les archers traditionnels japonais recherchent le mouvement parfait pour transcender le corps et l'esprit et ainsi atteindre la cible sans calculer, sans penser. Lui faisait de même avant de s'élaner dans le vide. Tout en enchaînant les acrobaties, il savait que son corps était devenu le lien entre les émotions profondes qui ondulaient dans son cœur et la beauté du geste que contemplaient les visages dans l'obscurité.

Si l'on s'était approché de ces visages, on aurait pu y lire admiration et peur à la fois, mais aussi une certaine envie de cette liberté qui se déployait au-dessus d'eux et qu'ils n'atteindraient sans doute jamais.

La liberté du saltimbanque qui jouait sa vie tous les soirs avait fait réfléchir l'Écossais. Se détacher du monde, lui aussi le faisait à sa façon en s'éloignant du superflu comme il l'avait confié à son duende, se détacher n'est pas se séparer mais prendre du recul, prendre son temps, le temps d'écouter, de comprendre, se défaire pour mieux utiliser ses sens et en découvrir de nouveaux.

En fin observateur, l'acrobate s'était confié à son hôte qu'il savait déjà sur la même voie que lui.

II

La camarde

Un vol de routine... photographier l'impact d'un forage de pétrole dans le parc national Madidi.

Afin de ne pas énerver les écologistes et d'éviter des voies de pénétration, les pétroliers avaient tout transporté par hélicoptère, poussant le zèle jusqu'à couper les arbres de la plate-forme de forage avec une scie ultra fine pour faire moins de sciure. Le ridicule ne tuant pas et le budget publicitaire étant à la hauteur des intérêts en jeu, la compagnie avait pu forer en toute tranquillité.

Jack avait fait des virages serrés et de belles glissades pour permettre à Luis et au cameraman de faire convenablement leur travail. Par chance la fiancée de Luis n'avait pas vomi, le temps était magnifique, sans vent, et Rurrenabaque où ils allaient passer la nuit n'était pas loin, juste à la sortie des gorges du rio Beni. Le pilote dirigea son appareil vers l'entrée du canyon et s'y engagea à une vingtaine de mètres au-dessus de la rivière qui était large et méandrait entre les imposantes parois de la montagne.

— je reconnais là mon pilote ! dit Luis, tu ne l'avais jamais fait encore.

— non, mais le temps s'y prête aujourd'hui et je sais qu'il n'y a pas de câbles dans cette gorge.

Il les vit trop tard. L'avion percuta de plein fouet les câbles invisibles sur le fond de la végétation. À plus de deux cents kilomètres à l'heure, le pare-brise vola en éclat. Un claquement sec retentit, l'avion blessé plongea vers le rio, se redressa au ras des eaux et reprit lentement de l'altitude.

Intérieurement, le pilote mesura la gravité de la situation, *ne bouge pas, ne touche à rien, il vole c'est le principal, tu ne sais pas si les commandes sont touchées, shit! je vois rien avec le vent, entrouvre les paupières, là, c'est ça, le pied un peu à droite, léger! ça répond, tire un peu maintenant, c'est bon, ne pas bouger, la piste n'est pas loin, garde ta vitesse, un trou pareil ça fait de la turbulence.*

— Ça va vous tous? Luis, occupe-toi de ta copine qui braille, elle est blessée? tranquilles, on vole, on va se poser.

C'est bon, on arrive, garde ta vitesse! la piste est longue, làlà..., maintenant, réduis, fuck! arrête tes cabrioles l'avion, c'est pas le moment! touché, on y est!

Sans un mot, encore choqués, les passagers filèrent à l'hôtel pendant que Jack évaluait les dégâts et cherchait une bâche pour protéger de la pluie le trou béant du pare-brise explosé. Lorsqu'il les rejoignit, il accepta avec gratitude un verre de whisky offert par la fiancée de Luis. Elle avait encore un peu de sang sur le visage, mais ce n'étaient que des coupures superficielles dues aux éclats de plexiglas du pare-brise. Les autres n'avaient rien, un miracle.

— je veux d'abord vous présenter mes excuses, dit Jack, je vous ai mis en danger sans raison, ce n'est pas très professionnel. Ceci dit, c'est une chance incroyable que nous soyons ici un verre à la main, les câbles tuent en général. L'hélice de l'avion est passée sans dommage à

travers trois fils à haute tension et un câble d'acier qui les soutenait. Après avoir cassé le pare-brise et fouetté le bord d'attaque de l'aile, ils se sont étirés jusqu'à se rompre, c'est déjà beaucoup de chance, mais ce qui nous a vraiment sauvés, c'est le renfort de tubes d'acier en V derrière le pare-brise. Celui-ci a dévié les câbles vers le haut et fait plonger l'avion par la même occasion. Sans lui, nous aurions tous été décapités sans le savoir... Luis, sers-moi un autre verre, tu veux ?

— et nous on te remercie d'avoir gardé ton sang-froid, dit Luis, *pucha!* on s'en sort bien, tu ne savais pas qu'un câble traversait le rio ?

— c'est un câble clandestin posé récemment, voilà ce que m'a dit le chauffeur de taxi. Un ministre a acheté un hôtel sur la rive en face et voulait l'électricité, mais cet imbécile n'a pas dit un mot aux autorités aéronautiques. Ceci dit, mon sang-froid est en train de se barrer, ça m'étonnerait que je ferme l'œil cette nuit.

— ha ha ha ! je revois ton profil avec ton nez fend-la-bise, le vent et la camarade n'avaient aucune chance !

Plaisanter les soulageait, l'alcool aussi, la mort ne pardonne pas tous les jours.

Ce n'est qu'une fois dans son lit que Jack réalisa pleinement leur chance. Plusieurs de ses collègues étaient morts dans ce genre de collision, quant à lui, ce n'était pas la première fois non plus qu'il avait senti l'haleine fétide de la faucheuse.

Dans un de ses premiers vols, le moteur avait perdu de la puissance pendant un décollage et le fuselage de l'avion était entièrement passé dans le feuillage d'un arbre, laissant par chance les ailes libres au-dessus des branches. Au bord de la perte de vitesse, il avait regagné la piste à

grand-peine. L'avion était entièrement vert des feuilles broyées par l'hélice et les passagers blancs ...*comme les fesses d'un pauvre homme aurait dit mon grand-père, et moi je ne devais pas être mieux*, songea-t-il, *nous ne sommes pas passés loin ce jour-là.*

Lors de son déménagement à Santa Cruz, il avait voulu piloter quelque chose de différent et avait fait deux saisons d'épandage de pesticides sur le coton, le soja et la canne à sucre. Si, malgré le danger, il avait apprécié le challenge permanent des vols en rase-motte entre les nombreux obstacles, il avait été écœuré par le procédé qui répandait la mort, mort des insectes mais aussi d'animaux de toutes sortes et de la terre elle-même. Son duende s'était fait curieusement absent pendant cette période. Ouvrant enfin les yeux devant l'irrationnel, il avait quitté son travail. *Duende, tu m'écoutes? pourquoi ne m'as-tu pas dit, à l'époque, que l'épandage était une saloperie?*

— parce que tu crois, dit une petite voix ensommeillée et lointaine, que je vais tout te mâcher? je t'ai laissé te débrouiller. Deux ans! tu as mis deux ans pour comprendre, tête de pioche!

Un pilote de Santa Cruz qui possédait deux avions de transport lui avait alors proposé de l'embaucher, ils partiraient le lendemain même et Jack serait son copilote sur un vieil avion-cargo Fairchild C-82. Très excité, il s'était présenté de bonne heure.

— salut Jack, lui avait dit l'homme, les plans ont changé car il y a un autre vol prévu pour le DC-3 à Magdalena. Comme tu connais bien la région et mon pilote pas trop, ça ne t'embête pas de partir en copilote avec lui? J'irai à San Ramón avec mon fils qui te remplacera et on se

retrouvera à Trinidad.

— pas de souci! à bientôt!

Il avait piloté tout au long du trajet ce camion des airs et s'était fait plaisir pendant que son collègue lui enseignait le cockpit avant de reprendre les commandes pour l'atterrissage. Puis ils avaient continué à Trinidad pour y attendre le C-82. En vain. Un technicien de la tour de contrôle s'était avancé vers eux,

— bonjour messieurs, désolé, j'ai une mauvaise nouvelle à vous annoncer, le télégraphiste de San Ramón vient d'envoyer ce message.

Le pilote avait lu à haute voix le petit bout de papier décodé du morse,

— C-82 accidenté, stop, pilote et copilote décédés, stop, mécanicien grièvement blessé, stop, panne moteur gauche au décollage, stop, avion détruit, stop et fin.

Un étrange frisson avait parcouru le dos de Jack, il aurait dû mourir à la place de ce copilote!

Lea n'avait pas été au courant du changement de dernière minute. Malgré cela, lorsque le téléphone avait sonné pour lui annoncer que son mari était mort dans un accident, elle avait simplement répondu,

— non, il est vivant, je le sais, ce n'est pas lui.

Et elle avait raccroché, se demandant bien pourquoi elle en était si sûre. Le soir, dans les bras de Jack, elle avait murmuré à l'oreille de son mari,

— ce n'était pas ton jour, je le savais mais ne me demande pas d'explication.

Non, ce n'était pas son jour, ni lorsqu'une femme hystérique lui avait tiré dessus à bout portant avec un pistolet pour une affaire de loyer, la balle était passée entre le torse

et le bras. La police avait donné raison à Jack, pour changer complètement d'attitude le lendemain. Connaissant bien les modes de fonctionnement de la police, il leur avait froidement répondu,

— je comprends, malheureusement moi je ne peux pas coucher avec votre chef, bonsoir !

Ce fait tragi-comique l'amena à un autre. Pendant un court séjour de Lea à l'hôpital, ils avaient connu un jeune Colombien qui occupait la chambre voisine. En prison pour avoir voulu acheter de la drogue, celui-ci était gardé par deux policiers mais pouvait bavarder librement et s'était lié d'amitié avec eux. D'un commun accord et sans arrière-pensée, Lea et Jack lui avaient laissé leur adresse pour se revoir une fois sa peine purgée.

Une semaine plus tard, le Colombien frappait à la porte alors que toute la famille s'apprêtait à déjeuner. Il avait endormi ses gardiens et s'était échappé. Lea lui avait fait une place à table et Jack lui avait proposé d'attendre jusqu'au lendemain car il devait aller chercher du whisky à la frontière paraguayenne et pouvait l'emmener sans problème. La conversation allait bon train quand la porte fut poussée avec fracas,

— tous contre le mur et mains en l'air !

Renseignée par un infirmier, la police avait bien fait son travail. Jack ne revit plus jamais le Colombien. Quant à lui, il avait été emmené menotté au poste central et jeté dans une cellule où étaient déjà entassées une quinzaine de personnes. On lui avait fait une place pour dormir sur le sol en béton près d'un jeune Mennonite qui avait étranglé sa fiancée. Personne ne l'avait molesté, ce qui n'était pas le cas de tous les nouveaux arrivants systématiquement malmenés par les anciens qui avaient

confondu Jack avec le Colombien, un vrai prisonnier lui, et par conséquent plus haut qu'eux dans leur hiérarchie imaginaire.

La journée suivante avait été longue. Jack en avait profité pour observer les policiers qui partageaient la même cour que les détenus et n'étaient guère mieux traités qu'eux par leurs supérieurs. Tard le soir, il avait enfin été appelé dans le bureau du colonel où l'attendait Lea avec un ami d'une certaine influence. Le marchandage avait été laborieux mais ils étaient arrivés à un accord, le colonel avait besoin d'un grand bureau neuf, Lea avait besoin de son mari, le problème était résolu.

Jack sourit, cela lui faisait du bien de penser à autre chose qu'à l'accident, le whisky qu'il s'était autorisé ne faisait pas d'effet et il se retournait dans son lit, incapable de trouver le sommeil. L'image des câbles entraperçus à la dernière fraction de seconde tournait en boucle dans sa tête, mêlée à d'autres souvenirs macabres... les six collègues disparus en six mois, d'autres grillés, noyés, écrasés, les nombreuses fois où la mort lui avait tendu des embuscades par des pannes de moteur, une météo ou des pistes pourries. À chaque fois il s'en était sorti,

— pourquoi? la chance? le hasard? *darned!* assez de broyer du noir!

Il se leva et se servit un double whisky. Cette fois-ci, il s'endormit.

III

Le maître de Patagonie

Sirotant son *cafecito* au pied des grands papyrus du jardin, Jack reposa sur ses genoux le journal de bord qu'il avait tenu pendant un vol en Argentine avec Luis. Celui-ci faisait un livre sur ce pays vu du ciel comme ils l'avaient déjà fait ensemble pour la Bolivie. Quarante-cinq mille kilomètres parcourus en deux mois et deux cents heures de vol, ça laisse des traces, surtout que les vols n'avaient pas été dénués d'émotions de toutes sortes, fortes parfois quand la météo avait été rude.

Un atterrissage avec un vent de cent vingt kilomètres heure alors que l'avion vole bien au-dessous de cette vitesse est une bonne école de concentration. Après une approche à la vitesse de croisière et un contact chaotique avec le sol comme le font parfois les oisillons inexpérimentés, il avait dû continuer à piloter sa machine qui voulait s'envoler, se réfugier à l'abri de la tour de contrôle, attendre que Luis descende, plante les pieux d'ancrage et attache l'avion avant de pouvoir enfin couper le moteur. Jack se prit à rêvasser en revivant l'expérience. Le souvenir de la Puna et des volcans du nord-est lui revint et il reprit la lecture du cahier,

« Comment rester insensible aux volcans neigeux, aux

salines blanches et grises accueillant parfois de petits lacs turquoise, aux rios jaunes ou transparents dont la maigre végétation des rives ajoute de délicates touches de vert entre les pentes bien ratissées des volcans. Dans l'atmosphère limpide de l'altitude, la beauté nue des collines qui ondulent sous mes ailes évoque la simplicité d'un jardin japonais.

Le maître des lieux, c'est le vent. La terre fournit la matière et la couleur, lui en est le sculpteur. Sensualité des déserts, tout est douceur et rondeur sous la râpe d'Éole. Ça et là refusent de se soumettre quelques rochers rétifs, que le vent sans merci transperce et déchiquète, laissant au fil des ans des squelettes dignes des tableaux de Dali. Seuls les grands volcans là-bas à l'ouest restent impassibles, après tout ce sont eux qui dominent la Cordillère depuis trente millions d'années. Le vent furieux prend son élan sur l'océan et se jette sur ces géants, chassant tout juste un peu de neige malgré sa force d'ouragan et, telle l'eau qui saute sur les cailloux des torrents, retombe et rebondit sans cesse après l'obstacle. C'est l'onde, qui lorsque nous approchons du volcan Pissis, un des plus haut du monde, attrape l'avion à bout de force déjà à cinq mille mètres, le malmène à sa guise et le propulse à plus de sept mille mètres en moins de trois minutes. J'ai beau réduire le moteur, sortir le train d'atterrissage et mettre l'appareil en position de descente, rien n'y fait, *l'ascenseur* nous propulse vers l'espace. L'hélice n'étant plus contrôlée par la pression d'huile s'emballe et l'aiguille du compte-tours va bien au-delà de la ligne rouge, ça je n'y avais pas pensé et je dois relever le nez de l'avion. Pendant ce temps Luis essaie désespérément de démêler le tuyau de son masque à oxygène pour se brancher sur ma bouteille, voilà deux heures qu'il vole dans l'air raréfié et ses réflexes s'en ressentent. Je sens l'onde assez puis-

sante pour nous élever à dix mille mètres ou davantage, mais j'avais viré vers l'est dès le début pour nous échapper, ce qui nous conduit droit dans le rotor sous la crête de l'onde, vrai moulin à turbulences. Nous voilà secoués comme grains de riz sur un tamis mais je tiens mon cap car je sais que je vais arriver dans la partie descendante de l'onde. Ce *grand descendeur* nous fait chuter vers le sol à sept cent cinquante mètres par minute sans que je puisse y faire quoi que ce soit. Impression désagréable d'avoir les ailes coupées. Fort heureusement de grandes vallées sèches s'ouvrent devant nous. Leçon comprise, assez de vol pour aujourd'hui, nous prenons sagement le cap vers Tucumán. »

Malgré tout la journée avait été grandiose. Mais les meilleurs souvenirs de Jack étaient en Patagonie. Pour y descendre, ils étaient passés par Mendoza, belle ville au climat agréable réputée pour ses vignobles. L'Écossais s'intéressait à l'histoire de l'aviation et avait profité de se trouver sur les lieux pour acheter quelques livres au sujet de l'Aéropostale française.

Se servant une autre tasse de café, il rechercha la page du journal correspondante,

« Ce matin, je décolle avec Mermoz et Collenot, Guillaume, Saint Exupéry et tant d'autres qui ont survolé les Andes et particulièrement la zone vers laquelle je grimpe maintenant avec mon avion : l'Aconcagua, le plus haut sommet des Amériques, entre Santiago du Chili et Mendoza.

La première traversée a été faite en 1916 par des Argentins en...ballon ! partis de Santiago du Chili pour utiliser les vents dominants de l'ouest, ils se posèrent sans dommage près de Mendoza, je ne sais pas si cet exploit

a été renouvelé depuis. J'ose un mauvais jeu de mots : ils étaient gonflés ces Gauchos ! Enfin un Morane Parasol de 80 CV, piloté par Candelaria, traverse la partie plus au sud et plus basse. C'est le Chilien Godoy qui fera le premier le chemin de l'Aconcagua sur un Bristol Le Rhône de 110 CV. Mais mon aviateur préféré est une femme : la Française Adrienne Bolland, partie de Mendoza le premier avril 1921 sur son Caudron de 80 CV et qui se pose quatre heures plus tard à Santiago, fermant ainsi un chapitre de la conquête des Andes.

Connaissant maintenant les lieux, je ne peux que mieux apprécier le courage de tous ces pionniers un peu fous mais visionnaires. Mon moteur de 300 CV ronronne doucement et me hisse peu à peu au niveau des colosses de roche. L'Aconcagua, volcan pour certains, montagne pour d'autres, est visible depuis longtemps en haut de la vallée, grosse dent de sagesse de 6960 m qui dépasse nettement le reste de la barrière andine.

L'avion allégé de nos bagages plafonne à 6400 m, c'est suffisant pour les photos car le beau temps me permet de m'approcher des pentes neigeuses. Les vents atteignent facilement 180 km/h par ici, une chance qu'aujourd'hui ils ne dépassent pas le tiers de cette vitesse. Je tourne pendant une heure, accroché à l'hélice, les doigts gourds sur les commandes molles, attentif à ne pas perdre d'altitude. Le masque à oxygène sur le nez, je me sens comme un têtard en quête d'air à la surface de l'eau, le paysage m'hypnotise et une étrange torpeur m'envahit, qui me rend indifférent aux gesticulations de Luis, pestant contre ses appareils qui gèlent. Quelquefois, la technique efface la poésie.

Voici, sous mes ailes, le fameux passage par lequel se faufileèrent les pionniers, défilé étroit et tortueux aux pieds du versant méridional où se trouve maintenant une station

météorologique. L'avion continue sa glissade vers le sud, le long des parois argentines de la chaîne. Loin en bas, les vignes de la plaine sont de petits carrés bien ordonnés sous la brume mais le souvenir de l'Aéropostale me revient car nous arrivons à la verticale de la lagune Diamante. C'est l'endroit précis où Guillaumet a fait un atterrissage forcé en juin 1930 en plein hiver. Aujourd'hui, en cette fin de printemps où tout est encore enneigé et le lac gelé, je cherche l'itinéraire que le pilote a dû suivre pendant les quatre ou cinq jours et nuits de marche forcée. Avec la vision du condor cela paraît facile, un col et puis la longue descente vers la plaine, en bas Guillaumet a dû vivre l'enfer. *Ce que j'ai fait, aucune bête ne l'aurait fait*, avait-il dit à Saint Exupéry venu à Mendoza pour le rechercher. Le courrier pour lequel ces hommes risquaient leur vie fut récupéré et acheminé six mois plus tard. »

Que d'explorateurs et de pionniers ! pensa Jack, j'admire le courage de ces défricheurs mais pas toujours les conséquences de leurs découvertes, c'est ce qui m'avait fait aimer le livre de Georges Munster, ça doit être par là... ah ! voici le texte,

« George Musters chassait les nandous et les guanacos avec ses *boleadoras*, c'était en 1869 et 1870, l'année de naissance de mon grand-père. Anglais aventureux, il fut le premier Occidental à suivre la transhumance d'un groupe de Tehuelches, que l'on connaît mieux sous le nom de Patagons ainsi que le rapporte Pigaffeta, le chroniqueur du voyage de Magellan. Pendant plus de dix mois à cheval et à pied, il déchiffra leur langue et vécut exactement comme ses compagnons indigènes. Il apprit le froid, la faim, les dangers, mais aussi la chaleureuse amitié des nomades, les ripailles de rouge viande de nandou, la douceur des moments de repos. Ouvert et sans jugement, il finit par aimer ces gens, et son récit

simple et droit est un véritable chant du cygne au nom de ce peuple, décimé quelques années plus tard par le *pacificateur* général Roca au nom des futurs pionniers de la *frontière de la civilisation*.

Lorsque j'ai lu son livre, j'ai été frappé par la ressemblance entre le style de vie des Patagons et celui des Amérindiens du nord, ainsi que par leurs traits de caractère que l'on retrouve encore bien vivants en Amérique Latine (sans doute aussi en Amérique du Nord) et qui parfois laissent un étranger perplexe car le contexte générateur de ces comportements n'existe plus. Voilà à quoi je songe en volant au-dessus de l'ancien pays de ces gens qui ont laissé leur place pour le plus grand profit des éleveurs de mouton anglais...

26 octobre,

...Devant nous le cap des onze mille vierges, nommé ainsi par Magellan le 21 octobre 1520 d'après le calendrier chrétien, ce qui, après des mois de mer, a dû correspondre parfaitement aux imaginations enflammées de ses équipages. Ça me fait quelque chose de traverser le fameux détroit et d'imaginer que, par pure coïncidence, il y a 477 ans jour pour jour, quatre caravelles naviguaient là, sous mes ailes, dans les eaux du détroit des Patagons comme l'appela son découvreur. Elles sont maintenant remplacées par des puits de pétrole.

...Ushuaia apparaît enfin, coincée entre la mer et la montagne qui la domine de mille cinq cents mètres. Une frange de forêt s'y agrippe sur les deux premiers tiers jusqu'au niveau des neiges éternelles, il faut dire que la température moyenne annuelle est de cinq degré et demi. La population de la ville est passée de cinq mille à quarante mille habitants en quelques années, grâce à l'afflux de migrants alléchés par le statut de zone franche et les aides apportées par le gouvernement pour installer des

industries. Comme dans tout programme géopolitique, les belles années sont déjà parties, reste une dernière carte à jouer, l'industrie du tourisme. J'apprends que beaucoup de Boliviens sont venus en tant que maçons et sont considérés comme étant d'excellents travailleurs.

Au chaud dans l'hôtel, je ne peux résister au plaisir d'appeler mes enfants et mes parents depuis *la ville du bout du monde*.

28 octobre,

Le canal de Beagle est couvert comme d'habitude, mais quelques timides rayons du soleil de l'aurore percent l'horizon. Le moteur de l'avion a dormi emmitoufflé sous la couverture avec laquelle j'avais emmailloté le capot la veille au soir, et démarre sans problème. Double pantalon, triple veste, double bonnet et gants de polartec, me voilà équipé pour le vol le long du canal jusqu'à l'île de Los Estados, extrême pointe de l'Argentine. La fenêtre du photographe est en effet toujours ouverte et le vent qui s'engouffre vient me frapper la nuque. En coupant la latitude 55° sud, nous fêtons le passage avec une gorgée de whisky tandis que devant nous le canal s'ouvre enfin sur l'océan. Vers le sud, le cap Horn est proche mais reste invisible. Ce nom ne vient pas de l'anglais *horn* (corne), comme pourrait le laisser penser le contour général du continent, ni de l'espagnol *horno* (four), mais tout bêtement du nom du village des marins hollandais qui l'ont franchi les premiers.

Comment des êtres humains pouvaient-ils vivre dans des endroits et des conditions pareils? je veux parler des Yagans, ou Yamanas et que les Chiliens appellent Alakalufs, peuple qui était, car il a disparu, le plus austral de la planète. Sans doute repoussés par d'autres populations, comme les Onas de la Terre de Feu, ces gens vivaient nus toute l'année dans le vent mordant et l'eau glacée,

nomades marins entre les centaines d'îles formées par le continent qui se laisse ronger par la mer. Ils se déplaçaient sur de légers canots d'écorce et se nourrissaient presque essentiellement de fruits de mer crus, quelquefois de phoque. La nuit, sur le rivage, ils s'abritaient derrière un coupe-vent provisoire et se serraient les uns contre les autres autour d'un feu.

Lors du premier voyage du *Beagle* dans cette région en 1829, le capitaine Fitz Roy, après une affaire de baleinière volée, captura et emmena deux garçons et une jeune fille. Les intentions du capitaine, homme profondément religieux et honnête, étaient nobles selon son point de vue et ceux de l'époque : éduquer ces jeunes gens en Angleterre et les ramener chez eux afin qu'ils puissent civiliser à leur tour leurs proches et faire en sorte que les pauvres marins anglais naufragés soient bien traités (!!). L'un des garçons fut baptisé Jimmy Button, car en guise de paiement les marins avaient jeté une poignée de boutons de culotte dans la pirogue des compagnons de l'infortuné.

En 1832, le *Beagle* ankra de nouveau dans le canal. À son bord, le capitaine Fitz Roy fidèle à son poste et un certain Darwin, jeune biologiste encore inconnu. On débarqua l'inévitable missionnaire de service et les trois Yagans capturés auparavant, Jimmy Button, York Minter et Fuegia Basket, engoncés dans des vêtements *civilisés*, ainsi que leurs malles remplies de très utiles cadeaux généreusement donnés par les bonnes âmes anglaises : services à thé, draps brodés, chapeaux de castor, etc.

Le missionnaire tomba fou en quinze jours et l'expérience fut un échec total, qui l'eût cru ? Quant à Darwin, malgré une année passée en compagnie des Fuégiens, il écrit curieusement très peu à leur sujet, c'est peut-être mieux car voici des extraits de son journal : *Jamais je ne m'étais imaginé l'énorme différence entre l'homme sauvage et*

l'homme civilisé... Leur langage ne paraît même pas articulé... Je crois que, même en parcourant le monde entier, on ne trouverait pas d'hommes inférieurs à ceux-ci... Pour un peu il les aurait mis dans un bocal de formol! Comme quoi, il n'a pas su briser toutes les idées de son temps.

La mer devient *brave* car le vent du sud-est souffle maintenant sans obstacles. Nous longeons la côte inhospitable, ultime soubresaut de la Cordillère des Andes qui plonge dans des eaux glacées de quatre mille mètres de profondeur. Les Yagans ne s'aventureraient pas dans ces parages déserts et les marins redoutent toujours le passage de Lemaire, entre la Terre de Feu et l'île de Los Estados, où s'affrontent en gigantesques clapots les eaux du nord et du sud.

Nous voilà coincés entre le gris sombre des nuages bas et le bleu indigo de la mer griffée par l'écume du vent. L'île apparaît, drapée dans ses voiles de pluie givrante. Quel endroit sinistre! les gouvernements ont toujours eu du flair pour trouver où parquer les bagnards et les prisonniers politiques, l'île n'y a pas échappé et fut un temps un lieu de réclusion. Hautes falaises noires creusées par les vagues violentes, vent, pluie, neige et froid toute l'année, quelques arbustes rabougris s'accrochant vaillamment dans les endroits mieux protégés. Le vent gicle verticalement depuis le pied des falaises et secoue l'avion vicieusement, les nuages pleurent de-ci de-là et s'enfuient, aussitôt remplacés par d'autres. Je louvoie entre eux car je n'ai pas envie de me retrouver couvert de glace et garde un œil vigilant sur la côte, mince bande noire qui se dessine à peine cinquante kilomètres à l'ouest. Luis a enfin assez de photos et nous poussons tous les deux un soupir de soulagement. »

Ça oui, je m'en souviens et je n'ai pas envie d'y retourner! sans doute le moment le plus désagréable de ces vols. Drôle de relire ces pages

maintenant, bien au chaud et avec du recul... Allez, la dernière,
« Réflexions patagoniques.

J'ai suivi les ailes argentées des condors et des albatros, survolé la pampa des pionniers et des généraux, caressé du bout de mes ailes des pics andins aux noms d'explorateurs, traversé les eaux glacées de Beagle et Magellan... et pourtant, et pourtant... le roi de ces latitudes, le vent féroce, et glacé lui aussi, m'a soufflé une tout autre histoire. Son haleine patagonique exhalait les souvenirs volatiles des Tehuelches de la pampa, tirés comme des lapins par l'armée, des Yagans plongeant nus dans les eaux d'Ushuaïa et dont Darwin se demandait s'ils étaient humains, des Onas de la Terre de Feu, massacrés comme bien d'autres encore, oubliés à jamais, souvenirs aussi ténus que les vapeurs émanant de ces terres australes qui furent les leurs, mais que convoitait le Blanc. »

Mais pourquoi ai-je écrit ce texte sur ce que, justement, nous n'avons pas vu ? quels échanges inconscients y-a-t-il eu entre cette terre de Patagonie et moi ?

Se sentir étrangement mais clairement du même monde que les baleines de la péninsule Valdéz, planer au ras des dents bleues des glaciers, s'enrouler autour du pic Fitz Roy, sauter le détroit de Magellan en imaginant les voiles des caravelles, affronter les vents patagons – *le pays où les pierres volent*, écrivait Saint Exupéry – mais aussi le whisky bu en vol avec l'ami Luis pour fêter les 55° sud, la pluie givrante agrippant traîtreusement nos ailes de ses doigts de glace, l'élégante armada des nuages lenticulaires chevauchant la crête des ondes comme autant de pirogues fuselées... Jack se souvenait des moindres détails.

Énorme sensation de liberté, de fragilité aussi car il leur avait fallu oser pour mériter toutes ces splendeurs. Cependant, niché au plus profond de lui, le plus beau, le

plus fort des souvenirs restera l'invisible. Les âmes de ces gens aujourd'hui disparus, il les avait entrevues au milieu de tous ces panoramas à couper le souffle, *est-ce un privilège ? Luis n'a pas eu cette chance, trop occupé à prendre ses chères photos. Prendre ? voilà peut-être la clé. Lui prenait, s'appropriait les paysages, moi j'avais tout le loisir de laisser mes sens s'imprégner de ces terres australes...*

IV

Les anciens

La petite table était dressée sous l'ombre légère du jacaranda en fleur, au beau milieu du jardin dont s'occupait Miriam. Elle avait invité Jack pour lui présenter un visiteur d'importance, un *Kallawaya* venu à pied des montagnes de l'est du lac Titicaca pour voir ses cultures biologiques. Capable de connaître les propriétés médicinales de centaines de plantes, ces médecins traditionnels itinérants depuis des temps pré-incaïques sont respectés par les gens et reconnus par le gouvernement.

Tous les petits horticulteurs des vallées utilisaient maintenant les pesticides, arrivés dans le pays par le biais des cultures agro-industrielles. Il suffisait qu'un de ces produits soit interdit dans le Nord pour le retrouver massivement sur le marché local. Les démarcheurs préconisaient des doses plus élevées pour vendre davantage, doses que les paysans doublaient ou triplaient à leur tour en pensant récolter de plus beaux légumes. Devant les malformations de fœtus, les lésions neurologiques, les morts par empoisonnements, les sols et les eaux contaminées, quelques pionniers se lancèrent dans l'agriculture biologique, notamment à Samaipata. Miriam était de ceux-là et le médecin itinérant, conscient des problèmes, voulait

en savoir plus sur ses méthodes.

Le Kallawaya versa un peu de son verre sur le sol avant de boire. Miriam et Jack, habitués à ce geste, firent de même. Par cette offrande, la *cha'lla* à Pachamama la Terre-mère, les gens honoraient celle qui les nourrissait ainsi que les esprits des ancêtres qui leur avaient donné la vie. Pendant que le médecin marmonnait quelques paroles en aymara, Miriam prit une petite cuillerée de chaque aliment sur la table, qu'elle déposa dans de petites boîtes.

— que fais-tu ? demanda le Kallawaya.

— j'ai appris le jardinage avec un Japonais et j'ai fini par adopter sa religion, depuis je prends un peu de chaque plat de mon repas que je vais déposer sur l'autel de mes ancêtres.

Le Kallawaya approuva d'un hochement de tête, ajoutant que ce geste était en parfait accord avec les croyances andines. Jack observa le médecin, une aura de sagesse se dégageait de cet homme venu de si loin pour augmenter son savoir dans le but d'aider les autres qui lui fit penser aux moines tibétains. Miriam crut lire dans les pensées du pilote,

— religion, *religare* en latin, relier, voilà le vrai sens des cultes rendus à la Pachamama ou aux ancêtres. Nos liens à la nature et à notre ascendance sont réels, et donc beaucoup plus valables qu'une hypothétique relation avec un être supérieur tout aussi hypothétique. Nous ressentons ces liens et les vivons, ça passe par l'amour, comme le disait si bien mon maître japonais, *apprendre une langue c'est d'abord parler, faire un livre c'est d'abord écrire, cultiver la terre c'est d'abord aimer*, de belles paroles diront certains, mais son jardin avait les meilleurs rendements de la vallée.

— et on devait s'y sentir bien, n'est-ce-pas ? dit Jack, ça

concorde avec l'opinion d'un ami agroécologue.

Le repas de légumes frais était délicieux et la conversation amène. Après avoir échangé leurs points de vue sur les ancêtres et les esprits, ils délibérèrent sur les méthodes de culture, l'énergie des plantes, la nutrition, les plantes médicinales et bien d'autres sujets. L'Écossais fut séduit par les connaissances et la vivacité d'esprit du médecin, au corps sec et frêle mais solide, perdu sous son grand poncho dont plus d'un se serait moqué en le voyant dans la rue.

Lorsqu'ils durent se quitter, Jack salua le Kallawaya qui allait rester plusieurs jours avec Miriam et embrassa celle-ci tout en la remerciant de l'agréable moment. Pas question pour lui de rentrer à la maison, il faisait beau et une bonne marche allait l'aider à digérer non seulement le repas mais aussi ce qu'il venait d'entendre.

Cheminer sur les crêtes... les grands espaces vivifient l'esprit. Aspirant à pleins poumons l'air frais qui sentait bon la résine, Jack marchait d'un pas alerte sur des sentiers ne menant nulle part, creusés depuis presque cinq siècles par les vaches, les ânes et les moutons venant paître sur les hauteurs. Activer son corps stimulait ses pensées que l'horizon lointain amplifiait encore en leur donnant une autre dimension,

— je comprends pourquoi les humains partent en pèlerinage, en y réfléchissant le véritable but n'est pas d'aller s'agenouiller devant une relique ou une divinité quelconque, c'est le chemin qui compte car c'est lui qui nous purifie. Les jambes avancent, parcourant l'espace, pendant que l'esprit parcourt le temps, son espace à lui.

Les échanges entre son amie et le chaman l'avaient titillé. Les ancêtres !

Mon arrière-grand-père et mon grand-père s'appelaient Jack comme moi, je leur dois mon prénom, que m'ont-ils transmis d'autre, eux et ceux d'avant dont je ne sais rien? un goût de la vie simple et de l'indépendance, forgé dans nos belles et austères landes écossaises? Quel est le fil, le lien invisible qui nous relie comme la parole qui vole sans peine d'un esprit à l'autre? suis-je la dernière page d'un livre qui s'écrit depuis la nuit des temps?

Tout en s'interrogeant, Jack faisait de grands gestes comme s'il était face à un interlocuteur.

— il vaut mieux que j'apparaisse, tu auras l'air moins ridicule, dit le duende en se matérialisant, tu te crois seul mais beaucoup d'autres yeux t'épient, alors ne fais pas l'andouille, ces yeux-là ont déjà beaucoup de mal à vous comprendre vous les humains!

— duende! tu tombes bien, je pensais aux esprits, toi tu en es bien un?

— ça ne dépend que de toi, répondit-il énigmatique, tu voulais évoquer tes ancêtres? alors je vais t'aider un peu, ne sois pas surpris.

Le duende disparut en même temps qu'une main s'appuyait sur l'épaule de Jack qui sursauta. Une jolie femme marchait à sa hauteur, vêtue d'une longue jupe découvrant ses pieds nus et d'une cape de laine en tartan qui sentait bon la bruyère,

— *hòig* Jack! je suis ton arrière-grand-mère Sileas.

Un instant décontenancé, Jack décida de jouer le jeu du duende,

— mon arrière-grand-mère? mais tu es jeune!

— et alors? tes ancêtres aussi ont été des enfants, ils ont aimé et travaillé comme toi, pourquoi nous imaginer comme des vieux ou des vieilles? as-tu songé aux femmes qu'étaient tes grand-mères? Pourtant tu me ressembles, regarde-moi, je suis rousse aux yeux bleus comme toi, ni

Jack mon mari, ni Jack ton grand-père, ni sa femme ne l'étaient. Je n'ai pas connu tes parents, l'étaient-ils ?

— euh..., non plus.

— tu vois, ce n'est qu'un détail, mais tu as bien d'autres choses de moi en toi. J'aime bien ta comparaison avec le livre dont tu serais la dernière page, tu es cette dernière page, enfin l'avant-dernière car tu as des enfants maintenant.

— alors la vie est éphémère et continue en même temps, c'est ça ? la façon dont tu as vécu ta vie a une influence sur la mienne ? par mes gènes je suis toujours lié à toi ?

— exactement, et à ceux d'avant, aussi loin que tu puisses remonter le temps, au-delà des premiers hommes, au-delà des dinosaures et des plantes.

— voilà pourquoi mon duende me dit sans cesse que tout est lié ! J'en étais convaincu, mais te voir là près de moi me fait mieux saisir combien c'est vrai, combien ma vie se déroule en partie grâce à toi, combien l'invisible est important et combien, à côté, nos attaches matérielles sont vaines et accessoires. Maintenant je peux comprendre ce que j'ai ressenti en survolant les anciens territoires indiens de Patagonie. Oh Sileas, je suis content de te connaître, content d'être un peu de toi !

Elle le serra dans ses bras, l'enveloppant de son odeur de bruyère,

— *bèannachd Dia dhuit!*

...et courut vers un bosquet de boldo où elle disparut. Jack voulut rappeler le duende mais en vain. Étourdi, il continua sa marche en essayant de faire le vide dans sa tête pour laisser décanter ses pensées, chamboulées par la forte vision de Sileas gravée au plus profond de lui-même.

À son retour l'attendait une surprise. Une jambe dépassait du hamac sous l'auvent, donnant de temps en temps une petite impulsion pour maintenir le balancement. Jack poussa le portillon du jardin,

— Félix! mais qu'est-ce que tu fais là? je te croyais en Europe!

— Exact, mon ami, exact! j'habite toujours à Bruxelles, on m'a envoyé à Santa Cruz pour quelques jours, alors je te devais bien une petite visite, histoire de faire une partie d'échecs.

— excellente idée, mais qui est *on*?

— une entreprise de communications internationales, tu ne le sais sans doute pas mais je suis devenu expert de l'Amérique Latine, et spécialement de la Bolivie bien sûr. Cette fois-ci ma mission est simple, préparer ici un symposium en politique de développement social pour des spécialistes européens et étasuniens.

— en politique de développement social? et il y a des natifs parmi les invités?

— oui, on essaie de maintenir un quota.

— mmm... je vois, mais bien sûr ce ne sont pas eux qui organisent et préparent le programme, n'est-ce-pas?

— non, je sais ce que tu penses, mais les fonds proviennent de Bruxelles.

— et alors? l'important c'est le développement social ou l'argent?

— oh oh! je vois que tu es toujours aussi affûté! moi qui pensais que tu t'étais retiré dans ce village pour bayer aux corneilles.

— retiré dans ce village? c'est vrai, je me suis éloigné des bruits parasites de la ville car j'ai eu envie d'écouter le monde, vu de cette façon, c'est toi ami citadin qui en

es coupé. Allez, je suis content de te voir, je vais préparer un café pendant que tu mets en place les pions sur l'échiquier, tremble expert!

Bien installés au frais entre les plantes, les trois chats et quelques bouteilles de bière apportées par Félix, ils entamèrent la partie.

— tu te souviens? demanda Jack, c'est en jouant avec moi que tu as connu Pilar.

— je me souviens, comment oublier? je l'aimerais toujours mais ma décision a été prise, nous n'étions pas faits l'un pour l'autre, elle ne pense qu'à travailler pour son pays et moi je ne pourrais jamais vivre éternellement ici. Comment se débrouille-t-elle maintenant qu'elle est au gouvernement?

— c'est dur, mais elle s'accroche, tu la connais, elle est très occupée et je n'ai pas beaucoup de nouvelles ces temps-ci, et toi? content à Bruxelles?

— oui, en rentrant je me suis très vite remis au rythme citadin, c'est ce qui me convient et Bruxelles est une vraie ville.

— une copine?

— pas trop le temps, je voyage beaucoup, des copines pour s'amuser, oui, mais rien de sérieux, et puis Pilar me trotte souvent dans la tête, c'est idiot, hein? Et toi? ta séparation?

— cinq ans déjà! je m'aperçois maintenant que j'ai mis quatre ans à me remettre sur les rails, quatre ans tu te rends compte? je ne l'aurais jamais cru, d'autant plus que notre séparation n'a été ni brusque ni violente. Lea aussi a eu du mal, je comprends que certains puissent avoir leur vie brisée par des événements de ce genre. Échec!

— pff! tu crois me faire peur? tu n'as pas retrouvé de compagne?

— je ne suis pas dans un état de *seulitude* qui me ferait rechercher à tout prix comment m'en sortir, non, la solitude me va et je n'ai pas de manque à combler. Tant mieux si un jour je rencontre une femme, je l'aimerai pour ce qu'elle est, pas pour me sentir moins seul, tu comprends la différence?

— oui, mais c'est pourtant ce que font la majorité des gens quand ils se retrouvent seuls, la plupart sont complètement désemparés.

— parce qu'ils n'ont jamais été vraiment seuls et ne se sont pas construits complètement, le silence de la solitude en désarme plus d'un en forçant à penser par soi-même...

— tu ne veux pas être mon gourou?

— vous vous gaussez, sire, pour la peine je vous ravis votre reine!

— ah le traître qui parlait joliment pour détourner mon attention! je suis perdu!

— tant de kilomètres pour qu'un citadin vienne se faire battre dans un petit village andin, j'avoue que ça doit être vexant ... mon ami, je compatis à votre douleur extrême.

Les deux hommes éclatèrent de rire, effrayant les chats, et Félix ouvrit une autre bouteille,

— je veux ma revanche!

Ils jouèrent toute la soirée, gagnant ou perdant, cela n'avait aucune importance, s'attachant davantage à l'esthétique du jeu. Tout en jouant et en buvant, ils parlèrent encore de Lea et de Pilar, de Besaflor, de l'ami Octavopoulos et des autres, du café-pizzeria, des aventures qu'ils avaient eues en commun,

— à force de parler du bon vieux temps, j'ai l'impression d'avoir ton âge, dit Félix en se moquant.

— ça te ferait prendre quelques années de maturité bienvenue, continua Jack sur le même ton, l'autrefois forge le maintenant, et tant qu'ils n'aigrissent ni n'envahissent le présent, nos souvenirs nous enrichissent.

— mais nos souvenirs communs nous ont fait prendre des chemins divergents!

— heureusement! des tas de différences nous séparent aussi, vive la diversité!

— amen! pfiou, j'ai un peu bu, moi, il est tard, j'irais bien cuver ma bière au lit, demain je repars de bonne heure, tu veux descendre en ville avec moi?

— oui, ça tombe bien, je dois préparer un vol, bonne nuit!

La nuit était belle sous la lune. Félix ronfla et Sileas vint hanter les rêves de Jack.

V

Une affaire de boîtes

À Santa Cruz, le pilote avait assez d'amis pour se loger sans problème une nuit ou deux. Après avoir laissé Félix dans son hôtel cinq étoiles, il décida de filer chez sa vieille amie Nour, une Bolivienne d'ascendance arabe qui avait été professeur de musique de ses enfants. Elle et son mari étaient des gens charmants, simples, ouverts au monde et actifs dans la société.

Il arriva en milieu d'après-midi et rejoignit Nour dans la cuisine. Après une affectueuse accolade, elle termina de mettre ses achats dans le réfrigérateur.

— pauvres légumes, contraints à l'isolation et au froid humide dans l'obscurité ! dit Jack, l'industrie, dans sa logique de progrès et de confort, aura réussi à nous priver des plaisirs simples du marché quotidien. Le prix de ce faux confort, c'est la perte des couleurs, des odeurs, des rencontres et du brouhaha sympathique des halles, et pourtant plus personne ne conçoit une cuisine sans frigo. La loi de l'industrie est si puissante et rigoureuse qu'elle peut faire taire les voix discordantes, et gare aux rebelles ! le manche de fouet du temps des esclaves est toujours là.

— tu ne crois pas que tu exagères un peu ? tout ça pour quelques légumes ?

— et je n'ai pas fini ! tu sais que j'aime râler de temps en temps, dit-il en lui souriant, notre société raisonne trop et ne résonne plus en accord avec ce que nous sommes vraiment. Intelligence n'est pas créativité, la première doit plutôt se mettre en retrait pour que la seconde puisse écouter les échos des rêves.

— ah, le poète réapparaît ! je l'aime quand même mieux que le râleur.

— mais oui, il se cache par modestie mais il est toujours là ! euh, j'ai perdu le fil, ah oui, la créativité... il faut un temps d'adaptation, et aussi un certain isolement, dans un endroit calme, le silence d'un monastère par exemple, tu ne crois pas ? la création naît dans le rêve, quelque part entre la lumière du soleil, je veux dire la vraie vie, et l'obscurité bienveillante de la méditation.

— quelle belle image ! viens t'asseoir, j'allais juste prendre un thé, il est prêt et son agréable odeur me fait rêver moi aussi, ça me donne envie de saisir un pinceau et de peindre le plaisir.

— à l'aquarelle ?

— à l'aquarelle bien sûr, le plaisir est fluide comme l'eau et ne s'apprivoise jamais complètement, c'est bien pour cela que tu as choisi cette technique pour peindre toi aussi, non ?

— c'est vrai, pour moi, l'odeur de ce thé bien chaud me ramène aux suaves fragrances de l'amour dans la clarté tamisée d'une clairière, encore une invention de mes neurones fatigués ?

— je veux bien te la rendre réelle, mon poète préféré ! dit Nour en croquant un biscuit de façon suggestive... non, je blague ! Tiens, regarde cet article du journal, je l'ai gardé pour toi en pensant qu'il devrait t'intéresser.

— merci, c'est gentil.

Jack commença à lire en silence tout en buvant son thé à la menthe :

El Día, Santa Cruz, 17 novembre — Une petite réflexion sur le lien et le mouvement dans nos sociétés.

Classer, cataloguer, normaliser, dogmatiser... un exercice que les sociétés complexes connaissent bien. De complexes, elles en deviennent compliquées. À force de vouloir mettre les choses, les êtres vivants ou les idées dans des cases, on ne peut que les appauvrir. Qu'il s'agisse de l'espace morcelé par les barbelés des grandes plaines nord-américaines ou les cages à lapin des grands immeubles sociaux, qu'il s'agisse du temps découpé avec son cortège de calendriers, d'agendas, de pendules et de réveille-matins, le résultat est le même : le mouvement, le lien, les nuances s'en vont. L'informatisation de beaucoup de tâches ne fait que renforcer un état d'esprit qui se rigidifie, car un ordinateur a par définition besoin d'ordonner. Il devient dès lors très difficile de libérer ce qui est classé et donc séparé du reste.

Ce faisant, l'humain s'éloigne de la nature qui fait exactement le contraire, elle aussi est complexe, mais dans son sein infiniment plus riche les choses sont liées et toujours en mouvement. Fascinante, cette idée que rien, absolument rien n'est immobile dans l'univers entier, peu importe l'échelle à laquelle on se place.

Ceux qui, vivant dans de telles sociétés, ont une ouverture d'esprit suffisante, auront envie d'explorer, de sortir des cases. La nature est belle et généreuse, toujours prête à donner, un esprit curieux ne pourra que s'en émerveiller. En aiguisant son attention, il prendra conscience que rien n'est isolé, que classer, ordonner n'est qu'une invention des humains pour se rassurer, pour se donner

de l'importance en voulant tout gérer.

Le pratiquant du Zen l'a bien compris. Se dénuder, se fondre dans le mouvement n'est pas se perdre mais simplement retrouver sa place en étant conscient des liens qu'il a avec le tout. Il pourra alors sans effort se sentir à l'aise aussi bien en contemplant l'infini de l'univers qu'en explorant cette énergie fondamentale qu'est l'amour. Comprendre les autres ne présentera aucune difficulté pour lui car son lien avec eux sera évident.

Faire cette démarche dans une société de consommation exige un effort considérable et continu pour ceux, de plus en plus nombreux, qui se rendent compte que *quelque chose ne va pas*. Le rejet des contraintes sera le premier pas nécessaire pour avancer et devenir capable de voir ce qu'ils ont déjà sous les yeux, le lien.

Dans les pays où n'existe ni la complexité ni la rigidité qui l'accompagne, où la nature est infiniment plus présente, où les gens doivent souvent s'adapter à des situations nouvelles, la notion de lien et de mouvement est naturellement admise par la plupart. L'auteur ici n'est pas en train de comparer ni de remettre en cause l'humain en soi, seulement son façonnage par l'environnement. Que les gens de ces pays en soient pleinement conscients est une autre affaire, pas plus que ceux des sociétés complexes ne le sont de la rigidité de leur système. Le gros avantage est que l'acceptation et la compréhension de l'autre, au sens large, sera beaucoup plus facile et immédiat chez les premiers.

Cette force que nous possédons ici chez nous, sachons l'utiliser afin de découvrir notre propre voie. Ce n'est pas en voulant copier un modèle qui ne nous correspond pas que nous progresserons.

Luis Peña, sociologue.

— belle observation, dit Jack en posant le journal, j'ai souvent constaté cette ouverture ou plutôt cette acceptation de l'autre en brousse. Pour que le pays puisse trouver sa voie, le rapport avec la nature est certainement un atout, à condition de ne pas copier des modèles qui ne s'appliqueraient pas ici, comme le fait si bien remarquer le sociologue. Malheureusement, je trouve que la ville efface vite ces qualités, les gens se laissent-ils happer par la propagande ou un désir de fausse modernité ?

— sans doute un peu des deux, dit Nour, mais ce n'est pas inéluctable, toi qui as vu les nouvelles idées écologistes se développer ici, tu devrais le savoir.

— oui, restons optimistes !

VI

Le besavida

Besar, abrazar la vida, deux façons en espagnol d’embrasser la vie, par le baiser ou en la prenant à bras le corps. Ceux qui aiment et vivent la vie, qui se font *besavidas* – embrasseurs de vie – ne peuvent concevoir de se laisser simplement porter par le courant, ni d’être réduits à rester au milieu du troupeau. Ils ont besoin pour se sentir vivants d’avoir un esprit rebelle aux conventions, d’aller se mesurer au clapot des contre-courants ou d’aller brouter l’herbe fraîche et non piétinée mais où guette le loup. En observant attentivement ces deux images, on s’aperçoit que l’une et l’autre sont reliées, dans la première il y a le risque de chavirer, dans l’autre celui d’être une proie facile. Mais que sont ces risques en comparaison de la monotonie, de l’ennui ou de la peur perpétuelle de la différence ? le *besavida* n’y songe pas un seul instant, sa confiance envers la vie est totale. S’il vacille rarement du fait de cette confiance, il redoute de rester un jour enfermé par les autres ou dans sa tête, il dérange l’ordre établi et il le sait, c’est le prix à payer pour vivre pleinement sa vie.

Le *besavida* n’est pas un combattant, il n’a rien à défendre, rien à imposer. Les forces qui le poussent, ou plutôt l’at-

tirent ? explorer, découvrir, apprendre encore et toujours, s'émerveiller, savourer. Autant il embrasse la vie, autant il se laisse embrasser par elle, se baigne dans son énergie, s'abandonne, il l'aime et elle le lui rend bien car la vie est généreuse et tend ses fruits à qui veut les cueillir.

Point besoin d'exploits ni de risques inutiles, de gros bras ou d'endurance, d'argent ou de pouvoir. Goûter un nouveau plat pour en sublimer les saveurs ou aborder un continent inconnu relèvent de la même démarche à la portée de qui veut bien distiller les joies de la vie.

Le *besavida* n'a rien de surhumain, il possède les mêmes qualités et défauts que les autres, mais il les vit dans un contexte infiniment plus riche forgé par son attitude, sa vision. Nulle nécessité d'être explorateur, chercheur, grand politique ou pape. Le cuisinier, le marin, le péon, le bureaucrate en sont tous capables, il suffit juste d'une grande confiance et d'une bonne dose de curiosité, mixture qui rend dépendant celui qui en goûte...

Partis à l'aube de Sucre, la coquette et provinciale capitale officielle, Jack et Luis avaient survolé et photographié le Cerro Rico et la ville de Potosí nichée à ses pieds qui suintait le minerai par des ruisseaux couleur de plomb, à l'image des larmes des innombrables mineurs morts dans le ventre de la montagne. Laissant cette couleur de misère derrière eux, ils abordèrent l'aride Altiplano et le miroir blanc opaque de l'énorme lac de sel du Tunupa, qu'on appelait souvent salar d'Uyuni, la seule petite ville toute proche. Glacée et battue par les vents comme dans un mauvais western, celle-ci était née sur un nœud ferroviaire à la fin du XIX^e siècle, lorsque des Anglais avaient construit la ligne de chemin de fer entre La Paz, le Chili et l'Argentine. Les ingénieurs de l'époque portaient des chapeaux melons qui plurent tellement aux Indiennes de

La Paz qu'elle adoptèrent très vite ce couvre-chef porté encore aujourd'hui. Uyuni vivait des mines, du sel et, plus récemment, du tourisme depuis qu'un animateur d'une chaîne de télévision française était venu filmer la région. Ce monsieur sympathique que Jack avait accompagné n'aurait jamais imaginé déclencher une avalanche de touristes.

Nos actes ont parfois des répercussions inattendues, pensa Jack en se remémorant ces anecdotes.

Oubliant Uyuni qui disparaissait sous ses ailes, il se relaxa sur son siège, *un bien-être profond, voilà ce que je ressens dans ce moment privilégié, le moteur ronronne doucement et l'air est lisse comme une eau dormante. Luis somnole sur son siège et je suis seul avec moi-même, mon corps ne fait qu'un avec l'avion, c'est moi qui m'accroche à l'hélice, moi qui grimpe toujours plus haut. Mouche minuscule, le ciel m'accueille et m'enveloppe aujourd'hui de toutes ses nuances de bleu, sombre déjà au-dessus de ma tête, pâle et presque vert derrière l'horizon des grands volcans si proches dans la pureté de l'air.*

Voler, l'homme en a toujours rêvé, se mouvoir en tous sens, sans obstacles, étendre son horizon, discerner à la fois le plus petit et le plus grand, comment ne pas être exalté par cette liberté ? comment, lorsqu'on a la chance de la connaître, ne pas en être transformé ? L'espace infini du ciel invite à prendre ses distances, à se détacher de nos paysages routiniers, des autres et aussi de soi-même, nos soucis paraissent alors bien mesquins, nos vérités bien fragiles. Dans cette solitude passagère et bienvenue se régénère la liberté, la vraie, celle qui ouvre d'autres chemins sur lesquels l'esprit s'épanouira.

La solitude... l'idée même fait peur alors qu'il s'agit d'un excellent outil pour remettre en cause des vérités que l'on croyait immuables. Son apparente austérité donne un recul suffisant non pas pour s'écarter des autres mais

pour mieux les comprendre, les voir sous un jour nouveau, en distinguer l'essentiel, et ainsi nous en rapprocher. Se contraindre à des moments de solitude, comme le moine à la méditation, dégage un espace intérieur riche de toutes nos expériences. Si les grands espaces infinis effraient et donnent le vertige à certains, celui-là reste à l'échelle humaine et s'y mouvoir donne tout autant une grande sensation de liberté.

Lorsque la situation le permettait, le pilote adorait ce qu'il considérait le summum de sa profession, naviguer dans ses pensées tout en sillonnant les cieux. Les grands espaces et son espace intérieur se rejoignaient ainsi, intimement liés, forgeant et nourrissant son esprit au fil des années.

Son attitude s'en ressentait, comme l'avait si bien capté Bob, un pilote étasunien devenu compagnon de vol puis ami, en le décrivant dans son livre de bord avant de disparaître dans un accident: *Je n'arrive pas à savoir s'il est timide ou d'un comportement taciturne. Il est très lent à s'ouvrir. Je lui pose au moins trente questions sur ce qu'il connaît bien avant qu'il n'ose ou daigne m'en faire une. Il a vécu et volé en Bolivie pendant trente ans et connaît très bien le pays. Je lui fais part de mon intention d'aller dans la région du salar d'Uyuni. Soudain et avec une spontanéité insoupçonnée jusqu'alors, il s'offre à m'accompagner. C'est fantastique. Il deviendra mon instructeur de vol bolivien. Excellent compagnon, il possède de bonnes connaissances, est efficace et profond. Près d'un avion et dans les zones perdues, il a le sens du commandement. Il me fait penser à une espèce de moine avec un avion de brousse, vivant seul et paisiblement, ce qui se comprend en Bolivie où il doit transporter des gens et du matériel à des endroits lointains, inaccessibles par d'autres moyens. Prompt à penser, lent à parler, lorsqu'il le fait on sent que ses paroles ont été substantiellement concoctées. C'est un célibataire longiligne, léger et cool qui*

porte sur son visage la marque de longues solitudes. Je ne suis pas capable de parler d'un sujet qu'il ne connaisse pas. Nous partageons bien sûr nos expériences de pilotage et pouvons parler sans fin d'aviation. Cependant la conversation dévie très vite vers des points de vues philosophiques, historiques ou sociaux d'intérêt mutuel.

— hé l'artiste, tu manques d'oxygène ? on arrive !

Luis sursauta,

— où ça ? où ça ?

— attachez vos ceintures et redressez votre siège, nous allons bientôt atterrir à l'aéroport international de San Pablo de Lípez, continua le pilote sur un ton d'hôtesse de l'air, température 10°, service de taxis vers la ville, altitude 4300 m, il est conseillé de ne pas courir en sortant.

L'avion se posa dans l'axe de la longue frange dessinée sur le dos d'un large mamelon pelé, si lisse que le pilote aurait tout aussi bien pu se poser cent mètres à côté.

— taxi, taxi comme tu dis, maugréa Luis, même pas un lama à l'horizon ! le curé et sa camionnette devraient déjà être là avec le fût d'essence.

— en effet, dit Jack, le village est à dix kilomètres, attendons un peu.

Ils attendirent deux heures assis dans le vent, en vain. Jack se leva,

— l'autre piste près du village est courte, trop courte pour redécoller avec le plein de carburant mais notre essence est là-bas, allons-y ! dit-il en remontant dans l'avion.

Dix minutes plus tard, ils se posaient près d'une trentaine de maisons en terre entourant l'église. Tout le village était venu aux nouvelles et les arrivants n'eurent aucun mal à trouver le prêtre s'extirpant du dessous de sa camionnette,

— salut, je suis Kazimir, je vous ai bien entendu passer mais je n'arrive pas à réparer la foutue camionnette, c'est plus grave que je ne pensais. Votre fût d'essence est ici, venez, venez, on va d'abord se boire une petite vodka pour vous faire oublier ça !

Ce Polonais haut en couleur vivait depuis trente ans dans ce désert, à plusieurs heures de sa congrégation et de la ville la plus proche. Pour résister à l'ennui, il s'était inventé une passion singulière pour un prêtre, les armes à feu. Il en possédait une vingtaine dont une kalachnikov,

— je m'en sers pour aller chasser les braconniers argentins et chiliens, dit-il sans sourciller, ils viennent tuer des vigognes et voler des œufs de flamants roses, les enfants de salauds, alors je les arrose copieusement, sans les viser bien sûr quoique parfois ça me démange... Mais regardez-moi ce mauser de la guerre du Chaco ! quelle beauté, quelle élégance ! alléluia !

— amen ! pensa Jack, fasciné par le truculent personnage.

— *salud* ! dit le prêtre en s'enfilant d'un coup le petit verre de vodka. Un autre ?

— non merci, répondit Jack, nous devons résoudre un problème. La camionnette est en panne et moi je ne peux pas décoller d'ici avec deux cents litres supplémentaires dans les ailes, il faut trouver un moyen d'emporter le fût à la grande piste.

Au lieu de répondre, Kazimir ouvrit la porte donnant sur la rue et héla un gamin,

— va me chercher don Diego, file !

Cinq minutes et un autre verre de vodka plus tard, don Diego frappa à la porte. Sec et fibreux comme un *suri* — le nandou andin —, pieds nus comme tout le monde dans ses sandales en pneu de camion, il fut mis au courant

du problème et accepta aussitôt d'un hochement de tête. Luis lui tendit vingt pesos qu'il mit aussitôt dans sa poche et s'en alla.

— il est chauffeur ? demanda Jack au prêtre.

— non, vous verrez, c'est un costaud.

Un peu interloqué, le pilote retourna à l'avion, sortit leurs bagages, mesura la piste, écarta quelques cailloux, huma le vent,

— Il fait chaud, la densité de l'air doit être proche de cinq mille mètres, et neuf cents mètres de piste à cette altitude, c'est très peu, on va se la bouffer et je profiterai du creux du ruisseau si nécessaire, ça te va Luis ?

— ce n'est pas la première fois que tu me fais des coups foireux, mais là je ne vois pas d'autre moyen, il faut absolument envoyer les bagages avec don Diego ?

— oui, ou alors tu pars avec lui, dix petits kilomètres à pied, ça ferait du bien à ta ligne !

— pour ma ligne, on verra plus tard, et en tant qu'irresponsable, je vais avec toi !

Don Diego arriva avec une brouette, une boule de coca bien calée sous la joue. Jack regarda Luis, l'air tout aussi ahuri que lui,

— une brouette ?

— ne vous en faites pas, dit Kazimir, il a l'habitude, je vous garantis qu'il ira jusqu'au bout.

— mais quand même, deux cents kilos dans une brouette !

Don Diego ne broncha pas, chargea les sacs derrière le fût amarré avec des cordes en poil de lama et partit à petits pas sur le chemin de la grande piste en lançant,

— *nos vemoss allà, pueesss !*

— incroyable ! dit Jack à Kazimir, merci de nous avoir aidés, merci à tous !

Une fois à bord, Luis s'étonna,

— et pourquoi nous n'attendons pas ici? Diego va mettre au moins trois heures pour faire les dix kilomètres avec un chargement pareil.

— si nous restons, je serai bourré et toi aussi, Kazimir ne nous aurait pas lâchés, on fera une sieste dans l'avion, ça vaudra mieux. Allez, on y va!

L'avionnette roula mollement jusqu'au dernier mètre, le pilote tira d'un coup le levier des volets pour sauter les rochers devant lui et entama une glissade vers le ruisseau en contrebas. Profitant de l'effet de sol pendant un bon kilomètre, il relâcha le levier centimètre par centimètre avant de commencer à grimper paresseusement.

Diego tarda moins de trois heures, il était en sueur mais ne se fit pas prier pour aider à charger le combustible. Jack le remercia,

— je ne sais pas d'où tu tires ton endurance, mais chapeau! voici un billet pour Kazimir lui expliquant que le bidon est à toi, tu l'as plus que mérité.

Un large sourire éclaira le visage rugueux du Quichua. Un fût de deux cents litres, c'est précieux, on peut l'utiliser de mille façons, non seulement pour garder du liquide. Sous des mains habiles, il se transformera en four, en poêle, en mangeoires, en bassines, en ustensiles divers tous plus utiles les uns que les autres quand on ne possède rien. Diego repartit d'un pas alerte vers le village.

Luis s'impatientait, il se faisait tard et il voulait absolument avoir une bonne lumière pour photographier le volcan Licancabur et la Laguna Verde. Ils décollèrent aussitôt en battant des ailes pour saluer Diego une dernière fois.

Les deux hommes ne perdaient pas une miette du panorama d'une surprenante et étrange beauté. Teintés par les

minerais expulsés des volcans, de nombreux lacs s'égre-
naient en chapelets de perles bleues, turquoise, vertes,
blanches ou rouges entre les pentes aux ocres bariolées.
Plus haut vers cinq mille mètres, les neiges éternelles coif-
faient les cônes dont le plus imposant était l'Uturunku, le
jaguar en quichua. Un monde entièrement minéral, fa-
çonné par les volcans et parcouru par quelques mineurs
intrépides, les vigognes, les nandous et les viscaches.

Le Licancabur se détachait déjà sur l'horizon. Divisé en
deux par la frontière avec le Chili, il abrite à ses pieds
la Laguna Verde. Pierre de jade sertie par un anneau
éclatant de blancheur, joyau toxique interdisant la vie,
cette superbe lagune d'un vert laiteux devait sa cou-
leur aux sels de cuivre et d'arsenic. Les longues traînées
d'écume rayant la surface indiquèrent à Jack que le vent
était déjà très fort au sol et il pressa Luis de prendre ses
photos, dans ces contrées les turbulences pouvaient faire
perdre le contrôle de l'appareil comme il en avait déjà
fait l'expérience. Quand son compagnon fut satisfait et
la fenêtre fermée, il mit le cap vers le nord pour aller à
Laguna Colorada, les ombres s'allongeaient déjà, don-
nant encore davantage de relief au paysage. Par chance
le vent était calme en atterrissant et les attendait une
jeep des gardes du parc national Eduardo Avaroa, parc
qui englobait toute la région. Mais le pilote prit tout son
temps, l'avionnette allait rester à la merci des vents dans
le désert et il l'amarra au mieux entre le fût d'essence
apporté dans la jeep et un panneau annonçant *Bienvenidos
a Laguna Colorada, altitud 4300 m.*

Arrivés au campement, une équipe de télévision anglaise
y logeait déjà et partait le lendemain filmer une cara-
vane de sel pendant trois jours. Après des présentations
cordiales, l'Écossais et Luis furent tout de suite invités
comme interprètes, ce qu'ils acceptèrent sans difficulté,

Jack voulait bien faire un peu de marche et observer quelques oiseaux et Luis aurait des photos intéressantes prises au sol.

Une dizaine d'hommes et quelques femmes quichuas guidaient d'un bon pas la petite caravane d'ânes et de lamas dans l'air glacial du matin. Ils avaient quitté le village de Quetena Chico peu avant l'aube car la route serait longue vers le salar de l'autre côté du volcan Uturunku. Les Anglais peinaient déjà à cause de l'altitude mais ne se plaignaient pas et se faisaient le plus discrets possible.

Toujours à prendre les choses du bon côté, pensa Jack, ils me rappellent l'équipe du mapinguari.

— Hey Luis ! j'ai bien peur que tu ne perdes quelques-uns de tes bourrelets dans cette histoire.

— tu sais ce qu'ils te disent mes bourrelets ? Tu as vu cette lumière ? je vais avoir de super photos, sauf si tu es dessus évidemment.

Les deux hommes aimaient se taquiner. Depuis qu'ils étaient devenus associés en achetant une avionnette en toile dont personne ne voulait, jamais ils n'y avait eu de discorde entre eux malgré les situations difficiles rencontrées aux cours de leurs nombreux vols ensemble depuis des années. Jack n'en était pas surpris. Il y repensa quelques secondes, *l'avion est entièrement à mon nom bien qu'il en possède un tiers, nous sommes associés de parole comme ça se fait encore parfois, serait-ce cette confiance mutuelle qui nous soude ? le simple fait d'exiger un document écrit n'est-il pas un acte de méfiance ? je le croirais volontiers. Jamais ne me viendrait l'idée de flouer mon partenaire, redonner sa valeur à la parole est donc possible et tellement plus agréable !*

Vu du sol, le paysage volcanique était tout aussi gran-

diose que du haut du ciel mais complètement différent. Arène de combats de géants entre les plaques terrestres depuis des millions d'années, il n'était pas difficile d'imaginer ici les forces telluriques en jeu dans la forme torturée des laves. Malgré l'aridité, la vie reprenait un peu de couleur le long de maigres ruisseaux et quelques buissons s'accrochaient entre les pierres à l'abri des vents.

Comme don Diego, les caravaniers portaient un poncho de laine et marchaient nu-pieds dans des sandales en pneu tout en discutant et riant entre eux dans leur jolie langue que Jack aurait bien voulu apprendre un jour. Curieux, ils lui posèrent toutes sortes de questions autant sur les Anglais que sur lui-même, sa famille et ses enfants, curiosité universelle qui va en premier à l'essentiel de ce qui préoccupe les humains, les relations avec les autres. Il répondit simplement, les questionnant en retour sur leurs animaux, leur milieu apparemment hostile. Uturunku le jaguar, le volcan qu'ils contournaient, était un dieu puissant qui les protégeait lui dirent-ils.

— un *suri*!

La femme pointa un doigt vers le nandou qui détalait, les plumes ébouriffées de surprise. Plus petit et plus sombre que son cousin des plaines, il était autrefois chassé avec des *boleadoras*, deux pierres tournoyantes reliées entre elles qui entravaient les pattes de l'animal. On le dépouillait alors de ses grandes plumes très douces qui servaient de plumeaux ou d'ornement pour les coiffes des danseurs traditionnels.

— dans le parc, ils sont protégés, dit un des hommes, c'est bien car il n'y en a plus beaucoup.

La caravane stoppa en fin d'après-midi sous un surplomb de roches parfait pour dormir à la belle étoile, il valait mieux se préparer avant la tombée de la nuit, le froid

allait mordre. Les Indiens ne perdirent pas de temps à décharger les animaux, les soigner, chercher des blocs de *yareta* pour faire du feu, étaler les couvertures et préparer un repas chaud.

— regarde, dit Jack à un des Anglais qui filmait, chacun a sa place dans la communauté et sait exactement ce qu'il a à faire.

— *yes*, et que sont ces grosses boules vertes, *my friend*?

— la *yareta*? une plante très spéciale qui pousse lentement et en boule pour se protéger du froid et du vent, la grosse que tu vois là-bas peut avoir deux ou trois mille ans, c'est un bon combustible que les mineurs ont longtemps utilisé pour fondre le soufre, au point de la menacer de disparition. Regarde, l'eau bout déjà dans la marmite, à cette altitude elle ne doit guère être à plus de 80°.

Luis s'était faufilé sous une des lourdes couvertures des caravaniers,

— génial là-dessous, un vrai microclimat!

— avec ça pas froid, dit son propriétaire, plusieurs kilos de laine de lama.

Après un souper léger de maté de coca et quelques petits pains ronds, Jack chercha un endroit abrité du vent et enfila trois duvets l'un sur l'autre comme des chaussettes, ne laissant que le nez et la bouche à découvert. Au-dessus de lui, les millions d'étoiles du ciel austral paraissaient toutes proches dans l'air cristallin.

Les conversations cessèrent très vite et s'installa un silence dense, presque palpable, qui lui rappela les trois jours qu'il avait passés seul sur une île du salar de Tunupa. Trois jours entiers à contempler le paysage muet, cela pouvait devenir oppressant ou angoissant. Par contraste le ronflement du camping-gaz ou les gargouillis de son ventre lui avaient paru plaisants, et, essayant un cri, il

n'avait su dire si sa voix portait à quelques mètres ou se propageait dans l'immensité blanche autour de lui, *une immense cathédrale naturelle faite pour le recueillement, voilà ce qu'est le salar, l'absence de bruit permet aux pensées de voler librement, est-ce cela qui en effraie plus d'un?*

Naufragé volontaire sur une mer de sel, il en gardait un souvenir heureux.

Le lendemain matin, la bouteille d'eau près de sa tête était entièrement gelée et le thermomètre indiquait -25°. Pas question de rester au chaud, les caravaniers rassemblaient déjà les bêtes et l'odeur du thé l'extirpa de son cocon.

La marche revigora tout le monde. Ils longèrent les eaux bleu clair de la Laguna Celeste, traversèrent un long plateau de rocaïlle et arrivèrent vers midi en haut d'une falaise surplombant un salar d'où les Indiens extrayaient le sel dont ils avaient besoin. L'équipe de tournage eut tout l'après-midi pour terminer le film pendant que les caravaniers raclaient les cristaux blancs et emplissaient des sacs de laine de lama aux rayures brunes. Luis prit quelques photos mais rejoignit très vite Jack qui se prélassait au soleil sur un promontoire et profitait du spectacle des hommes enveloppés par la nature.

Le soleil se couchait, les femmes préparaient un repas plus consistant que la veille, quand une ombre rapide passa sur le campement.

— un aigle? demanda un homme regardant la forme ailée dans le soleil rouge.

Un des Anglais avait eu la bonne idée d'apporter avec lui un cerf-volant qui évoluait dans le vent, solitaire sous le ciel sombre. Les Indiens n'en avaient jamais vu d'aussi grand et agile. Tout le monde s'arrêta, le nez en l'air,

lié par la magie du jeu gracieux, du jeu pour jouer sans artifice ni prétention, celui qui réveille l'enfant au fond de chacun.

Le retour se fit d'une traite, depuis l'aube jusqu'au soir. Malgré la charge, les animaux avançaient d'un pas ferme car ils savaient qu'ils retournaient au village, Jack et Luis marchaient devant avec le guide, ce qui leur permit de voir quelques vigognes.

— elles non plus, on n'a pas le droit de les chasser, dit le guide, mais pour éviter le braconnage, chaque village peut les ramer une fois par an vers de grands filets et les capturer. Elles sont alors tondues et relâchées, comme ça les villageois sont vigilants pour qu'elles restent en vie et ils peuvent quand même vendre la laine, c'est un bon système et on est tous d'accord.

Quetena Chico apparut enfin dans les dernières lueurs du soleil, la jeep du parc les attendait déjà et ils partirent sans tarder après avoir remercié les paysans de leur accueil.

— belle balade ! dit le cameraman qui avait un GPS, on a fait quatre-vingt-deux kilomètres en trois jours, pas mal à cette altitude !

Fourbus mais heureux, ils s'endormirent dans les lits du campement de Laguna Colorada, la tête pleine de paysages.

Le vent se leva au petit matin, hurlant de plus en plus fort sur les tôles du bâtiment. Au petit déjeuner la tempête s'était déjà transformée en blizzard et de minuscules flocons de neige sèche s'infiltraient par les fenêtres et sous les portes. Seule la cuisine des gardes était chauffée par les fourneaux, et tous s'y agglutinèrent pour essayer de se

maintenir au chaud malgré vestes et bonnets. Jack était inquiet pour l'avion au milieu de la pampa désertique de l'autre côté de la lagune. Luis capta son regard préoccupé,

— ne songe même pas à y aller maintenant, on n'y voit pas à deux mètres !

— tu as raison, j'espère que les cordes vont tenir ! donne-moi encore du thé s'il te plaît, on va se geler toute la journée.

Le blizzard ne cessait pas. Si la neige, trop sèche, ne tenait pas au sol, les vents soufflaient à plus de cent kilomètres heure, au grand dam du pilote qui tournait en rond. L'après-midi, il n'y tint plus et demanda à un garde de tenter une sortie,

— allons-y, dit le garde, mais je ne garantis rien.

À peine sortis, un mur blanc de flocons filant à l'horizontale empêcha de distinguer quoi que ce soit, la jeep avança une centaine de mètres et buta contre une congère.

— on ne va pas pouvoir faire dix kilomètres comme ça, dit le chauffeur, impossible de voir les traces du chemin, on va se perdre ou tomber dans la lagune.

Jack acquiesça, c'était folie de continuer. Se perdre ? ils eurent toutes les peines du monde à rentrer tant ils ne voyaient rien au-delà du capot. Dépité, le pilote rejoignit la chambre où ronflait Luis et se glissa dans ses trois duvets.

Il se réveilla le lendemain en sursaut, étonné du silence. Par la fenêtre, la blancheur du paysage réverbérait un soleil augurant une magnifique journée,

— Luis, debout, c'est fini !

Une demi-heure plus tard, la jeep longeait la lagune

encore plus rouge que d'habitude par contraste avec la neige. Des algues microscopiques lui donnaient cette couleur sous la lumière et attiraient des milliers de flamants qui y vivaient à l'année. Ils dormaient sur une patte dans les eaux près de la rive, attendant que le soleil fasse fondre la couche de glace qui les retenait prisonniers. Jack se souvint d'un touriste qui leur avait jeté des pierres, *pour voir* avait dit ce crétin qui venait de recevoir une copieuse engueulade de la part du pilote. Mais cette fois-ci, le blizzard avait fait des ravages, des dizaines de corps gisaient sur la glace, les pattes cassées, le rouge sang des longues plumes du dos accentuant encore davantage le carnage.

— c'est comme ça à chaque fois, dit le chauffeur pragmatique, les plus faibles s'en vont.

Jack s'en attrista mais poussa un soupir de soulagement quand il aperçut au loin l'avion toujours sur ses roues. Son oiseau à lui n'avait pas l'air cassé.

Les amarres avaient tenu, cependant elles s'étaient relâchées sous les coups de butoir du blizzard, l'avion avait sauté comme une chèvre au bout de sa corde, et le cône de l'hélice avait été enfoncé par un des poteaux du panneau.

— rien de grave, dit Jack, en ouvrant le capot du moteur. Celui-ci était bourré de neige et de glace. La poudreuse ultra-sèche avait pénétré dans la cabine par tous les interstices qu'elle avait pu trouver. Luis pesta,

— maintenant elle va fondre et mouiller mon matos !

Ils passèrent une petite heure à tout nettoyer et faire le plein. Le pilote remit la batterie qu'il avait gardée au chaud dans la cuisine du camp et essaya le moteur,

— ok, allez Luis, monte, tu les auras tes photos de flamants !

Se trouver à deux mètres du sol au bout de deux mille trois cents mètres de piste n'est pas très glorieux, mais le petit avion essouffé ne pouvait mieux. Jack vira vers quelques groupes de flamants qui fourrageaient déjà les eaux libres en quête de nourriture.

— Luis, je vais passer deux fois en vol lent, pas plus, je n'ai pas envie de les effrayer davantage.

— ok, alors fais déraper l'avion pour que je ne sois pas gêné par l'aile.

Au ras de l'eau, les ailes bien droites, Jack fit tourner l'avionnette au milieu des oiseaux en croisant les commandes, donnant la sensation d'être éjecté à l'extérieur comme dans un manège.

— super, dit Luis, continue encore une minute et ce sera bon!

Le moteur toussa une fois puis deux puis trois. Oubliant son collègue, Jack cessa le virage à plat et visa la terre, Luis serra les fesses, le ronronnement se rétablit au bout de longues secondes. Jack se relaxa,

— j'ai compris, l'essence n'arrivait plus à cause du dérapage trop long, ne sois pas si crispé j'ai fait ça pour toi! oh *shit!*

— quoi encore? arrête de me foutre la trouille!

— regarde ce nuage bizarre qui se traîne sur le sol, il a déjà atteint le campement! Désolé pour tes dernières photos, il nous faut sortir de cette cuvette, et vite!

Le nuage arrivait et l'avion, en vol de pente au long du flanc de la colline opposée, grattait péniblement les trois cents mètres nécessaires pour passer le col de la route vers Uyuni. Quand ils le traversèrent à hauteur d'un camion chargé de minerai, la lagune était déjà engloutie.

— je me demande d'où il est sorti ce nuage, dit Jack,

magnifique région mais aussi sournoise que ses volcans feignant d'être assoupis.

— sournoise ou pas, moi j'en ai assez pour aujourd'hui, chauffeur, à la maison si cela n'est pas trop vous demander!

— *a la orden, caballero!*

Le sel crissa sous les pneus. Se poser sur le salar de Tunupa était un vrai privilège pour le pilote, non par goût des prouesses, il n'y avait aucune difficulté particulière, mais pour l'étrangeté et le sentiment d'irréalité de ce monde blanc, plat, vide et sublime.

Des reliefs volcaniques d'une cinquantaine de mètres émergeaient de cette blancheur et formaient de véritables îles, que les mirages fréquents faisaient flotter au-dessus de l'horizon et se poser doucement au fur et à mesure que l'on s'en approchait. Inkawasi, l'île où Félix et Oskar avaient campé pour faire le livre de Besaflor, était la seule île habitée du salar. Jack et Luis connaissaient bien le couple aymara qui y résidait et essayait de vivre du tourisme, les grosses mémères viscaches étaient là aussi, indolentes et se chauffant au soleil sur les algues fossiles entre les cactus géants.

— salut mes gros lapins, dit Luis, j'aimerais bien être à votre place, c'est certainement moins risqué que de voler avec mon copain! Salut Genaro, comment allez-vous tous les deux?

— *igual no más*, répondit l'Aymara, content de vous revoir. Venez prendre un maté de *wayawaya*, et ce soir c'est quinoa!

Chacun y alla de son histoire avant de se coucher.

— il y a encore eu un accident le mois dernier, commença Genaro, un camion traversant le salar de nuit avec des

gens à l'arrière. Le chauffeur roulait vite et sans phares et il a percuté une île, faut le faire ! il y a eu quelques morts quand même.

— ça c'est pas de chance, renchérit sa femme Teodora, ...la récolte de *pasakana* a été bonne cette année sur l'île Pescado, tu te souviens don Jack ?

— oui, pas mauvais le fruit du cactus géant, je t'avais accompagnée une fois, tu étais très adroite pour les gauler et ne pas te piquer.

— et le quinoa a bien donné aussi cette année au pied du Tunupa, ça se vend bien maintenant mais ça devient trop cher pour les gens depuis que des gringos l'exportent. Pour nous ça va, les touristes sont de plus en plus nombreux et Genaro a du travail pour les empêcher d'abîmer les plantes, le mois dernier encore un groupe de jeunes excités a fait éclater un cactus avec un bâton de dynamite. Pouf ! quatre ou cinq cents ans partis en fumée !

Passant du coq à l'âne, la conversation continua un moment et s'éteignit peu à peu, vaincue par le sommeil des voyageurs qui prirent congé et s'enfoncèrent béatement dans leurs duvets.

L'aube chassant les étoiles trouva Jack bien emmitoufflé sur le salar. Pour rien au monde il n'aurait raté l'aurore et le court moment où les rayons du soleil faisaient scintiller de rose les millions de cristaux de sel sur l'étendue encore sombre. À sa grande joie, la pleine lune se couchait en même temps, jaune et pleine comme ventre de viscacha derrière les volcans rosés.

— chant du dieu soleil Inti éveillant la Pachamama sous la caresse de ses rayons... Cycles, permanence, liens, tout est là, décidément ce lieu résonne de forces qui nous dépassent.

Après plusieurs jours autour du salar, ils avaient filé vers La Paz, tournoyé avec les vautours sur les toits en tôle d'un village pour gagner de l'altitude et passer la lèvre de l'Altiplano, plongé dans les grandes vallées des Yungas, et s'étaient posés quatre mille mètres plus bas dans la chaleur de Rurrenabaque.

— souvenirs, souvenirs, dit Luis en revoyant la gorge de la rivière, essaie de garder le pare-brise entier cette fois-ci, hein ?

— je ferai de mon mieux patron !

— demain je dois photographier un campement de pétroliers, je suppose que tu préféreras flâner ?

— génial, enfin des vacances !

Ploc ! La bouteille lancée avec force disparut dans les eaux limoneuses du rio Beni, puis le goulot bien bouché rejaillit entre l'écume des tourbillons, fragile radeau de verre à la merci des éléments.

— bon voyage ! lui souhaite Jack, un difficile chemin t'attend avant d'arriver à l'embouchure de l'Amazone. Et ensuite, quel courant marin te prendra en son sein ? sur quel rivage te poseras-tu ?

Il était heureux d'avoir confié son message à la bouteille, heureux d'avoir écrit spontanément,

Qui que tu sois, toi qui recevras ce message poussé par les vents et écrit par un inconnu, j'ai envie de partager ce moment avec toi, toi qui es quelque part sur notre belle planète. Nous y sommes de passage et en train de vivre le même instant présent, ce petit bout de temps charnière entre l'avant et l'après.

Es-tu un homme ? es-tu une femme ? enfant ou vieillard ? voyons-nous la nuit les mêmes étoiles ? je sais que tu existes, ça me suffit. Tu auras beau construire une vie différente, vivre sous un autre ciel,

à l'instant où mon stylo glisse sur le papier, tu es là, nous naviguons ensemble la courte vague de l'instant, laissant l'écume du passé derrière nous.

Certaines langues possèdent deux sens pour le mot présent, le présent-temps et le présent-cadeau, je ne pense pas que ce soit un hasard. À toi, amie ou ami, ce cadeau de la vie, puisses-tu le savourer comme je le fais maintenant.

Assis sur un tronc échoué, il laissa son imagination vagabonder au fil de l'eau. L'Italienne aux yeux de miel rencontrée la veille à l'hôtel sourit. Elle appréciait d'autant mieux le geste de ce drôle de pilote barbu que, vingt ans auparavant, elle était elle-même partie de cet endroit sur un radeau de bois flotté. Trois semaines sur des troncs en compagnie des moustiques et d'un vieux batelier jusqu'aux scieries de Riberalta, trois semaines qu'elle n'avait pas oubliées et qu'elle voulait faire revivre dans un livre,

— ton invitation à Samaipata tient toujours ?

— oui, bien sûr, nous partons demain matin.

VII

Les condors

Un des nombreux retraités étrangers qui vivaient à Samaipata descendit du taxi en maugréant,

— non seulement on reste trois heures coincés comme des sardines mais en plus on doit mettre les pieds dans la boue et les papiers gras. Regardez-moi ces barbelés en face ! il y a davantage de sacs plastique accrochés que de petites culottes chez ma voisine, c'est dégoûtant ! je ne comprendrai jamais comment les Boliviens peuvent vivre ainsi dans la merde sans rien faire, enfin quoi ils pourraient recycler comme chez nous !

Jack aida l'Italienne à s'extirper du véhicule et paya le chauffeur tout en lui faisant un clin d'œil,

— encore un ?

— si don Jack, encore un, je sais pas pourquoi ils viennent habiter ici s'ils ne sont pas contents.

— les sous, mon cher ami, les sous.

Attirés par le paysage et le climat très agréable, une cinquantaine d'Européens vivaient dans le village. Beaucoup étaient des retraités qui pensaient profiter du faible coût de la vie et, bien que n'ayant jamais vécu à l'étranger pour la plupart, aucun ne s'était préoccupé des dif-

férences culturelles. Quand on a un certain âge on a ses habitudes, et ceux-là ne comprenaient pas le comportement de leurs hôtes, se contentant de comparer à l'aune de ce qu'ils avaient toujours connu. Qu'un touriste de passage puisse avoir cette attitude, Jack ne le partageait pas mais l'admettait beaucoup mieux que de la part d'un résident qui avait eu tout le temps de s'installer en connaissance de cause, *en fait, on retrouve la mentalité des expatriés, le corps ici et la tête dans leur pays, ça ne doit pas être très confortable... Quant aux sacs, on ne passe pas du jour au lendemain du tout organique au plastique, changer un simple geste peut parfois demander une génération. Ce monsieur aura oublié que dans sa jeunesse les gens jetaient leurs paquets de cigarettes vides par terre sans aucun scrupule.*

Ils avaient faim et filèrent vers un des nombreux restaurants après avoir déposé leurs bagages chez Jack,

— Fiora, dit-il à l'Italienne, peux-tu marcher trois heures? Luis va photographier les condors, il n'a pas besoin de nous sauf pour m'utiliser comme mule pour son barda, mais je ne rate jamais une occasion d'aller voir mes instructeurs au col blanc, ils m'apprennent beaucoup.

— *ottimo!* répondit-elle entre deux bouchées de pastas, j'adorerais les voir, même si je dois y perdre quelques rondeurs.

La truculence méditerranéenne de son amie lui plut et il s'ajusta sur le ton,

— possible, le sentier est très escarpé et en plein soleil, c'est une bonne grimpette qui te raffermira les mollets!

Ils plantèrent les tentes dans un petit bois de boldo. L'Écossais prépara un feu pour cuire du riz, tandis que Luis massait ses jambes endolories par la montée et que Fiora explorait les alentours avant la nuit. L'odeur de

myrte, le silence ouaté, la chaleur du feu, Jack n'en demandait pas plus pour se sentir heureux d'exister.

De l'eau chaude versée sur quelques feuilles de boldo fit une excellente tisane,

— sais-tu, dit Luis à Fiora, que le Che a été tué tout près d'ici ?

— je ne savais pas, tu l'as rencontré ?

— non, mais je connais bien celui qui l'a capturé, nous avons été voisins pendant longtemps, un homme bien et droit. Ce n'est pas lui qui a tué le Che mais un sergent envoyé par le gouvernement, qui a sans doute reçu lui-même des ordres de plus haut. L'Argentin a fait une erreur stratégique en venant dans ces vallées peu peuplées et l'a payée de sa vie, les gens n'avaient rien contre lui ni aucune raison de le suivre non plus. Bon ! pas besoin de se lever aux aurores, les condors ne voleront pas avant que le soleil ne déclenche des courants thermiques, bonne nuit !

Les jambes dans le vide sur la roche qui tombait verticalement de cinq cents mètres, ils attendaient en scrutant le panorama magnifique et sauvage en face d'eux.

— en voilà un ! dit Jack, et un autre plus haut !

Une petite vasque à mi-paroi formait une piscine idéale pour les condors qui y venaient chaque jour prendre un bain pour se débarrasser des parasites ou peut-être par plaisir, qu sait ce que pense un condor ?

— regarde, dit Jack à Fiora, ils se sèchent sur le bord de la piscine, un condor mouillé ça ne vole pas bien ! au flanc de cette falaise, ils sont en sécurité. Couchons-nous sans bouger, tu vas voir, ils sont curieux.

Fiora sursauta lorsqu'un grand mâle surgit de dessous le

bord de la falaise à quelques mètres. Il fila le long de la corniche et fit demi-tour, ailes étendues, rémiges ouvertes comme les doigts d'une main pour mieux sentir les courants et se laisser porter par eux.

— quelle taille ! il me fait un peu peur.

— tranquillise-toi, il passe et repasse pour s'assurer que tu n'es pas comestible, il ne t'enlèvera pas dans les airs non plus malgré ce qu'en disent les paysans qui jurent l'avoir vu voler des moutons. Une histoire mille fois répétée devient vraie dit-on, mais jamais elle ne fera pousser la serre arrière dont tous les vautours auraient besoin pour agripper quoi que ce soit. Il repère les charognes de son œil vif et à l'odorat. Tu as vu son petit cousin à tête rouge dans le village ? il fait de même.

Hors de vue un peu plus bas, Luis jura,

— *carajo* ! mon télé ne sert à rien, ils passent trop près !

— soit ils veulent un portrait, soit ils reluquent tes bourrelets, répliqua Jack en riant.

— malin ça !

Le grand condor ne parut pas perturbé par les voix, d'autres convergeaient, ils étaient huit maintenant.

— écoute, dit Fiora, on entend le vent dans leurs ailes !
che magico !

Magique oui, mais guère rassurée malgré tout, elle se rapprocha de son compagnon.

— tss, tss, fit une petite voix dans la tête de Jack.

Pas tes oignons, duende !

— Fiora, tu sens bon, pas de danger que le condor s'approche !

Étendus côte à côte dans les herbes sèches, ils ne se lassèrent pas de contempler ces grands voiliers évoluer si élégamment sur les ondes dont ils connaissaient manifes-

tement tous les secrets.

Jouant sans le savoir au fâcheux, Luis réapparut en sueur,
— hola les touristes! on s'en va, j'ai fini! Jack, tu veux bien porter le trépied?

À Samaipata, un message de Pilar attendait le pilote : *besoin de vol urgent au Chaco pour comptage des guanacos, besos, Pilar.*

— je dois partir ce soir, dit Jack un peu confus à Fiora, mais tu peux rester autant que tu veux dans la maison.

— je veux bien pour ce soir, demain, je continuerai ma route moi aussi vers La Paz où j'ai des amis, je suis vraiment heureuse de t'avoir rencontré et je me souviendrai toujours des condors, et de toi!

— qui sait, on se reverra peut-être un jour?

— *mi piacerebbe molto...*

VIII

Le souper

À son retour du Chaco, le pilote retrouva le Kallawaya qui était encore dans le village. L'homme était enchanté d'être venu car il avait beaucoup appris,

— et toi gringo, tu vas bientôt terminer une vie pour en commencer une autre.

— médecin d'accord, répondit Jack un peu interloqué, mais prophète ?

Le Kallawaya se contenta de sourire et s'éloigna.

Il rentrait chez lui quand il l'aperçut de loin alors qu'elle descendait du bus et s'approcha,

— hola Lea, tu vas bien ?

— ah, c'est vrai que tu habites ici maintenant, je suis venue donner un cours de céramique pendant trois jours.

— je sais que tu le fais bien.

— je ne vais pas te déranger, je me débrouille bien toute seule, j'ai réservé une chambre d'hôtel.

— aucun doute là-dessus ! ce soir je serai au *Camba verde*, tu connais ce restaurant ? si tu viens, je t'invite.

— je ne sais pas, je verrai...

Elle entra alors que Jack avait déjà commandé une soupe de cacahuètes, nourriture plutôt lourde pour un soir mais qu'il adorait.

— je peux m'asseoir ? dit-elle avec une timidité qui ne lui ressemblait guère.

— je t'en prie, soupe aussi ? ici elle n'est peut-être pas aussi bonne que la tienne mais ce n'est pas mal non plus.

— va pour la soupe ! je n'ai pas très faim. Jack, je suis venue car je voudrais te remercier de ce que tu as fait pour moi lors de l'opération de ma tumeur l'an dernier.

— Lea, tu es et tu seras toujours la mère de mes enfants, j'ai agi en tant que père et n'aurais jamais imaginé faire autrement.

— je sais seulement que beaucoup n'auraient rien fait. Tu sembles heureux ici, l'es-tu ?

— oui, aujourd'hui je peux te répondre que oui, et toi ?

— tu as de la chance, trop souvent encore je me demande comment nous en sommes arrivés là.

La soupe fumante arriva, joliment décorée de coriandre fraîche et de minuscules frites flottant sur l'épais bouillon selon la façon traditionnelle. Très vite, la conversation s'orienta vers leurs souvenirs égrenés tout au long de vingt-cinq ans de vie commune. Ils rirent ensemble en se remémorant la vie simple de Magdalena et tombèrent d'accord pour reconnaître que ce furent leurs meilleurs moments. Lea se plaignit des enfants qui ne lui obéissaient pas toujours, Jack répondit à ses griefs comme savent le faire de vieux amants complices qui ne se connaissent que trop. Ils évoquèrent leurs erreurs et leurs blessures d'un ton qui ne jugeait pas, un *c'est comme ça* qui n'était pas de l'indifférence mais une reconnaissance des faits.

— un café ? interrompit le patron.

— volontiers dit Lea, et un autre pour Jack, il en prend toujours un d'habitude.

Elle se rapprocha un peu,

— on était bien ensemble autrefois et tu manques aux enfants. Moi je serais prête à refaire un essai entre nous, j'en ai marre d'être seule.

— ne crois-tu pas que c'est justement la raison pour laquelle tu voudrais cet essai ? ne pas être seule ?

Lea sentit qu'elle avait été trop loin et répondit à côté,

— bon, il est tard, le cours commence de bonne heure demain matin, merci de l'invitation, on se reverra ces jours-ci ?

Elle l'embrassa sur la joue et partit.

Les relations humaines sont fragiles, pensa l'Écossais en terminant son café, la soirée avait pourtant bien commencé. S'est-elle laissée emporter par nos souvenirs ou est-elle venue spécialement pour me relancer ? je préfère une amitié plutôt que retomber dans les mêmes ornières.

IX

L'océan vert

Une branche qui craque, la course brève d'un animal, une baie qui tombe dans l'eau... Jack écoutait attentivement. Loin du campement qu'il avait quitté à quatre heures du matin, il avait éteint sa lampe frontale et écoutait la forêt dans le noir complet, essayant de la sentir différemment par l'ouïe mais aussi par l'odorat et sa peau sensible au moindre frisson de l'air. La forêt se prête au mystère, il est difficile d'y apercevoir un animal et pourtant elle grouille de vie qui rampe, vole, court, creuse, tue, recycle, une vie en délicat et perpétuel équilibre. Les pensées de Jack volaient, se mêlaient à l'exubérance de toutes ces formes végétale et animale qu'il savait présentes autour de lui, *quelle sensation bizarre d'en faire littéralement partie! et moi qui pensais rencontrer la peur de l'obscurité, de l'isolement, du sauvage, autrement dit la peur de l'inconnu, celle que nos ancêtres ont affrontée pendant des milliers d'années. Rien de tout ça! toutes ces peurs naissent de notre ignorance, l'imagination fait le reste. Sur le salar, j'étais seul avec le minéral, ici je suis enveloppé de vie, quel contraste! l'air lui-même est tiède et humide de cette vie qui respire dans la nuit.*

Il ralluma sa frontale et reprit une marche aussi silencieuse que possible vers le campement.

Parfois une chauve-souris en chasse effleurait sa tête, des yeux brillèrent dans le faisceau de lumière, souvent des araignées, mais aussi des grenouilles arboricoles, de petits mammifères nocturnes ou un hibou sur une branche. Sur le point d'arriver, deux yeux aux reflets verts brillèrent à sa hauteur, *un opossum dans les branchages?*

Jack approcha lentement, désireux de voir l'animal en entier. Arrivé à une quinzaine de mètres, il se rendit compte que sous les yeux se tenait un puma assis sur un talus. Le pilote avait déjà rencontré des jaguars et des pumas mais jamais seul à seul et aussi proche, cependant il ne ressentit aucune crainte devant le splendide animal qui le fixait immobile comme un gros chat tranquille.

Pourquoi n'ai-je pas peur? comment est-ce que je sais qu'il ne m'attaquera pas? et pourtant j'en suis sûr, quelque chose passe entre nous que je serais bien en peine d'expliquer.

Aveuglé par la lumière, le puma inclinait la tête de temps en temps, cherchant à voir ce qui se cachait sous cet œil si puissant, il ne feulait pas et restait assis, curieux et sans crainte lui non plus. L'homme et le félin s'observèrent durant un bon quart d'heure jusqu'à ce que le point du jour dévoile la silhouette de Jack, le puma tourna alors lentement sur lui-même et disparut derrière le talus. Un épais lit de feuilles sèches recouvrait le sol mais aucun crissement ne troubla le silence, *incroyable, quelle maîtrise! moi qui ne peux faire un pas sans les écraser, comment fait-il?*

Fouillant le taillis de sa lampe, il accrocha de nouveau les yeux de l'animal un peu plus loin, *adiós amigo et merci à toi, tu es le bouquet final de ma petite sortie.*

La rencontre avec le puma fut l'objet de la discussion du petit déjeuner.

— les animaux sont curieux, dit Emma la zoologiste, en particulier les gros chats, celui-ci est venu inspecter notre

campement, tu as de la chance de l'avoir vu.

Jack se sentait en effet très chanceux, mais tout autant d'accompagner des scientifiques de renommée mondiale au plus profond de la forêt amazonienne du nord du pays. Trois semaines à apprendre, en échange de quoi il s'occupait de la logistique complète. Suivre un spécialiste sur le terrain était une expérience à part, là où Jack ne voyait rien, son compagnon lui racontait de fantastiques histoires de guerres chimiques, d'esclavage, de pièges et autres abominations, mais aussi d'échanges, de mutualisme, d'interactions, de pouponnage, d'éducation entre les centaines de milliers d'espèces dont était peuplée la forêt.

Jack s'intéressait depuis peu aux insectes et aux plantes, et découvrait un monde fascinant.

— tu vois cette fourmi blanche immobile en haut de ce brin d'herbe ? dit Ramiro son guide du jour, eh bien c'est un champignon qui a littéralement squatté les centres nerveux de la fourmi devenue incapable de réagir par elle-même. Le champignon a pris les commandes et l'a fait grimper en haut de la tige que tu vois là et s'agripper solidement, ensuite il l'a tuée. La fourmi lui a servi de garde-manger pour se développer au travers de la carapace, jusqu'à ce qu'il largue ses spores qui vont ainsi s'étendre plus loin, rusé, non ?

— horrible aussi, et tout ça pour mieux se reproduire ?

— exact, c'est peut-être la plus grande force capable de modifier nos comportements, celui d'un champignon comme le tien d'ailleurs, ne te crois pas à l'abri, oh ! écoute !

Un murmure lointain semblable à la pluie qui approche...

— les fourmis, vite !

Ramiro courut vers le bruit. Une armée formant un tapis de vingt mètres de large avançait implacablement, semant la panique chez tous les animaux qui s'enfuyaient dans un sauve-qui-peut général, tandis qu'une bande d'oiseaux profitait de l'aubaine en se gavant d'insectes délogés par les fourmis.

— ces oiseaux se sont alliés aux fourmis, dit Ramiro, un peu comme ceux qui picorent entre les pattes des vaches dans ton pays.

Le fleuve noir formait des îles temporaires sur lesquelles les deux hommes se réfugiaient pour mieux observer. Les arbres étaient méticuleusement fouillés. Une araignée pensa s'échapper en se suspendant à son fil mais une fourmi la repéra et coupa simplement la soie d'un coup de mandibule. Voyant la malheureuse disparaître immédiatement dans le grouillement, Jack frissonna,

— mieux vaut ne pas mettre un pied dedans, hein? je me souviens que de petites armées de chasseuses envahissaient parfois ma maison de Magdalena, spécialement la cuisine, alors on sortait et on attendait qu'elles s'en aillent, elles étaient le meilleur insecticide, tu pouvais être sûr qu'il ne restait pas un seul cafard.

— elles chassent pour se nourrir et aussi pour aller chercher des esclaves parmi d'autres espèces de fourmis. Les coupe-feuilles sont différentes, pour se nourrir elles cultivent des champignons avec les feuilles collectées, ça ne les a pas empêchées de réduire la tente de l'ornithologue en confettis, je ne sais pas pourquoi elles adorent les tissus synthétiques, leur attrait pour le nylon est un mystère pour moi.

— ah ah! il était furieux l'ornitho! elles ont aussi découpé la moitié de ses notes. Moi je n'ai pas été inquiété car j'ai une moustiquaire en coton posée sur une plate-

forme de branchages dont j'ai badigeonné les pieds avec du pétrole, là on dort tranquille et au frais.

Les termites étaient un autre monde incroyable. Ces recycleurs fondamentaux de l'écosystème forestier avaient une panoplie d'armes de défense peut-être encore plus sophistiquées que celles des fourmis. Grâce à eux, Jack comprit enfin la citation de son ami Claude *Tu me manges et en me digérant tu nourris ce qui va me faire naître pour que je puisse un jour profiter de ton cadavre en te redonnant vie.* La forêt amazonienne vit sur elle-même en un perpétuel recyclage, le mangé nourrit le mangeur qui mourra et sera mangé à son tour. Dans cette vision des choses, les termites sont aussi importants que les jaguars, chaque espèce animale ou végétale a sa place précise dans le cycle et si l'on enlève un maillon quelconque, la chaîne s'effondre avant de se reformer d'une autre façon. Efficacité et fragilité, adaptation et changement, d'où évolution. Brillant !

— en voulant gérer ce monde extrêmement complexe, lui dit le médecin du camp, les humains ne font souvent que provoquer des dérèglements en cascade, ils s'imaginent tout savoir face aux millions d'années d'expérience de la nature. Ah l'orgueil ! Ils ne sont même pas capables d'analyser les vrais dangers. Au lieu d'avoir peur des dents du jaguar, ils feraient mieux de se méfier de l'invisible, les virus et bactéries sont les prédateurs des grands prédateurs, il faut bien fermer le cycle, et ceux qui le savent ne s'en protègent pas toujours à bon escient. Un de mes collègues étranger venu étudier à Trinidad exigeait que les membres de sa famille prennent un anti-malaria chaque jour, alors qu'il n'y a pas de malaria à Trinidad ! Résultat, sa fille de vingt ans est morte d'un cancer de l'œil provoqué par les pilules, c'est triste, hein ? C'était triste, mais Jack ne voulait pas l'être dans ce milieu luxuriant se réinventant sans cesse et dont il avait le

privilège de découvrir d'infimes parties de ses merveilles. Il revenait souvent voir une liane qu'il avait repérée et pouvait rester de longs moments à la contempler. Grosse comme le bras, son écorce était griffée de sillons parallèles qui tournaient dans un sens puis brusquement dans l'autre, revenaient en arrière ou repartaient verticalement sans logique apparente.

— ah les humains qui veulent tout comprendre au lieu d'accepter! et qu'est-ce qu'elle en a à faire de ta logique cette liane? rien du tout et tant que tu ne seras pas liane, tu ne sauras jamais pourquoi ses sillons changent de direction.

Jack sursauta,

— duende! tu ne viens plus me voir très souvent maintenant, pourtant ici tu es dans ton élément!

— bien plus que ça, c'est mon foyer, *mi hogar*. Crois-tu que ma seule occupation soit d'écouter tes élucubrations? j'ai d'autres chats à fouetter moi! oups! je ne devrais sans doute pas dire ça comme ça, vous les humains et vos expressions tordues!

— pardon, je ne voulais pas te vexer, j'aime bien que tu viennes me voir, c'est tout.

— en fait j'avais de sérieux doutes quant à tes capacités, tu es un peu lent, c'est ça qui m'énerve chez toi, mais ça vient, je dois dire que tu as même fait un bon bout de chemin, alors continue d'avancer et cours aussi de temps en temps, ça oxygénera ta petite tête. Quant à cette liane, elle a au moins deux cents ans et je te soupçonne de vouloir la couper.

— c'est pas drôle que tu lises dans mes pensées! oui, mais tu sais pourquoi? évidemment que tu le sais, mais je vais te le dire quand même, les citadins n'ont aucune idée qu'une liane puisse être aussi belle, tu es d'accord avec

moi? elle est magnifique, une vraie sculpture. Rassure-moi, elle ne mourra pas si j'en prends une section?

— non, elle larguera de nouvelles racines vers le sol.

— les gens n'écoutent pas mais sont sensibles aux formes et aux images, nous nous en sommes bien rendu compte à Besaflor. Si je la coupe ce sera pour qu'ils réalisent en la voyant que la forêt est autre chose qu'un tas de bois à brûler pour faire paître des vaches à sa place.

— là tu me prends par les sentiments... d'accord, fais-le, je m'occuperai spécialement d'elle, mais c'est bien parce que c'est toi! et souviens-toi de ce que t'a dit le Kallawaya!

Le tronçon de liane sur l'épaule, la machette à la main, Jack arriva au campement où un petit groupe se tenait serré autour d'un magnétophone. Pastor l'ornithologue jubilait,

— ce que vous entendez, c'est un merle que j'ai enregistré ce matin, et j'ai pu identifier les imitations de soixante espèces dans son chant! n'est-ce pas fabuleux? répétait-il à tous comme s'il ne pouvait y croire, soixante! vous vous rendez compte?

Chacun y allait ainsi de ses découvertes ou de ses histoires et les partageait avec les autres. On admira la liane de Jack. Rob le botaniste lui fit remarquer qu'il venait de couper une plante âgée de deux siècles.

— je sais, rétorqua Jack, on me l'a dit, toi tu collectes pour la science, moi je collecte pour l'art! de plus, elle ne mourra pas.

— ok, ok! je disais ça comme ça... j'ai une devinette, dit-il en s'adressant à tous, que croyez-vous que rencontra Balboa, le découvreur de l'océan Pacifique, en traversant l'isthme de Panama?

Les réponses fusèrent,

— une grande forêt? de féroces indigènes? des animaux monstrueux?

— un supermarché! avança un plaisantin.

— que nenni! des champs tout simplement! et les Indiens l'ont sans doute guidé gentiment vers les plages pacifiques.

— ce n'est pas ce qu'en dit l'histoire dit le médecin, comment peux-tu l'affirmer?

— j'ai étudié la flore panaméenne pendant des années avec une équipe et jamais nous n'avons trouvé de troncs âgés de plus de cinq cents ans, donc il n'y avait pas de forêt, les Indiens nombreux à cette époque l'avaient déjà défrichée. Ledit Balboa a dû traverser des champs de maïs et de courges avant de massacrer la population, ce qui a permis à la forêt de repousser depuis lors... voilà pour le héros! Jack, quand nous repartirons, on fera un survol de la forêt pour avoir une meilleure idée de la répartition des espèces, d'accord?

— pas de soucis!

L'avionnette naviguait sur l'infini de l'océan vert, suivant la houle capricieuse des cimes, ou écrétant les vagues de végétation à l'assaut de fiers châtaigniers et de ceibas, épars çà et là tels les rochers que maudissaient autrefois les navigateurs aux voiles fragiles. Jack les contournait en les frôlant, s'imaginant albatros en quête, libre au gré des vents.

À bord, les botanistes observaient attentivement tout en prenant des notes et échangeant des commentaires que le pilote écoutait d'une oreille distraite, trop immergé dans son rêve éveillé, *me voilà oiseau de mer maintenant, je pourrais tout aussi bien voler entre les rocs de ma côte natale, un jour d'équi-*

noxe, un jour de grande marée, quand elle se fait craindre par les hommes alors qu'elle ne marque qu'un changement de saisons. La planète s'offre au soleil, faisant refleurir la vie dans un hémisphère quand l'autre cueille déjà des fruits patiemment mûris. Alternances de croissance et de repos, de création et de plénitude... et si ma vie était semblable à une grande marée? toutes ces années de bonheur, d'enseignements reçus, de construction de ma vie vague après vague, d'écueils aussi, n'ont-elles pas fait grandir mon esprit peu à peu vers ce que je cherchais? La mer monte et se retire, dois-je faire de même? le simple fait d'y songer n'est-il pas un signe? qui a décrété que nous n'avons qu'une vie? pourquoi n'en recommencerais-je pas une autre? voilà une idée qui m'attire! En descendant, la marée laisse à découvert un paysage différent, son passage n'est pas resté sans traces, elle a remué des tonnes de sable, chamboulé les rochers, arraché les algues, reconstruisant ainsi chaque fois un estran jamais identique au précédent pour le plus grand plaisir des pêcheurs à pied. Quelle pêche laisserais-je, moi, dans mon sillage?

— c'est bon, Jack, on peut rentrer.

Rappelé à la réalité, Jack l'albatros, Jack la marée revint à ses cadrans tout en évitant un châtaignier chargé de lourdes coques de noix du Brésil prêtes à tomber d'une hauteur de quarante mètres, pour le plus grand profit des rongeurs et des Indiens,

— l'océan vert est généreux lui aussi.

— quoi? demanda Rob à son côté.

Le pilote avait parlé à voix haute sans s'en apercevoir,

— je disais que la forêt est généreuse.

— c'est une vision des choses... je n'y avais jamais songé.

X

Le cadeau de Noël

Noël approchait. Rentré à Samaipata, il attendait ses enfants qui allaient passer les fêtes avec lui et s'en réjouissait à l'avance. Il venait de faire en peu de temps un tour presque complet de la Bolivie, revisitant des lieux qu'il connaissait déjà mais toujours attentif, toujours ouvert et prêt à apprendre. Cette fois il avait fait plus attention à la symbiose entre les gens et leur environnement particulier. La puna désertique, les vallées, le Chaco sec et chaud, la forêt humide, tous façonnaient l'humain et étaient façonnés par lui, alliance qui fonctionnait bien tant que le respect était mutuel mais tournait vite au désastre si la rapacité prenait le dessus.

Troublé par la phrase énigmatique du Kallawaya au sujet d'une autre vie qui l'attendait, il n'avait osé se demander s'il reverrait ses chers paysages,

— j'ai l'impression de me retrouver aux derniers jours heureux de Magdalena, nous étions si bien et nous sommes partis, ce sentiment d'accompli, je le ressens de nouveau. *Même au paradis il y a une envie d'ailleurs* m'avait dit une fois Octavopoulos, est-ce cela que le Kallawaya aurait lu en moi ?

Des appels joyeux interrompirent ses pensées, les enfants

arrivaient en se bousculant et en affolant les chats.

— quelle jolie liane! dit Anahí tout en l’embrassant, tu as de la chance d’aller en forêt. Ah! ça fait du bien les vacances!

Anahí et sa sœur Miel accrochèrent d’abord des fleurs d’hibiscus dans leurs chevelures puis se mirent à préparer et décorer l’arbre de Noël, tandis que Newen allait voir des copains et que Sami tournait autour des cadeaux,

— pas touche! avertit Miel, va plutôt chercher des bougies!

Pour Jack, avoir ses enfants tous ensemble autour de lui était le meilleur des cadeaux, il n’en demandait pas plus. La fête fut paisible, le repas excellent. À minuit pile, ils sortirent dans la nuit tiède admirer Sami rayonnant de plaisir en faisant tourner au bout d’une ficelle des pailles de fer enflammées. Elles dispersaient d’abondantes gerbes d’étincelles du plus bel effet, tandis que le village au-dessous explosait de pétards et de feux d’artifice chinois. Qu’ils étaient bien, serrés les uns contre les autres, à les regarder se mêler aux étoiles.

— la vie est trop belle pour n’en vivre qu’une, dit Miel en soupirant.

Jack la regarda étonné mais ne fit pas de commentaires.

— hé hé, fit une petite voix dans sa tête, cette phrase de ta fille est mon cadeau personnel, tu comprends maintenant? il va être temps de nous dire adieu...

Alors Jack sut ce qu’il devait faire. Le Kallawaya et le duende avaient raison, Octavopoulos aussi. La sagesse est une quête perpétuelle, elle est le chemin, il allait continuer à marcher sur le sien, le sac et le cœur léger, *los pies descalzos y el alma desnuda* –l’âme et les pieds nus–, comme ce beau pays lui avait appris.

ÉPILOGUE

Les feuilles de la tonnelle rougissaient sous les rayons enjôleurs du soleil couchant, le vent lui-même se faisait discret et la vague caressait la plage d'un doigt léger, effaçant les traces des promeneurs attardés. Dans le port, une eau lisse s'habillait des couleurs vives des chalutiers amarrés au quai après une dure journée de labeur, et pas même les aboiements rauques des goélands marins posés sur les toits ne troublaient la quiétude de l'instant.

— quelle sérénité ! dit Morgan à l'homme.

— le soir c'est l'automne du jour, le temps où s'assagissent les ardeurs, le temps où l'on se pose...

Assis à la petite terrasse du café, ils savouraient l'air encore tiède après les marées d'équinoxe. L'homme continua,

— nous aussi nous avons nos saisons, toutes sont admirables et différentes, ton printemps fait écho à mon automne à moi. Toi, pleine de sève, tu fleuris quand moi je cueille déjà les fruits d'une vie bien remplie.

— ça c'est bien ! dit-elle.

Il sursauta et regarda étrangement son amie dont la chevelure flamboyante au soleil se perdait entre les teintes rousses du feuillage,

— je...

— quoi?

— euh non, rien, j'ai cru un instant...

Il lui sourit,

— j'aime mes saisons, celles que j'ai eues et celle qui se présente devant moi maintenant, j'aime embrasser la vie, elle est trop belle. Si j'avais une seule chose à te laisser, je te dirais simplement embrasse-la toi aussi, prend-la sans peur à bras le corps, elle te le rendra bien.

Un goéland attardé souilla d'un grand trait blanc une petite voiture bleue garée sur le bord du quai. L'homme se prit à rire,

— tu vois? elle vient de nous faire un clin d'œil!

REMERCIEMENTS

à Michel Suzzarini et son école d'écrivains, pour son appui sans faille et sa confiance, merci d'avoir cru en moi,

à mes correcteurs et relecteurs, Réjane Marteau, George Neau, Michel Batard, Christine Nicolas, Marielle Asseline, Florent Jammes,

à tous mes amis m'ayant pressé d'écrire, à ceux qui m'ont inspiré, à ceux qui m'ont accompagné, un livre ne se fait jamais seul,

et à toi lecteur, pour ce bout de chemin ensemble au long de 99.146 mots...

GLOSSAIRE DES MOTS ÉTRANGERS

a Dios gracias	Dieu merci
a good idea	une bonne idée (anglais)
a la orden, caballero!	à vos ordres monsieur!
achachairú	délicieux fruit tropical
acullico ou bolo	boule de feuilles de coca
adiós amigo	au revoir mon ami
aguayo	tissus pour porter les bébés dans le dos
amor mío	mon amour
anafre	petit réchaud à pétrole
anticrético	sorte de loyer
ay carajo!	oh putain!
babassú	espèce de palmier (portugais)
bèannachd Dia dhuit!	Dieu te bénisse! (gaélique écossais)
beijaflor	colibri (portugais)
bejo	baiser (portugais)
besaflor	«embrasse-fleur»
bésame	embrasse-moi
besar, abrazar la vida	embrasser, prendre la vie à bras le corps
besavidas	«embrasseurs de vie»
beso	un baiser
bienvenidos	bienvenus
boleadoras	deux cailloux liés par une corde

	(chasse)
Brave Heart	Cœur Vaillant (anglais)
buenos días	bonjour
cafecito	petit café (diminutif)
Cambas	gens de l'Amazonie bolivienne
Camba verde	Camba libidineux
campo	campagne, espace
campo!	place!
capitán	capitaine
carajo!	merde, putain! etc.
caray!	fichtre, eh ben!
carnavalero	participant du carnaval
carnicero	avion transporteur de viande, boucher
carretón	char à bœufs aux roues pleines
cepes	fourmis coupeuses de feuilles
cha'lla	bénédition païenne
chamada	appel (portugais)
charque	viande séchée au soleil
check-list	liste de vérifications (anglais)
che magico!	c'est magique! (italien)
chiamata	appel (italien)
chicha	boisson fermentée de maïs
chivé	manioc fermenté, séché et pulvérisé
cholo	métis de « Blanc » et Indien des Andes
chuño	pommes de terre gelées et déshydratées
Collas	gens des montagnes en Bolivie
collection attitude	« collectionniste » (anglicisme)
commandante	commandant
compadre	compère par alliance ou affinités
cortejo, corteja	petit copain, petite copine

coto relleno	cou de poulet farci
cuguchi	cactus utilisé dans les clôtures
cuidado	attention, soin
cuñapeces	boules d'amidon de manioc au fromage
cunumi	servante de la campagne, injure légère
damned!	je suis damné!
de donde eres puess?	tu es d'où, dis?
Dios mío!	mon dieu!
Drug Enforcement Agency	administration anti-drogue aux USA
duende	lutin
embáibo	arbre aux branches creuses
empanadas	chaussons de viande ou fromage
es una porquería!	c'est une cochonnerie!
esperanza	espérance
estee, don jack	euh... monsieur Jack
estera	natte de jonc
expreso	voyage aller-retour en avionnette
fardo	marchandise dans un sac de jute
feria	foire
fica duas semanas,	ça reste deux semaines,...
...depois vai embora	...après ça s'en va (portugais)
finca	petite ferme, parfois de loisir
Flor de Oro	«Fleur d'Or»
flying box	boîte volante (anglais)
fósforo	allumette
fuck!	la baise! (anglais étasunien)
garimpeiros	chercheurs d'or (portugais)
gelatina de pata	gélatine de patte
genipapo	fruit qui donne une teinture noire (port.)
gracias a Dios	Dieu merci

gracias señor	merci monsieur
gringo maricón!	gringo trouillard!
gringuito	petit gringo (diminutif)
hasta la vista!	à la revoyure!
hasta luego!	au revoir!
hermanito	petit frère (affectueux)
hermosura	beauté
hòig	hola (gaélique écossais)
holy shit!	sainte merde! (anglais)
home	foyer, maison
Homo sapiens	Homme sage (latin)
horn	corne (anglais)
horno	four
igual no más	toujours pareil, rien de nouveau
Indios de mierda!	Indiens de merde!
jocheo de toros	corrida
Kallawayá	médecin traditionnel des Andes
keñua	arbre andin d'altitude
la yapa joven?	le supplément gratuit, jeune homme?
Laguna Colorada	Lagune Rouge
Laguna Verde	Lagune Verte
Laguna Celeste	Lag. Céleste (couleur bleu ciel)
loco	fou
locoto	espèce de piment fort et savoureux
locro	soupe à base de riz et viande
lomas	dunes, tertres
los bárbaros	les Indiens non « civilisés »
los pies descalzos	les pieds déchaussés...
...y el alma desnuda	...et l'âme à nu
los pozos	les trous (dans le sol)
mapinguari	animal mythique de l'Amazonie (port.)

maricón	peureux, pédé
marido	mari, époux
masaranduba	bois tropical très dur
mata-mata	espèce de tortue d'eau douce
mazo de tabaco	gros saucisson de feuilles de tabac
mechero	lampe à pétrole simple
mi amado	mon amour
mignon	ami (breton)
mi hija	ma fille
mi hogar, my home	mon foyer (esp. et angl.)
mi piacerebbe molto	cela me ferait très plaisir (italien)
Ministerio del Medio Ambiente	: Ministère de l'environnement
morena	métisse au teint sombre (affectueux, admiratif)
motacú	palmier très commun
mutún	espèce de dindon sauvage
my friend	mon ami (anglais)
my goodness!	«ma bonté»! (anglais)
negra, negrita	noire, noireaute, (affectueux)
nenhuma, senhor	aucune, monsieur
nenhuma, nada	aucune, rien (portugais)
nevado	cime neigeuse
nos vemoss allà, puesss!	on se voit là-bas, donc!
oikos	maison (grec)
ojo de buey	œil de bœuf
ottimo!	super! (italien)
Paceño	habitant de La Paz
padre	père (tous sens)
palo enceba'o	mât de cocagne
papá	papa
pasakana	fruit d'un cactus de l'Altiplano
pato negro	canard d'Inde

picolé	glace de sirop coloré sur une tige
piropeador	qui fait des compliments aux filles
piropo	compliment à une fille
pucha!	pffff!
pucho	mégot
putear	gueuler, engueuler
putiri, putirices	espèce de canard amazonien
qué bueno!	super, génial, parfait!
radio emisora	radio commerciale
ranchero	éleveur de bétail
religare	relier (latin)
rio	rivière, fleuve
salud	santé
salud!	santé! à la tienne!
saludos	saluts
señor director	monsieur le directeur
señora	madame
señora, llegó el pescado!	madame, le poisson est arrivé!
seulitude	mot inventé par l'auteur
shit	merde
si mi amor	oui mon amour
sicurí	anaconda
sim, 'ta bom	ok, ça va comme ça (portugais)
socio	associé
su gente	ses compatriotes, ses employés
sur	vent froid du sud
suri	nandou andin
te amo yo también	je t'aime moi aussi
tintura	teinture
to be honest	pour être honnête (anglais)
toborochi	arbre bouteille

trabalha muito essa gente	ils travaillent beaucoup ces gens-là (port.)
tutuma	calebasse
uma cerveja p'ra cada um	bière pour tous...
...por favor	...s'il vous plaît (portugais)
un amor, un santo!	un amour, un saint!
upside down	à l'envers (anglais)
vamos hombre, vamos!	allons-y, allons-y! un effort!
vehículo oficial	véhicule officiel
viva la luz!	vive la lumière!
viva el subprefecto!	vive le sous-préfet!
viva el progreso!	vive le progrès!
wayawaya	plante médicinale des hauts plateaux (aymara)
we're so glad to see you	on est vraiment heureux de te voir (angl.)
well done my friends!	bien joué mes amis! (anglais)
yapa	supplément de courtoisie
yareta	plante andine en forme de boule
yope	voir yoperojobobo
yoperojobobo	vipère fer-de-lance
you stupid bastard!	espèce de connard! (anglais)

MENU

Préface	5
Prologue	7

PREMIÈRE PARTIE

I	La rencontre	9
II	L'évêque	27
III	Cassure et soudure	39
IV	Los nevados	55
V	Magdalena	65
VI	Vogue la galère	83
VII	Les vaches maigres	93
VIII	Une vie douce	99
IX	Et un nouveau venu	107

INTERLUDE

I	La Bolivie et les débuts du capitalisme.	121
II	L'Amérique du Sud politique depuis la deuxième guerre mondiale en quelques coups de machette.	125

DEUXIÈME PARTIE

I	Le coopérant	129
II	Au marché	151
III	Trafics en tout genre	163
IV	Des offres très alléchantes	173
V	Les écolos	187

VI	Les dunes	197
VII	Paperasseries et cocasseries	207
VIII	Un drame menant à une belle rencontre	217
IX	Affinités et ouverture	225
X	Les songeries de Lea	237
XI	Los Kalapalos	241
XII	Les voisins collas	251
XIII	Les tribulations de Félix	257
XIV	Flor de Oro	261
XV	Nuages à l'horizon	271
XVI	Le salar de Tunupa	279
XVII	Le mapinguari	289
XVIII	L'aiguillage	303
XIX	Les messieurs du ministère	307

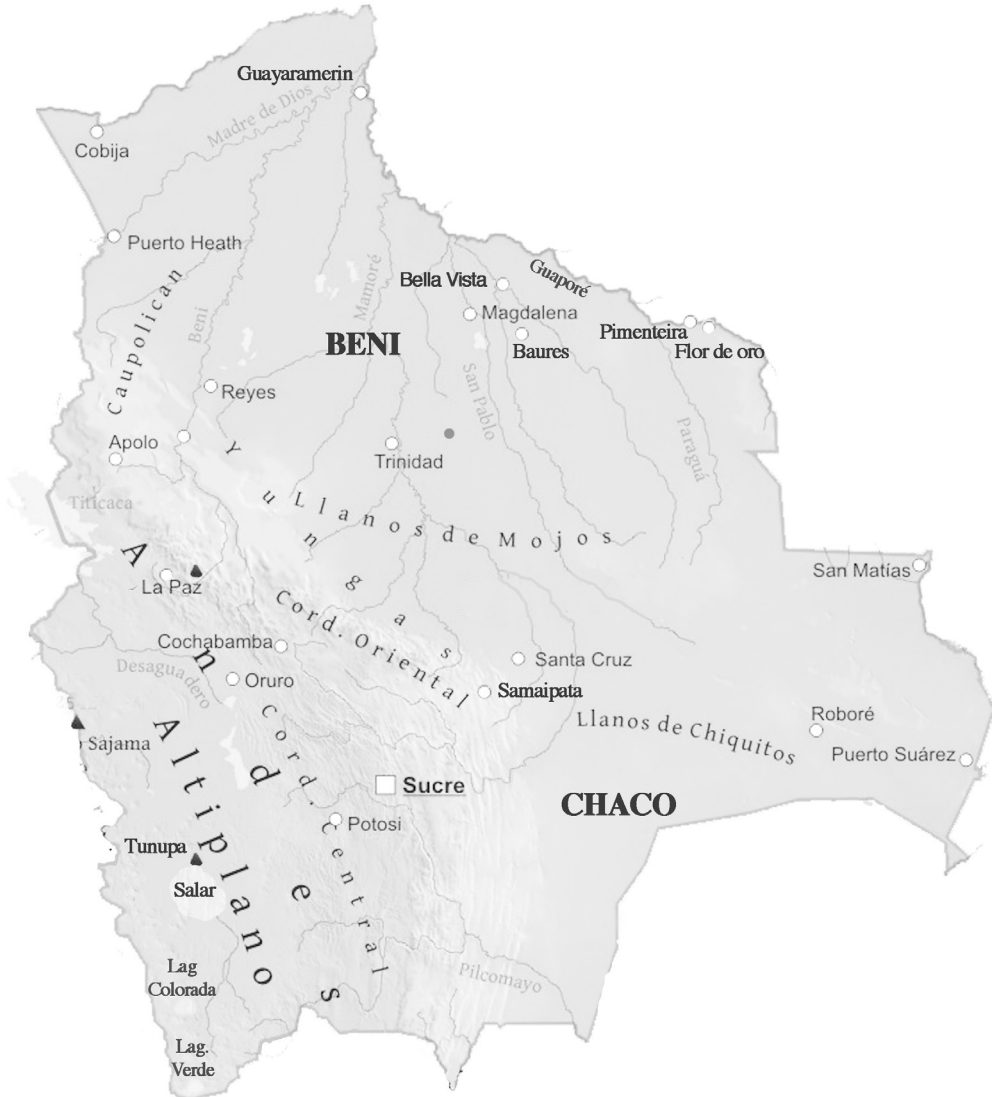
INTERLUDE

I	Le quinoa, un scénario de science-fiction.	315
II	Blog d'un Bolivien au sujet de la coca.	319

TROISIÈME PARTIE

I	Le repos dans les hauteurs	323
II	La camarde	329
III	Le maître de Patagonie	337
IV	Les anciens	349
V	Une affaire de boîtes	359
VI	Le besavida	365
VII	Les condors	387
VIII	Le souper	393
IX	L'océan vert	397
X	Le cadeau de Noël	407
	Épilogue	409
	Remerciements	411
	Glossaire des mots étrangers	413

Bolivia



Loin
des préjugés,
s'appuyant sur des
faits réels, l'auteur
nous immerge dans un
pays, la Bolivie, où ses person-
nages vont découvrir plus qu'une terre,
le sens de leur quête. Face aux épreuves ren-
contrées, par leur résilience, leur espoir et
leur volonté, ils vont tenter de vivre ensemble,
repoussant leurs appréhensions, allant parfois
jusqu'à l'extrême pour se sentir vivants.

Lois Jammes a émigré en Bolivie où il a vécu quarante ans.
Son éducation européenne s'est rapidement enrichie de
cette réalité qu'il a cotoyée au quotidien. Tenant son pin-
ceau, peignant son aquarelle de
couleurs et de rythmes, il nous
initie à la culture d'un peuple
riche et surprenant.



ISBN 9782955387870
20 euros



Histoire d'écrire
Collection TREMLIN